

BIBLIOTECA FILOLÒGICA

DE L'INSTITUT DE LA LLINGUA CATALANA

XV

Terminologie  
de la Culture des Céréales  
à Majorque

PAR

PIERRE ROKSETH

BARCELONA

INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS

PALAU DE LA DIPUTACIÓ

MCMXXIII



TERMINOLOGIE  
DE LA CULTURE DES CÉRÉALES À MAJORQUE



BIBLIOTECA FILOLÒGICA

DE L'INSTITUT DE LA LLENGUA CATALANA

XV

Terminologie  
de la Culture des Céréales  
à Majorque

PAR

PIERRE ROKSETH

BARCELONA

INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS

PALAU DE LA DIPUTACIÓ

MCMXXIII

This One



7115-8XX-4CLD



## AVANT-PROPOS

Le présent travail étudie la terminologie de la culture des céréales à Majorque. Les matériaux en ont été, pour la plupart, réunis au cours d'un premier séjour dans cette île en 1916. Plusieurs séjours ultérieurs m'ont permis de les compléter.

Mes recherches se sont poursuivies dans onze villages, répartis dans la région où la culture des céréales est particulièrement importante. En voici la liste; ils sont classés dans l'ordre où je les ai visités:

Santanyí	(abrége Sa);
Montuiri	( » Mo);
Villafranca	( » V);
Campos	( » C);
Llucmajor	( » Ll);
Santa Margarita	( » SM);
Petra	( » P);
Manacor	( » Ma);
Sant Joan	( » SJ);
Sineu	( » Si);
Sanselles	( » Sas);

Le choix des sujets parlants, qui est d'une grande importance pour le dialectologue, m'a été relativement facile. Grâce aux bons offices du curé ou du vicaire, j'ai pu, dans chaque village, entrer en contact avec les paysans réputés pour s'entendre le mieux aux choses des champs. J'ai toujours eu soin de les choisir parmi ceux qui n'ont fait, pendant toute leur vie, que travailler la terre. Pour certains travaux, et selon l'occasion, j'ai eu recours à des «spécialistes»; j'ai ainsi, sur le labourage, interrogé plusieurs fois des valets de charrue. — La plupart de mes sujets dépassaient la cinquantaine et il y avait parmi eux plusieurs octogénaires. Bon nombre d'entre eux étaient complètement illettrés. Je me suis adressé, de préférence, à des vieillards, condamnés, par leur âge, au chômage forcé, qui pas-

saient leur temps à deviser sur le marché, devant une taverne ou sur le pas de leur porte. C'étaient des sujets très bénévoles qui prenaient plaisir à remémorer les travaux et les coutumes du vieux temps, tout en donnant à leur récit cette teinte de regret qui prête aux choses du passé une valeur particulière. J'ai vécu, dans la compagnie de ces braves gens, des heures bien agréables.

Dans chaque village je me suis servi de plusieurs sujets que j'interrogeais, soit individuellement, soit par groupes, sur les questions qu'ils connaissaient le mieux. Autant que possible je tâchais de réunir en une même séance plusieurs paysans, trois, quatre, six, et même davantage, quand les circonstances s'y prêtaient. Dans ces conversations j'employais, parfois, la question directe; au besoin je n'hésitais même pas à «extorquer» les mots désirés, car c'est une illusion de croire que les sujets trouvent toujours, du premier coup, l'expression juste. Cependant, le plus souvent, je m'arrangeais de façon à les faire causer ensemble sur le canevas que je leur fournissais par mes questions et par mes remarques. Cette méthode donne, dans une enquête de ce genre, les résultats de beaucoup les plus satisfaisants. Interrogé isolément, le sujet finit souvent, si on n'y prend garde, par s'étourdir un peu et perdre toute assurance; les renseignements ainsi obtenus sont, on le pense bien, sujets à caution. Par contre, si on a réuni plusieurs sujets, l'un corrige l'autre. Lorsque l'un d'eux, comme il arrive assez fréquemment, se lance dans des développements et des explications plus ou moins fantaisistes, les autres protestent immédiatement et... rétablissent l'équilibre. C'est d'ailleurs dans les conversations et les discussions entre les sujets que jaillissent le plus spontanément les mots dont le dialectologue fait son gibier. La plupart des termes enregistrés, je les ai saisis ainsi au vol, quitte à les contrôler et à les vérifier plus tard; car, de même qu'il convient de se méfier d'un mot obtenu comme réponse à une question directe, de même ne faut-il accepter que sous bénéfice d'inventaire tel mot ou telle expression surgissant au cours d'une conversation. J'ai donc, autant que possible, cherché à contrôler les formes et les mots notés qui pouvaient offrir des doutes, en les demandant à plusieurs reprises dans le même village. Malgré ces précautions je n'ose me flatter de n'avoir pas laissé se glisser quelques erreurs dans mes notes; je crois, cependant, que le fait d'avoir effectué la même enquête consécutivement dans onze villages aura



réduit au minimum les possibilités d'erreur. D'ailleurs, je ne me suis pas contenté des explications orales de mes sujets, j'ai tenu à voir par moi-même presque tous les objets et toutes les opérations que je décris; j'ai assisté, à des endroits différents, au labourage, aux semailles, à la moisson, au battage, à la mouture, etc., pour me rendre compte de tout ce dont la meilleure explication ne saurait donner une idée tout à fait exacte. Cette précaution n'a pas été superflue, car les procédés et les instruments de culture employés à Majorque différaient complètement de ceux qui m'étaient familiers.

Pour ce qui est de l'ordonnance des matériaux ainsi recueillis, j'ai préféré suivre l'ordre logique des travaux de la terre, dans la description des opérations et des instruments. J'ai intercalé dans le texte même les termes majorquins. Il en résulte nécessairement que l'exposé se trouve très haché. Je crois, cependant, ce plan préférable à celui qui consisterait à grouper les mots sous forme de glossaire : on évite ainsi les redites, et on rend mieux compte, ce me semble, de la valeur exacte des différents termes et expressions.

Je fais suivre les mots majorquins des abréviations des villages où je les ai relevés; si les mots ne sont suivis d'aucune indication d'origine c'est qu'ils sont communs à tous ces villages. Le fait que le nom d'un village n'est pas cité après tel mot n'implique point nécessairement que le mot n'existe pas dans ce village. Le vocabulaire recueilli est allé en s'accroissant, comme une boule de neige, de localité en localité; le nombre de mots notés est beaucoup plus élevé dans les villages visités en dernier lieu que dans ceux visités au début de l'enquête. D'une façon générale, je m'informais dans tous les villages suivants de chaque mot nouveau que j'avais relevé. Dans mes conversations avec les sujets, j'employais à cette fin une sorte de questionnaire, de mots et de choses, qui s'étendait sans cesse à mesure que je connaissais mieux dans ses détails l'agriculture majorquine. Je m'en servais, à vrai dire, plutôt d'aide-mémoire que de questionnaire proprement dit.

Je donne les mots majorquins en transcription phonétique et en orthographe ordinaire, ce qui en facilitera la lecture; la notation phonétique seule rendrait celle-ci assez pénible. L'orthographe adoptée peut parfois paraître arbitraire, mais peu importe; je n'ai visé qu'à l'intelligibilité.

Je ne puis finir cet avant-propos sans dire encore combien de souvenirs aimables m'ont laissés mes séjours dans l'île enchanteresse qu'est Majorque, où le voyageur ne sait qui le charme davantage, du paysage, du climat ou des habitants. Les mœurs et les coutumes antiques qu'on y trouve encore aujourd'hui constituent le commentaire le plus littéral et le plus vivant que l'on puisse souhaiter, des poèmes virgiliens. Au cours des pages qui suivront, j'ai dû souvent résister à la tentation de citer les *Géorgiques*.

Tous ceux qui ont visité Majorque n'ont pu manquer d'être frappés par la noblesse et la bonté de ses habitants. Je puis assurément en témoigner avec quelque autorité, car mes études m'ont obligé à être un peu plus importun et un peu plus exigeant que la plupart des voyageurs. Or, j'ai trouvé partout l'accueil le plus cordial; nulle part je n'ai rencontré cette méfiance que les dialectologues ne connaissent que trop bien. Je ne saurais dire qui m'a montré le plus de prévenance, des illettrés ou des personnes instruites. Ni les uns ni les autres n'ont peut-être pu se rendre compte du but que je m'étais proposé, mais ils ont tous compris qu'ils pouvaient me rendre service, et ils ne demandaient pas d'autre explication pour se mettre à ma disposition. — Je renonce au plaisir de nommer tous ceux qui m'ont obligé; que tous n'en soient pas moins assurés de ma vive gratitude. Je tiens pourtant à remercier ici tout particulièrement l'éminent catalaniste Mossen Antoni ALCOVER, qui était, lors de mon premier séjour, vicaire capitulaire du diocèse *sede vacante*. Grâce à ses précieux conseils, grâce à l'amabilité qu'il m'a montrée en me mettant en rapport avec le clergé de l'île entière, j'ai pu mener mon enquête à bonne fin.

Qu'ils me soit également permis de remercier l'Institut d'Estudis Catalans, dans la personne du savant président de la section philologique, M. Pompeu FABRA, d'avoir bien voulu admettre, parmi ses publications, mon modeste travail.<sup>1</sup>

Deyà (Majorque), automne 1918. — Pérouse (Italie), été 1920.

PIERRE ROKSETH

1. Ce travail devait comprendre une étude étymologique du vocabulaire, mais j'ai cru préférable de la différer jusqu'à l'achèvement de l'*Atlas linguistique de la Catalogne*.

## INTRODUCTION

Les cultures sont, à Majorque, extrêmement variées, mais il y en a deux qui en importance l'emportent de beaucoup sur les autres : celle de l'olivier et celle des céréales. L'olivier reste confiné dans les montagnes, qui occupent la partie ouest et nord de l'île. Les céréales sont la principale culture de la plaine, qui comprend le reste de l'île. Elles y alternent avec la vigne, les fèves et autres légumineuses, avec les plantes potagères, qui couvrent une étendue considérable. Elles y alternent aussi, mais d'une autre façon, avec les arbres fruitiers. En effet, une très grande, pour ne pas dire la plus grande partie de la plaine, est plantée d'arbres fruitiers de toutes sortes, notamment de figuiers et d'amandiers, ce qui, cependant, n'empêche pas d'y cultiver en même temps des céréales ou des fèves. La terre donne ainsi deux récoltes différentes, l'une en fruits, l'autre en grain ou en légumineuses. Le majorquin désigne cette dernière par *es baixos* [εz bɑkos], en opposition à *ets alts* [εdz αls], ce qui est cultivé *en haut*, les fruits.

La culture des céréales, en raison de son importance et de son indubitable ancienneté, a pu constituer à Majorque à travers les âges une terminologie d'une grande richesse. C'est ce qui nous l'a fait choisir comme l'un des objets de nos enquêtes.

Avant d'entrer dans le sujet même de ce travail il n'est pas inutile de donner d'abord quelques renseignements généraux sur la propriété à Majorque, sur l'organisation des fermes, les conditions de travail, les terrains, etc., renseignements qui faciliteront l'intelligence de ce qui suit.

La propriété se trouve dans notre île, comparée à d'autres régions d'Espagne, assez divisée. Les grands *latifundia* n'y existent pas. Cependant, la plus grande partie de la terre appartient encore à l'aristocratie et à la bourgeoisie aisée qui résident habituellement

dans le chef-lieu de la province, Palma. Les paysans doivent le plus souvent se contenter des terres situées aux environs immédiats des villages et divisées en lots plus ou moins grands. Ce qui favorisa beaucoup le morcellement de la terre, ce fut, il y a quatre-vingts ans, l'expulsion des ordres religieux, qui possédaient dans certaines régions de vastes domaines. Néanmoins, dans tel village la totalité de la terre est encore entre les mains des *seigneurs*, et les villageois sont réduits à gagner leur pain comme journaliers.

Il existe une distinction très nette entre les terres des *seigneurs* et celles des villageois. Ces dernières sont cultivées par les propriétaires eux-mêmes, qui demeurent toujours dans le village, où ils ont leurs bêtes, leurs instruments agricoles, etc., et où ils emmagasinent les produits après la récolte. Les autres terres sont cultivées par des fermiers qui habitent la ferme avec le personnel nécessaire à l'exploitation. Une telle propriété se dit *una possessió* [une *posésiô*] ou *un lloc* [un *lôk*], si elle est petite *un lloquet* [un *lôkét*] ou *un lloqueró* [un *lôkerô*]. Dans notre exposé nous décrirons, à moins d'indication contraire, les procédés et les usages tels qu'ils sont pratiqués dans ces grandes propriétés, car c'est là qu'ils ont gardé les formes les plus traditionnelles et les plus caractéristiques.

Le fermier se dit comme tel *s'arrendador* [*s'êrêndêdô*], mais pour tout le monde de la ferme et du village il n'est que *l'amo* [*l'âmô*] «le maître». *Un amo de possessió* «un fermier». Par contraste avec le propriétaire — *es senyor* [*et sênô*] —, on le dit aussi quelquefois *es pagès* [*es pejés*], proprement «le paysan». La fermière s'appelle toujours *sa madona*<sup>1</sup> [*sê mêdônê*].

La durée du bail est, d'ordinaire, de quatre ans en raison de l'assolement quadriennal adopté dans toutes les fermes à Majorque, mais il y a aussi des baux de six ans. Le plus souvent le bail se renouvelle de terme en terme jusqu'à la mort du fermier. Bien plus, il est très fréquent que la ferme passe de père en fils pendant des générations; l'affermage devient alors presque héréditaire. Nous avons connu des fermiers dont les arrière-grands-pères avaient tenu la ferme.

Le bail court à partir du jour de la Nativité de la Vierge — *la*

1. Se dit d'ailleurs de toute maîtresse de maison, si la politesse n'exige pas *sa senyora*.

*Mare de Déu de setembre* (8 sept.) —, jour où le nouveau fermier entre en jouissance. La formalité de la prise en possession se dit *sa rebuda* [sɛ ɾɛbúðɛ] «la réception» ou, au pluriel, *ses rebudes* [sɛɾ ɾɛbúðɛs] Ma, V. Le verbe correspondant est *rebre* [ɾɛbrɛ] «recevoir», employé absolument : *vaig a rebre* «je vais prendre possession de la ferme». Le fermier reçoit, outre la ferme, un matériel de culture et un cheptel en animaux de travail et de troupeau qui en permettent la mise en valeur. Ce matériel et ce cheptel s'appellent d'un même nom : *es nombres* [ɛz nòmbrɛs] Ma, V, P, Sa, ou *ets arreus*<sup>1</sup> [ɛdz ɛɾɛws] SM, ou *ses rebudes* [sɛɾ ɾɛbúðɛs] Mo, P. Ce dernier mot, qui primitivement signifiait l'acte de réception, sert donc, dans ces villages, à désigner les objets reçus. Tous ces objets sont évalués et une valeur leur est fixée dans l'état où ils se trouvent à l'entrée du fermier, car celui-ci doit les restituer ou les remplacer à sa sortie. La valeur assignée à chaque objet se dit *s'estim* [s ɛstím] : *tal cosa té 50 duros d'estim* «telle ou telle chose est évaluée à 50 duros.» Dans quelques villages (P, V) *ets estims* en sont venus à désigner non seulement la valeur des objets mais les objets eux-mêmes. La nature et la quantité de ces objets varient beaucoup d'une propriété à l'autre; dans telle ferme le fermier entrant trouve presque tout ce qu'il faut pour une exploitation complète, tandis que dans telle autre il doit apporter lui-même la plus grande partie de l'outillage et du bétail. D'une façon générale, on peut dire que les objets qui sont la propriété de la ferme consistent en ce qui suit : un attelage ou deux de mulets, un attelage ou deux de bœufs, 4 à 5 poulinières, un troupeau de moutons, un autre troupeau de porcs, du grain de semence, de la paille; quelques charrues et autres instruments agricoles, des chars d'attelage, des charrettes, des jougs, etc. On compte aussi parmi les *nombres* les labours qu'a reçus la sole de guéret à l'époque de l'entrée du nouveau fermier; celui-ci doit avoir effectué le même nombre de labours lorsqu'il quitte la ferme. *Hi ha tant de nombre, de rebuda* «il y a telle quantité d'objets qui vont avec la ferme»; *això es de nombre* «cela appartient à la ferme».

Le fermage se dit *es preu* [ɛs prɛw] Sa, P, ou *sa renda* [sɛ ɾɛndɛ] Mo, V; autrefois on l'appelait *s'anua mercè* [s ɔnuɛ mɛɾsɛ]. Il se

1. *Ets arreus* se dit en général des choses qui sont nécessaires pour faire un travail quelconque.

paie en trois termes — *en tres terses* [tɛrsɛs] —, à savoir le jour de l'entrée (8 septembre), à la Saint-Thomas (21 décembre) et *a sa Fira* [ɛ sɛ fɪrɛ] «à la foire», par où l'on entend la foire de Sineu qui se célèbre le premier dimanche de mai et qui est encore d'une telle importance pour les paysans qu'elle occupe dans leur calendrier une place analogue à celle des grandes fêtes de Noël et de Pâques.—Outre le paiement en argent, le contrat de bail stipule certaines redevances en nature, appelées *ets agatges* [ɛdd ɛgájjɛs] Mo, P, SM, Ma, ou, moins souvent, *ets arreus* [ɛdd ɛrɛw's] Sa, SM, V, Ma (peu usité). Celles-ci varient naturellement selon l'importance des fermes. Donnons à titre d'exemple la liste de ce que paie, outre le fermage proprement dit, un fermier de notre connaissance à son propriétaire : un jeune porc, deux chapons, deux dindons — *endiots* [ɛndiɔts] — et des œufs pour la Saint-Thomas, deux agnelles et des œufs pour le jeudi saint, deux chapons ou poules pour la fête de Monsieur, *idem* pour la fête de Madame, un porc engraisé pour la Toussaint, un *quintar* de laine, un *quintar* de fromage fait dans le mois de mai, un *quintar* de figues sèches et une certaine quantité de blé, d'avoine et de fèves.

Quelquefois, quand la ferme est très grande, le fermier juge avantageux d'en donner une partie à sous-ferme, en un ou plusieurs lots. La sous-ferme n'affecte que les céréales, les fèves et autres légumineuses, bref *es baixos*; le fermier se réserve les pâturages et les fruits des arbres. Les terres sont presque toujours sous-afirmées à moitié fruits — *a mitges*. *Donar una terra a mitges* [doná unɛ tɛr ɛ miʃjɛs] «bailler une terre à ferme à mi-fruits». *S'amitger* [s ɛmiʃjɛ] «de métayer». Les conditions peuvent d'ailleurs varier suivant la qualité de la terre. Quelquefois le fermier fournit la moitié des semences et du fumier, quelquefois le métayer fournit tout. Le produit se partage sur l'aire. Une fois le grain battu et nettoyé, le fermier et le métayer se présentent chacun avec son sac. Le chef des batteurs remplit les sacs alternativement, boisseau par boisseau. L'action de présenter le sac à l'aire se dit *parar es sac* [pɛrɔ t sák]. La paille se partage également.

Une autre forme de sous-ferme est celle qu'on nomme *sa rota* [sɛ rɔtɛ]. Ce mot, primitivement, signifiait une terre récemment défrichée; il désigne aujourd'hui une pièce de terre qui, généralement, à cause de sa mauvaise qualité ou de sa situation éloignée de la ferme, est sous-afirmée à un villageois, le fermier ne pouvant pas lui-

même l'exploiter avantageusement. Par extension on dit aussi *una rota* en parlant d'une terre pauvre en général : *es coma terra de rota*. Celui qui prend une *rota* se dit *es roter* [ɛr rɔtɛ]. Les conditions du bail dépendent de la qualité de la terre, mais avec ce mode d'affermage on partage, non pas le grain et la paille sur l'aire, mais les gerbes dans le champ. La moisson terminée le fermier passe avec un chariot et prélève soit une gerbe sur toutes les dix gerbes, soit une sur six, soit une sur quatre, etc., selon le contrat. A Santanyí, village de terre pauvre, cette répartition se fait d'après le système suivant : le fermier fait d'abord un premier tour, enlevant une gerbe sur cinq, puis un second tour, enlevant une gerbe sur dix parmi celles qui restent. Les gerbes prélevées sur toutes les cinq se disent *es censal* [ɛt sɛnsál], celles prélevées sur toutes les dix *es deume* [ɛz dɛumɛ]; dans les deux cas prélever des gerbes se dit *deumar* [dɛumá]. En outre le *roter* doit deux journées de travail et, à Lluçmajor, une poule. Il fournit seul les semences. Tandis que le métayage, généralement, court en quatre ans, la *rota* ne vaut que pour deux ans, à savoir les années de l'assolement qui correspondent au blé et à l'orge et l'avoine.

Le fermier loue les valets de ferme — *missatges* [misáʝʝɛs] — nécessaires à l'exploitation. Chacun d'eux a son travail bien délimité. Il y a d'abord deux, trois, cinq, six valets de charrue, dits *pareiers* [pɛrɛɾɛs], un ou deux bouviers — *bovers* [bovɛs] — qui conduisent les attelages de bœufs, un gardien de juments — *oguer* [ogɛ] —, un berger — *pastor* [pɛstó] — et un porcher — *porquer* [porkɛ]. Tous ces valets forment une véritable hiérarchie où chacun a sa place nettement marquée. Le premier en rang est le premier valet de charrue — *es pareier major* [ɛs pɛrɛɾɛ mejó], qui, après le fermier, a l'autorité la plus considérable. Puis vient le second valet de charrue — *es pareier segon* —, etc.<sup>1</sup> Le dernier degré est occupé par le porcher et les bouviers.

Les valets de ferme entrent en service le 8 septembre, le jour de la Nativité de la Vierge, qu'on appelle aussi *la Mare de Déu de ses lloges* [lə mərə də sɛl lɔʝɛs], ou *la Mare de Déu d'es missatges*. Les

1. S'il y a plusieurs bergers, on a de même *es pastor major*, *es pastor segon*, etc. Le deuxième berger s'appelle aussi quelquefois *es bessiver* [bɛsivɛ]. Ma, proprement, celui qui garde les *bessives* [bɛstivɛs], les brebis qui n'ont pas eu de petits dans l'année.

salaires varient de l'un à l'autre. Le premier valet de charrue, qui, il y a trente ou quarante ans, se contentait de cinquante duros, en gagne aujourd'hui soixante-dix ou quatre-vingts. Le salaire des autres est en proportion. Outre la paye en argent ils reçoivent un supplément en nature. Le berger a ainsi droit à garder dans le troupeau pour son propre compte quelques moutons dont il vend le produit. Le premier valet de charrue peut semer pour son compte deux boisseaux de fèves, les autres valets de charrue et les bouviers chacun un boisseau (Petra). Le salaire en argent se dit *sa saldada* [sə səldadə] Ma, P, Mo, V, à SM *söldädə*]; ce à quoi ils ont droit en nature, *sa barquera* [sə bərkerə]. Il n'y a cependant pas que les valets qui aient de la *barquera*<sup>1</sup>. Le sanctuaire<sup>2</sup> de Bonany, par exemple, possède dans presque toutes les fermes du voisinage un mouton dont le produit lui est réservé : *sa barquera de la Mare de Déu*. Les fermiers en donnent la laine au sanctuaire, puis les agneaux pour la grande fête qui a lieu à l'occasion du pèlerinage de la Quasimodo.

Les valets de charrue dorment dans l'écurie sur une sorte de grabat, *sa llitera* [sə litirə], fait de quelques planches ou de pierre, avec un peu de paille pour tout matelas. Les autres valets dorment dans le grenier à paille sans aucune espèce de lit. — De la foire de Sineu ou du jour de l'Invention de la Croix — *de la Creu* [krəu] (3 mai) — à la Saint-Michel, ils font la sieste — *fan l'ora* [fán l'óra] — excepté pendant le temps de la moisson et du battage.

Dans la petite société à mœurs patriarcales qu'est la ferme majorquine, chacun des valets a sa tâche assignée non seulement en ce qui concerne les travaux des champs, mais encore dans ceux de la maison. C'est ainsi que le premier valet de charrue, de la Saint-Michel à la foire de Sineu, fait la soupe le matin avant d'aller aux

1. Les ouvriers d'un moulin à huile ont également droit à une *barquera*; et *sa barquera*, c'est aussi la quantité d'huile que reçoit un propriétaire de moulin comme loyer lorsqu'il loue son moulin à un villageois. Celui qui paie *sa barquera* s'appelle alors *es barquerer* [bərkerə] (Bañalbufar) et *una tafona de barquerers* désigne, par conséquent, un moulin à huile, située généralement dans le village, et qui est construit pour être loué aux petits propriétaires. Il y a aussi le verbe *barquerar* [bərkerə] ib., qui signifie «accorder, mesurer la *barquera*». Voir, pour d'autres acceptions de *barquera*, le *Diccionari mall.-cast.* de J. J. Amengual, Palma 1841.

2. J'emploie le terme majorquin — *santuari* — pour désigner les ermitages ou chapelles isolées, généralement situés au sommet d'un puy et qui sont des buts de pèlerinages pour les régions avoisinantes.



**champs.** La veille de la foire il remet la louche à la fermière, volontiers avec un petit discours, pour la recevoir de nouveau la veille de la Saint-Michel. Le porcher lave la vaisselle (Santanyí), le bouvier entre le bois à la cuisine, le berger entre toute l'eau à la maison, ou bien le berger, le porcher et le gardien des juments se partagent cette dernière tâche à tour de rôle. Ce sont aussi les valets qui font le pain. Le bouvier (ou quelquefois la fermière) tamise la farine la veille, le berger la pétrit et façonne les pains le matin suivant, le gardien des juments «fait la fouée», le porcher les aide; le berger enlève le pain quand il est cuit.

Les journaliers — *es jornalers* [ɛʃ ʒornɛləs] — travaillent sans être nourris — *van aixuts* [ecúts] — de la Saint-Michel à mai; dès qu'ils «touchent la faucille», on leur envoie la nourriture de la ferme — *van mantenguts* [məntɛŋgúts] ou *van a mantenir*. Leurs femmes ont coutume de dire que *Sant Miquel és un mal sant, perquè mos duu ses taletes* [sɛm mikɛl ɛz um mál sánt, pɛrɔkɛ moz dú sɛs tɛlɛkɛs] «saint Michel est un mauvais saint, parce qu'il nous apporte les sacs (où les journaliers mettent leur nourriture)». — Autrefois les journaliers fournissaient souvent eux-mêmes leur pain et ne recevaient que le *companatge* [kɔmpɛnátʃɛ] «ce qui se mange avec le pain»; si on leur donnait aussi le pain, on disait qu'ils *anaven mantenguts a pa i companatge*.

**PIÉTÉ.** — Le paysan majorquin est très pieux; la religion préside à tous ses actes. Le soir, quand tout le monde est rentré des champs et réuni dans la grande cuisine, on dit le chapelet; le fermier ou la fermière récite les prières d'abord et les autres les répètent. A Santanyí c'est le premier valet de charrue qui préside l'acte; les prières achevées, et alors seulement, il met la marmite au foyer et le bouvier allume le feu. — Le saint invoqué par les agriculteurs est saint Isidore le Laboureur. Beaucoup de paysans font aussi des vœux à saint Joseph pour une bonne récolte. A la seconde fête de Pâques, aux complies de saint Sébastien, on fait des prières pour que la moisson soit préservée de la rouille (Llucmajor). En cas de sécheresse prolongée on fait des rogations — *fer una rogativa* — en promenant un crucifix à travers les champs. A Llucmajor on eut longtemps la coutume de porter l'image de saint Isidore de l'église paroissiale au pittoresque sanctuaire de Gracia, situé sur le versant

d'un *pui* à quelques kilomètres du village, et de la laisser là jusqu'à ce que le saint eût exaucé la prière.<sup>1</sup>

PRÉDICTION DU TEMPS. — Etant donné l'importance du temps pour l'agriculteur il n'est pas étonnant que les paysans tentent, afin de se renseigner sur ce point, de tirer parti de toutes les observations que leur ont léguées leurs ancêtres et qui paraissent confirmées par une expérience séculaire. La principale méthode employée à Majorque pour prédire le temps consiste à observer les douze jours qui précèdent immédiatement le jour de Noël et les douze qui le suivent : la veille de Noël et le second jour de Noël représentent le mois de décembre, l'avant-veille de Noël et le troisième jour de Noël le mois de novembre, et ainsi de suite. S'il pleut, par exemple, la veille de Noël et le second jour de Noël, le mois de décembre de l'année suivante sera pluvieux. Faire ces observations se dit *fer es conte de Sallamó* [*fé s kónté dé sèlemó*] SJ, et les vingt-quatre jours fatidiques s'appellent, à Manacor, *es dies d'encoure*<sup>2</sup> [*ez diéz d'énkóurè*]. Mais il y a aussi d'autres jours de l'année dont on tire présage. Ainsi, la Chandeleur (2 février), appelée *la Mare de Déu de Candeler*,

«si riu — plegau llenya per s'estiu,  
si plora — es fred ja és defora.»

«si elle rit — ramassez du bois pour l'été, si elle pleure — le froid est déjà dehors.» De même, s'il pleut en août à la nouvelle lune et à la vieille lune, c'est bon signe : *nou llunes sol ploure* «il pleuvra pendant neuf lunes».

LES TERRES. — Nous donnons ci-après une série de mots désignant les différentes sortes de terres d'après leur qualité ou leur situation. La liste n'est malheureusement pas complète.

1. Pour les usages religieux de Majorque, voir *Contarelles* de Jordi des Recó, Ciutat de Mallorca, 1915, 608 p.

2. L'origine de cette expression est obscure. Notons cependant qu'il y a, à Manacor, des familles qui portent comme sobriquet le nom de *Coure* et qu'il faut peut-être lire *es dies d'en Coure*. A ce propos nous rappellerons que, à Majorque, presque toutes les familles ont, outre leur nom officiel, un sobriquet — *mal nom* — qui se substitue complètement au premier dans le commerce quotidien. Ces sobriquets, d'origine sans doute fort ancienne et dont le sens s'est effacé dans la plupart des cas, sont souvent les seuls noms connus même des voisins des personnes qui les portent.

La terre cultivée d'une propriété se dit, comme nous verrons plus loin, *es conradts* ou *es conror* en opposition à *sa garriga* «la garigue». La partie de la terre cultivée qui est fumée, s'appelle *sa femada* [sɛ fɛmɑdɛ].

*Es comellar* [es kɔmɛlɛ], «la combe», la terre située au fond d'une dépression du terrain; *sa comellarada* [sɛ kɔmɛlɛrɑdɛ] est un *comellar* prolongé ou une série de *comellars*. Le *comellar* est généralement la meilleure terre. Celle qui se trouve sur la côte se dit *sa galta* [sɛ gɑltɛ] Si, proprement «la joue», ou bien *es rost* [ɛr rɔst] Si, surtout lorsqu'il s'agit d'une berge un peu escarpée le long d'un ruisseau. *Es serral* [sɛrɑl], la terre qui forme le haut de la colline.

*Sa llongana* [sɛ lɔngɑnɛ] Ll, terre, champ long et plutôt étroit.

*Una sort* [unɛ sɔrt] Ll, Ma, SJ, petite parcelle de terre, produit du morcellement d'une grande propriété. Morceler une propriété en plusieurs petits lots se dit *establir* [ɛstɛbbli] *una possessió*, et chaque lot s'appelle aussi *un establí* [ɛstɛbbli] SJ.

*Sa tanca* [sɛ tɑnkɛ] Mo, V, P, SM, SJ, Sa, Ll, terrain cultivé enclos de murs. *Es tanca* [ɛs tɛnkɛ] Sa, Ll, Ma, V, P, est également un terrain clos, mais plus grand que la *tanca*; = *sa clova* [sɛ klɔvɛ] Ma, SJ, P, V. A Sant Juan cependant *sa clova* désigne une petite pièce de terre cultivée, séparée du gros de la sole par un terrain inculte. *Es clos* [ɛs klɔs] Sa, Son Servera, est un petit enclos, d'une demi-quarterée environ, situé près de la ferme ou du village et où l'on cultive des légumes, etc. On l'appelle aussi *un ostal* [un ɔstɑl] Ll.

*Sa quintana* [sɛ kintɑnɛ] Ll, petit enclos pour garder le bétail, bercail. Anciennement, il peut y avoir un siècle, on y enfermait *sa quinta d'es bestiar* [sɛ kintɛ d'ɛz bɛstjɑ] quand on levait le «quint» des animaux. *Quintar es bestiar* [kintɑ] Ll, «lever le quint».

*Sa pleta* [sɛ plɛtɛ] P, SM, SJ, Ma, Ll, Mo, V, partie de garigue entourée de murs et servant de pâturage aux animaux; *apletar una terra* [ɛplɛtɑ] Ll, transformer une terre cultivée en *pleta*.

*Un esvahit* [ɛzvɛit] Sa, Ll, Mo, Ma, V, SJ, terre qui a été cultivée, puis abandonnée à la garigue comme trop pauvre.

*Un ort* [un ɔrt, plur. ɔrs] Sa, Ma, etc., terre irriguée — *terra regada* — au moyen d'une noria (Fig. 1) ou bien par une pompe mue par un moulin à vent. Si la terre est arrosée directement par une source, on l'appelle *un prat* [prat] Ma. Les canaux distribuant l'eau se disent *ses regadores* [sɛr rɛgɑdɔrs] Sa, Ma, et sont formés par des

ados de terre appelés *es cavalls* [ɛs kəvəls] Ma. Les canaux se tracent avec la charrue ordinaire qu'on transforme en buttoir — *arada siquiera* [əɾədə sikiɾe] — en y ajoutant deux versoirs assemblés en bois, nommés *es caixó* [ɛs kəçó] Ma. La terre est disposée en de longues planches, dites *ses paradés* [sɛs pəɾədəs] Ma, Sa, divisées à leur tour en de petits carrés appelés *ses taules* [sɛs təulɛs] Ma.

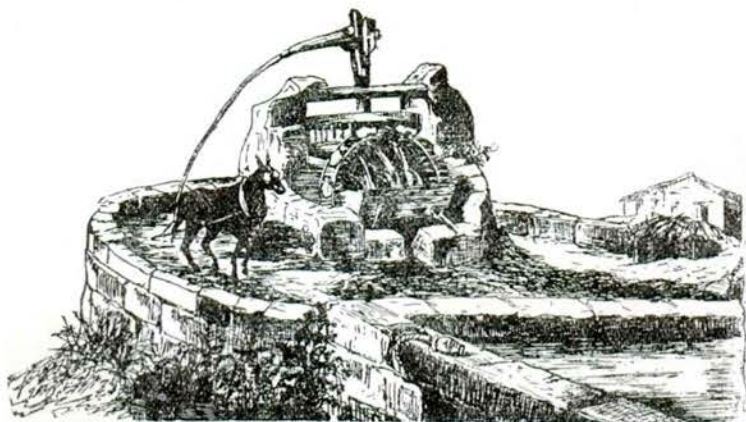


Fig. 1

*Terra grossa* [tɛɾɛ grósɛ] «terre profonde, riche». *Terra prima* [tɛɾɛ primɛ] «terre peu profonde, pauvre».

*Terra fruitera* [tɛɾɛ fruitɛɾɛ], terre qui donne de bons rendements. Au même sens *terra fenera* [fɛnɛɾɛ] Sa, Ll, Mo, Ma, P, SM, proprement «terre travailleuse». De même *terra falaguera* [fələgɛɾɛ], proprement «terre flatteuse», qui donne de bonnes récoltes avec peu de fumure. *Terra ufanosa* [tɛɾɛ ufənóʒɛ P, ɛfənóʒɛ] Ma, «terre orgueilleuse», qui donne des moissons très vigoureuses, mais où la grenaison n'est peut-être pas assurée.

*Terra cuitora* [kuiɾɔɾɛ] P, Sa, Mo, V, SM, Ma, SJ, terre fertile, riche en humus, nécessitant peu de fumure. Les fèves destinées à nourriture d'homme — *ses faves cuitores* «des fèves à cuire» — ne s'obtiennent que dans les terres *cuitores*; celles qui se récoltent dans d'autres terres ne cuisent pas. On dit avec le même sens *terra cui-tera* [kuiɾɛɾɛ] Ll, et *terra cuitorenca* [kuiɾɔɾɛnkɛ], P, SJ, Ma. Le blé y est exposé à l'échaudage.

*Terra antigosa* [têr̄ entigóze] Ll, SM, SJ, P, terre fertile, légère, donnant de beaux rendements avec peu de fumure; cultivée depuis le temps des Maures, dit-on; à peu près l'équivalent de *terra cuiitora*. Elle donne aussi des fèves comestibles; le blé qu'on y obtient est abondant, mais on prétend qu'il se perd vite. On l'appelle aussi quelquefois *terra fosserenca*<sup>1</sup> [fóser̄én̄ik̄e] P, SM, Ma, «terre de tombeaux»; on y trouve souvent des ossements, ossements de Maures, bien entendu, suivant le dire des paysans. De même on la dit *terra de talaiot* [têr̄e d̄e t̄el̄e'ót] Ma, car on la trouve souvent autour des ruines mégalithiques — *talaiots*<sup>2</sup> — qui abondent surtout dans la partie est et sud de l'île.

*Terra agre* [têr̄ ágr̄e] P, SJ, Ma, terre profonde, mais peu fertile, qui rend peu même avec une fumure abondante. De même *terra farga*<sup>3</sup> [fárḡe] Ma, «terre fainéante». *Terra llèpola* [l̄é'p̄ol̄e] SJ, Ma, proprement «terre gourmande», qui mange beaucoup mais rend peu.

*Una terraina* [un̄e t̄er̄áin̄e] SM, terre pauvre qu'il ne vaut même pas la peine d'ensemencer. Même sens : *una terrusca* [un̄e t̄er̄ús-k̄e] SM.

*Una primaia* [primáin̄e] P, Ll, Mo, ou *una primàina* [primàin̄e] V, SM, SJ, terre peu profonde; se dit surtout d'une partie peu profonde d'un champ de bonne terre. *Hi ha moltes primaies* «il y a beaucoup de morceaux de terre mince». *Sa primaia* SJ, Sas, se dit aussi du morceau d'un champ de céréales où la moisson est claire et petite, même si cette circonstance n'est pas due à la pauvreté du sol. Une terre superficielle s'appelle également *una pelaina* [peláin̄e] Ll, SJ, ou *una peraina* [peráin̄e] V, ou *una ganya*<sup>4</sup> [gá'nȳe] Ll. On la désigne aussi par les termes *terra de sebellins* [t̄er̄e d̄e s̄eb̄ellins] Ll, SM, Ma, *sibellins* Mo, V, P, SJ] «terre de courlis» ou *terra de terroles* [t̄er̄e d̄e t̄er̄ól̄es] Ma, P, SM, SJ, Ma, «terre d'alouettes» ou *terra terrolera* [t̄er̄ól̄er̄e] id., ces oiseaux nichant presque toujours dans des terres pauvres.

*Terra auberenca* [t̄er̄ ew̄ber̄én̄ik̄e] SJ, terre légère, sablonneuse, bonne ou mauvaise, suivant les cas. *Es blanquerot* [ez bl̄en̄ker̄ót] Ll, terre blanchâtre, de mauvaise qualité.

1. *Es fossar* [fósá] SM, «le cimetière».
2. Dérivé de *talaiu* «tour de guet», de l'arabe *atalayi* «sentinelles».
3. *Un fargo* [fárgo] «fainéant».
4. *Ses ganyes* «les ouies d'un poisson».

*Una closca* [klóskə] SM, P, Ll, proprement «coquille de fruit», champ avec quelques doigts de terre couvrant à peine la roche sous-jacente. *Té una closca aqueixa terra* P, «ce champ a une partie de terre mince».

*Una seca* [sékə] SJ, Ma, P, est également une terre peu profonde avec la roche dessous : *aquí fa una seca*. Une année de sécheresse cette terre ne donne rien; elle veut de la pluie presque tous les jours. On dit avec le même sens *un llisá* [uv lízə] P, Ll, Mo, Sa, proprement une roche lisse, plane, ici, couverte d'un empan ou deux de terre. S'il y a des dépressions dans la roche où la terre a plus de profondeur, on l'appelle *una terra cocconenca* [térə kəkónenkə] Ll, ou simplement *un coconc*<sup>1</sup> Sa; *un cocó* [kəkó] est une petite étendue de terre bonne, profonde = *un clot de terra bona*. Une terre où la roche affleure par endroits se dit *una ceia* [sékə] V, P, Ll, Mo, «un cil» ou *una crosta* [krístə] Ma, Ll, V, P, SJ, «une croûte». *Aquí ei ha una crosta, no serveix per res* «ici il y a une croûte, cela n'est bon à rien». *Un roquissá* [rókísə] P, SJ, Ma, «terre rocheuse».

Notons, pour finir cette énumération, un mot caractéristique du majorquin : *s'agre* [ságrə] Ma, qui désigne une terre appropriée à telle ou telle plante, qui y pousse plus facilement et avec plus de vigueur qu'en d'autres terrains. *Agre de faves* «terre propre à la culture des fèves», *agre d'esclata-sancs* [ágrə ɛsklatə-sáns] «terrain à champignons». L'adjectif dérivé *agrer* [ágrə] Ma, est aussi assez employé : *terra agrera* [égrərə] *per blat, per vinya*, etc., «terre appropriée au blé, à la vigne». On dit également, par extension : *agre de perdus* [ágrə dɛ pɛrdíus] Ma, «terre où la perdrix abonde».

La terre se mesure par *corterades* [körtərədəs]. Une *corterada* équivalait à 72 ares (7 *corterades* = 5 hectares) et se divise en quatre *cortons* [körtóns]. Le *cortó* se subdivise en quatre *orts* [órs, sing. ór]; 1 *ort* = 25 *destres* [dɛstrɛs]; 1 *destre* = 4 mètres 21 cm. Pour arpenter on se sert d'une chaîne — *sa cadena* [kədənə] — ; autrefois on utilisait des cannes de la longueur d'un *destre*. *Canar sa terra*<sup>2</sup> [kənə sɛ térə] «arpenter la terre»; *es canador* [kənədó] «l'arpenteur».

1. Dérivé de *cocó*, dont le sens primitif est une cavité dans la roche ou dans le sol qui recueille l'eau de pluie.

2. *Canar* est dérivé de *cana*, ancienne mesure de longueur.

## CHAPITRE PREMIER

### VARIÉTÉS DE CÉRÉALES

Les céréales cultivées à Majorque sont le blé — *es blat* [ɛz blát]<sup>1</sup> —, l'orge — *s'ordi* [s'órdi] — et l'avoine — *sa civada* [sɛ sivádɛ]. Le maïs — *es blat de les Indis* — est de moindre importance, et comme c'est une culture d'introduction relativement récente il n'en sera point parlé dans cette étude.

Les variétés de blé qui se cultivent dans l'île sont nombreuses. Nous énumérerons les noms des principales sans être toutefois à même de donner les équivalents en français. Plusieurs d'entre elles sont d'ailleurs probablement autochtones.

*Es blat moro* [ɛz blád mɔ̃ro] Ma, Ll, P. De tige pleine; il talle peu; épi gros; il donne de grands rendements, mais fait le pain bis. Il ne se sème plus guère aujourd'hui.

*Es blat mollar* [ɛz blád mo!á] Ma, SM, P, Ll, Mo, SJ, dérive du blé *moro*, mais est plus fin et fait le pain plus blanc. Tige demi-vide; épi noir.

*Es blat barba* [ɛz blád bɔ̃rhɛ] Ma, Ll, P, Mo, SJ, est avec le précédent celui qui actuellement se sème le plus. Il donne de grands rendements — *ret molt* —, mais la qualité du grain est un peu commune.

*Es blat pintat* [ɛz blát pintát] Ma, SM, P, Ll, Mo, SJ, proprement «blé peint», appelé ainsi à cause des taches noires, rouges et blanches de l'épi.

*Es blat coll de rossi* [kòl̃ dɛ ɾosí Ma, ɾusí P, Ll, Mo, SJ], «le blé cou de roussin», est le blé majorquin le plus fin, de qualité supérieure,

1. *Es blats*, au pluriel, signifient ou les différentes variétés de blé ou bien les champs enssemencés de blé. On a aussi l'adj. *blater* [blɛtɛ], peu usité, «ce qui se rapporte au blé».

le meilleur pour le pain. Le *coll*, la tige entre la dernière feuille et la naissance de l'épi, est très long, d'où le nom. Épi rouge.

*Es blat roig* [blàd rōi] Ma, Ll, Mo, P, SJ, SM, est dérivé du précédent; c'est également une variété de fine qualité.

*Es blat roveió* [rōvεyō] Ma, SJ, P. Hâtif; grain petit. Il se sème surtout dans des terres peu profondes.

*Es blat brançal* [brɛñkàl] Ma, *blançal* [blɛñkàl] Ll. Grain petit. Également dans des terres peu profondes.

*Es blat fidever* [fidεvé] Ma, très fin, utilisé pour faire du vermicelle — *fideus* [fidεyus].

*Es blat porrerí* [pōrɛrɪ] Ma, Mo, du village de Porreres. Épi noir ou rouge.

*Es blat carretó* [kɛrɛtō] Ma, *carretoner* [kɛrɛtonɛ] SM, fin.

*Es blat pastora* [pɛstōrɛ] Ma, *de ses pastores* [dɛ sɛs pɛstōrɛs] Ll, très fin, pour pain de soupe. Épi rouge.

*Es blat pelut* [pɛlút] Ma. L'épi est garni de petits poils.

*Es blat mort* [mōrt] Ma, *de la mort* [dɛ lɛ mōrt] Ll, appelé ainsi parce qu'il a l'air échaudé, lorsque, au contraire, il est bien grené.

*Es blat escandial* [ɛskɛndiàl] SM; *blat xeixa* [blàt ɛɛɛ] SM, variété très bonne, qui n'est ni blé ni *xeixa*; *blat cabot* [kɛbót] Ll, très répandu autrefois; *blat de s'erissó* [dɛ sɛrisō] P, Ma, «blé du porc-épic».

On distingue entre *blat gros* [blàd gròs], blé à grain gros, et *blat menut* [blàd menút], blé à grain petit. A cette dernière classe appartiennent les variétés *roveió*, *brançal* et *roig*.

Nous avons omis de mentionner *sa xeixa* [sɛ ɛɛɛ], qu'à Majorque on ne fait pas entrer parmi les blés. Elle s'en distingue en effet par son épi long, effilé, mince, clair, aux grains petits. Son rendement est de beaucoup inférieur à celui des blés, mais la qualité du grain est supérieure à celle de n'importe quelle variété de blé. Elle est peu difficile sur le choix du terrain et se cultive dans les sols pauvres, où le blé proprement dit ne donnerait rien. A Santanyí elle règne presque exclusivement. C'est le *trigo candéal* du castillan. — Originellement on n'en connaissait à Majorque que la variété aristée, mais plus récemment on a introduit aussi la variété sans barbes, appelée *xexa meca*<sup>1</sup> [ɛɛɛ mɛkɛ] Sa, «*xeixa imberbe*», *xeixa escovada*<sup>2</sup>

1. *Mec* [mɛk] se dit à Santanyí de celui qui n'a pas de barbe, = glabre.

2. Dérivé de *cova* dont on verra le sens au chapitre du battage.



[c'ée *ɛskováde*, *ɛskováde*] Ma, V, Ll, P, SJ, ou *xeixa tosa* [t'óze] Ma, «*xeixa* tondue». Il y a aussi les variétés *xeixa roveiona* [r'ov'ón'e] SJ, et *xeixa molla* [m'ól'e] SJ.

Il arrive quelquefois que le blé dégénère et ne donne que des épis minces, clairs, peu fournis, pareils à ceux de la *xeixa*. Parfois l'épi est complètement vide — *espiga orba* [ɛspig'orb'e]. Un tel blé dégénéré, qui peut être de n'importe quelle variété, s'appelle *blat esparrai* [blát ɛsp'ɛr'á'i] V, Ll, Si, Sas, P, SJ, ou simplement *esparrai*, ou *blat rebordonit* [r'ɛb'ord'ón'it] Ma. *No mos ha retut perquè té esparrai* «le blé n'a pas rendu au boisseau, car il est mêlé d'épis dégénérés».

Dans les terres pauvres on sème parfois un mélange de plusieurs variétés de blé, ce qui donne habituellement de bons résultats. Le produit se dit *blat de totes llavors* [blad de tot'ɛl l'ɛv'ós] Ll, Si, Ma, P, V, mot à mot «blé de toutes semences», ou *blat mescladts* [m'ɛskl'éd'its] Mo, ou simplement *mescladts* Ll, Si.

Ce dernier mot, *mescladts*, désigne dans d'autres villages (V, SJ, SM, P) l'orge et l'avoine semées ensemble. Ce même mélange reçoit aussi le nom de *mitjenc* [mi'j'ɛn'ɛk] Sa, Si, Ma.

Le méteil de blé et d'orge s'appelle *es mestai* [m'ɛst'á'i] Ma, SJ, P, S, V. *Mestaiar* [m'ɛst'ɛr'á] Ma, «mélanger le blé et l'orge». L'usage du méteil, qui était autrefois très répandu, a beaucoup décliné aujourd'hui; néanmoins on trouvera encore des paysans qui persistent à semer dans les terres pauvres du blé et de l'orge mélangés. On emploie aussi le mot *mestai* au cas où le mélange s'effectue seulement au moment d'envoyer le grain au moulin — ce qu'on faisait souvent autrefois pour économiser le blé. On mêlait alors, par exemple, un boisseau d'orge avec cinq boisseaux de blé.— Dans quelques villages (Ll, Si, Sas) *mestai* désigne le mélange d'avoine et d'orge et équivaut par conséquent à *mitjenc*. A Santa Margarita on entend par *mestai* un mélange de blé et de *xeixa*, comme dans cette chanson de moisson:

«Vós sou blat i jo som *xeixa*,  
mestai de bones llavors.  
Avall, avall segadors,  
que sa madona se *queixa*.»

«Vous, vous êtes blé et moi, je suis *xeixa*, méteil de bonnes semences. (Coupez) rez-terre, rez-terre, moissonneurs! car la fermière se plaint».

Le blé et la *xeixa* sont compris, sans qu'il y ait mélange, dans

le terme collectif *gra llis* [grá lis] SJ, SM, P, V, Ll, Ma, ou simplement *llis* Si, Sa, Mo, Ma, en opposition à *es rastoble* [er restóbbłé], qui désigne l'avoine et l'orge, non mélangées. *De llis he tengut bona anyada, però es rastoble ha estat xerec* [dē llz é tēngúd bōn anyáde, pērò r restóbbłé á stát çerék] «j'ai eu une bonne récolte de blé et de *xeixa*, mais l'orge et l'avoine ont laissé à désirer» (*xerec* «mauvais»). L'origine du mot *rastoble* est à chercher dans l'ancien usage de semer ces céréales sur le chaume sans aucun labour préalable, comme on verra au chapitre des semailles.

MESURES. — La mesure ordinaire pour le grain est *sa cortera* [körtére] (d'env. 70 litres), qui se divise en six *barcelles* [bçrséllçs] d'environ 12 litres. La *barcella* «boisseau» se divise à son tour en 6 *aumúts* [çumúts ou çmúts], et l'*aumut* en quatre *quarts* [kwárs]. Pour la vente on mesure le grain à boisseau ras — *mesurar a ras* [mezurá (ç) řás]—, en arasant la *cortera* ou le boisseau avec un petit bâton rond — *sa rasadora* [řçzédórç]. A l'aire on a cependant la coutume de faire mesure comble — *mesurar a caramull* [mezurd (ç) kçrçmúll]. — Notons ici un terme qui désigne aussi une sorte de mesure primitive : *s'ambosta* [sçmbóstç], «la jointée», c.'à-d. la capacité des deux mains jointes en forme de jatte. La *ambosta* sert cependant rarement comme mesure proprement dite : *mos hem partit es blat a ambostes* C, «nous nous sommes réparti le blé à 'jointées'». Le plus souvent ce mot s'emploie dans des expressions telles que : *du quatre ambostes de civada an es parei* SM, «porte quelques 'jointées' d'avoine à l'attelage».

## CHAPITRE II

### LABOURS

Le majorquin comprend dans un seul verbe toutes les façons culturales que reçoit la terre depuis le labourage jusqu'au sarclage: *conrar sa terra* [kɔnr̄á sɛ tɛr̄ɛ, prés. kɔnr̄ɛ] «cultiver la terre». Le nom abstrait correspondant est, comme pour tous les autres travaux des champs, comme le labourage, les semailles, etc., exprimé par l'infinitif substantivé *es conrar* [ɛs kɔnr̄á]; seulement, par exception, on emploie ici plutôt un substantif dérivé, *sa conror* [sɛ kɔnr̄ó] Sas, «action de cultiver la terre»: *a aquesta possessió han feta bona conror* «dans cette ferme ils ont bien préparé, travaillé la terre». D'autre part, on a un autre dérivé: *sa conrada* [sɛ kɔnr̄ádɛ], qui désigne, non plus l'action abstraite, mais bien une action déterminée, prise isolément, par exemple, les travaux de culture dans tel ou tel champ, et, par extension, le champ préparé, travaillé<sup>1</sup>. Du même radical sont également dérivés les substantifs synonymes *es conror* [ɛs kɔnr̄ó] Ma, SJ, Si, et *es conradís* [ɛs kɔnr̄édís] Sas, Si, SJ, qui tous deux désignent le terrain cultivable d'une propriété en opposition à la garigue — *sa garriga* [sɛ gɛr̄ígɛ] —: *aquesta possessió té cent corterades de conror* ou *de conradís*. *Conradís* est originellement un adjectif et s'emploie aussi comme tel; il est alors l'équivalent de *conrador* [kɔnr̄édó], plus usité: *terreno conrador* «terrain cultivable». Celui qui cultive bien ses terres est un *bon conrador*.

ASSOLEMENT. — L'étendue labourable des propriétés majorquines se divise en quatre soles, dites *sementers* [sɛmɛntɛs pl.]. Seuls,

1. On retrouvera la même série pour le labourage, les semailles, la moisson, le battage, etc.: *es llaurar* — *sa llaurada*, *es sembrar* — *sa sembrada*, *es segar* — *sa segada*, *es batre* — *sa batuda*.

les petits propriétaires pratiquent l'assolement en trois ans, en supprimant l'année de jachère.

A suivre l'ordre logique nous aurions à commencer la description de l'assolement par le labourage des guérets. Mais comme celui-ci tombe au milieu de l'année de culture, nous préférons, pour plus de clarté, commencer par le pâturage.

L'ordre de succession des récoltes est alors la suivante:

Première année, *pastura* [pəstúre] «pâturage», depuis l'enlèvement de la récolte précédente jusqu'à l'été suivant;

Deuxième année : d'abord, *ermàs* [ermàs] «jachère», de l'été à janvier-février, puis *gorèt* [gorèt] «guéret» jusqu'à l'ensemencement;

Troisième année, froment;

Quatrième année, *rastoble* «orge et avoine».

Dans l'année de pâturage on sème souvent dans une partie de la meilleure terre du fourrage vert — *ferratge* [ferátje] — d'orge, d'avoine ou bien d'un mélange des deux.

Entre la *pastura* et l'*ermàs* il n'y a, en réalité, d'autre différence que celle des termes; la première année qu'on laisse reposer la terre, on appelle celle-ci *pastura*, si on la laisse encore une année elle est dénommée *ermàs*. Les deux termes sont équivalents de jachère. Nous suivrons ici, cependant, l'usage majorquin en appelant l'*ermàs* seul «jachère».

Lorsqu'on laisse la sole en jachère la seconde année, on dit: *hem deixat ermassar* [erməsá] *es sementer* Ma, P, SJ, Si; *es sementer ermassa* [erməsə] *enguany* «la sole est jachère cette année», ou bien *es sementer ermassetja* [erməsətje] Ll. Les dérivés *s'ermassat* [sərməsát] Sa, Ll, et *s'ermassada* [sərməsádə] Ll, C, peu usités, signifient «la terre laissée en jachère» et sont, pratiquement, synonymes de *ermàs*. Cependant, on ne laisse jamais toute la sole en jachère la seconde année. Dans une pièce de la meilleure terre on sème des fèves, plante jachère qui n'épuise pas le sol et, par conséquent, un bon précédent pour le blé. Dans un autre morceau, de terre légère, on sème des légumineuses, haricots, petits pois, pois chiches, etc. Autrefois, ces cultures n'occupaient qu'une partie insignifiante de la sole entière. Puis, à mesure que les légumineuses ont augmenté en prix jusqu'à arriver à valoir autant et plus que le froment, elles ont empiété de plus en plus sur la jachère et ont fini par la supprimer dans beaucoup de propriétés. Les agriculteurs ne se décident plus à laisser chômer un terrain précieux.

La pièce de fèves, étant toujours la meilleure terre de la ferme, est l'objet de soins particuliers. C'est la seule partie de la sole qui reçoive de la fumure, sous la forme de fumier de ferme ou de *formiguers*, sorte d'écobuage dont il sera traité plus au long en son lieu. La jachère complète ne se fume qu'exceptionnellement.

On évite de semer des fèves dans la même terre pendant deux assolements consécutifs et on ne le fait presque jamais pendant trois assolements de suite. Si on le fait en dépit de tout, la terre est effritée et le rendement en fruit est grandement diminué la seconde et la troisième fois; les plantes sont attaquées à la tige d'une sorte de moisissure, appelée *tora* [tôrɛ] Si (*ses faveres treven tora*), et elles donnent peu de fèves. La bonne fumure et la préparation soignée de la terre n'y changent rien. On dit alors que *sa terra s'emjava* [sɛ tɛrɛ sɛmjávɛ] Ma, Si, SJ, «la terre s'enfève»; *sa terra està emjavada* [ɛmjávádɛ] «la terre est enféevée». La cause de ce phénomène est probablement le fait que les fèves déposent dans le sol où elles poussent une sorte de toxine et qu'elles ne peuvent donner de nouveau une bonne récolte jusqu'à l'élimination de celle-ci. Les autres plantes cultivées, comme par exemple les céréales, élaborent des toxines analogues, quoique moins actives; la pratique de l'assolement n'a d'autre but que leur élimination.

L'année de froment on sème souvent, dans la terre la plus pauvre de la sole, de la *xeixa*, qui est moins exigeante sur la qualité du terrain.

L'année de *rastoble*, on réserve à l'orge la terre la meilleure, c'est-à-dire celle qui portait des fèves la seconde année, et on sème le reste avec de l'avoine, moins difficile sur le choix du sol.

Autrefois, il était d'usage de semer à nouveau du froment la quatrième année dans les terres les plus profondes et les plus riches en matières fertilisantes — *es cocons*. On appelait cela *rastoblar es sementer* [rɛstɔbblá ɛt sɛmɛntɛ] C, SJ, Ma, Ll, SM, V, *rastoblar de blat* Sas, et le blé récolté ainsi se disait *blat rastoblat* [blát rɛstɔbblát] C, SJ, Ll, Ma, SM, V, ou *blat a rastoble* [blát ɛ rɛstɔbbɛ] P, Ll. Le même terrain donnait ainsi deux récoltes — *dos esplets* [dɔz ɛsplets] — consécutives de froment. Aujourd'hui cette succession n'est plus pratiquée, si ce n'est par quelques petits propriétaires, car elle effrite le sol et compromet trop les récoltes suivantes. On prenait cependant soin de semer la seconde année une autre variété de froment ou bien

de la *xeixa* — *hem jet xeixa a rastoble* — pour parer, dans la mesure du possible, à l'effet pernicieux du resemencement. Les contrats de bail prohibent habituellement cette pratique afin d'éviter qu'un fermier peu scrupuleux n'en abuse et n'épuise ainsi la terre.

On peut dire que la rotation telle que nous l'avons décrite, est suivie sans exception dans les fermes majorquines, fait qui témoigne d'une grande ancienneté.

GUÉRET. — Au commencement de la nouvelle année, dans la seconde quinzaine de janvier, on commence à relever les guérets.

On distingue à Majorque deux sortes de guérets, à savoir *goret llis* [*goréd lís*] SJ, P, SM, qui désigne le guéret sur la jachère complète — *ermàs* —, appelé également *goret de reies* [*goréd de rēyēs*] SJ, P, Si, «guéret de labours», et *goret de faves* [*goréd de fāvēs*] SJ, P, Si, le guéret sur la terre qui était semée de fèves.

Le froment venu sur le franc guéret est dénommé *blat d'ermàs* [*blād d'ermàs*] SJ, Si, Sas, ou *blat de goret llis* P, en opposition à *blat de femada* [*blad de femādē*] SJ, Si, le blé qui s'est fait sur le guéret de fèves. Ce dernier résiste moins que le premier aux accidents, par exemple à l'échouage, la terre ayant reçu plus d'engrais, mais il donne des récoltes plus abondantes. On prétend cependant que le blé sur jachère complète — *blat d'ermàs* — a plus de poids et qu'il fait le pain plus savoureux. D'où le proverbe : *jo a s'ermassada* (variante *goretada*), *tu a sa femada* Sa, P, «moi au franc guéret, toi au guéret fumé», c'est-à-dire «je préfère celui-là à celui-ci».

Les diverses façons aratoires que reçoit le guéret sont comprises dans l'expression *fer goret* [*fē gorét*] «jachérer». On dit aussi avec le même sens *goretar* [*gorétā*] prés. *gorētē*] Mo, V, P, Si, SM, Sas, Sa. Toutefois, dans quelques villages, SJ, Ll, C, ce terme s'applique uniquement au premier labour et équivaut, par conséquent, à rompre la jachère. Lorsque le guéret se fait sur la jachère complète on dit également *fer ermàs* [*fē ermàs*] V, SJ, Ma, ou *ermassetjar* [*ermēsējā*] Ll. Ces dernières expressions s'appliquent au premier labour. — *Es goretar* Mo, V, P, Sa, «l'action (abstraite) de jachérer»; *sa goretada* [*gorétādē*] Sa, Ll, Mo, «action de jachérer tel ou tel champ» et aussi, par extension, «le champ qu'on est en train de jachérer» : *vaiig a sa goretada*. *Es goretat* [*ēz gorétāt*] P, Si, «des champs jachérés».

Le nombre de labours que l'on donne à la jachère est variable.

Il dépend de l'état de la terre, de la texture du sol, etc., et aussi de la bonne volonté du cultivateur. L'usage peut différer aussi d'un village à l'autre. En règle générale, la jachère reçoit à Majorque trois labours, dits *reies* [rèyès] : un goret de tres, de quatre reies. — Dans quelques villages où la terre est naturellement meuble, on n'en donne que deux. Dans d'autres cas, dans des terres liantes, tassées et enherbées, il est besoin de six ou sept labours pour obtenir un ameublissement convenable. Un bon *conrador* préfère plutôt pêcher par excès que par défaut.

Le premier labour — *sa primera reia* et, dans quelques villages, *es goretar* — s'effectue de fin janvier à la mi-février. Dans quelques localités on le retarde d'un mois, jusqu'au premier mars. Cependant, plus tôt on l'effectue, meilleur est le résultat du travail, suivant le dicton : *goret primerenc ajuda l'amo* [gorèt primerènk ejúde lámò] «guéret hâtif aide le fermier». Si on retarde trop les labours, par exemple jusqu'en avril, on parle de *goret bort* [gorèd bört] Ma, «guéret bâtard», qui est un guéret manqué. Il est en général d'une importance primordiale que les labours soient donnés dans une saison où la terre conserve encore sa fraîcheur, surtout dans des régions où l'eau est peu abondante, comme c'est le cas dans la plaine de Majorque. Ainsi en attendant jusqu'au printemps pour remuer la terre, on s'expose à ce que le soleil absorbe le peu de fraîcheur qui reste.

Le second labour — *binar* [binà, peu employé] Sa, Ll, V, C, Mo, *minar* [minà] Ma — se donne environ un mois après le premier. Au cas où l'on donne en tout trois labours, le premier s'effectue donc habituellement fin janvier, le second en mars et le troisième — *tersar* [tèrsà] C, *tressar* [trèsà] Ll — soit en avril soit au commencement de l'automne. Si le guéret se fait à quatre socs de charrue l'ordre est généralement le suivant: le premier soc à la fin de janvier, le second à la fin de février-mars, le troisième au commencement d'avril et le quatrième à l'automne.

Ce dernier labour s'opère après les premières pluies, c'est-à-dire vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre. Aussi l'appelle-t-on *sa reia de Sant Miquel* [sə rèyè de səmmikèl] SJ, Ma, V, ou *de Sant Miquelada*<sup>1</sup> [de səm mikelàde] SJ, P, de labour de la

1. En Andalousie aussi on se sert du mot *sanmiquelada* pour désigner cette époque.

Saint-Michel. Lorsqu'un cultivateur peu consciencieux néglige de la donner, on dit : *li ha robat sa reia de Sant Miquel* SJ, Ma, Si, «il lui (c.'-à-d. à la terre) a volé le labour de la Saint-Michel». Cette dernière façon aratoire avant le semis se dénomme aussi *girar* [jirã] SM, Mo, Sa, Ll, «virer». *Hem fet ses girades* [sej žirãdes] Mo, «nous avons donné le labour des semailles». — Il faut que ce labour soit opéré au moins deux semaines avant la semaille, afin que la terre puisse avoir le temps de reprendre son assiette.

Cependant, comme nous l'avons indiqué, le guéret reçoit, quelquefois, tous les labours nécessaires avant l'entrée de la saison sèche. C'est ce qu'on appelle, à l'époque des semailles, *un goret vei* [gorid véi] Si, Sas, «vieux guéret». Certains paysans soutiennent que ce guéret est le meilleur pour l'ensemencement, car la terre a eu l'occasion de se rasseoir mieux qu'avec le labour des semailles.

Une sole bien travaillée, convenablement ameublie et nettoyée se dit *un sementer ben goretat* [sémenté ben goretãt] SJ, Ma, Si, Sas, ou bien *un sementer ben reiat* [ben ře'ãt] SJ, P, Ma.

Ce qui précède se réfère au labourage de la jachère complète. Les autres soles réclament aussi certaines façons aratoires suivant les cultures qu'on leur destine. La partie de pâturage que l'on sèmera de fèves est rompue au mois de mai par un bon charruage, quelquefois deux, puis fumée et ensuite semée au mois de novembre pour livrer sa récolte l'été suivant. Les fèves sont arrachées — *rabassar ses faveres* [řebæsã ses řevrës] — au mois de mai, conformément au dicton populaire : *ses faves no volen veure es juny* [ses řãvez no vólẽm vëur ej žuny] «les fèves ne veulent pas voir le mois de juin». Aussitôt après l'arrachage on procède à l'ameublissement du terrain par un coup de charrue, ce qui s'appelle *fer goret de faves* [ře gorid de řãvez]. Quelques cultivateurs donnent un nouveau labour à l'automne après les premières pluies. Généralement le guéret de fèves reçoit, au cours des deux années, le même nombre de labours que la jachère.

Pour semer orge sur blé on se contente d'un déchaumage à la charrue. *Girar es rostoi* [jirã r řostói] V, Ll, SJ, Sas, ou, plus souvent, par ellipse, *girar* P, Si, «déchaumer». Si on sème froment sur froment, on donne deux façons aratoires, le déchaumage à l'été, après le battage, et un second soc de charrue à l'automne. L'avoine est moins exigeante. Autrefois on la semait sur l'éteule même du



blé sans aucune façon préparatoire; les moutons avaient brouté les chaumes après la rentrée des gerbes. Puis on enfouissait la graine au moyen d'un coup de charrue superficiel, peu importait même si les sillons se touchaient ou non. Aujourd'hui cette pratique, sans être abandonnée complètement, tend à disparaître, et on commence à effectuer un labour de déchaumage pour l'avoine comme pour l'orge.

LABOURAGE. — *Llaurar* [ləurá, pres. *láuře*, Si *lěure*] «labourer»; *es llaurar* [ɛl lěurá] «de labourage». — *Llaurador* [ləurədó] est le nom générique de celui qui laboure, le laboureur. Dans les grandes fermes ce sont toujours des valets de charrue qui labourent et l'on dit alors plus souvent *es pareier* que *es llaurador* : *es nostre pareier es un bon llaurador*. — *Sa llaurada* [sə lěurádə] V, C, SM, etc., signifie «l'action de labourer», surtout lorsqu'on se réfère au labourage de tel ou tel champ, et, ensuite, «le champ labouré ou qu'on est en train de labourer». Exemples : 1° *avui hem fet una bona llaurada* (peu usité) «aujourd'hui nous avons labouré un morceau considérable»; *una llaurada prima, gruixada* [grucádə] «un labourage superficiel, profond»; — 2° *vaig a sa llaurada* «je vais au champ qu'on laboure»; *trencar sa llaurada* «labourer transversalement aux raies du labour précédent». On a aussi les adjectifs synonymes *llaurador* [ləurədó] et *llauradís* [ləurədís] Si, P, moins usité, «qui peut être labouré, arable».

*Es solc* [ɛt sólk] «le sillon». De *solc* est dérivé le verbe *solquetjar* [sólkəjə] Ll, Sas, «tracer des sillons isolés», par exemple dans la vigne, ou afin de faire des mottes pour les *formiguers*. — *Es crestai* [krɛstái] *d'es solc* Sas, Si, SJ, SM, est la petite crête qu'on voit, dans un champ labouré, entre deux sillons. (La charrue majorquine n'est pas à versoir). — *Sa galta d'es solc* [sə gáltə dət sólk] P, Ma, SM, Sas, «la joue du sillon», est le bord qui se trouve du côté de la partie non labourée du champ. De là est dérivé le mot *engaltarse* [ɛngəltərsə] «entrer la charrue trop loin dans le champ non labouré, sur une partie du sillon» et, en général, «biaiser» quand on trace un sillon quelconque. Notons ici que la partie non labourée du champ s'appelle *es fort* [ɛs fórt], en opposition à *es fluix* [ɛs flúe] «la partie remuée».

A l'époque des labours, les laboureurs se lèvent à la première

lueur de l'aube, quand on aperçoit l'étoile nommée *En Catalina*<sup>1</sup> [*en ketelina*], pour être au champ dès que le jour paraît, car en hiver les journées sont courtes. La chanson suivante (de Manacor) fait allusion à cet usage; un *pareier* se plaint de ce que le fermier l'interrompt dans son sommeil:

«En Catalina és sortit.  
Sempre per aquí'l voreu.  
Sa meua arada no hi veu  
de dia, i vós voleu,  
l'amo, que llaura en sa nit.»

«Catherine s'est levée, — vous la verrez toujours par ici (à cette heure) — Ma charrue n'y voit goutte — de jour, et vous voulez, — fermier, qu'elle travaille de nuit». — Cette autre chanson (de Campos) a trait au même sujet:

«Na Fumada diu : « — Moreu,  
maleit es qui no frissa;  
ells ja han tocat sa missa  
i es pareier encara jeu.»

«*Na Fumada* (une mule) dit : «Moreu (un mulet), — maudit soit celui qui ne se hâte pas; — ils ont déjà sonné la messe — et le *pareier* est encore au lit.»

Ces chansons peuvent donner une idée de celles que chante le laboureur pour alléger le travail de sa dure journée. En hiver on entend de loin, dans les champs qui fument et rougissent sous le soc, le son de sa voix plaintive, qui déroule la mélodie grave, monotone, à résonance orientale, lente et sujette à mille répétitions comme une antienne d'église. Le labourage a sa propre mélodie, comme la moisson et le battage ont les leurs.

Dans une grande propriété où plusieurs attelages travaillent à la fois dans la même sole, il est d'usage de diviser le champ en autant de secteurs qu'il y a d'attelages. Les démarcations se font par des

1. La personnification d'animaux et d'objets inanimés est un trait caractéristique du majorquin; on emploie souvent les particules personnelles *En* et *Na* avec des noms propres désignant par exemple un animal, une montagne (*Na Torta*), un cap (*Na Gruixada*), un champ, une étoile, etc. Dans notre exemple on trouve la particule masculine accolée à un nom propre féminin, le mot *estel* [*estel*] «étoile» étant du masculin.

rayures à la charrue. Cela est exprimé par différents termes. D'abord *senyar meses* [sɛɲá mɛ́zɛs] SJ, C, etc., *senyar sa mesa per cada parei* Ll «marquer la portion correspondant à chaque attelage», et *taiar meses* [tɛ́ʎa mɛ́zɛs] Ll. Ces expressions s'emploient également quand il s'agit de diviser un champ entre plusieurs équipes pour n'importe quel autre travail, tel que le moissonnage, etc. Les termes suivants s'appliquent exclusivement au labourage : *senyar tornai* [sɛɲá toɾnáɪ] Si, Ll, C, SJ, P, *taiar tornai* Ll, et *senyar tornaiada* [sɛɲá toɾnɛ́ʎáɗa] P, Ma, SM, SJ. Le *tornai* est originairement une distance de trente pas, et s'emploie avec ce sens dans la construction des murs de soutien des terrasses : *un tornai de paret* [toɾnáɪ dɛ́ pɛ́rɛt]. Puis le mot s'applique au train, large de trente pas, qu'on assignait à chaque attelage pour pouvoir contrôler le travail du *pareier*, et ensuite, en général à la partie du champ labourée par chaque attelage : *es tornai llaurat d'un pareier* Si, «la largeur du train labouré par un laboureur». *Tornai* s'emploie également (Si, SJ, P, Ma, SM) avec une acception différente : celle de la longueur du sillon, «la tournée» : *un tornai curt, llarg*. Dans un sens analogue : *tenc es tornai en tal punt, en aquella figuera* «j'ai labouré jusqu'à tel ou tel point, jusqu'à ce figuier»; ici le mot équivalait au «dernier sillon tracé». — *Sa tornaiada* V, Si, Sas, SJ, SM, est l'ensemble des *tornais* labourés par un seul attelage, et *ses tornaiades* sont l'étendue labourée par tous les attelages dans un même champ. *Aquest pareier ha fet una bona tornaiada* «ce valet de charrue a labouré un bon bout de terre».

Si le champ est très long il arrive souvent qu'on fait travailler deux attelages dans le même sillon, de façon qu'ils se rencontrent au milieu du champ. C'est ce qu'on appelle *partirse girades* [pɛ́rtirsɛ́ ʝiráɗɛs] SM.

Dans un champ à labourer il y a toujours des endroits où la charrue n'arrive pas. Ce sont d'abord les deux extrémités du champ où l'attelage a besoin d'un certain espace pour tourner; cette bande s'appelle *s'andana* [s'ɛ́ndɛ́nɛ] Ma, Mo, Sas, Ll, V, SM, P, Si, SJ, ou *s'antana*<sup>1</sup> [s'ɛ́ntɛ́nɛ] Sa, C, Ll, «le chaintre ou la fourrière». Par suite du débouillage de la charrue à la fin de la tournée, il se forme entre le chaintre et le champ labouré une petite crête, dite *ses girades* [sɛ́ʝ ʝiráɗɛs] Sas, SM, Si, Ma, P, SJ.

1. Par rapprochement populaire avec *Sant'Ana*.

S'il y a au milieu du champ des arbres ou de grosses pierres, la charrue est obligée de les contourner. La terre non remuée qui reste autour d'un tel obstacle se dit *sa llobada* [sə ʎobáðə]. Un laboureur habile laisse le moins possible de *llobades*, il sait faire passer la charrue, en l'inclinant, et lui faire raser la pierre ou le tronc de l'arbre. *Es llaurador ha fet* (ou *deixat*) *ses llobades grosses*. Seulement, il y a des *llobades* inévitables et on les fait disparaître de différentes manières, soit en les bêchant — *cavar llobades*—, soit en traçant autour de l'obstacle des sillons dans différentes directions. Cette dernière opération se dit *fer escabussades* [fə skəβusáðəs] Si, Ma, ou *fer cabussades* Deyà, Valldemosa, ou *escabussar*<sup>1</sup> [əskəβusá] SJ, ou *cabussar* Deyà, Valldemosa, ou *mostetjar* [mostəjəjə] SJ, Valldemosa. — Un terrain où il y a beaucoup de grosses pierres, de roches à fleur de terre, dans lesquelles s'arrête la charrue, s'appelle un *terreno enganxós* [təriño ɛŋgəŋɔs] V, SM, P, Mo, Ll, Ma, ou *una terra d'erri-ou* [təri d'əri-ow] Ma.<sup>2</sup> Un *enganxai* [ɛŋgəŋəi] P, SM, V, Ll, ou *enganx* [ɛŋgəŋə] SJ, est un obstacle où le soc de la charrue s'accroche.

Enfin aux lisières du champ il reste des bandes non labourées — *ses voreres* [vorərəs] — qu'on retourne à la bêche — *cavar voreres*. *Has de treure bé ses voreres* [az də trəuərə bé sɛz vorərəs] «il faut que tu approches bien la charrue de la lisière».

Les différents labours se donnent dans des sens divers afin d'ameublir et d'émietter mieux la terre. Si la sole a été labourée l'année antérieure on donne le premier labour transversalement sur le précédent. Le second labour se donnera ensuite perpendiculairement sur le premier; c'est-à-dire, si la première façon est donnée en longueur, la seconde se donnera en largeur. Traverser de nouveau le labour précédent s'appelle *travessar* [trəvəsə] C, V, P, *dar-li una travessada* [dəlli unə trəvəsáðə] C, «lui donner (à la terre) un labour en travers», ou bien *rompre sa llaurada* Ma, SJ, *trencar sa llaurada* Sas, «rompre le labour précédent». Le troisième labour, au lieu de s'effectuer dans la même direction que le premier, se donne généralement obliquement, dans le sens de la diagonale du champ. (Ou bien le second et le troisième labours se donnent tous deux en biais, suivant

1. De *escabús* «arquebuse».

2. Pour animer les bêtes on crie *erri* (de l'arabe *harr*, cri pour animer les chameaux) et pour les arrêter *ou*. *Una terra d'erri-ou* est donc une terre où l'on ne fait que crier *erri* et *ou*.

les deux diagonales du champ.) Ce mode de labourage est désigné de diverses manières. Le terme général est *llaurar en biaix* [ləʁá m biáç] Sa, Ll, C, *embiaixar* [embiaçá] P (peu us.), «biaiser». Mais plus usuel est *llaurar en gaia* [ləwà ñ gáʝ] C, P, V, Ll, Ma : *una llaurada en gaia* «un labourage en biais»; de même *llaurar esgaiat* [ezgeʝát] SJ. Une *gaia* est le triangle qu'on obtient, dans un champ non rectangulaire en menant du coin obtusangle une ligne parallèle à la lisière opposée (fig. 2). Sa *terra du gaia* «de champ n'est pas rectangulaire». Pour charruer une telle pièce on fait la division du carré d'avec le triangle par un sillon, puis on laboure d'abord le carré et ensuite le triangle — *llaurar sa gaia* —, ou *viceversa*. Le triangle sera nécessairement, en raison de sa forme même, laboué en biais dans un sens ou dans un autre.

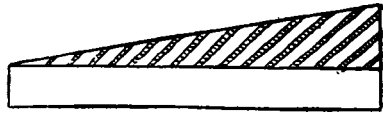


Fig. 2

De cette application on a tiré les expressions *llaurar en gaia* et *llaurar esgaiat* en leur donnant le sens général de «labourer en biais». Dans un champ de forme rectangulaire on établit, pour le labourer en biais, deux *gaias* qui sont les deux coins opposés à la diagonale choisie (fig. 3). Cette opération d'établir des *gaias* s'exprime par une tournure très usitée: *alçar un cap* [əlsá un káp], proprement «lever un bout», c'est-à-dire faire avancer l'un des bouts du champ tandis que l'autre reste en arrière. *Alça es cap!* équivaut à «commence de labourer le coin en biais».



Fig. 3

De là on dit *llaurar amb un cap-alt* [əmb un kápəlt Ll, SJ, Si, Mo, Sas, kəpəlt SM, P] dans le sens général de labourer un champ rectangulaire obliquement. A Manacor on dit dans un sens probablement analogue *llaurar cap-davant*, *llaurar cap-darrera* ou *treure un cap-davant* ou *un cap-darrera*, mais, faute de compétence sans doute, nous n'avons pu saisir les explications qu'on nous en a données. Pour *alçar un cap* — ou faire avancer l'un des bouts — on commence par faire alterner les sillons qui vont de l'extrémité du champ à la lisière avec des demi-sillons qui n'arrivent pas jusqu'à la lisière (fig. 4). Quand on a obtenu la direction voulue, on ne trace

plus que des sillons entiers. Ces sillons incomplets du coin se disent des *capgirons* [*kajjirons*, sing. *kajjiró* ou *kejjiró*] SM, Sas, SJ, Ll, Si, Ma : *es llaurador fa capgirons*. Même en labourant en long un



Fig. 4

laboureur maladroit aura quelquefois à faire des demi-sillons — *capgirons* — pour redresser la direction. On dit aussi en général *capgiró* tout sillon très court que trace l'attelage quand il ne fait presque autre chose que tourner.

Pour mériter le qualificatif de *bon llaurador*, bon laboureur, il faut savoir tracer des sillons bien droits et bien parallèles et ne laisser entre les sillons aucun interstice que la charrue n'ait fouillé. Les valets de charrue mettent tout leur amour-propre à labourer droit — *llaurar dret*, en opposition à *llaurar tort* — et ils ont beaucoup de locutions consacrées et de comparaisons pour exprimer cette idée. *Llaura com una aresta, es com una aresta sa llaurada* «droit comme une barbe de blé». *Mira, quines biguetes serrades!* «vois quelles poutres sciées!» *Pareix senyat amb sa ginyola* [*jinòle*], *pareix que han passat sa ginyola*<sup>1</sup> «cela paraît tiré au cordeau». On voit la crête entre deux sillons d'un bout à l'autre du champ : *s'hi corria un ratolí, no el perdiem* (pour *perdriem*) *de vista* «si une souris y courait, nous ne la perdriions pas de vue». La chanson suivante se réfère à la même préoccupation:

«Tu que llaures o saiones,  
que vas de cap a camí,  
si saiones, mira-t'hi,  
que hi ha persones aquí,  
saps que en son de primoroses.»

«Toi qui laboures ou *saiones*<sup>2</sup>, — qui vas vers le chemin (c'est-à-dire qui laboures droit sur le chemin), — si tu *saiones*, fais attention, car il y a par ici des personnes, Dieu sait comme elles sont difficiles à contenter».

1. *Sa ginyola* est la ligne qu'emploient les maçons, les charpentiers pour faire un alignement.

2. On verra le sens de ce mot au chapitre des semailles.

Quand un laboureur malhabile laboure en zigzag, on dit qu'il *fa berruques* [ʃa bɛʀʀuɡɛs] Sas, «fait des nœuds», ou qu'il *fa tortaiex* [ʃa ʔɔʀtáʔɛs] Sas. Le résultat est *una llaurada berrugada* [bɛʀʀuɡáðɛ] Ma, Si, Sas. *Està ben berrugat això* «cela est labouré en zigzag».

Les interstices non retournés que laisse entre deux sillons un laboureur novice s'appellent des *bancs* [bãks, bau(t)s] : *es llaurador fa bancs* ou *deixa bancs*. A côté du *banc* reste un vide que devait remplir la terre du *banc* : c'est *es jaç* [ɛʃjãs] Ma, «le gîte». A Sineu on appelle un petit banc *un jaç de llebre* [un ʃãz dɛ lɛʃbrɛ] «un gîte de lièvre».

Beaucoup de laboureurs maladroits ont l'habitude de faire un sillon large suivi d'un autre plus étroit. La raison en est que le laboureur qui marche toujours sur la terre labourée et, par conséquent, change de main à chaque tournée, domine la charrue mieux avec la main droite qu'avec la main gauche. Avec la main droite il peut faire entrer la charrue en toute sa largeur dans la terre non labourée, au retour il n'est pas capable de soutenir ce train avec la main gauche. On dit alors que *es llaurador camadetja* [kɛmãdɛʃjɛ] Sas, ou *fa camades* [ʃã kɛmãlɛs] Sas, Si, ou bien *solquetja* [sol-kɛʃjɛ] Sas, «trace des sillons alternativement larges et étroits». Un champ labouré ainsi se dit *una llaurada encollada* <sup>1</sup> [lɛʃurãd ɛnkɔlãdɛ] SM, ou *una llaurada bessona* [bɛsɔnɛ] P, Ma, SJ, «une labourée jumelle». — Faire entrer la charrue en toute sa largeur dans la terre non labourée de façon que les deux orillons remuent de la terre neuve se dit *llaurar amb arada plena* Sas, Si, SM, «labourer avec la charrue pleine», *dar-li arada plena* SJ, «lui donner (à la terre) charrue pleine», ou *pegar-li doble* [pɛgãli ðɔʃblɛ] Ma, «l'entamer des deux orillons».

A Majorque la terre se laboure toujours à plat. Néanmoins, dans des cas exceptionnels, on est obligé de recourir au labourage en billons à cause de l'excès d'humidité de certains sols. C'est surtout le cas dans des dépressions du terrain où l'eau vient séjourner sans écoulement possible, l'assainissement par des drains étant chose inconnue dans l'île. Un tel terrain avec excès d'humidité s'appelle *un mollerico* [un moʎɛrikɔ] ou *una terra mollerica* [moʎɛrikɔzɛ]. Si on le labourait et le semait à plat, les graines ou les plants pourraient sans donner de fruit. On se voit donc obligé d'établir de

1. *Encollat* «accouplé».

petits ados avec des dérayures intermédiaires comme égouts. Ce mode de labourage s'appelle *crestaiar* [krɛstɛ'á, prés. krɛstá'ɔɣ] Ma, SJ, P, Si, ou *llaurar crestaiat* P, SJ.

LABOURS À BRAS. — Les labours à bras conviennent surtout à la culture maraîchère; comme préparation de la terre pour les céréales ce procédé est trop coûteux en raison de la lenteur du travail. Il y a pourtant des localités, comme Santa Margarita et La Pobla, villages maraîchers par excellence, où la terre est retournée à bras au moins tous les quatre ans, dans les petites propriétés. En grande culture le labourage à bras est impraticable d'une façon générale; il n'est employé que comme travail complémentaire au charruage, dans les endroits où la charrue n'arrive pas.

Les labours à bras sont de beaucoup supérieurs au charruage comme ameublissement de la terre; ils permettent un bien meilleur émiettement des mottes, la profondeur du travail est aussi plus grande que celle qu'on obtient avec la charrue majorquine.

Labourer à bras se dit *cavar* (*sa terra*) [kɛvɔ́], l'opération *es cavar*, chaque labour ainsi donné *sa cavada* [sɛ kɛvɔ́dɛ]. L'instrument employé est la pioche — *s'aixada* ou *sa xada* [ɛɛɔ́dɛ SJ, cɔ́de V, Mo] (fig. 5). Depuis quelque temps elle tend à être remplacée par la houe à deux



Fig. 5

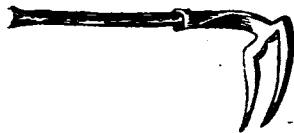


Fig. 6

dents — *es gavilans* ou *galivans* [gɛviláns V, SJ, SM, gɛliváns] Mo, P, ou bien *ets arpellots* [ɛdz ɛrpɛlɔ́ts] C (fig. 6). Le laboureur se dit proprement *es cavador* [kɛvɔ́dɔ], mais la dénomination la plus courante est celle de *brasser* [brɛsɛ]. Ce terme désigne cependant en général un ouvrier agricole qui travaille avec les bras ou, selon la phrase majorquine, *qui fa feina de mànec* «qui fait travail de manche», soit avec la pioche, soit avec la faux ou la faucille à la moisson, etc. Le labourage à bras est considéré comme le plus dur des travaux des champs; aussi a-t-on coutume de dire que, tandis que les autres travaux ont tous



leur mélodie qu'on chante en les exécutant, le diable lui-même n'a pas été capable de trouver une mélodie pour *es cavar*. En effet, ce n'est pas un travail qui invite à chanter. Malgré la dureté du travail le salaire du journalier est très modique : en hiver de 5 à 6 réaux (1 f. 25 - 1 f. 50) par jour sans la nourriture, en été 7 à 8 réaux par jour, nourri.

Les meilleurs labours à bras — *ses cavades millors* — sont ceux qui s'exécutent en mai. Mais, comme nous l'avons déjà dit, *es cavar* sert maintenant surtout à compléter le charruage et se fait alors de préférence après la semaille. En même temps qu'on aplanit la terre après avoir enfoui la graine à la charrue, on retourne à bras les endroits du champ que la charrue n'a pu fouiller, les coins, les lisières, les *llobades* qui se forment autour des arbres ou des grosses pierres: *cavar recones, cavar voreres, cavar llobades*. Si le *cavar* est en général travail d'homme, ce travail complémentaire est souvent aussi confié aux femmes qui brisent les mottes.

BÊTES DE LABOUR. — Les bêtes de labour les plus communément employées à Majorque sont les mulets et les bœufs. Les petits propriétaires qui n'ont qu'une ou deux bêtes se servent naturellement de celles-ci, même si ce sont des chevaux ou des mules. — Les mulets préférés et presque uniquement employés dans les grandes fermes sont les soi-disant *muls somerins*<sup>1</sup> [*múl someríns*], les produits de l'accouplement d'un cheval avec une ânesse; les *muls eguíns*<sup>2</sup> [*múlx egíns*], sortis de l'accouplement d'un baudet avec une jument, ont moins de force. A côté des mulets, qui sont la principale bête de labour, on se sert beaucoup de bœufs dans les grandes propriétés de la plaine, jamais dans la montagne. Parmi ceux-ci il en est qui travaillent toute la journée : *bous jornalers* [*bôu jorñlêrs*], *bous qui jornalén* [*bôus ki jorñlêñ*] «bœufs qui font la journée entière». D'autres sont remplacés à mi-travail : *bous qui fan mitja feina, mitg jornal*. *Una jornalada de llaurar* [*jorñlâde*] Ll, «l'étendue qu'un attelage de bœufs ou de mulets peut labourer en une journée».

L'attelage se dit *es parei* [*es pèrèi*]. On distingue entre un *parei de bous* «attelage de bœufs» et un *parei de coixí* SM, SJ, P, Si, Ma,

1. De *somera* «ânesse».

2. De *equinus*, mais le sens est dérivé de *ego* [*égo*] «jument».

«attelage de mulets, mules ou chevaux», compris dans la dénomination *bestiar de cabreste* [*bɛstià de kəbrɛstɛ*], proprement «bêtes à licol». La raison de cette distinction est que les bœufs autrefois ne portaient pas de coussins — *coixins* —, les bâtons du joug portant sur l'épaule nue de l'animal. Aujourd'hui que cet usage barbare est presque complètement abandonné, on continue de ne pas compter les attelages de bœufs parmi les *pareis de coixi*. — Le valet qui laboure avec un *parei de coixi* est appelé *pareier*; celui qui conduit un attelage de bœufs s'appelle *bover* [*bouvɛ*] ou *jover* vieilli [*jovɛ* SM, *jovɛ* P]. Le bouvier est le dernier en rang des valets de ferme, il est généralement objet de dédain de la part des *pareiers*. Dans la chanson suivante il prétend néanmoins valoir autant qu'eux:

«Jo llaurava amb En Vermei  
i amb En Banyarevoldada;  
feia millor llaurada  
que l'amo amb so parei.»

«Je labourais avec le Rouge — et avec le Cornes-torses (deux bœufs). — Je faisais meilleur travail — que le fermier avec l'attelage (de mulets)».

Autrefois il était fréquent de voir deux paysans qui n'avaient chacun qu'une bête, les joindre pour faire un attelage. Cela se disait *fer mi parei* [*fɛ mipɛrɛi*] SJ, P, Si, SM, Sas, Ll, V, Mo, C, «faire mi-attelage» ou *fer pareia* [*fɛ pɛrɛi*] Ma. Cet attelage travaillait alors deux jours de la semaine chez celui qui avait mis une bête; et les quatre autres jours chez celui qui avait fourni le laboureur et l'autre bête. Aujourd'hui cet usage se perd.

LA CHARRUE. — *S'arada* [*s ɛrədə*] «la charrue».

La charrue universellement employée à Majorque est toujours l'ancienne charrue romaine en bois, sans avant-train ni coutre; la charrue moderne à versoir est encore très peu répandue.

La charrue majorquine, ou plutôt l'araire majorquin, se compose d'un bâti formé d'un timon, prolongé par l'âge, qui est uni au sep à l'aide d'un étauçon, puis d'un mancheron, de deux orillons et du soc. (Fig. 7.)

Le timon — *s'espigó* [*s ɛspigó*] — est une longue barre droite en bois de pin ou de peuplier qui arrive jusqu'à la tête des bêtes. La

partie antérieure est perforée de trois trous pour la cheville à laquelle on accroche *sa traga*, l'anneau de bois du joug (voir plus loin). La cheville se dit *sa clavía* [sə kləvi̯i̯ɛ] et les trous, *es claviers* [ɛs kləvi(ʷ)ɛs] SJ, P, Ma, SM, Sas. — Dans une charrue à une seule bête, comme on en emploie quelquefois, le timon est remplacé par des brancards — *es braços* [ɛz bɾásɔs] — réunis par *es forcat* [ɛs fɔrkát]

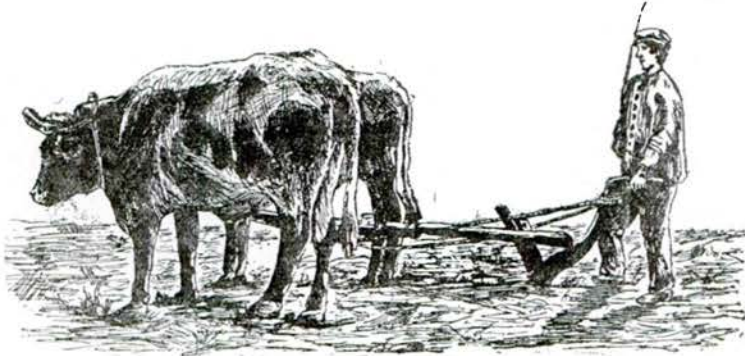


Fig. 7

Ma, V, pièce de bois courbe qui sert d'enfourchure. Une telle charrue se dit *una arada de gabi* [ɛrá:ɫɛ dɛ gábi] SM; *sa gabi*, proprement «la cage», est l'ensemble des brancards avec l'enfourchure. — Pour revenir à l'araire à deux bêtes, le bout postérieur du timon est uni à l'age par deux anneaux de fer — *ses armelles* [ɛrmélɛs]. L'age — *sa cameta* [sə kəmɛtɛ] — est, comme les autres pièces de bois que nous allons mentionner, faite de bois dur, le plus souvent d'olivier sauvage — *uiastre* —, quelquefois de chêne. Sa partie arrière — *sa cova de sa cameta* —, amincie et un peu courbée en bas, s'introduit dans un trou du sep sans pourtant y être attachée. L'age n'est lié au sep qu'à l'aide d'un étançon de bois, nommé *sa talera* [təlɛrɛ], lequel est fixé dans le sep et retenu dans le trou correspondant de l'age au moyen d'un coin, dit *es retaler* [ɛr rɛtɛlɛ], qui s'enfonce contre sa face postérieure. Le sep — *es dental* [ɛz dɛntál] — glisse sur le sol et porte sur la partie antérieure le soc, au milieu les orillons et sur la partie postérieure le mancheron. Il est rarement garni d'un frayon en fer. Le mancheron — *es manti* [mɛntí] — est uni au sep par un boulon et une frette de fer — *s'armella; amantinar* [ɛmɛntinã] *una arada*

C, terme de menuisier, «fixer le mancheron au sep». Le bout qu'empoigne le laboureur est légèrement coudé et forme une sorte de poignée — *sa maneta* [məni'tɛ]. Les orillons — *ses oreies* [sɛz orɛ'jes] — sont deux pièces de bois ou de fer minces, fixées sur chaque côté du sep et s'écartant de celui-ci de trois ou quatre pouces. Ils servent à remuer et à émietter la terre que le soc soulève, et font ainsi, en quelque sorte, l'office de versoir.

Le soc — *sa reia* [rɛ'je] —, qui s'emmanche sur le bout du sep, est, dans le modèle traditionnel de la charrue encore beaucoup employé, la seule pièce en fer. La partie qui s'emboîte sur le sep se dit *s'enreïament* [s ɛn'rɛ'jɛmɛnt] Si, SJ, *s'enreïamenta* [s ɛn'rɛ'jɛmɛntɛ] Ma, ou *s'enreïador* [s ɛn'rɛ'jɛdɔ] Sas. Les deux extrémités de *s'enreïament* qui se rabattent sur le sep et serrent celui-ci s'appellent *ses ales de sa reia* [sɛz əlɛs] Ma, «les ailes du soc». Le menuisier qui fait la charrue emmanche aussi le soc — *enreïar s'arada* [ɛn'rɛ'ə sɛrədɛ] ou plus souvent absolument *enreïar*. Le soc est arrondi sur la face supérieure, vide en dessous, s'amincissant en pointe. Il est en outre un peu courbé en bas sur toute sa longueur, de sorte que, entre sa pointe et la ligne horizontale du sep, il y a un écart d'environ trois doigts. Dans les terrains pierreux ou rocheux, surtout dans les bois d'oliviers de la montagne, on emploie des charrues à soc plus courbé, où cet écart est de six ou sept doigts. Le dos que forme le soc par suite de sa courbure se dit *es pont* [pɔnt] SJ, Si, Sas, Ma. *Aquesta reia duu molt de pont* ou *poc pont* «ce soc est très courbé ou peu courbé». *Sa reia duu escabussada* [du skɛbusədɛ] Ma, «le soc a la pointe courbée en bas». A Sanselles on dit que *sa reia es massa signada* [siinədɛ] ou *poc signada*, si la courbure est trop ou trop peu prononcée. Citons ici le proverbe : *arada llarga de reia, llaurador qui l'empenya* [ɛradɛ lɔrɟɛ dɛ rɛ'je i lɔwɛdɔ ki lɛmpɛnɛ] Si, «une charrue au long soc et un laboureur ayant de la poigne»; cp. le proverbe castillan : *el arado rabudo y el arador barbudo*.

Le soc, étant pour ainsi dire la seule pièce travaillante de la charrue, s'use vite. Lorsqu'il s'est émoussé — *quant sa reia té toix* [tɔc] ou *està escocada* [ɛskokədɛ] P — on le porte chez le forgeron qui lui façonne de nouveau la pointe et le tranchant. Cela se dit *allossar (sa reia)* [ɛlɔsá, prés. ɛlɔsɛ] Sas, Ma, P, Si, SJ, Ll, SM, et l'opération, *un allòs* [ɛlɔs] Ma, ou *un allossó* [ɛlɔsɔ] SJ, Ll, Si. *Sa reia ha mester un allossó* SJ, «le soc a besoin qu'on l'affile». *Es ferrer li ha fet un*

*bon allós* Ma, «de forgeron lui a redonné un bon tranchant». Si l'usure a été plus considérable et surtout si le tranchant s'est ébréché, on est obligé d'y ajouter de l'acier — *acerar sa reia* [ʔsɛrɔ́, présent ʔsɛrɛ Ma, ʔsɛrɛ SM, Sas, P, SJ, malgré *acer* [ʔsɛ] «acier». L'acier ajouté se dit *s'aceró* [s ʔsɛrɔ́] Sas, Ma, SJ. A force d'*allossar* et d'acérer le soc celui-ci finit par se raccourcir peu à peu et, à un moment donné, on doit lui faire subir une réparation plus considérable : il faut lui ajouter le fer qui s'est usé, l'acérer et l'affiler de nouveau — *perbo-car sa reia* [pɛrbóká, prés. pɛrbókɛ] P, Ma, Si, Sas, Ll, SJ. Ce qui est ajouté s'appelle *un perboc* [um pɛrbók] P, Ma, Si, Sas, SJ, SM : *donar-li un perboc*.

L'entrure de la charrue, ou plutôt l'entrure du soc dans le sol se règle de deux manières. D'abord, à l'aide de la cheville du timon — *sa claviia* — qu'on peut placer dans le premier, dans le deuxième ou dans le troisième trou suivant les circonstances; le premier trou est celui qui fait entrer le soc le plus profondément. Puis l'angle entre l'age et le sep peut être augmenté ou diminué à volonté, l'étauçon — *sa talera* — qui relie ces deux pièces n'étant retenu dans l'age que par un coin — *es retaler* — et le bout postérieur de l'age jouant librement dans le trou du sep. On relâche le coin par un coup de pioche sur l'age, puis on fixe, en enfonçant de nouveau le coin, l'étauçon et l'age dans la position voulue pour déterminer un travail plus ou moins profond de la charrue. Si l'on augmente l'angle formé par le sep avec l'age, c'est-à-dire si l'on fait enfoncer le soc davantage, cela se dit *punterar s'arada* [punterá s'ɛrɔ́dɛ, prés. puntérɛ] V, Mo, SM, Si, SJ, Ma, P, [ʔpunterá]<sup>1</sup> Sas, Ll. Le contraire s'appelle *aplanar s'arada* [ɛpláná, prés. ɛplánɛ] Ll, Sas, V, Ma, SJ, P, Si, SM, ou *acotar s'arada* [ɛkotá, prés. ɛkótɛ] Ll, Mo (moins us.), SM, ou *calar s'arada* [kɛlá] Sas.

Quand le soc s'enfonce peu on dit que *s'arada va plana* [vá plánɛ.] Dans le cas contraire, on dit que *s'arada va puntera* [vá puntérɛ] «la charrue enfonce la pointe». Avec le verbe : *s'arada se puntera* [s'ɛrɔ́dɛ sɛ puntérɛ] SJ, Sas, «la charrue devient *puntera*». Quand elle est très *puntera*, quand elle s'enfonce beaucoup on emploie aussi l'expres-

1. Notons que dans la langue parlée on ajoute souvent le préfixe *a-* surtout aux verbes postnominaux sans préfixe. Cet *a-*, qui apparaît et disparaît sans aucune règle fixe, semble être propre à la langue populaire. Nous ne notons pas toujours les deux formes que présentent ainsi ces verbes.

sion : *s'arada va agre* [s'əɾàdɛ vɑ ɑgrɛ] Ll, SJ, V, Si, Sas, «la charrue va aigre, raide». Lorsque l'enfoncement du soc devient exagéré, parce que le coin de l'étauçon s'est relâché, on dit souvent *s'arada pega* (ou *va*) *de bec* [pɛgɛ dɛ bɛk] Si, P, Ma, SJ, «la charrue donne sur le bec», ou *s'arada bequetja* [bɛkɛtʃɛ] Sas, SJ, Deyà, «la charrue donne des coups de bec». Quand le soc est dans cette position, on ne peut guère labourer et il s'impose de l'aplanir.

Notons encore une expression très usitée dans certains villages. Lorsque la charrue s'enfonce bien on dit que *s'arada s'encarna* [s'ən-kərnɛ] Sas, SJ, Deyà, de *carn* «chair». De là on a tiré cette autre expression : *s'arada va molt carnicera* [vɑ mɔl kərnisɛrɛ] Deyà, proprement «la charrue est très carnassière», ou, si l'on veut, «dévore beaucoup de terre», ce qui équivaut à dire *s'arada va molt puntera, va agre*.

Lorsque le soc s'enfonce peu, la queue du sep touche la terre plus que de raison, la charrue se cabre pour ainsi dire et le laboureur ne parvient à la guider qu'avec difficulté. C'est ce qu'on exprime en disant *s'arada covetja* [kɔvɛtʃɛ] Ma, SJ, Si, Deyà, «la charrue hoche la queue».

Autrefois, les petits propriétaires, pour transporter la charrue dans un champ quelque peu distant du village, la mettaient, le timon en arrière, dans l'une des besaces du bât, avec le joug dans l'autre, comme contrepoids. L'un des *claviers* du timon était garni d'une branche qui traînait par terre et qu'on appelait *es ròssec* [ɛr rɔ-sɛk] V, Sa.

Il n'est pas douteux que la charrue moderne, de fer, à versoir, ne fasse un travail bien meilleur et plus efficace que la charrue majorquine. Néanmoins, pour primitive que celle-ci puisse paraître, elle n'en est pas moins assez appropriée au terrain auquel elle est destinée. Dans une grande partie de l'île, surtout dans la région montagneuse plantée d'oliviers, de caroubiers, etc., il ne saurait être question d'utiliser une charrue moderne, qui se briserait tout de suite en cent pièces, là où la charrue ancienne résiste admirablement grâce à la simplicité de sa construction.

LE JOUG. — *Es jou* [ɛʃ ʃóu] «le joug». Les jougs d'une seule pièce sont rares. D'ordinaire ils se composent de trois pièces assemblées, à savoir les deux bouts — *es caps* [ɛs kəps ou kəts] — qui reposent

sur le cou des bêtes, et la pièce courbe qui les unit — *es llombrígol* [*el lómbrígol* Ma, *lúmbrígol* tous les autres villages], proprement « de nombril ». Si le joug est en deux pièces, comme il arrive quelquefois, il n'y a pas de *llombrígol*, mais les deux bouts — *caps* — sont assemblés, en bas, l'un à l'autre, sans pièce intermédiaire. L'assemblage se fait dans les deux cas au moyen d'une mortaise — *sa panella* [*penéle*] Ma — et d'un tenon — *es cadell* [*kedél*]; il est soutenu en outre par deux anneaux de fer.

Il y a plusieurs sortes de jougs, suivant l'usage auquel ils sont destinés. Les jougs qui servent à l'attelage du char sont plus larges

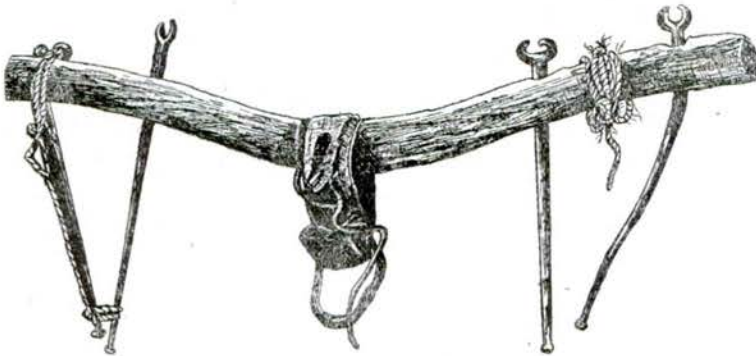


Fig. 8

que ceux qu'on emploie pour le labourage : *es jou de carro* [*el jóu de káro*] et *es jou de llaurar* [*el jóu de leurá*]. La courbure du *llombrígol* dépend de la hauteur des bêtes; celui du joug de bœufs est presque droit (fig. 8). Les jougs de labourage pour mulets et chevaux présentent encore deux types différents; dans l'un, la pièce qui unit les deux bouts est longue et courbe — et s'appelle dans ce cas *es llombrígol* —, dans l'autre, elle n'est qu'un morceau de bois très court et droit, et se dit *es tascó* [*es téskó*] Sa, Ma, ou *s'ànima* [*s ànime*] Sas. Un dessin schématique en montrera mieux la différence (fig. 9 et 10):

Le premier modèle est le type traditionnel et probablement encore le plus répandu; le second est plus récent, mais son usage s'introduit de plus en plus. Ce dernier, ayant moins de stabilité que le joug à *llombrígol* est renforcé par une traverse entre les deux

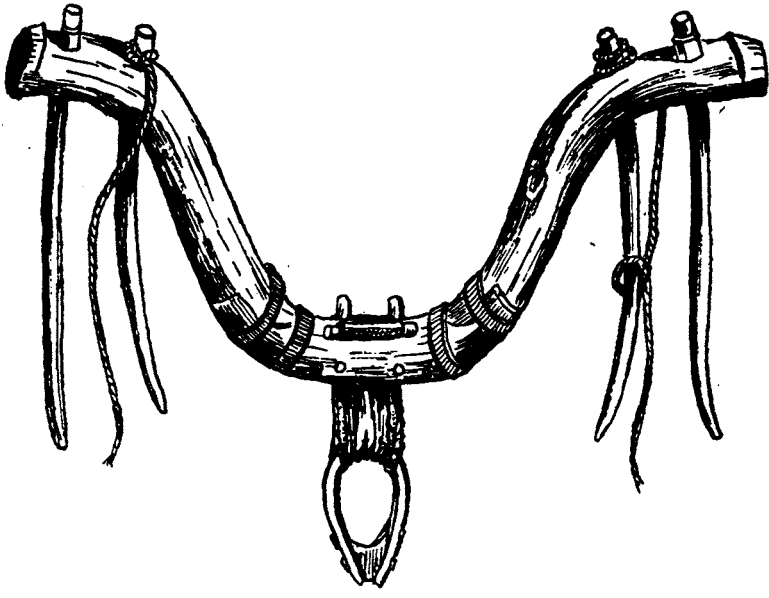


Fig. 9

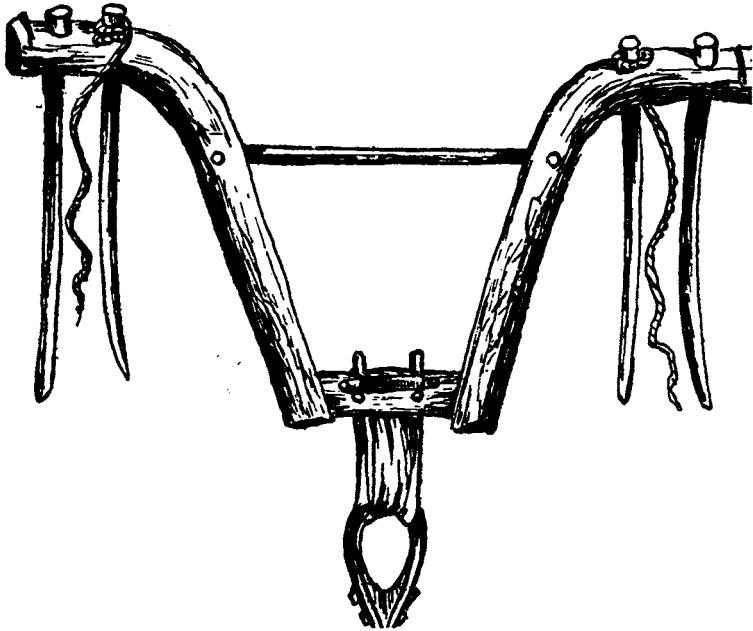


Fig. 10



*caps*, dite *es travesser* [ɛs trəvɛsɛ] Mo, Sas, ou *es bou* [ɛz bɔu] Ma, «le bœuf».

Chaque bout du joug est muni de deux trous, au travers desquels passent deux bâtons — *ses camelles* [sɛz kəmələs] — qui s'attachent des deux côtés du collier de la bête. En haut ces bâtons se terminent en un bouton, appelé *sa figa* [sɛ figɛ] «la figue», qui a la double mission de retenir le bâton, afin qu'il ne passe pas au travers du trou et de recevoir la corde qui sert à attacher les bâtons quand on attelle. Cette corde se dit *sa juntura* [juntúɾɛ] Sa, Si, Mo, *sa jentura* [jɛntúɾɛ] C, V, Ll, SJ, ou *sa llentura* [lɛntúɾɛ] SJ, Ma, P, SM, Sas. Pour attacher le joug au collier de la bête on passe la corde, qui est fixée à la *figue* d'une des *camelles*, sous le cou de la bête, en resserrant par des nœuds les deux bâtons; puis on attache le bout libre de la corde à la *figue* de l'autre bâton. Attacher la corde se dit *junturar* [junturá] Mo, *jenturar* [jɛnturá] Ll, ou *llenturar* [lɛnturá], Ma, SJ. L'action générale de mettre les bêtes sous le joug se dit : *jonyir* [jɔv Ma, Si, jɔvi les autres villages, prés. júv]; l'action contraire est *desjonyir*. [dɛʃjɔvi Ma, Si, dɛʃjɔvi les autres localités, prés. dɛʃjúv]. Très peu usité est : *enjouar* [ɛvɔuá] C, «mettre sous le joug».

Le *llombrígol* et le *tascó* portent au milieu de la partie postérieure, deux bâtonnets, nommés *ses estaquetes* [sɛz ɛstəkɛtɛs] ou *ets estacons* [ɛdz ɛstəkɔns] Ma, entre lesquels on passe la grosse corde qui traîne la charrue ou le char. Cette corde est retenue par un morceau de bois d'olivier sauvage ou par un os, appelé *es daiol*<sup>1</sup> [dɛyól] Si, SM, SJ, V, Sas, P, qu'on passe à travers la boucle sous les bâtonnets. Souvent on enroule la corde sur les bâtonnets mêmes sans l'aide du *daiol*. La corde se dit *s'axinguer* [s'ɛxiŋɛ]. A Sant Joan on appelle la corde de la charrue *es dogalet* [ɛz dogəlɛt] et on réserve le terme *d'axinguer* pour celle du *carro de parei*—char à deux bêtes. En effet, ces cordes ne sont pas identiques. Elles sont toutes deux faites de *pauma*, de palmiste, mais celle du char est plus longue que l'autre de quatre emfans et trois fois plus grosse. Si les deux bêtes de l'attelage ne sont pas d'égale force, on distribue proportionnellement le poids du travail en faisant trois ou quatre tours avec *s'axinguer* sur le bâtonnet du côté de la bête la plus forte et seulement deux tours au bâtonnet de la bête faible. De cette façon

1. Ce mot tend à vieillir et n'est guère connu des jeunes.

la première bête sera plus chargée que la dernière; avec le *daiol* les deux bêtes seraient également chargées. (Quelquefois l'*axinguer* de charrue est fait de cuir.)

L'autre extrémité de *s'axinguer* de la charrue est passée dans un anneau, appelé *sa traga* [tráǵɛ], formé par un morceau de bois souple, généralement de micocoulier — *lla-doner* —, recourbé en forme de fer à cheval allongé, et dont les bouts sont réunis par une pièce de bois intermédiaire (fig. 11). En attelant on accroche *sa traga* sur le timon de la charrue où elle est retenue par *sa clavía*. (A Lluçmajor beaucoup de personnes disent vicieusement *sa braga* [bráǵɛ] au lieu de *traga*. *Sa braga* veut dire, en

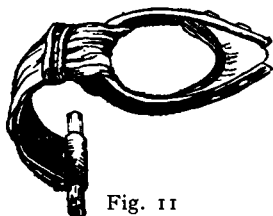


Fig. 11

réalité, la corde fermée qu'on passe autour d'un sac pour le peser: *embragar un sac* [ɛmbrɛǵá un sáǵ] «poser la corde autour du sac».)

De *axinguer* est tiré le verbe *axinguerar* [ɛxiŋǵɛrɔ] Ll, Sas, Sa, SJ, qui s'applique cependant uniquement à l'opération d'attacher le timon du *carro de parei* au joug, au moyen de l'*axinguer*. L'opération contraire se dit *desxinguerar* [dɛxiŋǵɛrɔ] Sas, «dételer». *S'axinguerada* [s ɛxiŋǵɛrɔdɔ] Ll, désigne les tours de *s'axinguer* entre le timon du char et le joug, et aussi l'action d'*axinguerar*.

Les jougs se font de bois dur, d'ordinaire d'olivier sauvage, qui résiste le mieux à une longue usure. Autrefois il y avait des artisans qui allaient de ferme en ferme et ne faisaient que des jougs; c'étaient *es jovers* [ɛʃ ʃovɛs pl.] SM. Aujourd'hui les jougs, comme les charrues, sont faits par les menuisiers ordinaires — *es fusters grollers* — : *aquest fuster es un bon jover* «ce menuisier est un bon faiseur de jougs». Les menuisiers du village de Porreres ont, en particulier, la renommée de bons faiseurs de jougs.

Le joug repose sur les gros coussins qui portent sur l'épaule des bêtes. Le coussin — *es coixí* [koçi Ma, Si, kuci les autres localités] —, d'une largeur d'environ trente centimètres, se compose d'abord d'une couverture très forte en cuir de bœuf (ou de porc), appelée *es batador* [batɛdɔ] Ma, SM, ou *sa batadora* [batɛdɔrɔ] C, Sas, Ll, P, Si, V, SJ, que l'on remplit de bourre, de laine grossière, etc., — *sa marsegueta* [marsɛǵɛtɛ] Sas. Le bord postérieur du coussin est garni d'un bourrelet couvert de cuir de mouton, qui, en haut, dépasse le

reste du coussin de dix centimètres et contre lequel s'appuie le bout du joug; il s'appelle *es capsal* [kɛʃsɔ́l] SJ, Si, V, C, Ll, Sas, SM, *es capsalet* [kɛʃsɛlɛ́t] P, ou *es tacador* [tɛkɛdɔ́] V. Le bord de devant du coussin est également revêtu d'un petit ourlet de la grosseur d'un doigt, rempli de paille d'orge et appelé *es capçalet* [kɛʃsɛlɛ́t] SJ, Si, P, ou *es rivet* [ɛr rivié] Ma.— Le coussin est fermé sous le cou de l'animal à l'aide d'un collier — *es collar* [kolá] — de bois d'olivier, dont les deux pièces, détachées du coussin, jouent en haut autour d'un clou (fig. 12).

Les coussins se font sur mesure pour chaque bête par le *coixiner* [kɔ́ciné Ma, Si, *kuciné* les autres localités] «le faiseur de coussins».

Le laboureur guide les bêtes à l'aide de deux rênes — *es dogals* [ɛz dogáls]—, une pour chaque bête. Ces rênes s'unissent par une corde attachée au mancheron de la charue, appelée *ses llongues* [sɛl lón̄gɛs]. Quelquefois, si une bête est ombrageuse, on est obligé de lui donner une seconde rêne qui part de l'autre côté de sa tête, pour être également attachée au mancheron : *una perllonga* [pɛllón̄gɛ] Sas. On parle d'une *perllonga viva* Sas, si la rêne supplémentaire, au lieu d'aller au mancheron, est attachée à la rêne de l'autre bête, disposition parfois nécessaire pour pouvoir maîtriser une bête ayant tendance à s'emporter.— Les têtes des bêtes sont réunies par une corde, dite *es lligamorro* [ɛl lígɛ-mórɔ] Sas, proprement «le lie-museau».

Le laboureur est armé d'un bon fouet — *ses corretjades de llaurar* [kɔ́rɛʃjádɛs] Ma, Sas, SM, P, V, ou *ses escorretjades de llaurar* [sɛz

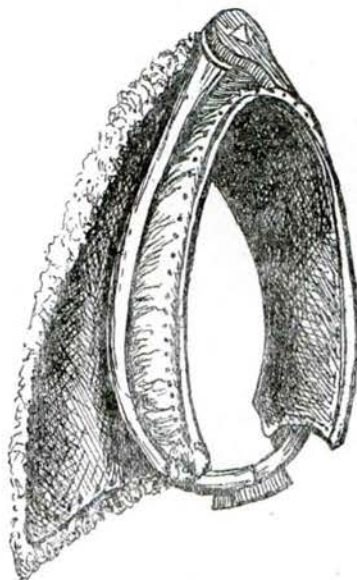


Fig. 12

Le laboureur est armé d'un bon fouet — *ses corretjades de llaurar* [kɔ́rɛʃjádɛs] Ma, Sas, SM, P, V, ou *ses escorretjades de llaurar* [sɛz

1. *Llandera* désigne en général une cordelette de chanvre.—A Son Servera la lanière se dit *s'assot* [s'ɛsɔ́t], cf. cast. *azote*, mot qui à Manacor et dans d'autres villages s'applique uniquement au bout tressé de la lanière.

*eskoréjjádes*] Mo, Ll, SJ, C, Si—, qui consiste en un manche portant, à l'un des bouts, une bonne lanière — *sa llandera*<sup>1</sup> [*ləndéře*] — et dont l'autre bout est muni d'un embout de fer en forme de ciseau — *es rastell* [*er řestéř*] — à tranchant acéré — *s'aceró* [*s řséró*] Ma (fig. 13). Ce dernier appendice sert à débourrer la charrue et notamment le soc,

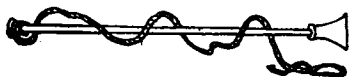


Fig. 13

quand ils se sont engorgés, un jour que la terre colle, par suite de l'humidité excessive — *quant hi ha moll*.

*Desembossar s'arada, sa reia* [*dęřembosá*] Si, SJ, Ll, Mo, ou *dembossar s'arada, sa reia* [*dęmbosá*] Sas, SM,

P, V, C. On l'utilise aussi à couper les racines auxquelles s'accroche le soc. Le *rastell* s'emmanche par une *duella* [*duéře*] Ma, ouverture circulaire, évasée à la partie supérieure du fer, dans laquelle s'ajuste le bois du manche.

FUMURE. — De la terre à blé, on ne fume à Majorque que les meilleures pièces, dites *ses femades*<sup>1</sup> [*řemádes*], de *femar* [*řemá*, prés. *řeme*] «fumer». Les procédés employés sont l'épandage de fumier de ferme — *fems* [*řens*]<sup>2</sup>—, le parçage et l'écobuage.

Le premier procédé n'offre rien de particulier. La pratique du parçage est peu répandue. Elle consiste à parquer — *jeure corral* [*řeure korál*]—, c'est-à-dire à faire séjourner un troupeau de moutons dans une enceinte réduite — *corral* — formée de barrières mobiles, qu'on déplace lorsque le terrain compris dans le parc a été suffisamment fumé par les déjections des animaux.

La méthode la plus communément adoptée pour amender la terre est celle que je nommerai l'écobuage, bien que ce terme s'applique en France à un procédé légèrement différent. En majorquin on désigne le procédé par les expressions *cremar formiguers, coure formiguers* Mo, proprement «brûler, cuire des fourmières», et *fer terra cremada* Sa, V, «faire de la terre brûlée». Les *formiguers* [*formigés* pl. Ma, Si, *řurmigés* les autres villages] se font

1. *Sa femada* signifie aussi «l'action de fumer»; *afemador* adj. [*řřemáđó*] Ll, «(terre) qui mérite d'être fumée».

2. L'engrais en général s'appelle *sa llecor* [*sę řękó*] Mo, P. Ce mot désigne aussi l'engrais ou les matières fertilisantes que la terre contient naturellement : *terra llecorosa* [*řękóřozę*], P, Deyà, «terre naturellement fertile».

de la manière suivante. On établit d'abord sur la pièce à amender des files de monceaux de broussailles sèches. On charge ensuite les broussailles de mottes de terres — *terrossos* [tɛrɔsɔs] — ; cette opération se dit *aterrossar es formiguer* [tɛrɔsɔ]. Puis on apporte de la terre avec un *càvec* [kávɛk ou kávik] autour du *formiguer* pour en former le bord. Ce bord, de terre menue, se dit *sa garlanda* ou *guirlanda* [gɛllándɛ Sas, Ma, gillándɛ Mo, SJ], ou *sa garangola*<sup>1</sup> [sɛ gɛrɛngólɛ V, P, gɛrɛngólɛ Ll, Llorito, SM], ou *sa perbacana* [pɛrbɛkánɛ] Mo. Sur le bord on pose quelquefois un rang de mottes, dit *es revoltell* [ɛr rɛvɔllɛ] Ma. Enfin on couvre de terre fine toute la surface du *formiguer* afin de boucher les interstices : *aterrar* [tɛrɛ] *es formiguer* P. Le *formiguer* ainsi fait présente tout à fait la forme d'une fourmilière. Du côté opposé à celui d'où souffle le vent on a ménagé une ouverture formée de trois mottes — *sa boca* [bókɛ] «la bouche». On y met le feu le matin ou l'après-midi, puis quand le feu a bien pris on bouche l'orifice. On cherche à obtenir une combustion sans flamme et aussi lente que possible, comme celle d'une meule à charbon. Quand le *formiguer* s'affaisse par suite de la combustion successive des broussailles, on le remplit de nouveaux grumeaux (*grums* [grúns] «petites mottes») — *donar-li terra*. Le feu peut se conserver ainsi deux jours jusqu'à ce que le tout soit incinéré. On ouvre alors le *formiguer* par le milieu afin que l'eau le pénètre s'il pleut — *desxubrir es formiguer* [dɛʃɛubri] Ma, P, Sas. (Ce terme s'applique aussi quand on ouvre le *formiguer* si le feu est trop fort, pour le remplir de terre nouvelle). Puis on enlève avec un *càvec* ou un râteau — *rampaina* — le bord qui n'a pas été incinéré; cela se dit *desengarangolar* mot rare, [dɛzɛngɛrɛngólɔ] P, *desxubrir es formiguer* SM, *desfer garlandes*. La terre et le bois non brûlés se disent à Sanselles *ses ganyes* [gánɛs], proprement «des ouïes»; à Lluçmajor on appelle le bord non incinéré, quand on l'épand, *sa barbada* [bɛrbádɛ]. Ce qui reste du *formiguer* quand on en a enlevé le bord se nomme *es bessó*<sup>2</sup> SM.— Après avoir brûlé le *formiguer* et enlevé le bord on le laisse d'ordinaire une quinzaine de jours, puis on l'épand — *escampar formiguers* [ɛskɛmpá, prés. ɛskámpɛ]. *S'escampada* [s ɛskɛm-

1. *Garangola* désigne ordinairement le trou que l'on fait autour d'un arbre pour l'arrosage, et aussi le jable d'un tonneau.

2. Proprement «jumeau», mais dérivé ici du sens d'«amande (double)».

*padde*] «l'épandage». Ce travail se donne souvent à la tâche — *a escarada*.

Les *formiguers* se font quelquefois au mois de mai, mais la meilleure époque est la fin de l'été. On les fait à une distance de dix pas l'un de l'autre, de façon que la terre brûlée, répandue, puisse couvrir tout le sol. On dit alors *sa femada se té* «la fumure se tient». L'efficacité de ce procédé d'amender la terre a été souvent mise en doute; le paysan majorquin n'en continue pas moins à s'en servir dans une large mesure sans regarder à la considérable dépense de travail qu'il demande.

### CHAPITRE III

#### SEMAILLES

*Sembrar* [sɛmbrá, prés. sɛmbrɛ] «semer». *Es sembrar* «action de «semer, semailles». *Es sembrador* [sɛmbrədɔ] «le semeur». *Sa llavor* [lɛvɔ] «la semence». *Es sembrat* [ɛt sɛmbrát] signifie originairement un champ ensemencé, mais s'applique de préférence à la moisson que porte le champ : *es sembrats van bons enguany*<sup>1</sup> «les emblavures vont bien cette année, la moisson promet»; de là on vient à l'employer aussi en parlant de la moisson récoltée, par exemple à l'aire : *batre es sembrat* «battre la moisson». Pour désigner le champ ensemencé au moment de l'emblavage on se sert du terme *sa sembrada* [sɛmbráda] (d'ailleurs peu employé) : *vaig a sa sembrada* «je vais au champ qu'on sème». Ce mot s'applique également à l'opération du semis, non pas au sens abstrait de semaille en général, auquel cas on dit *es sembrar*, mais dans celui, plus restreint, du travail d'une journée, de l'ensemencement d'une pièce déterminée : *hem fet una bona sembrada avui* «nous avons ensemencé une bonne pièce aujourd'hui»; *hem fet ses sembrades* «nous avons fait, terminé les semailles».

ÉPOQUE DES SEMAILLES. — L'époque des semailles — *ses messés d'es sembrar* [sɛz mɛsɛs d'ɛt sɛmbrá] — varie considérablement selon les villages; il peut y avoir jusqu'à un mois de différence entre deux localités voisines. Les villages de la côte sont à cet égard plus hâtifs que ceux de l'intérieur.

D'une façon générale, l'on peut dire que les semailles à Majorque s'échelonnent entre Notre-Dame de septembre — *la Mare de Déu de setembre* (8 septembre) — et Noël, dans l'ordre suivant : d'abord

1. Dans *sembrats* sont comprises toutes sortes de céréales, les fèves, etc.

l'avoine, ensuite le froment, et enfin l'orge. Dans tel village, SJ, on commence à semer une avoine très hâtive à partir de Notre-Dame de septembre, mais, dans la généralité des cas, cette céréale s'ensemence aux environs de la Saint-Michel — *Sant Miquel* [sɛm mikɛl] (29 septembre) — et jusqu'à la mi-octobre. — Le froment se sème communément de la Toussaint — *Tots-Sants* [tòtsáns] — à la Sainte-Catherine — *Santa Catalina* (25 novembre) ou à l'Immaculée Conception — *la Puríssima* (8 décembre). Dans quelques villages tardifs l'Immaculée Conception tombe au milieu de la semaille du blé. A Manacor on commence fin novembre : *a Sant Andreu, semb es blat meu* «à la Saint-André (30 novembre) je sème mon blé». — L'orge est semée de la Sainte-Catherine à Noël. En général la fête de Noël se considère comme le terme des semailles. Ceux qui n'ont pas achevé les emblavures à cette époque sont regardés comme de mauvais cultivateurs, et, à manière de reproche, on a coutume de leur dire (Ma, SJ) *ja hauràs d'estar davall es llantoner*<sup>1</sup> «tu devrais te placer sous le lampadaire». — A Lluçmajor, village très hâtif, on achève les semis à l'Immaculée Conception ou, au plus tard, à la Sainte-Lucie (13 décembre).

Il est recommandé de semer plutôt hâtivement que tardivement. Plusieurs dictons populaires expriment cette idée : *anyell primerenc treu bona banya* [ɛnɛl primɛrɛnɛ trɛu bɔnɛ banya] Si, «agneau hâtif (né en septembre) pousse bonne corne», ou sous une forme altérée : *caragol* [kɛrɛgɔl] «escargot» *primerenc treu bona banya* Sas; *qui sembra primerenc sembra de franc* Ll, «qui sème hâtivement sème gratis», c'est-à-dire n'a pas de mécompte à craindre, *té sa mesa gonyada*, pour employer une autre expression majorquine, qui équivaut à «il a une récolte abondante gagnée, assurée».<sup>2</sup>

Néanmoins, la règle de semer hâtivement n'est pas toujours confirmée dans la pratique. Parfois une emblavure ensemencée tardivement vient mieux qu'une emblavure précoce; cela dépend de l'année. A Lluçmajor on pratique, ou plutôt on pratiquait, un essai

1. L'origine de cette locution est obscure. *Es llantoner* [ɛl lɛntonɛ] est le lampadaire soutenant nombre de veilleuses — *es llantons* — dans l'église. Il devait être considéré comme signe de bêtise de se placer sous le *llantoner* d'où l'huile dégouttait. On dit ainsi d'un sot que *ha mamat davall es llantoner* «il a tété sous le lampadaire.»

2. Nous verrons le sens de *mesa* au chapitre de la croissance du blé.



très curieux pour savoir s'il convenait de semer tôt ou tard. Le jour de la Saint-Jean, on semait quelques graines de froment, d'orge et d'avoine à trois heures différentes de la journée, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil. Cette petite pépinière était bien soignée et arrosée chaque jour, s'il en était besoin, jusqu'à la grenaison des plants. L'on voyait alors quels plants étaient les mieux venus, ceux du matin, ceux de midi ou ceux du soir, et l'on se guidait sur ces constatations pour semer hâtivement — *sembrar prime-renc*—, à moyen temps — *sembrar mitjenc* [*mijjénk*] — ou tardivement — *sembrar tardà* [*tərdà*]. Cet essai s'appelait *ses proves de Sant Joan* [*sɛs pròvɛz dɛ sɛn juən*] «les preuves de la Saint-Jean».

Un cultivateur consciencieux ne manque pas d'observer une autre circonstance également importante pour les semailles, celle de la position de la lune. Le blé et l'avoine se sèmeront avec la nouvelle lune — *lluna nova* [*lúnɛ nòvɛ*] —, l'orge et les fèves, avec la vieille lune — *lluna veia* [*lúnɛ vèiɛ*]. Si l'on se conforme à ces prescriptions la moisson sera abondante et bien grenée. Seulement, la nouvelle lune a un inconvénient pour le blé, c'est qu'elle est *mascarosa* [*mɛskɛròzɛ*] SJ, elle fait naître la carie. Une lune très propice est celle de la Saint-François, mais comme elle tombe de très bonne heure (le 4 octobre) peu d'agriculteurs peuvent en profiter. D'autre part, la lune de la Toussaint porte malheur : *sa lluna de Tots-Sants es cuquera*, le blé semé sous son influence maléfique est mangé des vers. De même la semaine des onze mille vierges (21 octobre) — *sa semana de les verges* [*sɛ sɛmmànɛ dɛ lɛz vèrjɛs*] — est également peu recommandable pour la semaille du blé; elle est également *cuquera*, susceptible de faire naître les vers (L).— La bonne ou mauvaise influence des diverses phases de la lune sur les opérations agricoles est encore article de foi pour la majeure partie des paysans majorquins et ils suivent, autant que possible, les prescriptions traditionnelles sur ce point. C'est surtout pour le semaille, la greffe des arbres fruitiers (et la castration des porcs) que ces prescriptions sont toujours en vigueur. Mais nous verrons que l'on tient compte aussi des influences lunaires, quoiqu'à un degré moindre, pour le sarclage des céréales, la moisson, le battage et même pour le criblage du grain.

En dépit de toutes ces précautions, et d'autres encore, dont nous parlerons ci-après, on ne peut pas être sûr de tout prévoir. Il reste bien des facteurs incertains qui influent sur la bonne réussite des

emblavures. C'est ce qu'exprime le proverbe majorquin *es sembrar i es casar, a Déu l'han de comanar* Sas, «la semaille et le mariage, il faut les recommander à Dieu», ou sous une forme légèrement différente *amb so casar i amb so sembrar, a Déu s'han de comanar* «pour le mariage et pour la semaille, il faut s'en remettre à Dieu». L'agriculteur majorquin fait tout ce qui est en son pouvoir, le semeur fait le signe de la croix sur la semence avant d'en prendre la première poignée, le paysan dit un *pater* à saint Isidore le Laboureur chaque fois qu'il visite le champ. Pour le reste, pieux, il espère en la bénédiction du ciel.

L'époque des semailles est pour les travailleurs des champs l'une des périodes les plus dures et les plus fatigantes de l'année. Il s'agit de profiter du temps propice tant qu'il dure. Le premier valet de charrue de la ferme se lève avant l'aube pour préparer *ses sopes*, pour lesquelles, la veille, le *pareier* en second avait coupé les lèches de pain, et les bouviers les choux. Aussitôt la soupe faite, le *pareier major* crie trois fois de la porte de la cour : *Sopes! Qui no s'aixeca no'n menja* «celui qui ne se lève pas n'en mangera pas».— Les semailles terminées, il est d'usage dans beaucoup de villages, par exemple à Manacor, à Sineu et à Sant Joan, de faire un bon dîner ou de manger des *bunyols*<sup>1</sup> [*bunól's*] «beignets». C'est ce qu'on appelle *fer ses acabies d'es sembrar* [*sɛz ɛkəbá'es*].

ASSAISONNEMENT DU SOL.— La condition primordiale de la bonne venue des céréales est que le sol, au moment de la semaille, contienne l'humidité nécessaire pour déterminer la germination des graines; il faut qu'il soit *assaisonné*, ni trop sec ni trop humide. Le degré d'humidité qu'a le sol à l'époque des semis (ou à l'époque des labours) se dit en majorquin *sa saó* [*səó* P, Ll, *sɛ'ó* C, V, Si, *sɛvó* Ma, Sas, SM, SJ]. *Hi ha bona saó* «le sol est assaisonné». *Hi ha una saó prima* ou *magre* [*prímɛ, mágrɛ*] «l'humidité est en défaut, insuffisante; de même *saó senzilla* [*sɛó sɛnzí'lɛ*] Ll. *Hi ha una saó grassa* «le sol est gras, trop humide»; on dit aussi, mais moins fréquemment, avec le même sens, *hi ha una saó grossa* C, Ll, Sas. *Una saó corrent* [*sɛó, sɛvó korɛnt*] Si, SJ, P, désigne le moyen terme entre *saó grassa* et *saó prima*, par conséquent un assaisonnement conve-

1. *Fer bunyolada* [*fɛ bunólá'dɛ*] «faire un dîner avec des beignets».

nable pour la semaille : la terre s'émiette bien et livre un passage facile à la charrue. Avec le même sens on dit également *una saó com oli* [səó kòm óli] Si, «une saó comme de l'huile», quand la charrue glisse avec facilité sans aucun bourrage. Pour désigner l'humidité optimale pour l'ensemencement, les paysans se servent d'une série d'images très caractéristiques et très employées : *hi ha una saó qui piula* [piulə] C, SJ, P, SM, «il y a une saó qui gazouille»; *hi ha una saó qui parla* [pállə] Sas, «qui parle»; *hi ha una saó qui brame* [brámə] Si, SM, «qui rugit»; *hi ha una saó qui riu* Ll, «qui rit». A côté de ces expressions on dit aussi quand le sol est en bon état d'humidité : *hi ha bon toc* [ɛi á bòn tók] Si, Sas, Ma, SJ, proprement «il y a bonne touche», mais cette locution n'est pas particulière aux semailles ni aux labours, elle s'applique en général quand la terre est facile à travailler. Cp. le proverbe *banyat fa blat, aixut fa brut* C, «l'humidité fait du blé, la sécheresse fait laid».

Lorsque la terre a un excès d'humidité, plus que *saó grassa*, on dit *hi ha moll* [ɛi á mól]. Avec *saó grassa* on peut encore semer et travailler la terre, avec du *moll* ce n'est guère possible; les bêtes s'enfoncent et la charrue se bourre par la boue collante. *Avui molletja* [əvúi moléʃjə] SM, P, etc., «le sol est boueux». *Molletjar sa terra* [moléʃjəd sɛ tɛrə] C, Ll, SJ, Ma, veut dire «labourer la terre quand elle est boueuse»; le travail sera mal fait. *Es terreno va quedar molletjat, es sembrat està molletjat* Sas, V, SJ, «l'emblavure est labourée dans la boue». Un degré supérieur encore d'humidité — quand la terre est complètement détrempée par l'eau qui séjourne dans la couche superficielle du sol sans pénétrer — s'appelle *sa plantofa* [pləntóʃə] V, SJ : *hi ha plantofa* «la terre est pâteuse».

Si, après une sécheresse prolongée, il pleut un peu, de façon à mouiller l'assise superficielle de la couche arable, mais insuffisamment pour que l'eau puisse descendre à la profondeur requise, il y a ce qu'on appelle *una saó bregada* [səó, səvó bregáðə]. La charrue, en enfouissant la semence, ramène de la terre sèche sur la terre humide. Une emblave semée dans de telles conditions lèvera mal et présentera un aspect irrégulier, tacheté, une partie des graines n'ayant pas germé, faute d'humidité. On dit aussi, avec le sens de *saó bregada*, *hi ha mitja saó* [ɛi á mítʃjə səvó] Ma, «il y a mi-saó».

Quelquefois on croit avoir semé avec une bonne *saó*, mais la levée lente et irrégulière des plantes prouve qu'on s'est trompé. On

parle alors d'une *saó esguerrada* [səp̄ ɛzɣɛr̄ádɛ] «saó erronée». *Varem esguerrar sa saó* C, SM, *hem esguerrada sa saó* Ll, «nous nous sommes trompés sur la saó». *Es sembrat està esguerrat de saó* Si, *l'esguerràrem de saó* P, «l'emblavure lève mal parce que nous nous sommes trompés sur la saó».

SEMAILLE. — Le mode de semis communément employé est le semis à la volée. *Sembrar a eixams* [sɛmbrá ɛ éáms ou ɛ cáns]<sup>1</sup> «semer à la volée», proprement «à essais».

Pour l'ensemencement d'un champ à la volée on commence par le diviser en rectangles allongés, en *trains*, par des raies peu profondes tracées à la charrue. Ce travail s'effectue souvent deux ou trois semaines avant la semaille. Les raies se font en sens contraire du dernier labour. Les trains, appelés *saons* ou *saions* [səjóns Mo, sɛjóns P, SJ, Ma, C, Ll, V, Sa, SM, Si], différent quant à la largeur suivant les villages. Dans quelques villages on les fait de quatre pas, dans d'autres de six, mais en moyenne ils ont cinq pas de large. *Saionar* ou *assaionar es sementer* [(ɛ)səjóná t sɛmɛntɛ] «diviser la sole en trains». *Un bon saionador* [səjónádó] Ma, SJ, Si, Sas, «un laboureur qui sait tracer les raies des *saions* bien droites et parallèles». Pour tracer le rayage on procède de la façon suivante. Les distances de cinq pas sont mesurées à chaque extrémité du champ, puis marquées avec des jalons, dits *búsoles* [búɛplɛs pl., Ma búɛplɛs], proprement «boussoles», qui servent de guides au laboureur. Afin de rendre les jalons plus aisément visibles on y suspend, par exemple, un chiffon rouge. Un bon *saionador* ne se contente pas des jalons. Il choisit en outre, dans la direction du rayage à tracer, un point de mire dans le lointain, par exemple un rocher dans la montagne, ou un arbre. Grâce à ce point de mire, appelé *s'entreguarda* [s ɛntɛɣwárɔdɛ] Si, Sas, P, les raies seront comme tirées au cordeau. Il est d'ailleurs important pour la régularité et l'uniformité du semis que les *saions* aient toujours la même largeur. — Dans de petites pièces on fait le rayage avec un *càvec* : *saionar a cavegades* [ɛ kɛvɛgádɛs] «à coups de *càvec*» (fig. 14).

Pour choisir la graine de semence on se contente d'ordinaire

1. On prononce tantôt d'une manière tantôt de l'autre, selon la rapidité du discours.

de constater si le grain *té bon toc*<sup>1</sup> C, Ll, s'il «a bonne touche» ou non. Il est rare qu'on fasse l'essai de sa faculté germinative. Néanmoins, quelques agriculteurs font cette expérience primitive: ils prennent comme échantillon une poignée de grain qu'ils mettent dans un verre ou dans une bouteille contenant de l'eau, ou bien qu'ils enfouissent, enveloppée d'un chiffon, dans de la terre humide. La quantité de graines germées montre alors sa bonté comme semence. Cela s'appelle *posar es gra en tenda* [pozà z grà en tëndə] P, Ll, Ma, C, pour voir s'il est *neixent* [ne-cènt] «viable, apte à germer». Germer se dit *treure*, employé absolument : *es gra ja treu* [sz grà ja tréu] «la graine germe déjà.» — Il y a encore une autre méthode, moins employée : on jette les graines sur une pelle rougie au feu et celles qui rebondissent sont *neixents*. Proverbe : *Qui sembra mala llavor no llogarà segador* «qui sème de mauvaise semence ne louera pas moissonneur».

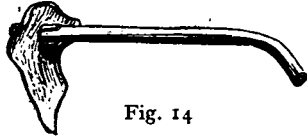


Fig. 14

Dans les petites propriétés c'est habituellement le laboureur qui sème. Il enseme un *saió* et enfouit ensuite la semence par un coup de charrue, il sème un autre *saió* et le recouvre, et ainsi de suite. Dans les grandes fermes c'est le fermier lui-même ou le premier valet de charrue qui fait les fonctions de semeur. Parfois, quand il s'agit d'ensemencer de grandes étendues, on loue un semeur spécial afin de pouvoir travailler avec tous les attelages.

Le semeur porte la semence dans une *sanaia* [səndʲə], sorte de panier plat, tressé de sparte, à bords amples et évasés et garnis de deux petites anses. La *sanaia* qui sert à porter le grain, appelée *sa sembradora* [səmbredòrə] SM, Ll, Si, Ma, SJ, Sas, C, P, ou *sa sanaia sembradora* SM, SJ, est un peu plus profonde que les *sanaies* ordinaires et peut contenir de 1 à 2 boisseaux de grain. A l'une des anses est attachée une courroie qui passe autour de l'épaule du semeur, celui-ci soutient l'autre anse de sa main gauche. Il épand toujours le grain de la main droite. Plus il le projette loin, mieux répartie sera la semence. Afin de régler les jets il suit un mouvement rythmé — *es sembrador du compàs*—; la correspondance entre le bras et la jambe est indispensable pour obtenir un épandage régulier et uni-

1. On dit aussi : *aquest blat té toc* Ma = *bon toc*.

forme. Le semeur lance le grain généralement tous les deux pas, quelquefois à chaque pas, en marchant suivant la ligne médiane du *saió*. — Il y a des semeurs qui couvrent toute la largeur du train d'un seul jet. Le procédé le plus communément adopté est cependant celui de jets alternés. Le semeur engraine par le premier jet la première moitié du train, du bord droit au milieu, puis par le second jet l'autre moitié, du milieu au bord gauche, et ainsi de suite. Arrivé à l'extrémité du train il revient sur ses pas et répète la même opération en sens inverse. Chaque train reçoit ainsi deux jets croisés — *es sembrador fa dues passades*. Aussitôt le train ensemencé, on enfouit la graine à la charrue — *llaurar es saió*. Si on laissait la graine à découvert plus longtemps, elle risquerait d'être traînée en tas par les fourmis, ce qui compromettrait le peuplement régulier du champ. L'attelage s'arrête à un pas de distance du rayage afin de pouvoir ensuite recouvrir également les graines qui sauteraient du train voisin et qui autrement se perdraient.

On sème dru ou clair suivant que l'on veut obtenir un peuplement plus ou moins épais. *Sembrar espès* [*sɛmbrá ɛspɛs*] «semmer épais»; *sebrar clar* [*sɛmbrá klá*] «semmer clair». Pour déterminer la quantité de grain nécessaire à un peuplement moyen du terrain il faut avant tout tenir compte de la qualité du sol. Les sols pauvres et secs veulent un semis plus dru que les sols riches et profonds. En moyenne on épand à Majorque *milja cortera per cortó*<sup>1</sup> «un minot par *quarton*» (9 hectolitres par hectare), quantité qui suffit à emblaver convenablement une terre moyenne, que ce soit de froment, d'orge ou d'avoine. Quand on a semé trop serré, de sorte que les plantes n'ont presque pas de place pour monter, on dit : *es sembrador ha fet un lli* [*á fet un lí*] Sas, «le semeur a fait un lin», a semé le blé comme si c'était du lin.

C'est un art que de semer, et tous les semeurs ne sont pas des artistes. Les paysans, qui aiment l'ouvrage bien fait, ne manquent pas de termes pour exprimer les défauts du travail.

Il est évident qu'en ce qui concerne la semence on ne voit les imperfections qu'à la levée des plantes, mais, en revanche, à cette époque-là elles sautent aux yeux de tout le monde. Le défaut le

1. On voit que *cortera* n'est plus l'étendue qui est semée d'une *cortea* de grain; on y sème aujourd'hui deux *corteras*.

plus commun consiste dans le fait que le champ est *barré* dans le sens du rayage des trains : *es sembrat está retxat* [et sembrát está řéédát] «l'emblavure est rayée»; *es sembrat m'ha sortit retxat* «elle m'est sorti rayée». *Es sembrador ha retxat* «le semeur a rayé»; *es sembrador retxa* [řéééř].— Ce phénomène peut tenir à plusieurs causes. D'ordinaire il sera dû à ce que le semeur n'abandonne pas le même nombre de grains à tous les points de l'arc de cercle que décrit la main; il lâchera plus de grain au début du mouvement qu'à la fin, ou inversement.— Un semeur adroit lance les grains en les laissant glisser le long des quatre doigts réunis; de cette façon la projection sera égale pour toute la poignée. Un semeur maladroit lâchera en outre une partie des grains entre le pouce et l'index, et ces grains seront mal répartis n'ayant pas reçu la même impulsion que le reste de la poignée. Il en résultera encore une emblavure *rayée*.— Enfin, le semeur projettera une partie des grains au-delà du rayage; le bord sera ainsi couvert deux fois.

Comme nous l'avons dit, *retxar* est le terme général pour *rayer* le champ. A Manacor on ne l'emploie, cependant, que dans le cas où le semeur a engrainé beaucoup le milieu du train en laissant les bords clairsemés. Dans le cas contraire, quand le semeur a engrainé trop le rayage, on emploie, dans le même village, le terme *faixar* : *es sembrador ha faixat* [d řéédát], *aquest sembrador faixa* [fáéř]. Si le grain saute au-delà de la raie dans le train voisin, on dit à Campos: *aquest sembrat está endoblat* [endobblát], «cette emblavure est doublée», ou *aquest sembrat está entrecolcat* [entřekolkát] «chevauche». A Sanneselles on dit quand le semeur n'a pas couvert également toute la largeur du train : *aquest sembrador ha saionetjat* [sřionéřřát, prés. sřionéřřéř]. On dit aussi dans le même sens : *es sembrador ha fet (un) escandalari* [řét řskendéřlári] SJ, ou *ha fet (un) calamandri* [kélřmán-dri] SJ, Si. (*Escandalari* et *calamandri* sont une même sorte d'étoffe à larges rayures qu'on portait autrefois). Ces deux expressions peuvent signifier que le bord du train est semé plus épais ou plus clair que le milieu, mais elles peuvent aussi bien signifier que deux trains consécutifs sont inégalement couverts. Pour exprimer qu'une partie du train, soit les bords, soit la partie médiane, est plus clairsemée que l'autre, on dit que *es sembrat buidetja* [et sembrád buydéřřéř] Sas, SM, SJ, Si, P : *buidetja en es mig* «au milieu du train», *buidetja en es solc* «sur le rayage».— Parfois les sillons de démarcation, s'ils ont été

tracés trop profonds, recueillent relativement beaucoup de grains, et l'on verra à la levée, à ces endroits, des raies plus drues que dans le reste de l'emblavure. On dit dans ce cas que *es sembrat fa llandera*<sup>1</sup> [fá lëndéřé] P, ou *fa llanderina* [lëndérine] Si, SM.

Les expressions qui précèdent se réfèrent toutes au cas où la moisson forme alternativement des raies épaisses et claires. Un semeur très maladroit peut en outre jeter les grains en tas, et le champ présentera à la levée un aspect tacheté. *Aquest homo ha sembrat clapat*<sup>2</sup> [klépat] C, «cet homme a semé tacheté». *Aquest homo ha graponetjat* [gréponéjád] C, on voit la courbe que décrit la poignée — *sa grapada* — sur le sol. *Aquest homo ha tirat a bodoixos* [tírdi é budóççs] SM, C, «cet homme a jeté (le grain) en tas».

A côté du semis à la volée commence à s'introduire de plus en plus le semis en ligne. On ouvre avec la charrue une raie que l'on enseme à la main en marchant derrière le laboureur; la semence est enterrée par la charrue traçant le sillon suivant. Cela se dit *sembrar per es solc* [sęmbřá pęť sółk] SJ, V, SM, Si, P; *sembrar per dins es solc* Mo; *sembrar dins es solc* [dinz ęť sółk] Ll, Sas, «semer dans la raie»; *sembrar solcs* [sęmbřá sółks] Sa, «semer des raies»; *sembrar darrera darrera* [dęřéřé dęřéřé] SJ, C, «semer derrière (la charrue)»; *donar amb sa ma* [dóná ęň sę má] V, Ma, «donner avec la main»; *donar per es solc* [pęť sółk] SM, V, «donner dans la raie». Toutes ces expressions sont synonymes. Le semis en ligne est encore à ses débuts en ce qui concerne les céréales, mais il a toujours été en usage pour les fèves. Dans ce cas on se sert beaucoup de cette expression simplifiée : *donar faves* [dóná fávęs] SM, V, Ma, «donner des fèves, semer des fèves en ligne».

Le semis en ligne se fait de trois manières : on peut semer dans toutes les raies, ou dans une raie sur deux, ou dans deux raies consécutives suivies d'une raie vide. Le premier procédé s'emploie généralement pour le froment. Les deux autres sont réservés aux fèves et autres légumineuses. Cependant, dans les sols pauvres, les céréales se sèment aussi à raies alternées.

Semer toutes les deux raies se dit *sembrar solc ple solc buit* [sółk plę sółk buít] Sa, Mo, C, proprement «semer raie pleine raie vide», ou

1. Nous avons vu que *llandera* veut dire «lanière de fouet».
2. De *clapa* «tache».



*sembrar llaurador* [sɛmbrá lɛʊrɔdó] Ll, mot à mot «semer labourable», c'est-à-dire de façon que les binages puissent s'effectuer à la charrue. — On dit à Manacor : *ses faves se fan solcades* [sɛs fávɛt sɛ fán solkádɛs], c'est-à-dire que les raies ensemencées alternent avec des raies vides.

Le dernier procédé, deux raies pleines suivies d'une raie vide, est celui qui s'emploie le plus souvent pour les fèves; on l'appelle *sembrar a camades*<sup>1</sup> [sɛmbrá ɛ kɛmádɛs] SM, SJ, Si, Sas, V, Ll.

En petite culture, les fèves et les autres légumineuses se sèment en poquets, sans nécessité de charrue. On ouvre, dans la terre convenablement ameublie, des trous avec la pioche ou la houe fourchue, on y jette deux ou trois fèves et un peu d'engrais, puis on les ferme. Les trous sont naturellement disposés en ligne. Ce procédé, qui dans la plupart des villages de la plaine ne s'emploie presque plus, se dit *sembrar a caulls* ou *a cavulls* [kɛúls V, C, Ma, kɛvúls SJ], *sembrar a clois* [ɛ klóts] Si, mot à mot «semer à trous», ou *sembrar a goixos* [ɛ góɛps] Ll, SJ, «semer en touffes, en poquets».

Mentionnons pour terminer une sorte de semis spontané. Il arrive parfois, une année où il y a eu beaucoup d'égrenage, que les graines tombées par terre dans le pâturage germent et lèvent en grande quantité. Si la céréale venue ainsi se fait quelque peu épaisse, on peu la laisser croître jusqu'à la maturité pour la moissonner comme les emblaves régulièrement ensemencées. Une telle moisson s'appelle *un sembrat venturer* [sɛmbrád vɛnturɛ] Ll, «emblavure, moisson accidentelle».

EMOTTAGE. — Le champ ensemencé et la graine enfouie à la charrue, on procède immédiatement au cassage des mottes que les différents labours ne sont pas arrivés à émietter. Cela se dit *s'esterrosada* [s ɛstɛrɔsádɛ] SM, C : *hem fet s'esterrosada* «nous avons fait l'émottage». *Esterrossar*<sup>2</sup> [ɛstɛrɔsɔ, prés. ɛstɛrɔsɛ] «émotter». A Lluçmajor on dit aussi *engrunar es terrossos* [ɛnɔgruná] pour «casser les

1. En plantant une vigne on laisse à des intervalles déterminés un rang de ceps vide. L'espace libre ainsi obtenu sert de chemin pour les charrettes des vendangeurs, etc., et s'appelle proprement *sa camada*. Le diminutif *camadó* désigne la rigole qu'on ouvre dans un champ pour écouler les eaux après de fortes pluies.

2. *Es terrossos* [ɛtɛrɔsɔs] «mottes grandes», *es grums* [gruns] «mottes petites», *ses gleves* [sɛz glɛvɛs] «mottes planes».

mottes». Autrefois, c'étaient presque toujours des femmes — *ses esterrossadores* [sɛz ɛstɛrɔsɔdɔrɛs] peu usité — qui exécutaient ce travail, à l'aide d'une pioche — *s'aixada* [ɛdɔdɛ ou ɛdɔdɛ]. Dans les petites propriétés on continue de faire l'émottage à la main; par contre, en grande culture on se sert d'une herse primitive, constituée par un bâti de deux troncs parallèles garnis de dents, et nommée *ets esterrossadors* [ɛdz ɛstɛrɔsɔdɔs] Mo, V, SJ, Si, SM, Sas, C, Ma, ou *s'esterrossadora* [s ɛstɛrɔsɔdɔrɛ] Sa. Faute de herse à dents on se sert souvent simplement d'un tronc — *una biga* [bige] — traîné par une bête au moyen de deux cordes attachées aux deux bouts du tronc, qui brise les mottes par son poids même; à Lluçmajor on appelle le tronc *s'esterrossador* [s ɛstɛrɔsɔdɔ]. On emploie aussi une espèce de traîneau formé de trois ou quatre ais de bois assemblés, avec, au-dessus, une grosse pierre, pour lui donner du poids : *passar una post* [pɛsɔ úne pɔst], proprement «passer une planche». Enfin on a recours, moyen plus primitif encore, à un fagot d'épines ou de branchages traîné par une bête : *es rocegai* [ɛr rɔsɛgɔi].

En même temps qu'on brise les mottes on a également soin d'enfouir avec la pioche la semence que la charrue n'a pu recouvrir dans les coins, le long des lisières, etc. — *cavar recones, voreres, llobades* — ou dans les interstices laissés par mégarde entre les sillons, et aussi d'enlever les mauvaises herbes, s'il y a lieu.

Toutes ces opérations destinées à mettre le champ à point après l'ensemencement sont comprises dans l'expression *adobar es sembrat* [ɛdɔbát sɛmbrát] Ma, ou *adobar sa llaurada* Ma, C, Felanitx, «adouber l'emblavure». Les ouvriers qui les exécutent se disent aussi *ets adobadors* [ɛdz ɛdɔbɔdɔs] Ma, ou si ce sont des femmes, comme c'est la règle, *ses adobadores* [sɛz ɛdɔbɔdɔrɛs] Ma.

## CHAPITRE IV

### BINAGE. SARCLAGE.

Si nous voulions suivre l'ordre naturel des choses, nous devrions maintenant, après les semailles, parler de la levée des plantes. Nous préférons cependant traiter d'abord des diverses façons de nettoyage que reçoivent les terres emblavées, en réservant pour un chapitre à part la croissance des plantes depuis la levée jusqu'à la maturation.

Ces façons de nettoyage sont au nombre de trois : *s'entrecavar*, *es matjencar* et *es xercolar* (ou *es repassar*). Le majorquin les désigne en outre par l'expression collective *fer es sembrat net* [fè t şembrát nêt] V, Ll, SM.

La première — *s'entrecavar* [s ɛntɾəkəvát] — a lieu quand les plantes ont deux ou trois feuilles et environ un empan de haut, c'est-à-dire fin janvier et février. *Entrecavar* [ɛntɾəkəvát, prés. ɛntɾəkávɛ], à Santanyi par métathèse *encatravar* [ɛnkətrəvát, prés. ɛnkətrávɛ]. L'opération se dit également *s'entrecavada* [ɛntɾəkəvátá] Si, SJ, Mo, C, Ll : *s'entrecavada se fa en es febrer* SJ. *S'entrecavada* signifie en outre la terre qu'on est en train d'*entrecavar*, cf. *llaurada, sembrada*. *Es sembrat es entrecavador* «l'emblavure est prête à être binée, binable». Proverbes : *afema i entrecava i tendràs bona anyada* Si, «si tu n'oublies pas la fumure et le binage, tu auras bonne récolte»; *afema i entrecava, que així en feia qui acaramullava* (cité par Amengual, *Dicc. mall.*) mot à mot «car ainsi le fit celui qui réunit le blé en tas sur l'aire».

Le travail est fait habituellement par des femmes — *ses entrecavadores* [sɛz ɛntɾəkəvátóɾɛs] Ll, Si, SJ, Sas; *es tai de ses entrecavadores* [ɛs táɪ] «l'équipe des bineuses». Dans les *possessions* c'est d'ordinaire la même équipe de femmes qui fait successivement l'émottage, le binage, le sarclage et le glanage. Suivant les opérations, on peut

leur appliquer, et on leur applique, diverses dénominations, comme *esterrossadores*, *entrecavadores* (plus employée que les autres), *matjen-cadores*, *xercoladores*, etc., néanmoins on les désigne le plus souvent par le nom de *amitjeres* [əmiʝjɛrɛs], parce qu'elles font le glanage à moitié fruits — *a mitjes*. En effet, ne recevant pour tous ces travaux de nettoyage qu'une paye très modique — 3 réaux par jour sans la nourriture—, elles sont admises à tirer quelque profit du glanage, dont le produit constitue le plus clair de leur gain au cours de l'année.

Un des outils employés pour le binage est *sa xapa* [səpə], une lame étroite aplatie, taillée en biseau, d'égale largeur et épaisseur de la pointe à l'emmanchement, ajustée à angle aigu à un manche de bois (fig. 15). Plus employé encore est un modèle réduit du même instrument, appelé suivant les villages *xapeta* [ɛpɛtɛ], C, Sa, Mo, Si, *xipeta* [cipɛtɛ] Ll, Sas, *xipó* [cipó]

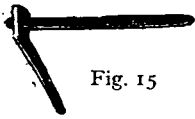


Fig. 15

P, et *fasset* SM, [fəsɛt] Ma.

Le binage a deux buts. D'abord il est destiné à déterminer un nouvel ameublissement de la surface du sol, lequel, depuis les semailles, sous l'action du soleil et de la pluie, s'est tassé, raffermi et légèrement encroûté. A cet effet on remue soigneusement tous les interstices entre les plantes avec la *xapeta*. Quand le travail se fait d'une façon serrée — *entrecavar arreu* — sans qu'on laisse aucun endroit intact, on l'appelle une *entrecavada closa* [klɔzɛ]. Si. Le second but du binage est la destruction des plantes adventices qu'on comprend dans le terme *sa brutor* [brutó] «la saleté». *Es sembrat està molt brut* [mól brut] «l'emblavure est très sale, infectée de mauvaises herbes».

Nous avons dit que le binage s'effectue à la main. Cependant dans les grandes fermes on a de plus en plus recours au travail mécanique en se servant d'une sorte de herse écroûteuse formée de deux rouleaux armés de pointes de fer et réunis par un bâti en bois. Cet instrument s'appelle *ets entrecavadors* [ɛdz ɛntɾɛkəvədórs] Ma, SJ, Sas, Mo, SM, Ll, *ets encatradors* [ɛnkɛtɾədórs] Sa, ou *es ganxos* [ɛz ɟənxos] Sa, C. *Ganxetjar es sembrat* [ɟəvɛɟjə sɔ sembrát] Sa, C, veut dire «biner l'emblavure» avec cette sorte de herse.

Le binage le plus profitable aux champs est, suivant les paysans, celui qui s'opère avec la vieille lune.

Un ou deux mois après *s'entrecavada*, en mars ou avril, quand

les plantes ont deux ou trois emfans de haut, *es sembrat es matjencador* [meʃʃenkedó] «l'emblavure est prête à être sarclée». *Matjencar*<sup>1</sup> [meʃʃenká, prés. meʃʃéuké] Si, SM, Ma, SJ, C, Mo, Ll, ou *marjencar* [meʃʃéuká] Sa. *Sa matjencada* [meʃʃenkádé] C, SJ, Si, désigne l'opération. Les femmes qui l'exécutent — *ses matjencadores* [meʃʃenkedóres] C, SJ, Si —, sont celles qui ont fait le binage. Les instruments utilisés sont les mêmes, mais l'exécution du travail est sensiblement différente. Dans le sarclage on se borne à détruire les mauvaises herbes et, en dehors de cela, on touche peu au sol, par crainte d'endommager la racine et le collet de la céréale. Cette façon se donne peu dans quelques villages (Sanselles et Montuiri); à Lluçmajor les fèves seules en profitent.

Le dernier travail d'entretien reçoit deux noms : *xercolar* [eʃr-kólá, prés. eʃrkólé] Sas, SM, Mo, (peu usité), Ll, P, et *repassar* [ɾeʃpeʃá, prés. ɾeʃpáse] Si, Mo, Sa, C, SJ. *Sa repassada* [ɾeʃpeʃádé] Si, C, est l'opération elle-même. Les ouvriers se disent *es xercoladors* [et eʃrkólédós] Sas, ou *es repassadors* [edz eʃpeʃédós sic] SJ; si ce sont des femmes, *ses xercoladores* [set eʃrkólédóres] Sas, Ll, ou *ses repassadores* [set ɾeʃpeʃédóres] C, SJ, Si. *Es sembrat es xercolador* [eʃrkólédó] Sas, P, SM, ou *es repassador* [eʃ ɾeʃpeʃédó] SJ, Si, «l'emblavure est prête à recevoir le second sarclage» fin avril et commencement mai, à peu près à l'époque où sort la dernière feuille ou quelquefois vers l'épiaison. Les ouvriers ne se servent d'aucun outil, le travail consiste simplement à arracher rez-terre — *rabassar*<sup>2</sup> [ɾeʃbeʃá, prés. ɾeʃbáse] — avec la main les mauvaises herbes, tout en évitant de nuire à la céréale.

La principale mauvaise herbe qui, à cette époque, envahit les emblaves, est *sa cogula* [koguʎé, Ma, kuguʎé autres villages] «la folle-avoine», qui épuise la terre au détriment de la moisson. Aussi le but capital du second sarclage est-il la destruction de cette intruse. Arracher la folle-avoine se dit à Campos *cogular* [kuguʎá] et à Villafrañca *escogular* [eʃkuguʎá]. Ce dernier terme s'applique cependant dans le plupart des villages uniquement à la culture des aulx, avec le sens de couper le cœur de l'ail.

1. Ce terme dérivé de *maig* «mai», devait originellement désigner une façon plus tardive. Aussi trouve-t-on *marjencar*, formé sur *mars*.

2. *Rabassar* «arracher des plantes ou des arbres avec la racine», de *rabassa* «collet, souche».

Si la moisson s'est faite trop haute pour qu'on puisse arracher la folle-avoine sans nuire à la céréale, on se contente de lui enlever avec la main l'épi, appelé comme celui de l'avoine cultivée *es reim* [*er rëim*], proprement «grappe de raisins». Cette opération se dit *reimar sa cogula* [*rëimá se kugúle*, prés. *rëime*] Si, SM, P, *cullir cogula* [*kui kugúle*] V, ou simplement (*anar a*) *fer cogula* [*fé kugúle*] Ll. — Quelques agriculteurs ont la coutume, s'il est resté de la folle-avoine après le second sarclage, de lui enlever l'épi après l'épiage de la céréale, afin d'éviter que la semence de la plante nuisible ne se mêle au grain.

## CHAPITRE V

### LEVÉE. CROISSANCE. MATURATION

LEVÉE. — Quelques jours après le semis la germination a lieu. Le germe perce l'écorce du grain, la radicule se développe et la tigelle monte. Cela se dit en majorquin *es gra grella* [ɛz grá grɛllɛ] «le grain éclate, germé»; *es gra ja es grellat* [grɛllát] «le grain a déjà germé».

Dix ou quinze jours après la semence le grain lève. Ce fait est désigné de multiples façons suivant les villages. Quand on commence à entrevoir les premières plantules qui sortent de terre, on dit partout : *ara neix* [árɛ nɛɛ] «voici que cela naît». Ou bien on dit : *ja punta* [já púntɛ], *comença a puntar* P, Si, SM, Sas, Ll, V, «cela pointe déjà, commence à pointer»; *ja veuen puntas* (peu usité) [vɛvɛn púntɛs] Ll, «on voit des pointes», ou *ja puny* [ja púv], *comensa a punyir* [puni] C, «cela point déjà, commence à poindre»; ou *ja pua* [ja púɛ], *comensa a puar* [pua] Mo, «à pointer»; ou *ja puçetja* [já puçɛtʃɛ], *comensa a puçetjar* [puçɛtʃɛjɛ] Sa, «à pointer». Lorsque les jeunes pousses couvrent déjà le champ de leur vert tendre, on dit : *aquest sementer ja lluu* [ja lúu] Si, Sas, «cette sole luit déjà», et si l'on a vu un tel champ de blé le matin, sous la rosée, exposé aux rayons obliques du soleil, on avouera que cette expression est très juste.

La jeune pousse s'appelle, tant qu'elle n'a qu'une seule feuille, *sa bruia* [brúɛ]. La forme masculine de ce mot, *es brui* [brúɪ] P, est rare et paraît moins appropriée. *Té bona bruia* «les pousses sont vigoureuses». On a aussi le verbe *bruiar* [bruíá] : *es sembrat ja bruia* [brúɛ] «l'emblavure lève déjà»; *ha bruiat bé* «cela a bien levé». De *bruia* est dérivé le mot *bruiol* [bruíól] Ll, Sa, C, Mo, SJ, SM, Sas, Si, Ma, qui désigne un plant de céréale poussé dans la sole de pâturage sur un grain perdu de la récolte précédente.

Le délai normal qui va de la semence à la levée est, comme nous

l'avons déjà dit, de dix à quinze jours. Mais parfois une bonne *sao* peut accélérer la pousse et les grains lèvent après être restés en terre seulement cinq ou six jours. On dit alors que *es blat neix darrera s'arada* [ez blád nêc dâfêrê s grádê] Ll, Sa, ou plus souvent, par ellipse et avec une répétition caractéristique du majorquin : *es blat neix darrera darrera* «le blé naît derrière la charrue».

D'autres fois le délai normal est dépassé. Si le blé a été semé tardivement et que les premiers froids le surprennent au moment de la germination, la levée peut être considérablement retardée et n'aura lieu qu'après Noël. Le majorquin a une tournure non moins caractéristique pour exprimer ce contre-temps : *es sembrat ja l'advent* [et sembrát já l'advént Sas, Ma, já l'emvènt Si] ou *es sembrat ja l'advent com es frares* [já l'emvènt kòm es frâres] P, «l'emblavure fait l'avent comme les moines». Cet accident n'arrive guère qu'au blé semé sur le guéret de fèves; le guéret de labours offre plus de résistance aux froids.

Un autre accident, plus rare, peut également entraver la levée des plantes. Si le champ au moment des semailles était très humide ou si, aussitôt après, il a été détrempé par une forte pluie — *si es aigo-batut* [áigo-betút] —, que le soleil survienne, et le sol se sèche, durcit et forme à la surface une croûte imperméable. *Es sementer va quedar crosta-parat* [vá kədâ kròstêpêrât] Ll, C, P, Si, Ma, «la sole est restée encroûtée», ou *ha fet crosta* Ma, SM, ou *està enllobeit* [enlò-bèit] Sas, «est encroûtée». La croûte se dit *sa crosta-para* [kròstêpârê] P, Ll, ou *es crosta-parat* [kròstêpêrât] Sas : *està amb un crosta-parat*. Cette croûte empêche la sortie de la tigelle, et la plantule est étouffée, faute d'air. Lorsque la tigelle dans sa montée arrive à l'obstacle elle se replie et s'enroule sur elle-même tout en prenant une couleur blanchâtre. C'est ce qu'on dit : *sa bruia queda estadalada* [estêdâladê] «le jet reste estadalat», *es sembrat està estadalat* V, P, SJ, C, SM, Si, ou bien *es sembrat està (ar)ruvellat* [êrvuvelât], *sa bruia queda enrudillada* [enrudíladê] Ll, ou *queda ruvellada* [rvuvelâdê] Ma, ou *sa bruia revulla* [revúelê] Si, «le jet reste bouclé, se boucle». Le verbe *estadalar-se*, p. p. *estadalat*, est dérivé de *s'estadal* [estêdâ], qui désigne la mèche recouverte de cire et enroulée en spirale dont on se sert, en Espagne, pour allumer les cierges dans les églises, un rat-de-cave. Les verbes *enrudillarse*, *ruvellarse* et *revullar* sont dérivés du mot *rudill*, *ruvell* [ruvél] Ma, *revull* [revúel] Si, «boucle de cheveux».



La chanson suivante a trait à ce phénomène:

«Com lo sembràvem, pluvia;  
per això es aigo-batut.  
Més valdria hagués jagut  
d'una cortana aquell dia.» (Ll)

«Lorsque nous le semions, il pleuvait; c'est pour cela qu'il est battu de la pluie (détrempé par la pluie). Il aurait mieux valu que j'eusse été au lit ce jour-là avec la fièvre quartaine».

Si la levée s'est effectuée en de bonnes conditions, si le départ a été favorable, on dit : *ei ha agut una bona anada* [ei a egút unę bõn ęnadę] Si, SJ. *Enguany hi ha agut una bona anada de blat* P, «le blé est bien parti cette année». A Manacor l'expression *hi ha agut molta anada enguany* se dit uniquement du pâturage, quand il y a beaucoup d'herbe.

Lorsque les jeunes pousses arrivent à cacher la terre, l'on dit : *es sementer verdetja* [ęt sęmentę vęrdęję] «la sole verdit». Si l'on entrevoit encore la terre sous la végétation, on dit, surtout si celle-ci est en retard : *es sementer terretja encara* [tętęję ęnkędrę] C, V, SM, P, SJ, Si Sas, Ma, «la sole est encore couleur de terre», ou *es sementer goretetja* [gõrętęję] Ll, «on voit le guéret». Il n'est cependant pas toujours heureux que la terre verdisse très tôt, il faut que tout arrive en son temps; en effet, comme on dit, *a Mallorca no hi sol haver dos maigs* [ę męlõrķę nõj sõl ęvę doz mãjs] «à Majorque il n'y a d'habitude qu'un seul mai», c'est-à-dire le blé n'épie qu'une seule fois.

A l'époque de la levée il y aura fréquemment dans une sole des parties qui devancent et d'autres qui s'attardent, pour une raison ou pour une autre. Pour exprimer cette levée inégale, on dit : *es sementer clapetja* [klępęję] Sas, SJ, P, ou *es sementer radoletja* [rędõlęję] Sas, SJ, «la sole présente des taches (*clapes* «taches», *radols* [rędõls] «petits circuits»), on voit la terre par endroits». Dans d'autres villages les termes *clapetjar* et *radoletjar* s'emploient, on le verra plus loin, pour désigner les inégalités de la moisson à une époque plus avancée de la végétation.

TALLAGE. — Lorsque le blé a trois ou quatre feuilles il commence à taller s'il n'est pas semé trop dru; de chaque collet sortent plusieurs rejets. Un pied à plusieurs talles se dit en majorquin

*un goix* [un gòc]. Taller se dit *goixar* [gocá]. *Un blat molt goixat, ben goixat* «un blé qui a tallé beaucoup». *Un goix treu molts d'uys* [tréu mol d'úis] «un pied donne naissance à beaucoup d'yeux». L'œil principal se dit *s'ui mestre* [súi mēstré] Si, ou *s'ui major* [súi mejó] SJ. De chaque œil sort une tige qui, les circonstances aidant, arrivera à monter en épi. Ces tiges sont désignées, par rapport au pied, de diverses manières : *un goix té molts de brins* [brins], partout, ou *té moltes cames* [kámēs] Sa, SJ, V peu us. Dans d'autres villages (P, Mo, Ll, C, Ma, Si), *cama* s'applique uniquement au talle de la fève; *branca* [bránkē] signifie partout un talle de fève.

Les rejets sortis du pied de la plante s'appellent également *esqueixos*, sing. *esqueix* : *aquest blat té bons esqueixos* [tē bōnz eskēps] Sas, SM, «ce blé a tallé beaucoup», *ei ha uns bons esqueixos* Si, SJ, quand le pied s'élargit à cause des nombreux talles. *Es blat està molt esqueixat, ben esqueixat* [eskēcát] Si, SJ, «le blé a tallé abondamment», se dit quand le blé est encore petit; plus tard on ne parle que d'un blé *goixat*. Le mot *esqueix* s'applique avec plus de propriété au talle du giroflier, qui se propage au moyen de drageons.

Beaucoup plus employé que *esqueix* est le mot *fiol* [fiól] Si, P (peu usité), C, Sas, V, SJ, SM, ou *fiolet* [fiolēt] P, qui désigne les rejets du collet de la plante quand ils sont encore petits. C'est pour ainsi dire le stade intermédiaire entre *s'uy* et *es bri*. Le terme *fiol* s'emploie à toute époque du tallage, mais il s'applique dans plusieurs villages (SJ, Si, P) de préférence aux rejets qui sortent du collet à la faveur d'une pluie tombée à propos, lorsque la tige principale est déjà sur le point d'épier. *Encara treu fiols* «le blé pousse encore de nouveaux jets». Ce tallage tardif peut être nuisible ou profitable, suivant les circonstances. Sans doute, il peut débilitier la grenaison en s'appropriant une partie des principes végétaux qui seraient nécessaires à la formation du grain. Mais aussi, si le temps est propice et que l'humidité ne fasse pas défaut, ces nouvelles tiges se développent très rapidement et arrivent à l'épiage en quinze jours. Une chose est certaine, c'est que, pour obtenir les gros rendements, il est indispensable que ces pousses tardives arrivent à maturité. Si elles sont entravées dans leur développement par le manque d'humidité elles formeront une sorte de sous-bois parmi les tiges qui ont atteint leur pleine croissance. Ce sous-bois s'appelle *es sota-blat* [et sòtēblát] Ma, «le sous-blé».

Lorsqu'un blé, qui est resté clair, espacé, commence à s'épaissir grâce au tallage, on dit : *es sembrat se gorneix* [sɛ ɡornɛɛ] SM, Si, P, *gurnéc* SJ] «l'emblavure se garnit», *es sembrat s'ha gornit* [ɡornít Ma, Si, *gurnit* C, P, SJ].

CROISSANCE. — Le chaume des céréales se dit *sa canya* [kányɛ]: *es sembrat ha posat bona canya*.

La racine se dit *sa rel* ou plutôt au pluriel *ses rels* [sɛr rɛls], les céréales ayant des racines fasciculées. *Es sembrat rela bé* (ou *fort*) [rɛlɛ bɛ—fɔrt] «l'emblavure s'enracine bien». *Es sembrat ha relat bé, està ben* (ou *molt*) *relat* [rɛlát ou ɛrɛlát] «a poussé de bonnes racines». *Es sembrat té bon relam* [rɛlám] «a de bonnes racines»; *es relam*, nom collectif, désigne l'ensemble des racines, cast. *raigambre*. A une époque avancée de la végétation les plantes peuvent, par un temps favorable — *per una bonança*—, émettre de nouvelles racines: *treu rels noves* [trɛu rɛl nɔvɛs]. C'est bon signe. A Sant Juan, on parle aussi d'une *rel d'es granar* [rɛl d'ɛz ɡrɛná] «la racine de la grenaison» qui pousserait après l'épiage et donnerait de la force à la tige. Mais je ne sais si ce n'est pas là une hérésie botanique, la grenaison étant précisément marquée par la cessation de l'activité radiculaire.

La croissance est à la merci du temps et surtout de l'humidité de la terre. Si celle-ci est en défaut la végétation se ralentit ou reste stationnaire, pour reprendre aussitôt à la première pluie. Il y a plusieurs manières d'exprimer une croissance subite. *Es sembrat ha pegat una (bona) crescuda* [krɛskúðɛ] «l'emblavure a fait une bonne croissance». *Es sembrat ha pegat una (bona) embestida* [ɛmbɛstíðɛ] «s'est lancée à fond de train»; *embestida* signifie, comme en castillan, proprement l'attaque d'une bête quand elle fonce sur quelque chose. Dans ces cas *es sembrat prem fort* [prɛm fɔrt] C, SJ, P, SM, Si Ll, «l'emblavure presse, serre fort». *Eu veven créixer, par que'l reguin* [ɛu vɛvɛn krɛɛɛ pár kɛl rɛgín] «on le voit croître, il semble qu'on l'arrose». Quand la végétation s'est ralentie quelque temps, par exemple parce que la céréale a souffert des gelées, et qu'elle reprenne de nouveau, on dit : *ara pren es tenre* [árɛ prɛn ɛs tɛnrɛ], *ara ha près es tenre* [á prɛz ɛs tɛnrɛ] Ma, SJ, P, Sas, Si, mot à mot «voici qu'elle prend, qu'elle a pris le tendre». *Es blat ha revengut* [rɛvɛngút] Si, «le blé est revenu à lui», *ha représ* [á rɛprɛs] Si, «a repris». La pousse tardive s'appelle

*sa brosta tardana* [bròstə tərðánə] P; mais c'est là un terme qui s'applique plutôt aux arbres qu'aux céréales.

Les gelées — *ses gelades* [səʃ ʒəladəs] — peuvent nuire beaucoup aux céréales, mais d'ordinaire elles ne font que ralentir la croissance. Elles ne se présentent d'ailleurs à Majorque que dans des terres particulièrement gélives; dans la plus grande partie de l'île il est rare que la température descende à zéro. Les signes extérieurs qu'offre un blé qui a souffert du gel sont les feuilles brouïes et roussies à la base du chaume. On dit alors que *es sembrat duu calça* [dú kálsə] C, ou *treu calceta* [kəlsətə] P, «d'emblavure porte chaussettes». Ou bien on dit, plus généralement, *es sembrat rostoiëtja* [ròstəwéjje] Si, SJ, P, «prend couleur d'éteule». Mais ce n'est souvent là que demi-mal. A Majorque on a l'habitude de dire que pour que le blé se fasse vigoureux il faut qu'il *rostoiëtja* trois fois — *es blat ha de rostoiëtjar tres vegades per esser bo* Si, SJ—, car ce contre-temps momentané l'oblige à taller et à s'épaissir. Dans d'autres villages (SM, Ma) le terme *rostoiëtjar* s'emploie surtout quand les chaumes et les feuilles prennent prématurément un teint jaune maladif : *es sembrat rostoiëtja*. On dit dans le même sens : *es sembrat paiëtja* [pə'èjje Ll, Sas, pèjje C] ou *es sembrat paioletja* [pəioléjje] Ll, «la moisson prend couleur de paille». Cela arrive, plus qu'au blé, à l'orge, et ce n'est pas précisément mauvais signe : *ets ordis rostoiëtgen* ou *paiëtgen*.— Parfois la couleur que prennent les feuilles par suite des gelées, tire sur le violet : *aquest blat es morat* [əkəd blət əz morát] SJ, «ce blé est violet»; on dit que *es blat morat umpl es sac* SJ, «le blé violet remplit le sac, fait les sacs pleins».

D'une céréale vigoureuse, qui vient bien, on dit, à toute époque de la végétation, que *duu bona tòria*. *Es blat duu bona* (moins *molta*) *tòria* [əz blád du bònə tòri SJ, Mo, Ma, SM, C, Ll, V, Sa, tòriə P], ou seulement *duu tòria*.<sup>1</sup> Cette expression est très usitée en parlant des céréales, mais s'applique également aux arbres, aux animaux ou même aux hommes qui ont de la vigueur, de la santé. On dit aussi beaucoup des céréales avec le même sens : *es sembrat duu malici* [du məlisi] SJ, Ma, Si, Sas, proprement «la moisson a de la malice». *En duu de malici aquell blat!* «comme il est vigoureux, ce blé-là!»

Parfois, la croissance excessive a pour effet la presque disparition

1. Le contraire : *enguany du mala tòria* [tòri] Ll.

des feuilles. On dit alors à l'époque de la moisson : *aquest blat s'es esporgat* [ɛspɔrgát] Ll, «ce blé s'est purgé». S'il s'agit de fèves, on dit que *ses javes s'arromangen* [sɛrɔmángen] Ll, qu'elles «se retroussent».

Si le blé croît avec une belle vigueur, il prendra en mars ou avril, de vert clair qu'il était, un teint vert très foncé. On dit alors : *es blat va blau* [ɛz bláá vá bláú] SM, Sas, P, Si, C, Ll, Ma, «de blé va bleu». *Que hi va de blau aquest blat!* «comme il va bleu, ce blé-ci!» *Vaia un blau que duu!* «quel bleu il a pris!» On dit aussi, en renchérisant : *es blat vá negre* [vá nɛgrɛ] Ll, «de blé va noir». De même : *es blat blavetja* [blɛvɛtʃɛ] Si, Sas, «le blé bleuit». Pour donner plus de force à l'expression on dit souvent : *aquest blat es blau* ou *blavetja com la paumella* [ɛkɛd bláá ɛz bláú, blɛvɛtʃɛ kóm lɛ pɛumɛlɛ] Sas, Si; la *paumella* est une plante d'un vert très foncé. Ce qualificatif de *bleu* en parlant du blé peut surprendre au premier abord; mais il n'est pas trop mal appliqué. Un champ de blé très vert prend réellement au soleil un teint bleuâtre. Il faut dire aussi que le *blau* majorquin n'a pas un sens aussi étroitement défini que le *bleu* français.

A une époque plus avancée que celle du *bleuissement*, quand les tiges proprement dites ont presque atteint leur hauteur définitive, on se sert d'un autre terme pour indiquer la vigueur, la belle venue du blé ou des céréales en général : *hi ha mesa* [ɛi á mɛzɛ]. Ce mot de *mesa*, du latin *mensa*, s'employait évidemment, à l'origine, pour dire que la moisson couvrait bien le champ de façon à former comme une table. Ce sens primitif se reconnaît encore dans des expressions comme *hi ha una mesa de blat* C, V, «il y a un blé vigoureux, dru»; *una bona mesa de blat* SJ, Ll, SM, Ma (peu usité), «une belle moisson de blé»; *ja hi ha mesa* [jái á mɛzɛ] C, «la moisson se fait déjà drue»; *s'hi posa mesa* [si pɔzɛ mɛzɛ] Ll, id.; *no hi haura molta (de) mesa enguany* SJ, C, «cette année la moisson sera peu abondante». De là *mesa* a passé au sens de «vigueur, exubérance», ce qui paraît être l'acception qu'on lui donne le plus fréquemment aujourd'hui. On dit *es sembrat duu mesa* au même sens que *es sembrat duu forsa* «a de la force». *Es blat duu bona (ou molta) mesa* Sa, Ll, P, Sas, Si, «le blé a de la vigueur, est exubérant». De *mesa* on a formé avec le préfixe augmentatif *re-*, si fréquent en castillan et en catalan, le mot *remesa* : *ei ha una remesa de blat* [ɛi á unɛ rɛmɛzɛ dɛ blát] SM, Sas, «il y a un blé exubérant, dru, vigoureux»; *saps quina remesa n'hi ha!* «il faudrait voir quelle moisson il y a!»

On applique aussi parfois aux céréales l'expression *dur esponera* : *aquest blat duu molta esponera* [əkéd blád du mólt ɛspónère] Ll, Sas, «ce blé a beaucoup de vigueur; ce terme s'emploie cependant le plus souvent en parlant des arbres fruitiers ou de la vigne.

Quand un champ porte une belle moisson on dit : *aquest sementer s'ha carregat un bon viatge* «cette sole est chargée d'une bonne voie», ou bien *en aquest bocí hi ha un bon carruatge* [um bôn kɛɾuáʃɛ] Si, SJ, P, SM, Sas, «il y a une bonne chargée dans cette pièce-ci; *tens un bon carruatge enguany* «tu as une belle moisson cette année» (avant de la couper). Même sens : *hi ha blat a bofetades* [ɛ bufɛtáðɛs] SM, proprement «il y a du blé à gifles».

Une moisson abondante de blé sur pied s'appelle *una blatera* [blɛtère] SM, Sas, Si, Mo, SJ, P, etc., *bladera* [blɛdère] Ll. Ce terme s'emploie approximativement de l'épiage à la coupe. *Hi ha una bona* (ou *gran*) *blatera* «il y a une moisson abondante de blé». *Hi ha blatera* Sas, «la moisson est abondante». *Vaia una blatera que hi ha en aquest sementer!* «quelle belle récolte il y a dans cette sole!» Le mot *blatera* se réfère uniquement à l'aspect extérieur de la moisson; le champ est très peuplé et les tiges sont très hautes et vigoureuses. Mais quelquefois les apparences sont trompeuses. Il peut arriver que la grenaison soit imparfaite et l'on s'apercevra à l'aire que la récolte de la *blatera* ne rend pas au boisseau autant qu'on s'y attendait.— Si les tiges du blé sont très fortes et clairsemées, on dit : *es blat es coma un canyar* [kɛɾuá] SM, «le blé est comme une roselière». De même : *una civada coma canyar* Si.

Un champ d'avoine s'appelle *un civadar* [sivédá] Ma, SM, Ll, P, etc., ou *civader* [sivédɛ] SJ (et par métathèse *sivɛvɛ ib.*). Ces termes paraissent s'employer le plus souvent avec le qualificatif *bon* : *vaia un bon civadar* «quel beau champ d'avoine». Pour donner l'idée du *nec plus ultra* en fait d'avoine on dit : *una civadassa de tronc vermèi* [únɛ sivédásɛ dɛ trõn vɛrmɛi] Si, «une avoine de tronc rouge».

Une grande étendue de blé d'un seul tenant, soit d'une seule propriété, soit de plusieurs propriétés voisines, se dit *un telebam de blat* [tɛlɛbám (ou-bàn) dɛ blát] Ma, Ll, C, *telabanc* [tɛlɛbáɲk] SM, P, *telabant* [tɛlɛbánt] SJ, *telaban* [tɛlɛbán sic] Si, *telamany* [tɛlɛmánɲ] Sas.— On dit souvent *una vela de blat* [vɛlɛ dɛ bblát] Si, Ma, P, lorsque le champ a la forme d'une voile latine : *per aquí hi ha una gran vela de blat bo*.

Lorsque les tiges ont toutes atteint une égale hauteur et que le champ présente un aspect uni, on dit : *es sembrat ha igualat* [á igwéldát] «l'emblavure s'est nivelée», *pareix que han passat sa rasadora* [peréi kám pásat sé rəzədóre] «il semble qu'on a passé l'arasoir»; ou *pareix una rasadora* SM, ou *està com una rasadora*.<sup>1</sup> On dit aussi: *es blat* ou *es sementer es molt cabalós* [kəbélós] SM, ou *molt cabalenc* [mól kəbélénk] P, «le blé ou la sole est très unie». Inversement, *es sementer fa alts i baixos* [fá díz i báçs] SJ, «la sole est de hauteur irrégulière».

Cette irrégularité peut se présenter de diverses manières. Nous avons déjà parlé de celles qui résultent d'un semis inégal.

On observe fréquemment une touffe plus épaisse et plus haute que le reste du champ à l'emplacement d'un *formiguer* ou d'un tas de fumier. Cette touffe, de forme circulaire et de peu d'étendue, se dit *un boldró* [boldró]. *Es sembrat fa boldrons*. *Es sembrat boldronetja* [boldronejje] P, SM, SJ, Sas, *boldretja* [boldrèjje] C, «l'emblavure présente des touffes». Les touffes un peu plus grandes que les *boldrons* se disent parfois *radols* [rədóls]. *Es blat va a radols* = *es blat radoletja* [rədolèjje] SM. Au même sens : *es blat clapetja* [kləpèjje] Si, SM, Ma, Ll, «le champ de blé est tacheté, touffu». Ces mots *radoletjar* et *clapetjar*, dont nous avons déjà vu une autre application à la levée, n'impliquent pas exclusivement des inégalités dans la hauteur des plantes, mais se disent également par exemple quand quelques parties du champ ont une couleur plus verte, plus belle que les autres. Ils s'emploient surtout au commencement d'avril, lorsqu'on voit la bonne terre se détacher de la terre maigre. A cette époque on voit d'un simple coup d'œil sur la moisson les différences de qualité des terrains. C'est au moment où l'épi va sortir de son fourreau que se fait ce départ des bons sols d'avec les mauvais. Les paysans répètent un dicton qui exprime bien cette idée : *es dia de Sant Gregori es sembrat tira consei* «le jour de la Saint-Grégoire (de Nysse — 9 mars) l'emblavure prend conseil». La meilleure terre d'une sole se trouve habituellement dans les dépressions — *es comallars* — et s'appelle, si elle est arrondie et de peu d'étendue, *es cocons*

1. A une époque avancée de la croissance on voit quelquefois dans un champ très uni les épis s'incliner tous dans le même sens de manière à se reposer les uns sur les autres. C'est ce qu'on dit : *es blat fa tauladeta* C, diminutif de *taulada*, «toit de tuiles».

[*es kokòns*]. *Un cocó de terra bona* = *un clot de terra bona*. On dit aussi, par extension, *un cocó de blat* [*un kokó de blat*] Mo, V, SM, Sas, Ll, en parlant du blé vigoureux qui croît dans un tel endroit. Au même sens : *un renyó de blat* [*renó de blat*] SM, proprement «un rognon de blé».

*Boldró, radol, renyó, cocó* se réfèrent tous, comme nous l'avons dit, à de petits morceaux de terre plus ou moins arrondis. S'il y a dans une sole une partie un peu plus considérable — peu importe qu'elle soit arrondie ou allongée — qui se fait remarquer par sa moisson plus drue, plus vigoureuse, épiant et grenant avec plus de régularité que celle du reste de la sole, on l'appelle *un veral* [*um verál*] : *un veral de sembrat, de blat* Sas, Si, V, Mo, Ma (SJ *verál*). *Es blat ja verals* «il y a des bandes plus vigoureuses que les autres». Les *verals* se présentent surtout dans les enfoncements ou dans des terrains où abonde la bonne argile qui résiste bien à la sécheresse.

EPIAGE — FLORAISON. — Lorsque le chaume proprement dit a atteint sa plus grande hauteur et qu'il a poussé sa dernière feuille — *ja està a sa darrera fulla* —, l'épi se constitue dans la gaine formée par le pétiole de cette feuille. Quand on commence à apercevoir le renflement du pétiole qui indique l'épi naissant, l'on dit : *es sembrat està ventreiat* [*ventreiat* ou *eventreiat*] Mo, C, P, SM, SJ, Ll, Si, Sas, ou *es sembrat està emventreiat* [*emventreiat*] Ma, Sa, V, «l'emblavure est enceinte». *Ara ventreia* [*aré ventreia*] Ll, *comença a ventreiar* [*komèns é ventreia*] P, Ll, C, «commence à prendre du ventre». A cette époque la moisson est extrêmement fragile, la tige se casse au moindre attouchement, mais aussitôt épiée elle recouvre sa force de résistance.

Puis *es sembrat treu s'espiga* [*trèu s'espiga*] «l'épi sort». *Es blat espiga, està espigat* [*espigat*] «le blé épie, a épié». Quand on commence à entrevoir quelques épis sans que l'épiage soit général encore, on dit : *ja espigotetja* [*ja spigotetja*], *ja comensa a espigotetjar* [*espigotetja*], *es blat està mig espigotetjant* [*mig espigotetjant*], *ei ha brins qui espigotetgen* «il y a des tiges qui commencent à laisser voir l'épi».

Si le temps est contraire et surtout si la sécheresse a été trop prolongée, l'épi a de la peine à se dégager de son enveloppe et quelquefois il y reste. Dans ce dernier cas on dit : *s'espiga ha quedat* (ou *quedada*) *dins es coure* Mo, Ll, V, SJ, Sas, SM, Si, Ma, P, Sa, ou



*s'espiga ha quedat dins sa calota* [dín sɛ kɛlòtɛ] C, «l'épi est resté dans le fourreau». *Es coure* (comme *sa calota*), c'est la gaine que forme autour de l'épi naissant le pétiole de la dernière feuille. *Es sembrat està ventreiat, té s'espiga dins es coure. S'espiga ha sortit de dins es coure* «le blé a épié».

On dit aussi lorsque l'épi n'a pu arriver à sortir de l'enveloppe: *s'espiga* (ou *es blat*) *grana dins es coure* [gránɛ dínz ɛs kòurɛ] «l'épi (ou le blé) grène dans le fourreau». Mais c'est là une façon de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Tant qu'il reste enfermé dans le fourreau l'épi ne pourra grener, la fécondation ne pouvant avoir lieu. Il suffit pourtant que le fourreau s'entr'ouvre un peu et donne passage à la barbe de l'épi, pour que le pollen puisse pénétrer et déterminer la fructification tout au moins d'une partie de l'épi. De toute façon, une telle grenaison sera toujours imparfaite. On prétend que l'orge arrive quelquefois à grener de cette manière, mais que le blé est plus difficile. Autre expression : *aquest terreno grana dins es coure*, mot à mot «ce terrain grène dans le fourreau», c'est-à-dire ce terrain a la grenaison assurée puisqu'il fait grener l'épi même dans le fourreau.

Après l'épiage *es sembrat treu es coll* [trɛu ɛs kòl] ou *posa coll* [pòzɛ kòl], proprement «l'emblavure développe du cou». *Es coll* est la partie de la tige qui va de la naissance de l'épi à la dernière feuille du chaume; il peut atteindre jusqu'à deux ou deux emfans et demi de long. On emploie aussi le verbe *collar* [kòlɔ] : *es sembrat colla* [kòlɛ] P, Ll, Sa, C, Mo. *Es sembrat ha collat molt* = *es sembrat ha tret un bon coll* = *es sembrat ha posat bon* (ou *molt de*) *coll* «l'emblavure a développé un bon cou». On dit, en exagérant: *ha posat tant de coll coma soca* [tán dɛ kòl kòmɛ sòkɛ] SJ, «elle a développé autant de cou que de tronc».

Dès que le *cou* est arrivé à son complet développement, et à peu près quinze jours après l'épiage, vient la floraison. *Es blat se posa en flor* [sɛ pòz ɛm flò] «le blé entre en fleur», *està en flor* «est en fleur», *surt de flor* [súrd dɛ flò] «sort de fleur». *Porgar sa flor* [pòrgá sɛ flò] «jeter la fleur». On dit qu'entre l'entrée en fleur et la défloraison, il ne se passe que vingt-quatre heures. Une pluie tombée au moment où la floraison bat son plein fait beaucoup de mal; elle empêche la fécondation en entraînant ou mouillant le pollen. Par suite de la coulure des fleurs il y aura beaucoup de grains vides.

**GRENAISON.** — Lorsque le blé (ou n'importe quelle autre céréale) a terminé sa croissance et qu'il s'apprête à former le grain, on dit que *es blat es ple* [ɛs plɛ] Ma, C, V, SM,<sup>1</sup> «le blé est plein», c'est-à-dire qu'il est prêt à entrer dans la phase définitive, la grenaison.

*Granar* [grɛnɔ, prés. grɛnɛ] «grener». *Es granar* «la grenaison». *Es blat grana bé enguany* «le blé grène bien cette année». *Un blat ben granat, mal granat, molt granat, poc granat* «un blé qui a bien, mal grené». *Madurar* [mɛdurá] «mûrir». *Congriar es gra* [kɔŋgrɪá, kuŋgrɪá z grá] «constituer, former le grain». — On dit aussi d'une moisson qui a bien grené : *es sembrat ha capitat bé* [kɛpitád bɛ] Ll, Si, Ma, *es blat capita bé* «le blé achève bien». Lorsque, au contraire, la grenaison a été incomplète et que les javelles contiennent peu de grain, on dit : *es sembrat no es tou* [tɔu], *no ha tovat* [továt] V, expressions qui appartiennent plus proprement à la panification (*es pa es tou* «la pâte a levé»).

A l'époque de la montée en graine le blé veut peu d'humidité et des vents frais — *vents frescs* [vɛn frɛts] —, qui sont les vents de mer. La pluie, la chaleur concentrée, étouffante et les vents qui ont eu le temps de s'échauffer en passant sur la terre sont très contraires à la bonne grenaison.

Les terres où la moisson grène bien et sûrement se disent *terres granadores* [tɛrɛz grɛnɔdɔrɛs] Si, Ma, SJ, P, *terrenos granadors* [tɛrɛnoz grɛnɔdɔs] ib., *terres granadivoles* [tɛrɛs grɛnɔdivolɛs] Sas.

Cette propriété de la terre ne dépend pas uniquement de sa qualité intrinsèque; elle implique aussi que la moisson y est exposée aux vents frais. Il faut que ce soit *una terra fresca* [tɛrɛ frɛskɛ] «une terre fraîche». Le contraire d'une terre fraîche est *una terra calivosa* [kɛlivozɛ] Si, Sas, «terre chaude», située généralement dans une dépression de terrain ou à l'abri d'une colline ou d'une maison. L'air ne s'y renouvelant pas, une telle terre favorise l'échaudage ou la maturation précipitée de la moisson.

Avec la grenaison coïncide le changement de couleur des tiges et des feuilles. *Es sembrat comença a prendre color* [prɛndɛ kɔlɔ] «la moisson commence à prendre couleur, à jaunir». *Es blat pren bon color* [prɛm bɔn kɔlɔ] ou *pren bon groc* [prɛm bɔn grɔk] «le blé prend

1. Dans d'autres villages (Ll, Sas, Si, Mo, V) cette expression s'emploie quand la grenaison est achevée, et que l'épi est plein.

une belle couleur, un beau jaune». *Es blat té un color d'or* [tè un kólé dʒ] «le blé a une belle couleur jaune d'or». Cette dernière expression se dit très souvent quand le blé présente uniformément un jaune intense, ce qui est signe qu'il grène bien. On dit aussi *es blat groguetja* [grogueʃje] C, Si, SJ, «le blé jaunit». Seulement ce terme s'emploie dans plusieurs villages (P, Ll, SM) pour désigner un jaunissement maladif produit par l'excessive sécheresse ou par une insolation trop intense. *Aquest blat groguetja* «ce blé jaunit faute de sève». Au lieu d'être bon signe, c'est l'indice d'un blé chétif, malingre, qui grènera imparfaitement. Au même sens : *es blat pren es groc* V, ou *torna ros* [tórne rós] V, ou *té mal color*.

GRAIN. EPI. — *Es gra* [ɛz grá] «le grain»; diminutif *granó* [grəno].

Un grain fourni, plein, renflé, qui a achevé sa maturation, se dit *un gra complit* [komplit Ma, Si, kumplit autres villages] «un grain accompli». *Es blat té es gra ben* (ou *molt*) *complit* «le blé a le grain plein, bien mûri». Par extension, on applique le terme de *complit* à la céréale même qui présente le grain en de telles conditions : *aquest blat es molt complit, un blat complit* V, Mo, C, Ll.

Pour désigner un grain gros, nourri, on se sert aussi très fréquemment de comparaisons telles que : *hi ha un gra coma pinyons* [un grá kòmɛ piɲóns] Sas, Ma, V, Mo, C, Ll, P, SJ, SM, «il y a un grain comme des pignons», *un blat coma pinyons, no pot passar per s'erer* ib., «un blé gros comme des pignons, il ne passe pas au crible»; ou *es blat té uns grans coma prunyons* [pruɲóns] Si, «comme les noyaux des prunes sauvages»; ou bien, en renchérissant davantage : *un gra coma ciurons* [un grá kòmɛ siuróns] SM, SJ, Si, V, «un grain gros comme des pois chiches».

Quand le blé a grené imparfaitement, le grain reste aplati, dégonflé et l'enveloppe ne renferme presque pas d'amande. Les paysans appellent de tels grains *llengos d'auzell* [lɛngoz deʒel] P, SJ, Si, Ma, *duysé!*, *llengos de niu*<sup>1</sup> [lɛngoz de niu] Sas, Ll, «langues d'oiseau», ou *llenguetes d'auzell* [lɛngɛtɛz duysé!] Mo, V, «languettes d'oiseau», ou *llengos de serp* [lɛngoz de sɛrɓ] SM, «langues de serpent». *Enguany es blat es llengos d'auzell, de niu. Uns grans coma llengos d'auzell*. On dit même simplement *llengos* : *ei ha moltes llengos en-*

1. *Niu* «nid» a pris, à Lluçmajor et à Sanselles, le sens d'«oiseau».

*guany* Mo, «il y a beaucoup de *langues* cette année, beaucoup de grains incomplets», *tot sera segó* [tót sɛɾá sɛgó] Si, «tout sera son».

Le grain perdra au grenier un peu de son volume et de son poids, surtout si la moisson a été coupée un peu sur le vert. On dit alors: *es gra minva* [ɛz grá mímvə] V, Mo, «le grain diminue», ou, plus encore, *es gra purga* [púɾgə] V, P, Mo, Ll, «le grain se purge»; *un blat minvat* [mimvát] «un blé retrait».

*S'espiga* [s'ɛspíɣɛ] «l'épi». Pour désigner l'ensemble des épis dans un champ on emploie le mot collectif *espigam*: *aquest sementer té bon espigam* [ɛkét sɛmɛnté té bɔn ɛspíɣám] SM, P, SJ, Si, Sas, Ma, V, Mo, Ll, «cette sole a de bons épis». *Vaia un espigam que té, aquets blat!* = *quin espigam que té!* «quels épis il a ce blé!» A Santanyí on dit, avec le même sens: *aquest sementer té bona espigada* [ɛspíɣáðə], terme qui, dans les autres villages, reçoit une autre acception, comme nous verrons au chapitre du battage. Au sens de *bon espigam* on dit aussi: *bon cap d'espiga* [bɔn káp (káp) d'ɛspíɣɛ] SM, Sas, proprement «bonne tête d'épi»: *aquest sementer té bon cap d'espiga, hi ha un bon cap d'espiga*.

Un épi rempli, complet, se dit *una espiga plena* [ɛspíɣɛ plɛnɛ]. S'il est exceptionnellement fourni et gros, on se sert très souvent de cette expression: *unes espigues com es puny* [kɔm ɛs púnɪ] Si, Sas, P, *un espigam com es puny* «des épis comme le poing». Et le paysan, en disant cela, montre un poing, fort comme une tête de maillet. On dit aussi, par renchérissement: *una espiga coma cap de gatet* [kɔmɛ káp (kád) dɛ ɣɛtɛt] Sas, «un épi comme une tête de chat», *una espigota com un busqueret* [buskɛɾɛt] Ma, Si, «comme une fauvette».

Un épi complet, à grains très nourris, s'ouvre, s'élargit, en raison même de sa plénitude; les épillets s'écartent, ne trouvant plus assez de place le long de l'axe. On dit en parlant de tels épis: *ses espigues tenen* (ou *duen*) *bons queixals* «les épis ont de bonnes mâche lières», *es gra li boteix* [ɛz grá lí bɔtɛɛ] Sas, «le grain rebondit».

Un épi plein d'un côté et vide de l'autre, pour avoir été piqué d'un ver ou d'un insecte, et par suite de cette inégalité, courbé en deux, s'appelle *una espiga bifa* [ɛspíɣɛ bífɛ] SJ, Si, Sas; *bif* se dit de celui qui a la mâchoire ou la lèvre inférieure plus avancée que la supérieure (cast. *befo*, *belfo*).

A la base de l'épi on verra souvent une partie de la râpe nue, non garnie de grains et présentant des rugosités là où les pédoncules

des épillets devraient s'attacher. Cette partie de l'épi s'appelle *es braguer* [brɛgɛ] Mo, C, Sa, Ll, Ma, V (peu usité), P, SJ, Si, SM, proprement «le pis, la mamelle». C'est surtout l'orge hâtive qui a du *braguer*. *S'ordi ha posat molt de braguer* «l'épi d'orge est assez dégarni à la base». *Tot es braguer!* [tot ɛz brɛgɛ] «il n'y a que la râpe nue!»

Les grains vides de l'épi, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas noué, dont la fleur a avorté, s'appellent *ses caixes buides* [sɛs káçɛz biúðɛs] SM, Si, Mo, Ma, V, C, Sa, Ll, P, SJ, «des boîtes vides». (*Sa caixa* [sɛ káçɛ] est l'enveloppe double des épillets, la glume et la glumelle, ce qui après le battage sera la balle). *Aquest blat té moltes caixes buides* «ce blé a beaucoup de grains avortés». *S'espiga té caixes buides* «l'épi a des grains vides». *Hi ha caixes buides*. Nous avons déjà dit qu'une pluie intempestive à l'époque de la floraison compromet la fructification, et que, par la coulure des fleurs, il résulte beaucoup de grains vides.

Un épi incomplet, avec des grains vides et du *braguer*, s'appelle *una espiga minva* (adj.) [un ɛspígɛ mimvɛ] Ma, Si, P. On dit aussi *s'espiga minva*, *ha mimvat* (verbe) SM, C, *vimva* [vimvɛ] Sa (les vieilles gens prononcent seuls ainsi, les jeunes disent *mimva*), lorsque, coupé trop tôt, il perd de son volume après la moisson.

L'épi de l'avoine s'appelle *es reim* [ɛr rɛim P, SJ, SM, C, Mo, Ma, V, Ll, rɛim Si, Sas], proprement «grappe de raisin». *Sa civada té bon rem* «l'avoine a de bons épis», *posa bon reim* «développe de bons épis». *Sa civada reima* [sɛ sivádɛ rɛimɛ P, SJ, Mo, Ma, V, rɛmɛ Si] «l'avoine épie». *Ara està reimada sa civada* «voici que l'avoine est montée en épi».

La barbe de l'épi se dit *s'aresta* [sɛrɛstɛ]. Certaines variétés de blé jettent la barbe à la complète maturation; c'est signe qu'elles ont bien grené. *Aquest blat ha perdut s'aresta de* (ou *per*) *ben granat* «ce blé a perdu la barbe, tellement il est bien grené». *Es blat no té aresta de granat que està*. On dit aussi d'un blé bien mûri qui a jeté la barbe *un blat sense serra* [um blát sɛnsɛ sɛrɛ] SM, «un blé sans soies». *Hi ha un blat sense aresta!* «il y a là un blé sans barbe, tout ce qu'il y a de meilleur». La barbe d'autres variétés de blé noircit à la maturité; c'est également excellent signe. *Un espigam d'aresta negra* [ɛspígám d ɛrɛstɛ nɛgrɛ] Si, Sas, «des épis de barbe noire», c'est-à-dire bien nourris, de première qualité. *Es blat negretja* [nɛgrɛtʃɛ] Si, «le blé noircit», indice de bonne grenaison.

ÉGREPAGE.—Si le blé et l'orge sont laissés trop longtemps sur pied après la maturation et arrivent à se dessécher, les épis se détachent très facilement de la tige et tombent par terre, en particulier au moment de la coupe. Cela se dit *es blat, s'ordi s'escapolla* [s ɛskɛpɔlə] SJ, Si, Ma, P, SM, C, Ll, Sa, Mo, *s'escapulla* [s ɛskɛpúlə] V. *Escapollarse* [ɛskɛpɔlarsɛ, -lɛrsɛ] Ma, Sa, Si, *ɛskɛpɔlarsɛ, -lɛrsɛ* SJ, P, V, Mo] «s'égrener», dérivé de *capoll* [kɛpól], qui, d'après certaines explications (Sa, Mo), serait l'extrémité de la tige où s'attache l'épi; mais ce terme ne nous paraît guère employé. *S'escapollar* se manifeste, le plus souvent, par la chute de l'épi entier qui se brise au *braguer*; quelquefois ce n'est que la moitié supérieure de l'épi qui tombe, en se cassant au milieu de l'axe. Dans ce dernier cas on dit aussi, à Llucmajor, que *es blat s'escabota* [ɛskɛbòtɛ] «le blé s'étête».

Les épis tombés à terre par suite de l'égrepage se disent *s'escapollat* [ɛskɛpólát] Si. *Hi ha molt d'escapollat*, disent les glaneuses. *Convé segar-ho prest, si no hi haurà molt d'escapollat* «il convient de le couper promptement, sinon il y aura beaucoup d'épis tombés». — C'est surtout l'orge qui est sujette à l'égrepage, aussi a-t-on l'habitude de la couper le matin sous la rosée, quand les tiges ont encore une certaine souplesse. *Nocte leves melius stipulæ... tondentur* (Géorgiques, I, 289).

VERSE. — *Es blat s'ajeu* [sɛjɛu] «le blé verse»; *blat ajagut* [blát ɛjɛgút] «blé versé». Un degré accentué de la verse est indiqué par l'expression *blat ajassat* [ɛjɛsát] «blé affaissé». Une petite étendue versée au milieu de la moisson droite se dit *un jasseró* [un jɛsɛrɔ] Si, V, P, SJ, SM, *un ajasseró* [un ɛjɛsɛrɔ] Ma. Les *jasserons* correspondent le plus souvent à ce qu'on appelle les *boldrons* dans la moisson en herbe, les touffes drues et élevées qui poussent sur l'emplacement d'un *formiguer* et qui sont particulièrement exposées à la verse à cause de leur poids. *Es blat fa jasserons* [jɛsɛrɔns] «le blé est versé par endroits». Le *jasseró* peut être dû également à un animal qui, en se couchant, aplatit la moisson. Si le blé a été couché à plat par la pluie ou pour d'autres causes, on dit *es blat fa llitera* [já litɛrɛ] V, C, Ll, SM, Sas, Ma, «le blé fait litière»; *tot és una llitera, tot està fet una llitera* «tout le champ s'est couché à plat».

Les paysans répètent souvent le proverbe *es blat agegut aixeca l'amo* [ɛz blat ɛjɛgút ɛɛkɛ lámɔ] «blé couché relève le fermier», c'est-

à-dire le blé versé promet de bons rendements; aussi : *blat agegut alça es cap a l'amo*, «relève la tête du fermier». Cela s'entend quand le blé a attendu la maturité complète pour se coucher sous le poids même de ses épis.

Le blé *fait litière* lorsque tout est versé dans un même sens. Si la moisson s'est couchée dans tous les sens, si elle s'est complètement mêlée, enchevêtrée, on se sert d'autres expressions. *Es blat està a revexins* [està (ε) řevçins] P, SM, Ma, Si, C, Ll, *es blat fa revexins* ib., «le blé tourbillonne». *Es blat està revexinat* [řevçindt] P, SM, C, «le blé tourbillonne». *Es blat està a revessos* [ε řevésos] SJ, SM, *fa revessos* C «versé de-ci de-là». *Es blat està teixit* [teçtt] Sas, «est enchevêtré», proprement «tissé», *tot és un teixit* Ll, «tout est un tissu»; *es blat està embuiat* [embuidt] «est emmêlé». Dans un champ versé en tous sens on verra toujours des tiges qui se maintiennent à demi droites en se soutenant mutuellement de façon à former une espèce de tente. Les paysans ne manquent pas de termes non plus pour désigner cette particularité. *Es blat fa barraques* [já bęřákęs] SJ, «le blé fait des baraques»; *es blat està barracanat*<sup>1</sup> [està (ε) bęřękęndt] SJ, SM (très usité). Ou bien : *es sembrat està a gal·liners* [està (ε) gęllinęs] Si (très usité), ou *fa gal·liners* «la moisson fait des poulaillers».<sup>2</sup>

«N'es sementer de Meià  
es sembrat se fa gal·liners,  
i per es serrals n'hi ha més,  
germans, que per es comellar.» (Sineu)

«Dans la sole de Meyà, le blé croît en poulaillers, et sur les coteaux il y a davantage, mes frères, que dans la combe.»

On voit parfois un blé, versé jeune encore, se redresser en recouvrant ses forces; ses tiges viennent à former angle, les deux premiers nœuds demeurant à terre et le reste se dressant en l'air. Cela se dit *es blat està de colzo* [està de kólzo] P, SJ, Si, Sas, Ma, Ll, V, C, *es blat fa colzo* SM, «le blé est accoudé, s'est redressé sur ses coudes». C'est en général un bon signe de vitalité; un tel blé mûrira bien.

La verse est toujours due au manque de résistance dans le pied

1. Dérivé de *barraca* probablement sous l'influence de *barragana* «cubicine».

2. On fait souvent à Majorque des poulaillers dans le champ avec quelques branches de pin réunies en forme de tente.

des tiges, à quoi s'ajoutent les causes occasionnelles du vent, de la pluie, de la grêle, etc. Quelquefois, cependant, la moisson verse uniquement par l'étiollement du pied sans qu'aucune de ces dernières causes n'intervienne. Le semis trop dru donne naissance à des pieds étiolés. Quand les tiges s'abattent parce que le dernier nœud cède sous leur poids, on dit que *es blat s'estraya* [ɛz blát sɛstrájɛ SM, ou que *es blat s'esbraona*<sup>1</sup> [sɛzbrɛvónɛ] Ma.

Dans la plupart des variétés de blé l'épi s'incline plus ou moins à la maturité pour former avec la tige le *cou d'oie*, en particulier si la coupe est retardée. On dit alors que *es blat està coll tort* [kól tórt] C, Ma, SJ, «le blé a le cou recourbé», *es blat té es coll tombat* ou *es bla tja esquena de teula* [ɛskɛnɛ dɛ tɛúlɛ] SM, «le blé fait dos de tuile», c'est-à-dire se recourbe. Ou bien : *es blat ja torna beato* [tórɛɛ bɛjáo] Ma, «le blé se fait déjà bigot», *es blat ja coll de beata* [kól dɛ bɛ'átɛ] Sas, «le blé fait cou de bigote», prend des airs de bigote à la tête penchée. *Hauras de tomar aqueix ordi, perquè ja torna beato* «tu devrais couper cette orge, elle commence à se faire bigote».

Parfois aussi toute la tige se penche sous le poids de l'épi, sans cependant se coucher, lorsque celui-ci s'est fait lourd et grenu. C'est le meilleur blé, le plus fourni, le mieux grené. *Es blat està de cantell* [ɛstá dɛ kɛntɛl] P, V, Ma, Si, SJ, SM, «le blé est de chant, mi-versé», *es blat va* (ou *està*) *de caire* [dɛ káirɛ] Mo, V, SM, même sens. — Si cette courbure des tiges (de celles de l'orge en particulier) s'exagère et que les épis arrivent presque à toucher la terre, sans qu'il y ait verse, on dit : *s'ordi està amb sos morros per sa terra* [ɛn sɔz mórɔs pɛr sɛ tɛrɛ] SJ, P, C, «avec le museau par terre», *s'ordi està amb so coll per sa terra* ou *per en terra* Si, V, «avec le cou par terre». Alors *passa de segador* «l'orge est plus que mûre pour la coupe».

*Es blat ja es segador* [sɛgɛdó] «le blé est prêt à être coupé». *Es blat passa de segador*. *Es sembrat es salsit* [ɛt sɛlstít] Ll, «la moisson s'est desséchée, parce qu'on l'a laissée trop longtemps sur pied». *Es blat està de saó* [ɛstá dɛ sɛvó] SJ, Ma, Sas, proprement «le blé est de saison», c'est-à-dire mûr pour la moisson. Lorsque les céréales approchent de la maturité, et qu'elles seront mûres pour la coupe quel-

1. De *es braó* «le grand muscle du poignet», *sa braó* «la force du poignet». *Esbraonarse* veut donc dire «perdre la force du poignet par suite du surmenage du muscle.»



ques jours plus tard on dit : *es sembrat es granyal encara* [ez grɛndl ɛnkɑrɛ] (partout) «la récolte est verdâtre encore, trop verte pour la moisson». *Encara fa llet* [ʃɑ lét] Sas, proprement «il fait du lait encore», les grains sont laiteux. *Eu han segat un poc granyal* [grɛndl] «ils l'ont coupé un peu sur le vert». Au sens de *granyal* on dit souvent aussi *verdós* [vɛrdós] Si, V, C, Mo, Ll : *eu han segat un poc verdós*. A la question «peut-on bientôt commencer la moisson?»... on entend très fréquemment répondre : *No, encara tenim verd* «nous avons du vert encore», c'est-à-dire «le blé est encore trop vert».

## CHAPITRE VI

### MOISSON

*Segar* [segá, prés. ségē] «moissonner, scier». *Es segar* [et tegá] «la moisson», terme général, abstrait. *Ses messes d'es segar* [sez mész det tegá] «l'époque, la durée de la moisson»; cf. *ses messes d'es llaurar, d'es sembrar*. On demande à un journalier : *Aon fas ses messes enguany?* [evón fát ter mész engwón] «où fais-tu la moisson cette année, où travailles-tu pendant la moisson?» Réponse : *En tal lloc* «à telle ou telle ferme».

*Es segador* [et segadó] «le moissonneur, le scieur»; *sa segadora* [se segadóre] «la moissonneuse».

*Sa segada* [se segáde] a, comme *llaurada* et *sembrada*, plusieurs acceptions. Il veut d'abord dire la sole, le champ où l'on moissonne ou que l'on a moissonné. *Venc de sa segada* [vén de se segáde] C, Sa, SJ, Mo, Sas, V, «je viens du champ où l'on moissonne». *Anem a sa segada ib.*, «allons au champ». *Una segada guapa, hermosa* [gwápe-ermóze] Sas, V, Mo, SJ, Sa, Ll, C, «un champ bien moissonné, au chaume court, égal, etc.»; *una segada bruta, lletja* [léffe] *ib.*, «un champ mal moissonné». Puis *sa segada* signifie l'opération concrète, la manière de moissonner et la durée de la moisson. *Avui hem fet bona segada*, P, Sas, C, Sa, SJ, Mo, «aujourd'hui nous avons moissonné beaucoup et bien». *Com tenim sa segada?* Ll, «où en sommes-nous de la moisson?» *Sa segada era antigament de vint-i-un dia*, V, «la moisson durait autrefois vingt-et-un jours». *Hem fet (ou acabat) sa segada* C, V, Mo, Ll, «nous avons achevé la moisson».

*Sa sequera* [se seqére] «envie de moissonner (avec la faucille)» est dérivé de *segar* à l'aide du suffixe *-era*, qui, en majorquin comme en catalan, uni à un verbe d'action, désigne l'envie d'exécuter ce

qu'énonce le verbe.<sup>1</sup> *Tenc una seguera que m'esclat* [tɛnk úne sɛgɛrɛ kɛmɛsklát] «je me sens tellement dispos à manier la faucille que j'éclate». *No tenc gens de seguera, estic reventat* «je n'ai aucune envie de moissonner, je suis éreinté».

Dans la plaine de Majorque, depuis environ quarante ans, on moissonne à la machine là où celle-ci peut travailler. Auparavant on se servait exclusivement de la faucille, et on s'en sert encore aujourd'hui, surtout dans la montagne, où les terrasses étroites plantées d'oliviers et de caroubiers ne permettent que le travail à bras. *Un sementer segat a puny* [sɛgát ɛ pún] Mo, «une sole moissonnée à la main». Nous nous occuperons de préférence, dans ce qui suit, du moissonnage à la faucille, comme étant le procédé traditionnel.

*Sa faus* [sɛ fáus] «la faucille», plur. *ses faus*. La lame de la faucille, assez longue et formant à peu près un tiers de cercle, est à son bord intérieur garnie de denticules, dont la pointe est inclinée vers le manche. C'est le forgeron qui dentelle le tranchant de la faucille — *dentar sa faus* —, lorsque celui-ci s'est usé, ce qui n'arrive guère qu'une ou deux fois pendant la moisson. Il place à cet effet la faucille à plat sur un morceau d'os, carré, très dur, fait p. ex. du tibia d'un cheval ou d'un mulet, puis il fait les entailles à l'aide d'un petit ciseau, dit *xixell* [xiçéll] V, *xexell* [xɛçéll] Mo, *cexell* [sɛçéll] C, *xecell* [ɛçséll] Sa.<sup>2</sup> On appelle aussi cet instrument, mais moins proprement, *es dentador* [ɛz dɛntədó] Sa, et *es tayador* [tɛjədó] C. Il faut que la dentelure soit régulière et bien faite pour que la faucille puisse *tayar dols* [tɛjá dól] «couper doux». Une faucille mal dentée *taya aspre* [áspre].

Pour les gauchers — *ets esquerrans* Sas, Ll, Ma, *ets esquerrenyols* [ɛskɛrɛnyól] V, SM, Mo — il se fait des faucilles spéciales, dites *faus esquerranes* [fáuz ɛskɛránɛs] Ma, Ll, Sas, P, V, SM, SJ, «faucilles gauchères», dont la lame est à l'envers par rapport à celle de la faucille ordinaire. Il est à remarquer qu'un faucilleur gaucher doit toujours se mettre à l'une des extrémités d'une équipe de moissonneurs.

Pour couper le fourrage vert et les broussailles on se sert d'une

1. Cp. *ballera* [bɛlɛrɛ] «envie de danser», etc.

2. Ce terme, dérivé du latin *cincellum*, s'applique uniquement à l'outil servant à denteler la faucille. Nous l'avons également entendu, avec le même sens, dans la partie la plus méridionale du domaine catalan, à Elche.

faucille à lame plus courte et plus forte, dite *es faussó* [es fəusó] Sa, Ll, P, SM, fəusó C]. (Fig. 16).

Le moissonneur, pour couper la céréale, procède de la façon suivante. Il saisit de la main gauche, en tournant la paume en dedans, le plus grand nombre possible de chaumes, qu'il tranche



Fig. 16

d'un coup de faucille — *una faussada* [fəusáðə] — en exécutant avec l'outil un mouvement analogue à celui d'une scie.

Ensuite, d'un geste rapide, avec la main droite, il saisit dans la poignée quelques

chaumes dont il se sert pour entourer celle-ci, puis il passe la poignée ainsi serrée au dos de la main, où le pouce la retient par les quelques chaumes qui lui servent de lien. Lier la poignée de chaumes de cette façon se dit *safelcar* [səfəlká, prés. səfəlkə] (partout), et le bottillon s'appelle *es safelc* [es səfəlk] P, SM, Ma, Mo, Ll.<sup>1</sup> Le moissonneur donne de cette manière trois ou quatre coups de faucille, lie la poignée à chaque coup et la passe au dos de la main. Quand il a obtenu la quantité voulue de chaumes et qu'il ne peut plus retenir de la main les bottillons, il les dépose par terre. Cette quantité s'appelle *una safelcada* [səfəlkáðə] P, Sas, SJ, Sa, ou *una felcada* [fəlkáðə] P (moins usité), Sas, Ma, SJ, SM (plus usité), Mo, V, Sa (moins usité), Ll, et se compose généralement de trois bottillons — *safelcs*. La seconde *safelcada* se posera à côté de la première et la troisième entre les deux. Trois *safelcades* ou *felcades* réunies forment *una gavella* [gəvələ] «une javelle»; *engavellar* [əngəvələ] Ll, peu usité, «réunir en javelles». Cette façon d'opérer, qui, d'après cette description, paraît lente et compliquée, n'empêche pourtant pas la rapidité du travail, car les faucilleurs exercés exécutent ces différents mouvements avec une adresse prodigieuse.

A part cela, les manières de moissonner sont multiples et dépendent de l'habileté du travailleur. Un bon moissonneur laisse le chaume court et d'égale hauteur, suivant le précepte de cette chanson (de Santa Margarida):

«Heu conegut l'amo En Prebe,  
qui mostrava de segar?  
Entre sa terra i sa mà  
sa faus just n'hi ha de quebre.»

1. Ce mot manque dans les autres villages.

«Avez-vous connu maître Prebe (le fermier), qui enseignait de manier la faucille? Entre la terre et la main, la faucille doit juste pouvoir passer (trouver de la place)».

Quand la récolte est coupée très rez-terre, on dit : *eu han tret de (dins) sa terra* [eu an tréd de din se tēre] «ils l'ont arrachée du sol». Parfois cette expression se trouve être juste, à savoir quand on est obligé, dans une récolte où la faucille n'arrive pas à bien couper, de l'aider, en tirant de la main gauche tandis que l'on tranche de la main droite. Les chaumes sont ainsi moitié coupés moitié arrachés. Aussi appelle-t-on cette manière de couper *s'arranca-sega* [sefānkə ségə] C, V, SM, P, Sas. Il faut y recourir si la récolte est trop clairsemée ou bien quand elle est trop enchevêtrée. *Es sembrat és massa prim, anirem a l'arranca-sega* «la récolte est trop maigre, nous irons à l'arrache-coupe». Un travailleur malhabile peut moissonner à l'arrache-coupe : *aquesta dona eu ha fet a l'arranca-sega* «cette femme l'a moitié arraché, moitié coupé».

Le chaume laissé sur le champ après la coupe s'appelle *es rostoy* [er rostói]. *Fer* (ou *deixar*) *rostoy alt, baix* Ma, C, etc., «laisser l'éteule longue, courte». *Segar ran, baix, avall* «couper rez-terre, bas»; *segar alt, amunt* «couper haut». *Ferlo rostoyat* [fello rostoidat] SJ, «laisser le chaume long».

Lorsque la récolte a été coupée très haut par négligence, on dit : *només se n'han duit es coll* [sen an duit es kól] «ils ont tout juste enlevé le cou»; ou, employant une répétition caractéristique du majorquin, *segar es coll es coll* [segá s kól es kól] P, Ma, etc., «couper juste le cou». Parfois on est forcé de recourir à ce mode de moissonner, si la récolte est envahie de chardons et d'autres plantes à épines. On coupe alors les chaumes au-dessus de ces plantes afin d'éviter que leurs graines ne se mêlent au grain.

«L'amo, que no'us ha llegut  
es sementer repassar,  
no vos vengueu a queixar,  
si'us ho segam alt i brut.» (Sant Joan.)

«Fermier, puisqu'il ne vous a pas été loisible — de sarcler la sole, ne venez pas vous plaindre, si nous coupons haut et mal».

Il est aussi d'un mauvais moissonneur d'aller trop vite et de laisser debout, par-ci par-là, des chaumes entiers. Les paysans

appellent cela *deixar banderes* [dɛçá bɛndéres] Sas, P, SJ, C, Ma, Ll, proprement «laisser des bannières», ou *deixar talayes*<sup>1</sup> [dɛçá teláies] SM.

«Allots, no deixeu banderes,  
que no hem de fer processons,  
que no mos fassen cançons  
aquests omos de Porreres.» (Campos, Sant Joan.)

«Garçons, ne laissez pas de *bannières*, puisque nous n'allons pas faire de processions, afin que ces hommes de Porreres ne nous chansonnent pas».<sup>2</sup>

Si le champ est coupé très inégalement on dit que *es segador ha deixat es sembrat escabeiat* [ɛskɛbɛjád] Ll, de *escabeiar* «arracher les cheveux». On dit également d'un champ moissonné d'une telle façon, que *pareix menjat de cavalls* [pɛrɛi mɛnjád dɛ kɛvólis] SJ, «il semble mangé par les chevaux», comme si les chevaux avaient arraché des touffes d'épis par-ci par-là. On entend aussi quelquefois cette expression : *hi han fet una tafarra* [ɛi án fet úne tɛfárɛ] C, ce qui en l'espèce veut dire un travail bousillé; *sa tafarra* est en réalité l'avaloire, en bois de micocoulier — *lladoner* —, que porte sous la queue une bête de somme bâlée.

Sous le ciel torride de Majorque la récolte se dessèche vite si elle reste quelques jours sur pied après la maturation, et il faut en ce cas avoir grand soin de ne pas trop secouer les chaumes au moment de la coupe, car les épis se cassent très facilement. Un bon moissonneur sait manier les javelles de façon à leur éviter toute secousse brusque, tandis qu'un mauvais travailleur laisse le sol jonché d'épis brisés ou coupés. Dans ce cas on dit : *aquest segador ha deixat (molta) espigada* [á dɛçád ɛspigádɛ] Sas, P (peu usité) SJ, SM, Ma, V, C (peu usité), Ll, Mo «ce moissonneur a laissé des épis par terre». *Ei ha una solada d'espigues* [sóládɛ d ɛspígɛs] P, SM, Ma, C, *han fet solada d'espigues* «le sol est couvert d'épis». Ce mot de *solada* s'emploie beaucoup en parlant de toutes sortes

1. *Talaya* «tour de guet». S'applique notamment au système de tours qui ceint toute l'île et qui était destiné à protéger la population contre les incursions des Maures, lesquelles persistèrent jusqu'il y a à peine un siècle.

2. La même chanson recueillie à Sant Joan dit au troisième vers : *que no'ns i posin ravons* «qu'ils ne nous fassent pas de raisonnements, de critiques.»

de fruits qui jonchent le sol en abondance : *solada d'olives*, de *metles* [mɛllɛs], de *garròves* «couche d'olives, d'amandes, de caroubes par terre».

MISE EN GERBES. — Quand le moissonneur a coupé une certaine étendue du champ, il s'arrête pour lier les javelles en gerbes. On se sert à cet effet de liens faits de laïche, dont nous parlerons ci-après. Le liage des gerbes s'opère de différentes manières; le nombre des javelles qui entrent dans la gerbe varie notablement d'un village à l'autre. Mais d'une façon générale on procède comme il suit. Le moissonneur étend le lien sur le sol et place là-dessus d'abord deux javelles avec la tête des épis orientée vers le levant — *a sol ixent* [ɛ sɔl icɛnt] —, puis deux autres javelles en sens contraire et enfin deux javelles dans le sens des deux premières, et il les lie provisoirement. La demi-gerbe ainsi composée s'appelle *una restreta* [ɾɛstrɛtɛ]; le verbe correspondant est *restrényer* [ɾɛstrɛnyɛ] «serrer». Puis le moissonneur ouvre la demi-gerbe et y ajoute quatre nouvelles javelles en les alternant toujours deux par deux et de façon que les épis des deux dernières soient tournés dans la même direction que ceux du premier lit. Lorsque la gerbe est complète, il la ferme en faisant un nœud tordu qu'il fait passer sous le lien pour plus de sûreté. Le nœud se dit *sa barruga* [sɛ bɛɾúgɛ], et faire le nœud *barrugar* [bɛɾugá]. Généralement les nœuds se font en tordant les bouts du lien à droite — *barruga endreta* [ɛndrɛtɛ] —, mais si le lien lui-même est tordu à droite on est obligé de faire le nœud à gauche — *barruga esquerrana* [ɛskɛɾánɛ]. On prend soin de placer le nœud de façon que le soleil ne l'atteigne pas, c'est-à-dire du côté de la gerbe qui est tourné vers le nord.

La gerbe que nous venons de décrire se compose de dix javelles, ce qui est le nombre moyen. On peut aussi faire alterner les javelles de la façon suivante : 2 + 3 + 1 | + 2 + 2. Dans quelques villages (Ll, Mo, V) on fait les gerbes de douze javelles et la *restreta* en contiendra alors huit, alternant toujours de deux en deux. Ou bien on fait la gerbe de onze javelles et la demi-gerbe de sept (SJ). Ces chiffres se réfèrent aux gerbes de faucille; le liage derrière la moissonneuse est différent. La gerbe de faucille ainsi faite est très grande et constitue presque une charge d'homme.

Engerber se dit *lligar* [lígá], employé absolument, ou, moins

souvent, *fer garbes* [fɛ ɡárβɛs]. Ceux qui lient derrière la moissonneuse s'appellent *es garbers* [ɛz ɡərbɛs] Ll.

La tête des épis de la javelle est appelée *s'espigam* [sɛspigám] Ll, SM, V, Mo, Sas, P, SJ, ou *s'espigada* [sɛspigáðɛ] C, Ma (moins usité), ou simplement *s'espiga* Sa. Le pied de la javelle se dit *serrat* [ɛl ʃɛráɪ] «la coupure». On parle aussi quelquefois de l'*espigam* et du *serrat* de la gerbe en se référant à la tête et au pied des deux premières et des deux dernières javelles. On a pu remarquer que la tête de celles-ci, qui sont les plus éprouvées par la rosée matinale, est orientée vers le levant afin que le soleil puisse la sécher dès son lever.

Le côté de la gerbe qui touche la terre est nommé *es jas* [ɛʃ ʒás] «le gîte» Ll, V, Mo, C, Sa, SJ, SM, Ma, Sas, P. Ce mot s'applique également à l'endroit du sol que la gerbe a occupé, comme on peut le voir par l'expression : *aplegar, espigolar, fer es jassos* «glaner aux endroits occupés par les gerbes après que celles-ci ont été enlevées». On dit aussi, au premier sens de *jas*, *es llit* [ɛl llít] Sas (seul employé), P, Mo, C, Ll, mais ce mot désigne plutôt les deux premières javelles de la gerbe. *Fer es llit* [fɛ llít] C, Ll, SJ, P «placer les deux premières javelles sur le lien». Ou *fer es solar* [fɛ ʃólá] Ma, même sens.

*Sa garba* [sɛ ɡárβɛ] «la gerbe». De là est dérivé le verbe *garbetjar* : *aquest sementer garbetja molt* (ou *bé*) Sas, P, SM, «cette sole est pleine de gerbes, les gerbes y sont très serrées». On dit avec le même sens : *ei ha una remesa de garbes*<sup>1</sup> Si, «il y a abondance de gerbes»; ou *hi ha una fardetjada de garbes*<sup>2</sup> [ʃɛrdɛʃádɛ] Ll, «charge de gerbes».

Un ensemble de dix gerbes se dit *un cavayó* [kəvəʝó]. Ce mot a dû désigner originellement un dizeau, une moyette de dix gerbes; aujourd'hui que l'on ne fait plus de moyettes on continue de l'employer au sens de dix gerbes éparses.

Une petite gerbe, surtout si la moisson est petite, se dit *un garbunyol* [un ɡərbunʝól] SJ, SM, Ll, P, Ma, *garbinyol* [ɡərbiniʝól] Sas. De même *un garbull* [ɡərbúll] SM, C, «gerbe petite, mal faite», ou *garbot* [ɡərbót] Sas, même sens. Une gerbe mal faite, informe,

1. De *mesa*, voir plus haut, avec le préfixe renforçant *re*.

2. De même *una fardetjada de reïms, de melles* «abondance de raisin, d'amandes».



prête à se défaire, se dit en général *una garba trutja* [gárβe trúʃʃe] P, Ma, C, Ll, proprement «une gerbe truie». *N'hi ha més de sa mitiat de trutjes en aqueix sementer* «il y a plus de la moitié de truies dans cette sole-là». *Sa garba pareix una trutja; està feta una trutja* «la gerbe ressemble à une truie, est faite comme une truie». Ou *una garba mal garbada* [mál gərbáðe] «mal gerbée»; *mal garbat* se dit aussi, et davantage, d'un homme ou d'un animal mal proportionné. A propos d'une gerbe presque dé faite, dont les javelles ont glissé à moitié hors du lien, on entend faire cette comparaison : *una garba com un ca qui està de partida* «une gerbe pareille à un chien qui va se lancer».

Le lien servant à lier les gerbes se dit *es vencí* [ɛz vɛnsí] V, P, SM, SJ, C, Sa, ou *es vencís* sing. [vɛnsís SJ, Sas, Ll, Mo, vɛnstís V], au pluriel *es vencís* [vɛnsís] V, SJ, *es vencisos* [vɛnsízos] V, P, Ma, SM, Sas, C, Ll, Mo, *es vencissos* [vɛnsísos] Sa, *es vencíos* [vɛnsíos] V. Ils se font avec la plante appelée *cárritx* [káriɛ] «laîche». Le nom de la plante sert aussi à désigner un ensemble de liens. Dix liens se disent *un cavayó de cárritx* [kəvəʝó], et non pas *de vencisos*. Vingt cavayons, soit deux cents liens, s'appellent *un feix de cárritx*, et valent de sept à dix pesetas. *He hagut de comprar cárritx* «j'ai dû acheter des liens», et non pas «de la laîche».

La laîche pousse dans les garigues ou dans la montagne — *sa carritxera* [kəriɛɛɾe] «champ de laîche» — où l'on va la couper avec un faucillon à certaines époques de l'année, à la nouvelle lune. On la met à rouir une nuit ou deux, puis on la broie — *picar cárritx* — à l'aide d'un maillet, afin de l'assouplir et de lui enlever les fines épines qu'elle portent aux bord des feuilles, et ainsi elle est prête pour le tordage. Le tordeur retient le lien sous le pied et tourne les cordons de gauche à droite. La fabrication des liens est dans certains villages une industrie domestique qui occupe les longues veillées d'hiver. A Sant Llorens, où l'on fait une partie considérable des liens qui se consomment à Majorque, les paysans se réunissent, après le souper, dans une maison autour d'une lampe primitive — *llum d'encreuia*, cast. *candil* — pour tordre les liens; les gars broient la laîche pour leurs fiancées. La soirée se termine souvent par un peu de danse. En dehors de Sant Llorens, on fait des liens à Artà, à Pollensa et à Sant Joan.

Le lien est d'environ douze emfans et se fait d'ordinaire en

deux morceaux s'unissant par la boucle qui termine l'un des bouts. Le lien finit à ses deux bouts en une frange d'un empan et demi de long, qui sert à faire le nœud. Cette frange se dit *sa flocadura* [sə flokədúra] Ll, C, V, *es cabei* [kəbɛi] SM, «le cheveu», *sa cabeiera* [kəbɛiɛrɛ], «la crinière», *es mocador* [mɔkədó] P, «le mouchoir», *sa ramera* [rɛmɛrɛ] Sas.

Les liens se font de deux et de trois cordons. Celui de deux cordons se dit *venci cordellat* [kɔrdɛlát], celui de trois *venci llenturat*, *jenturat* [ɛnturat Ma, P, SJ, SM, ou *venci repassat* [rɛpɛsát] SM. Les cordons se tordent le plus souvent de droite à gauche, comme nous l'avons indiqué, afin que le nœud puisse se faire à droite sans détordre le lien. Un tel lien s'appelle *venci esquerrà* Ma, C, P, ou *càrritx esquerrà* SM, SJ, ou *esquerrenyol* [ɛskɛrɛnɔl] V. Les liens tordus de gauche à droite se disent *càrritx endret* [ɛndrɛt] C, etc. Les liens de trois cordons durent trois ans, si l'on a soin de les mettre en mouillage chaque année après emploi.

Depuis quarante ans à peu près on emploie dans les grandes fermes de la plaine, au lieu de la faucille, une sorte de moissonneuse indigène roulant sur une seule roue. La faucille ne s'utilise alors que pour ouvrir le chemin à la moissonneuse — *fer es carrerany* [fɛs kɛrɛráns] — et pour couper les endroits où la machine ne peut arriver, notamment les coins, les lisières du champ, et les chaumes qui restent debout autour d'un arbre ou d'une pierre : *segar recons*, *segar voreres*, *segar llobades*. *Sa llobada* [lobádɛ] est, comme au labourage, l'espace laissé intact autour d'un obstacle. Les lisières se coupent généralement au faucillon à cause de la broussaille qui s'y mêle à la récolte. Le blé versé se coupe, à la moissonneuse, à contre-poil : *segar a contra-pèl* [ɛ kwántɛ pɛl] C, Mo, *segar a revés-pèl* [ɛ rɛvéspɛl] SM, V, *segar a repèl* [ɛ rɛpɛl] Sa. La largeur de coupe ou le train de la moissonneuse se dit *s'orde* [sórdɛ], de même que tout autre train que fait un ouvrier ou une équipe d'ouvriers dans n'importe quel travail des champs. *Sa màquina de segar duu molta* (ou *bona*) *orde* «la moissonneuse coupe un bon train».

On commence aussi d'utiliser, surtout dans les petites propriétés qui n'ont pas de moissonneuse, la faux armée, c'est à dire munie d'une sorte de râteau. On l'appelle *sa fausella* [fɛuzɛlɛ] C, P, SM,

[*fuuzéle*] V, *sa corbella* [*se korbèle*] Ll, Mo, ou *sa pioxa* [*se piòce*] C. Le tranchant de la faux, émoussé, est d'abord rebattu avec un martelet sur une petite enclume portative — *s'encruia* —, puis affûté avec une pierre à faux — *s'afiladora* ou *es xaire* [*éécáire*] Ll, C, V. Les faucheurs — *es corbellers* [*korbélés*] Mo — travaillent le plus souvent à la tâche et peuvent gagner jusqu'à un *duro* par jour. On emploie également quelquefois la grande faucille, le *volant*. Mais comme ces instruments sont d'introduction tout à fait récente, nous ne nous occuperons pas d'en décrire l'emploi ni d'enregistrer les termes qu'ils ont fait naître.

Mentionnons enfin une vieille coutume dont les vieillards se souviennent encore. Lorsque, aux années de disette, la farine s'était épuisée dans la hûche et qu'il ne restait plus de grain au grenier, on allait, dès que l'orge commençait à mûrir, couper quelques épis avec des cisailles. Cela se disait *anar a tondre* [*end é tondre*] Sa, Ll, V, SJ, «aller tondre»; le substantif correspondant est *sa tosa* [*se tóze*] SJ, «la tonte». On mettait les épis à sécher, au soleil ou au four, on les égrenait à l'aide d'un maillet, et on les envoyait aussitôt au moulin. De la farine ainsi obtenue on faisait une sorte de tourteau sans levain, de l'épaisseur d'un doigt et dur comme la pierre; on l'appelait *una xerafina* [*éerefine*] Si, Sas, Ll. *Enguany haurem de fer xerafines* «cette année nous serons obligés de faire des *xerafines*».

MOISSONNAGE À LA TÂCHE. — Anciennement le moissonnage se faisait, dans les grandes fermes — *possessions* —, presque exclusivement à la tâche. Cet usage, disparu depuis environ quarante ans après l'apparition des moissonneuses, avait donné naissance à une série de coutumes intéressantes que nous décrirons, telles que nous les avons entendu raconter par de vieux tâcherons, dont plusieurs octogénaires. Nous nous attarderons quelque peu à cette description, en entrant dans des détails qui, du point de vue linguistique, paraîtront sans doute redondants, mais qui peuvent présenter quelque intérêt pour l'étude des mœurs. On aura peut-être par là quelque idée de ce qu'était la vie des champs, et de ce qu'elle est encore aujourd'hui, à Majorque, où les siècles ont passé presque imperceptiblement sans apporter de grandes modifications ni aux choses ni aux hommes.

Donc, on moissonnait à la tâche — *segavan a escarada*<sup>1</sup> [sɛgávɛn ɛ skɛrɔdɛ]. Chaque ferme cherchait une équipe de tâcherons — six, dix, vingt ou trente, selon l'étendue des emblavures — dirigés par un tâcheron en chef qui était en même temps l'homme de confiance du fermier. Les tâcherons s'appelaient *ets escaraders* [ɛdɛ ɛskɛrɔdɛs], terme qui peut désigner des tâcherons en général, mais qui presque toujours s'appliquait aux moissonneurs, les tâcherons par excellence. Le tâcheron en chef se disait *s'escarader major* [sɛskɛrɔdɛ mɛjɔ]. Le moissonnage était autrefois regardé presque exclusivement comme travail d'hommes; les femmes y prenaient peu de part, sauf dans quelques villages de la côte sud, comme Lluçmajor, où l'on parlait alors de *escaraderes* [ɛskɛrɔdɛrɛs] «tâcheronnes».

Il y avait deux sortes de tâches pour le moissonnage. D'après la première le fermier chargeait l'*escarader major* de réunir le nombre suffisant d'hommes pour moissonner toute l'étendue de céréales de la ferme dans un délai de 21 jours moyennant un prix total à fixer de commun accord. Cela s'appelait *tractar en gros* [trɛktá ɛn grɔs] SJ, «traiter en gros», et on disait alors que *ets escaraders tenien s'escarada a ansi* [ɛ ánsi] «à anxiété», c'est-à-dire qu'ils entreprenaient à leurs risques et périls d'achever le travail dans le délai fixé. S'ils voyaient qu'ils n'y parviendraient pas, ils devaient louer à leurs propres frais les aides nécessaires. A cet effet ils se concertaient quelquefois d'avance avec des journaliers, qui entreraient dans l'équipe en cas de nécessité. Ces moissonneurs de réserve se disaient, à Santa Margarida, *faus mortes* [fáuz mɔrtɛs] «des faucilles mortes». Le tâcheron considéré comme unité dans l'équipe recevait le nom de *faus* : *necessitam vint faus* «nous avons besoin de vingt faucilles», c'est-à-dire de vingt tâcherons; *un tai de deu faus* [un tái dɛ dɛu fáus] «une équipe de dix tâcherons». Ajoutons que l'obligation de louer des aides n'était guère observée que si, comme on disait, *es sec encalsava* [ɛʃ ʃɛk ɛnkɛlsávɛ] «le sec talonnait», c'est-à-dire quand les récoltes arrivaient à se dessécher trop après la maturité. Le plus souvent, pourtant, on avait fini la tâche avant l'expiration du délai fixé.

1. *Escarada* se dit de n'importe quel travail à tâche, mais quand on parle de *escarada*, sans spécifier davantage, on entend le plus souvent celle du moissonnage. On a aussi le verbe dérivé *escaradar* [ɛskɛrɔdá], «fixer les conditions d'une tâche» : *qui bé escarada bé acaba*.

De l'autre manière, le fermier cherchait lui-même ou faisait chercher par l'*escarader major* le nombre de travailleurs qu'il jugeait nécessaires pour moissonner ses récoltes et convenait avec eux d'un certain prix par homme. Le délai était toujours de 21 jours, mais cette fois-ci c'était au fermier de louer les moissonneurs supplémentaires ou de payer les journées excédantes si les tâcherons ne pouvaient pas terminer à temps. Faire un tel accord se disait *tractar afiansats* [ɛfiənsáts] SM, SJ, LI, «traiter avec garantie». *Ets escaraders afiansats* n'avaient, bien entendu, pas le même intérêt à se hâter que les moissonneurs qui travaillaient *a ansi*.

«Segadors afiançats,  
tot lo dia feis es bovo.  
Només talaiau es covó:  
que l'aplec qui l'ha escampat.» (Santa Margarita,  
Sant Joan.)

«Moissonneurs à garantie, toute la journée vous faites les fainéants. Vous ne faites que guetter la hotte (du goûter): que celui-là le ramasse qui l'a épandu».

La constitution de l'équipe de moissonneurs avait souvent lieu plusieurs mois avant la moisson. A Villafranca les hommes se réunissaient un jour, au printemps, chez l'*escarader major* où ils soupaient des provisions envoyées de la ferme. Parfois aussi le fermier leur payait une certaine quantité de vin ou d'eau-de-vie à la taverne, en disant ces mots : *bevem per fet* [bɛvəm pɛr fɛt] «buvois pour chose faite». Les tâcherons se considéraient alors embauchés; c'était une honte de *tornar arreira*, de se dédire, quand on avait *begut per fet*.

«En prende una escarada,  
la prenen dins un celler,  
i diuen : “ — Beguem primer,  
més prest l'aurem acabada’ ”.» (Manacor.)

«Quant on prend une tâche, on la prend dans une cave. Et on dit : Buvois d'abord, plus promptement nous l'aurons achevée.»

Le plus souvent, cependant, les tâcherons, un dimanche avant la moisson, allaient à la ferme pour inspecter les récoltes et tomber d'accord avec le fermier sur le prix et les conditions. *Fer barrina* [fɛ bɛrínə] SJ, Sas, Si, «faire le prix». Généralement, le fermier

tuait un gros mouton et les régalaît ce jour-là d'un bon dîner. Après le dîner on dansait. Cela se disait *fer sa truitada*<sup>1</sup> [fè sɛ truitádɛ] V, ou *fer sa garrama* [fè sɛ gɛrámɛ] SJ, C, ou *fer sa garravana*<sup>2</sup> [sɛ gɛrɛvánɛ] Ma.

Un tâcheron gagnait, en argent, bon an mal an de douze à dix-sept livres majorquines, ce qui équivaut à 40 et 56 francs. Il recevait en outre dans quelques villages une partie du paiement en nature. A Lluçmajor on lui donnait un fromage. A Villafranca tous les hommes recevaient pour la fête de la Pentecôte — *cenco-jema* [sɛñkojɛmɛ V, siñkojɛmɛ P] — un mouton ou un agneau avec deux pains pour chacun, s'ils avaient commencé la moisson, et un pain s'ils ne l'avaient pas encore commencée. A Petra huit tâcherons recevaient, en dehors de la paye, deux chèvres pour la même fête. Les samedis, s'ils retournaient au village, on leur donnait l'argent d'une quarte de vin (SJ, V). Tout paiement supplémentaire en nature s'appelait *ets arreus* [ɛdɔ ɛrɛus]. — Les femmes gagnaient, là où elles entraient dans l'équipe, la moitié de ce que gagnaient les hommes. — L'*escarader major* recevait généralement en secret une petite gratification du fermier, en argent ou en nature.

«En es tai d'escaraders  
ei sol haver un mandatari.  
Apedregau aquest vicari,  
perquè guanya un sou més.» (Campos.)

«Dans une équipe de tâcherons — il y a d'habitude un mandataire. Lapidez ce vicaire-là car il gagne un sou de plus (que nous).»

La moisson commençait dans la dernière semaine de mai ou dans la première semaine de juin, conformément aux deux dictons: *en es maig a segar (me'n) vaig* «en mai, à moissonner je m'en vais», et *en es juny sa faus a's* (ou *en es) puny* «en juin la faucille au poing». Elle prenait fin à la Saint-Jean ou à la Saint-Pierre.

«Qui no el sega ja l'arranca,  
i així tots trabaïam.  
Si acabam per Sant Joan  
anirem a sa Font Santa.» (S. Margarita, Campos.)

1. De *truita* «omelette», quoique ce repas consistât surtout en viande.
2. Ce mot signifie un bon dîner en général, mais s'applique surtout au cas en question.

«Celui qui ne le coupe pas l'arrache, et ainsi nous travaillons tous. Si nous finissons pour la Saint-Jean, nous irons à la Fontaine Sainte» (pèlerinage non loin de Palma, très fréquenté par les paysans de la plaine pour la fête de la Saint-Jean).

«És verd i no fa seguera;  
segau poc, ja secarà.  
Sols que poguem veure posar  
sa bandera de Sant Pere.» (Sant Joan.)

«C'est vert et cela ne donne pas envie de moissonner; donnez-vous le temps, cela sèchera toujours. Pourvu seulement que nous puissions voir suspendre la bannière de saint Pierre» (la bannière du saint qu'on suspendait au clocher de l'église le jour de sa fête, le 29 juin).

La chanson suivante indique d'une manière plus vague, mais plus poétique, l'époque où la moisson finissait:

« — Segadors de Son Mieras,  
quan acabau de segar?  
— Com figues flors ei haurà  
i mores per ses voreres.» (SM.)

«Moissonneurs de Son Mieras (une ferme), quand finissez-vous de moissonner? — Lorsqu'il y aura des figues-fleurs et des mûres sauvages le long des lisières».

On commençait par moissonner l'avoine, puis on passait à l'orge. *Es rastoble* occupait les tâcherons sept ou huit jours, après quoi ils entamaient le blé. Seulement il arrivait souvent que le blé n'était pas encore *segador*, mûr pour la coupe; les travailleurs devaient alors chômer — *vagar* [*vɛgá*] — trois ou quatre jours ou le temps nécessaire jusqu'à ce que le blé mûrit. *Si no s'adelanta, haurem de vagar tres dies* «si (le blé) ne se hâte pas il nous faudra chômer trois jours». Le fait que le blé n'était pas encore mûr pour la moisson s'exprimait par la locution *tenir verd* [*tɛní vɛrt*] «avoir du vert». Le fermier disait en ce cas aux moissonneurs: *tendrem vert quatre dies* «nous aurons du *vert* pendant quatre jours», c'est-à-dire un chômage forcé de quatre jours. *Enguany no hem tengut verd* «cette année nous n'avons pas eu de *verd*», nous avons pu entamer le blé, aussitôt terminées l'avoine et l'orge. Cette dernière

phrase montre bien le sens de l'expression *tenir verd*; en effet, celle-ci s'emploie presque exclusivement lorsque le blé n'est pas mûr au moment où la moisson du *rastoble* est faite. On dit aussi *donar verd* Ma, «donner du vert», aux moissonneurs, c'est-à-dire leur donner quelques jours de chômage. Parfois le blé mûrit inégalement et présente, lorsqu'on achève *es rastoble*, des parties mûres et d'autres qui ne le sont pas. On commence alors par couper les premières en attendant que les autres soient prêtes. Cette façon de moissonner, en coupant d'abord seulement quelques parties au milieu de la sole, se dit *radoletjar* [r̄ədolɛʃʃá] SJ.

Pour la moisson du blé on faisait également entrer en compte la position de la lune : le blé, pour se bien conserver au grenier, doit être moissonné à la «vieille lune»; et lors même qu'il eût été *segador* on attendait souvent trois ou quatre jours jusqu'à l'entrée de celle-ci.

Le jour que le fermier avait fixé pour commencer le travail, les tâcherons allaient tous ensemble à la messe, d'où il se dirigeaient vers la ferme. Dans la sole, ils se rangeaient en ligne de combat avec l'*escarader major* comme chef de file à droite et occupant chacun la place qu'il devait garder pendant toute la tâche. Cette file de moissonneurs s'appelait *es tai* [ɛs tái]. *Es tai* signifie une équipe d'ouvriers en général, mais s'applique particulièrement à une équipe rangée en file dans le champ, soit pour sarcler, soit pour moissonner, soit pour quelque autre travail. *S'escarader major ne surt gaire d'es tai* «le tâcheron en chef ne sort guère de la file». Celui qui serrait la file à gauche s'appelait *s'escarader esquerre* [ɛskɛrɛdɛ skɛrɛ] P, Ma, C, Mo, V, Sas, SJ, ou *s'escarader petit* [ɛskɛrɛdɛ pɛtít] C, ou *s'escarader segon* V. Cette dernière dénomination indique qu'il était, comme c'était en effet le cas dans quelques villages, une sorte de tâcheron en second, qui, à défaut de l'*escarader major*, prenait la direction de l'équipe. Aussi était-il quelquefois spécialement loué par le fermier de même que l'*escarader major*. Dans d'autres villages on avait l'habitude de reléguer à l'extrémité gauche de la file le plus paresseux et le plus maladroit des moissonneurs. A Campos et à Lluçmajor, où les femmes étaient admises dans l'équipe de tâcherons, on plaçait deux femmes entre chaque homme et on appelait celle qui avait sa place à la gauche du tâcheron en chef *s'escaradera major* [sɛskɛrɛdɛrɛ mɛjɔ] et celle qui était auprès du



tâcheron de gauche *s'escaradera esquerra*. Mais ce n'était là sans doute que des titres honorifiques qui ne comportaient aucune espèce d'autorité.

Comme nous l'avons déjà indiqué, c'était à l'*escarader major* qu'incombait la direction du travail. C'était lui qui appelait au travail le matin et qui déterminait les moments de repos. Il réprimandait les moissonneurs s'ils se montraient négligents. C'était à lui que le fermier faisait ses observations, s'il y avait lieu, et jamais à l'équipe.

Le fermier louait une femme pour servir les moissonneurs et, en particulier, pour les approvisionner d'eau. On lui donnait le nom de *aiguera* [ɛgɛrɛ] «porteuse d'eau». Elle amenait l'eau sur le dos d'une ânesse qui portait sur le bât des besaces divisées chacune en deux bourses pour les jarres. Cette sorte de besaces s'appelle *uns arganells* [ɛrgɛnɛls ou ɛrgɛnɛls]<sup>1</sup>; une charge, de quatre jarres, se dit *una somada d'aigo* [únɛ somádɛ dáiɔ]. Mais l'*aigüiere* ne faisait pas que veiller à la provision d'eau; elle servait les repas aux moissonneurs, leur apportait leurs sacs contenant pipes et briquets, enfin elle était là pour leur être utile et pour leur éviter toute perte de temps.

«A un tai de segadors  
ei sol haver una aiguera,  
qui va darrera, darrera,  
aposta per servir-los.» (Llucmajor, S. Margarida.)

«Avec une équipe de moissonneurs il y a d'ordinaire une *aigüiere*, qui les suit pas à pas, exprès pour les servir».

Dans quelques villages la porteuse d'eau était louée par le fermier pour la durée de la moisson; dans d'autres c'était la première glaneuse de la ferme qui faisait l'office d'*aigüiere*, dans d'autres encore les glaneuses se remplaçaient à tour de rôle pour servir les moissonneurs. Aussi appelle-t-on l'*aigüiere* dans la chanson suivante la *glaneuse* :

«Espigolera, duu foc;  
o si no, dona-mos a beure.  
Tu estàs obligada a creure  
es segadors d'aquest lloc.» (C, Sa.)

1. Dans certains villages (SJ, Sas, Ll, etc.) les substantifs terminant en *éls* font le pluriel en *éls*.

«Glaneuse, apporte du feu, ou sinon, donne-nous à boire. Tu es obligée d'obéir aux moissonneurs de cette ferme».

Les moissonneurs portaient pour tout vêtement une chemise en toile de sac, sans col, nommée *cassot* [kəsót], des pantalons, une sorte de sandales de cuir de bœuf, appelées *varques* [várkəs], attachées par une courroie sur les doigts et par une autre autour du cou-de-pied; sur la tête, un chapeau de paille à larges bords. Les femmes portaient un tablier en toile de sac, dit *es devantal* [ɛz dəvəntál] ou *es cányom*<sup>1</sup> [ɛs kányom]. Les hommes se servaient de tabliers divisés en bas de façon à former des cuissières qu'on attachait autour des mollets avec des cordelettes. Ce tablier se faisait de peau de mouton ou de chèvre *ben ameurada* [ɛmɛurádɛ] «bien assouplie» et se disait *uns cuixals* [kucá!s] Sa, Ma, Sas, P, SJ, *uns entribals* [ɛntribá!s] Ll (on y entend quelquefois *dɛntribá!s*) Mo, C, ou *una varana*<sup>2</sup> [vɛránɛ] SM. Pour protéger les bras, hommes et femmes portaient des fausses manches en toile — *manegots* [mɛnegóts]. A la main gauche on avait, sur l'index un doigtier de peau — *un didal* [didál] —, et sur les autres trois doigts, des entre-nœuds de roseau — *es canons* [ɛs kənoŋs sing. kəno]. Le pouce était nu. Les entre-nœuds qui protégeaient les deux premières phalanges des doigts, étaient un peu plus longs que ceux-ci, pour que l'on pût saisir d'une poignée beaucoup de chaumes, portaient à la partie supérieure une queue qui faisait saillie sur la troisième phalange et étaient à la partie inférieure munies de rainures transversales afin de retenir mieux les chaumes. Le nœud, perforé selon la grosseur du doigt, venait contre la seconde articulation. Le dos de la main était protégé par un morceau de cuir épais attaché aux doigts et au poignet par des cordes et appelé *es guarda-mà* [guardəmə] Si, SJ, SM, ou *sa maneta* [sɛ mənéte] Ll, C, Mo, Ma, P, Sas. Les hommes gardaient tout cet attirail de moissonneur — *s'ormeig d'es segar* [sɔrmɛi dəɛ ʃɛɡɔ, isolé *orméɛ*] —, ainsi que la faucille, la pipe, la blague à tabac et le briquet, dans un petit sac en toile ou en cuir, dit *sa taleca* [sɛ təlékɛ], qu'ils portaient tous en bandoulière et que portent encore tous les travailleurs des champs dans quelques villages, comme p. ex. Santanyí. Les femmes enve-

1. *De cányom* «chanvres».

2. Pour *vadana* «basanes». Signifie tablier de peau en général, avec ou sans cuissières.

loppaient la faucille, les entre-nœuds, les fausses manches, etc., dans le tablier et en faisaient un trousseau, dit *es trossell* [*es trosséll*] Ll, ou *s'al·lot* [*səllòt*] C, Ll, proprement «de petit gosse». *Faixar s'al·lot* [*fɛsá səllòt*] C, Ll, «emmailloter le gosse, envelopper la faucille et le reste dans le tablier».

La journée des moissonneurs était longue et dure. Ils se levaient le matin avant l'aube, à 2 ou 3 heures, pour être au lieu de travail à la pointe du jour. L'*escarader major* les appelait : *Al·lots, ses terroles canten!*<sup>1</sup> [*əllòts sɛs tɛròlɛs kántɛn*] «garçons! les alouettes chantent», *ei ha vengut un dia nou* «un nouveau jour est arrivé»; après quoi il disait un Pater.

«M'enganas si m'empessolas  
un altre any amb so segar,  
perquè me fas aixecar  
una hora antes de cantar  
es dematins ses terroles.» (Ma, SJ, V.)

«Tu abuses de moi si tu m'enjôles pour me faire moissonner une autre année, car tu me fais lever, le matin, une heure avant que chantent les alouettes».

Ou bien, de la porte du grenier à paille, où couchaient les moissonneurs, le tâcheron en chef disait à haute voix le Pater, puis il partait à la sole sans se soucier si les autres le suivaient ou non. Si quelqu'un parmi eux se laissait attendre trop longtemps, il était (V) tenu à payer une amende — *es mollo* [*ɛz móllo*] V — consistant en une livre d'eau-de-vie au profit de ses compagnons. Au cas où l'amende n'était pas payée le chef se chargeait de prélever la somme correspondante sur la paye finale. Parfois le jour n'était pas encore venu quand ils arrivaient au champ, et ils continuaient alors leur sommeil interrompu couchés derrière une gerbe. Avant de se mettre au travail on disait un credo; le chef, comme toujours, le récitait seul et les autres le répétaient.

Vers 6 ou 7 heures l'*aigüière* apportait le déjeuner — *es berenar d'es demati* — qui consistait habituellement en une soupe au pain, contenant parfois quelques œufs, puis en des olives mûres — *olives pansides* — et un peu de fromage, rarement du saucisson.

1. *Sa terrola* est l'alouette huppée ou cochevis.

L'*escarader major* n'oubliait pas de dire un Pater. Entre le déjeuner et midi on faisait deux (ou trois) courts repos, le temps de fumer une pipe. Aussi appelait-on ces relâches *ses fumades* [sɛs fɯmádes]. Le chef en donnait le signal en criant *fo!* [fók] «du feu», et l'*aiguière* accourait avec les *taleques* contenant la pipe, la bourse à tabac, le briquet, le silex et la corne de l'amadou. L'*aiguière* versait l'amadou sur les pipes et les moissonneurs les allumaient, en battant le silex — *sa pedra foguera* — avec leur couteau pliant, dont la lame était garnie au dos d'un morceau d'acier. Le fermier donnait quelquefois le tabac, un tabac très fort et très commun, venant de Minorque et appelé *tabac de pota* [tɛbád de pótɛ]. Les gens obtenaient eux-mêmes l'amadou — *s'esca* [sɛskɛ] — en carbonisant la tige de l'asphodèle, dit *aubó* [ɛubó] Sas, *caramutxa* [kɛrɛmúɛɛ] SJ, ou *caramúxola* [kɛrɛmúcolɛ] Si. Ces procédés se sont conservés encore là où les valets de ferme ne connaissent que le briquet et l'amadou pour allumer leurs pipes.

Le repos de dix heures était un peu plus important que le précédent. *Fer es ruc*<sup>1</sup> [fɛ rúk] Ll, C, = *fer la mata* [fɛ lɛ máte] Si, SJ, Mo, = *fer las deu* [fɛ lɛz dɛu] V, «faire le repos de dix heures». On donnait alors aux moissonneurs une gorgée d'eau-de-vie et des figes sèches; puis ils fumaient une pipe. Il est vrai que cette régalade était réservée au temps où l'on moissonnait le blé. Quand on n'en était encore qu'à l'avoine ou à l'orge, point d'eau-de-vie. C'était souvent la fermière elle-même qui versait à boire:

«Es dia que segam xeixa  
sa madona fa es paper,  
i si s'aigordent no ve,  
es rostoi li ferem créixer.» (Campos, SM.)

«Le jour que nous moissonnons la *xeixa*, la fermière fait son rôle, et si l'eau-de-vie ne vient pas, nous lui ferons croître le chaume».

A midi, on dînait. L'*aiguière* ou une autre femme de la ferme amenait le dîner qu'une ânesse portait dans les *arganells*, ayant d'un côté la grosse marmite de cuivre et de l'autre, comme contre-poids, la jarre d'eau. Les moissonneurs mangeaient debout et toujours au soleil, quand même il y aurait eu de l'ombre à deux

1. *Es ruc* veut dire en réalité un jeune âne (mâle). *Fer la mata* signifie «faire la sieste» et se dit ici presque ironiquement.

pas. C'était d'un paresseux et d'un fainéant que de chercher l'ombre. Ç'aurait été, d'ailleurs, s'exposer à un refroidissement. Le plat de résistance était *s'escudella* [sɛskudɛlə], le plat qu'on servait dans l'écuelle. Notons que les moissonneurs avaient des écuelles plus grandes que les écuelles ordinaires, dites *escudelles de segador* (Ma). Le premier plat recevait aussi le nom de *es cuinat* [ɛs kuɪnát] ou de *s'aguiat* [sɛgiát] «plat chaud, cuisiné». Il consistait toujours en riz ou en légumes sous une forme ou sous une autre : des pois — *txitxeros*, ou *pítxos* ou *estiriguions* —, des fèves tendres — *bessons*, des fèves écosées, dérobées, en purée — *java parada* —, des haricots — *mongetes* —, *fasols*, des pois chiches — *ciurons*. Ce plat se faisait généralement dans une grande marmite de cuivre, à col — *una olla amb coll* [ólə m kól] — couverte d'un couvercle creux où l'on mettait les olives. Après *s'escudella* (ou quelquefois avec celle-ci) venait *sa darrerria* [dɛrɛrɪɛ] V, «le dernier plat», qui était une bonne tranche de viande de porc — *porquina* [porkɪnɛ] V — pour chacun, soit du lard — *xuya* [ɛúɪɛ] —, soit du jambon — *cuixot* [kucót] —, soit une de deux sortes de saucissons appelés *sobrassada* [sobrɛsádɛ] et *camaiot* [kɛmɛiót], toutes deux fort communes et fort goûtées à Majorque. Comme hors-d'œuvre des olives, comme dessert du fromage de brebis, le tout arrosé de vin en abondance, surtout si l'on en était au blé. Le dîner fini on disait un Pater et on se remettait tout de suite au travail.

Dans l'après-midi, comme au matin, on faisait deux (ou trois) repos — *jumades*. Celui de 3 heures comportait également un coup d'eau-de-vie et des figues sèches pendant la moisson du blé, et on le disait *fer es ruc* ou *fer la mata*.

Le goûter de l'après-midi — *es berenar d'es capvespre* Sas, SM, P, Ma, SJ, ou *es berenar de s'hora baixa*<sup>1</sup> V, Mo, Ll — comprenait presque partout de la salade assaisonnée, du fromage et des olives, quelquefois une omelette, rarement de la *sobrassada*.

«Ses sobrassades estan  
penjades en un tiíó.  
An el probe segador  
li donen per ració  
es berenar d'enciam.» (SM.)

1. L'après-midi est désigné, suivant les villages, par *es capvespre* et *s'hora baixa* ou par les deux à la fois.

«Les saucissons restent suspendus à une solive. Le pauvre moissonneur n'a pour goûter que de la salade.»

Le goûter tombait entre 4 et 7 heures selon les villages. A Lluçmajor on allait goûter lorsque l'ombre touchait l'ermitage de Gracia. Ce joli sanctuaire est perché, pittoresque, sur le versant ouest du puy de Randa, dans une sorte de grotte que fait le rocher. Le soleil n'y arrive plus à partir de 4 heures.

«He afinat es puig de Randa,  
i es ruquet qualca de tot.  
Anem-mos n'hi amb un bot  
i ferem sa berenanda.<sup>1</sup>»

«J'ai regardé le puy de Randa, et «l'ànon chevauche complètement» (mot à mot, c'est-à-dire l'heure de repos est là!). Allons-y d'un saut et nous prendrons le goûter.»

Avant de goûter ils s'agenouillaient sur une javelle et, tournés vers la Vierge de Gracia, ils disaient un Salvé et trois Avé Maria.

Ils travaillaient le soir jusqu'à ne plus distinguer les chaumes, c'est-à-dire jusqu'à 8 heures passées. Le chef donnait le signal d'arrêt et en cheminant vers la ferme tous récitaient en chœur le rosaire — *passaven el rosari*. Puis ils soupaient d'une soupe au pain, de fromage blanc — *brossat* — et de lait de brebis — *xerigot* ou *llet formatjada* — et immédiatement après se couchaient dans le grenier à paille pour dormir les cinq heures qui leur restaient avant le chant des alouettes.

A Lluçmajor, le fermier tuait pour le dimanche deux moutons, l'un pendant la moisson de l'avoine et de l'orge — *a mitjan rastoble* [*ɛ miʃʃán rɛstɔblɛ*] —, l'autre pendant la moisson du blé — *a mitjan blat* [*ɛ miʃʃán blát*], «à mi-blé».

Si les moissonneurs étaient, en fait de nourriture, beaucoup mieux traités que les autres travailleurs des champs, leur travail était extrêmement dur. Peinant presque sans relâche et restant courbés sans se redresser, ou peu s'en faut, dès l'aube jusqu'à la nuit tombée, tandis qu'ils ruisselaient de sueur sous le soleil brûlant de juin, ils rentraient le soir absolument éreintés. Quelques chansons donneront une idée de la dureté du travail.

1. *Sa berenanda* est une formation plaisante due à la rime, au lieu de *es berenar*.

«Ramell de mes alegries,  
vine, en parlarem un poc.  
Ten pietat d'un al·lot  
qui sega dins Son Parot.  
Si li vesses es cassot  
devés les deu, ploraries.» (Santa Margarida.)

«Bouquet de mes joies, viens, nous en parlerons un peu. Aie pitié d'un garçon qui moissonne à Son Parot (une ferme). Si tu voyais sa chemise vers dix heures tu pleureras.»

«Vaig demanar a un al·lot  
es punt d'es segar, quin era.  
“ — Remenar sa faus lliquera  
fins que faci sabonera  
un pam damunt es cassot’”.» (Santa Margarida.)

«J'ai demandé à un garçon quel était le point (le secret) du moissonnage. (Réponse:) Remuer la faucille légère jusqu'à ce qu'il y ait un empan d'écume sur la chemise.»

«Un homo qui sega, arriba  
qu'i sols no sap quin hora és,  
i en venir devés les tres  
arriba a suar sang viva.» (Santa Margarida.)

«Un homme qui moissonne en vient à ne même plus savoir quelle heure il est, et quand il arrive vers les trois heures il en vient à suer du sang.»

Pour s'égayer et alléger le travail les moissonneurs chantaient tout le long de la journée:

«L'amo de Son Rossinyol  
diu que es cantar no sega,  
però fa anar es tai alegre  
i acursa es radol.» (Campos.)

«Le fermier de Son Rossinyol dit que le chant ne moissonne pas, mais il maintient l'équipe joyeuse et raccourcit la touffe de blé.»

*L'escarader major* chantait d'abord seul et les autres répétaient la chanson en l'allongeant avec toutes sortes de modulations de façon à la faire durer jusqu'à une demi-heure. Et la chanson

finie, ils en entonnaient une autre, car le répertoire ne tarissait jamais. Le chant, pour ainsi dire, leur était entré tellement dans le sang qu'ils ne savaient travailler sans chanter. Un vieux moissonneur nous dit qu'un tâcheron qui ne chante pas ne vaut rien.

Mais malgré le chant et les prières il leur échappait bien souvent des malédictions et des jurons quand les reins se faisaient par trop douloureux. On entendait des souhaits comme ceux-ci : *agués tornat mar* [egés tornát má] «s'il (le blé) avait pu se changer en mer», *mal no agués nat* [nə gér nát] «s'il avait pu ne pas naître».

«Si aquest segar duràs,  
pens que tornaria mora.  
Hauria mester cada hora  
un confés que em confessàs.» (Campos, Sa.)

«Si cette moisson durait, je crois que je deviendrais Maure. J'aurais besoin, à chaque heure, d'un confesseur pour me confesser.»

Pour échapper à la courbature et au mal de reins il était recommandé de rester droit comme un cierge et sans bouger le temps qu'on chantait *la Passi* [lə pási] «l'évangile de la Passion» le dimanche des Rameaux, et les moissonneurs ne manquaient pas de suivre le vieux conseil. Il faut croire que le remède n'est pas sans effet, puisqu'on continue d'y recourir, et pourtant nous avons entendu de vieux moissonneurs émettre des doutes sur son efficacité!

Après les reins c'était le poignet de la main droite qui se ressentait le plus du travail. Si les chaumes étaient lourds le poignet arrivait souvent à refuser de fonctionner par suite du surmenage. On disait alors que *es segador s'esbraona* [sezbrə'ɔnə]. *Esbraonarse* est tiré de *es braó* [ɛz brə'ɔ] «de muscle du poignet». *Sa braó* veut dire la force du poignet et force en général : *aquest home té molta de braó* «cet homme a beaucoup de force». Pour éviter l'accident de *s'esbraonar* on portait habituellement un morceau de linge — *es lliga-braç* [lɪgəbrás] — très serré et mouillé d'un peu d'eau-de-vie autour du poignet, ce qui donnait à celui-ci plus de fermeté et de résistance. Mais si, malgré cette précaution, on entraît le soir avec le poignet endolori, on y appliquait une sorte de compresse faite de lessive et de plâtre.



Nous avons déjà dit que les moissonneurs travaillaient rangés en file. Chacun menait le train approprié à ses forces. La coupée de chaque travailleur se disait *s'orde* [s'órdɛ]; on pouvait aussi parler de *s'orde d'es tai* «la largeur de train de l'équipe entière». Si c'étaient de très bons ouvriers on proposait quelquefois par plaisanterie: *duquem un saió per hom* «menons un saió par homme». Les raies des *saions* se distinguent encore parfaitement à la moisson.

Dans une équipe nombreuse tous les travailleurs n'étaient pas toujours également forts. Il y en avait souvent un, parmi eux, qui n'était pas capable de tenir le même pas que les autres, soit par paresse, soit par manque de force. On l'appelait *es moro* [ɛz móro] Ll, «de Maure», ou *es bovo* [ɛz bóvo] SJ; il recevait au règlement un peu moins de paye que les autres. Point n'est besoin de dire qu'il était l'objet de toutes sortes de railleries de la part de ses compagnons. Comme il restait constamment en arrière avec son train, ses deux voisins, plus avancés, s'amusaient souvent à couper celui-ci, en biaisant un peu chacun de son côté, et le paresseux restait isolé avec son morceau. Cela se disait *fer-li un corral* [fɛllí un kórɔl] SJ; *corral* signifie d'abord la basse-cour, puis une clôture quelconque pour enfermer des bêtes. On disait aussi: *ara tenim s'ase dins es corral* Sas, «nous avons enfermé l'âne dans la clôture.»

«Jo som una al·lota jove  
que mai havia segat.  
Ells se'n van de cada cap,  
i jo romanc amb sa cova.» (Sant Joan.)

«Je suis une jeune fille et je n'avais jamais moissonné. Eux s'en vont de chaque côté, et moi, je reste avec la queue.»

Le liage des gerbes s'effectuait au fur et à mesure de la coupe. Sur un signe du chef deux hommes sortaient de la file pour aller lier chacun un *cavaió* — dix gerbes —, en commençant par le tâcheron gauche et son voisin et en alternant ensuite de deux en deux. *L'escarader major* ne liait pas.

Le dernier jour de la moisson était jour de fête. Les moissonneurs s'arrangeaient pour finir avant midi et s'ils voyaient qu'ils n'y parviendraient pas ils appelaient à la rescousse amis et femmes, car ils savaient que la fermière les attendait avec un bon dîner, auquel les aides occasionnels prendraient part.

«Madona, l'amo m'envia:  
Si no ha cuinat, cuineu,  
que per ventura tendreu  
es segadors a migdia.» (C.)

«Fermière, le maître m'envoie (dire) : Si vous n'avez pas cuisiné, cuisinez, car il se peut que vous ayez les moissonneurs pour midi.»

Ce dîner s'appelait *es dinar de ses acabaies* [ɛz dɪnɔ dɛ sɛz ɛkɛ-baïɛs] ou *sa festa de ses acabaies* «la fête des *achevailles*», ou bien on lui donnait le nom de *es bujiot* [ɛz bujiot] P, SJ, ou *es burjot* [burjot] V. *Es dia de ses acabaies* «de jour des *achevailles*»; *fer ses acabaies* «célébrer les *achevailles*».

Ce jour-là les tâcherons recevaient un déjeuner un peu meilleur que d'ordinaire, et pour le dîner le fermier avait tué un mouton. Celui-ci avait été marqué quelque temps à l'avance, et les moissonneurs ne manquaient pas de demander au berger, quand ils le voyaient : *com està sa belatxa* [bɛlɛtɛ] SJ, «comment va la brebis.» (*Belatxa* est une vieille brebis qui ne sait plus bêler»). Enfin les moissonneurs étaient abondamment régalez, *ben manjats i ben beguts* «bien rassasiés de manger et de boire». Souvent on remettait la fête au dimanche suivant afin qu'ils pussent se reposer un peu de leurs fatigues, car en finissant la tâche ils se sentaient, comme on disait, un peu «empesés». Après le dîner on dansait alors aux sons d'une guitare ou d'une cornemuse, instrument fort populaire à Majorque. Puis le fermier payait à chacun ce qui lui était dû en donnant la somme totale au tâcheron en chef qui la répartissait entre ses compagnons au retour au village.

«Com acaba s'escarada  
van contents es segadors.  
Ells acaban ses calors,  
i l'amo pren sa suada.» (Campos, Sta. Margarida.)

«Lorsque la tâche finit, les moissonneurs s'en vont contents. Pour eux sont finies les chaleurs et le fermier prend la suee.»

«Qui no ha segat no sap  
què cosa són acabaies.  
Ells s'esclaten de riaies,  
i l'amo ja no en té cap.» (Campos.)

«Celui qui n'a pas moissonné ne sait ce que c'est qu'*achevailles*. A eux (aux moissonneurs) les éclats de rire, le fermier n'en a plus aucun (les a perdus).»

Au moment de prendre congé du fermier et de la fermière un des moissonneurs faisait habituellement un petit discours qui disait en substance : *que molts d'anys mos pogueu fer es dinar de ses acabaies i noltros poguem venir a servir-vos* «que vous puissiez encore pendant beaucoup d'années nous faire le dîner des *achevailles*, et nous, que nous puissions venir vous servir».

Le jour des *achevailles* les glaneuses donnaient un bouquet de fleurs à chaque tâcheron sans oublier le premier valet de charue (P). En général, les bouquets jouaient un grand rôle pendant la moisson, mais il mènerait trop loin de détailler ici tous les usages existant à cet égard dans les villages. Une jeune fille, qui avait son fiancé parmi les tâcherons, lui envoyait par l'entremise de la porteuse d'eau un grand bouquet de fleurs avec des bouquets plus petits pour ses compagnons et une bouteille d'eau-de-vie au fond de la corbeille (SM).

Dans les petites propriétés où l'on n'avait pas de tâcherons, on faisait des beignets à la fin de la moisson, en cas de bonne récolte : *fer bunyolada*.

Pendant les premiers jours qui suivaient la moisson les tâcherons n'étaient guère bons à rien. Ils se reposaient. Mais, un des dimanches suivants, ils allaient tous ensemble à l'un des sanctuaires du voisinage pour rendre grâces à la Vierge de ce qu'ils n'avaient pas eu d'accident. A Lluçmajor on allait à l'ermitage de Gracia, situé à quelques kilomètres du village : *anar a Graci*. Les moissonneurs apportaient un peu d'eau-de-vie et des douceurs et, de retour, ils dansaient chez l'*escarader major*. Ceux de Vilafranca allaient au sanctuaire de Bonany, situé au puy de Bonany, entre ce village et Petra, et ils faisaient aumône à la Vierge de la valeur de la peau de l'agneau qu'ils avaient reçu comme paiement en nature. De Sant Joan on allait à Bonany ou au sanctuaire de *Consolació*, situé tout près du village, ou à Saint-Onuphre — *Sant Nôfre* —, autre puy entre Petra et Sineu dont le pèlerinage est très fréquenté. De Sineu on se rendait à Saint-Onuphre ou à la Fontaine Sainte. Quelquefois toute l'équipe, le chef en tête, faisait un véritable pèlerinage au monastère de Lluch, au milieu des montagnes, pour

«voir la Vierge de Lluch» — *a veure la Mare de Déu de Lluc* —, l'image la plus vénérée de Majorque.

Il y avait presque toujours entre des fermes voisines une certaine émulation pour achever la moisson de bonne heure, et l'équipe qui finissait la première avait l'habitude, en allant de la ferme au village, d'arborer un roseau orné d'un bouquet de fleurs ou d'un chiffon quelconque. Cela se disait *dur sa bandera* [*du sɛ bɛndɛrɛ*] «porter la bannière». Ils portaient aussi le roseau dans le champ où travaillaient les moissonneurs de la ferme voisine et le plantaient là en signe de moquerie. Cette plaisanterie dégénérait parfois en de véritables rixes.

«Vos duim bandera de pau,  
i si voleu, segarem.  
I l'any qui ve, si voleu,  
mos tornareu es jornal.»

«Nous vous apportons la bannière de paix, et si vous voulez, nous vous aiderons (moissonnerons); et l'année prochaine, si vous voulez, vous nous rendrez la journée.»

Notons, pour terminer ce chapitre, qu'en petite culture où la coupe des céréales ne se donnait pas à la tâche, les moissonneurs étaient payés tant par journée ou tant par *corturada*. C'étaient surtout les femmes qui moissonnaient à la journée, ou plutôt au tiers de journée ou aux deux tiers de journée; elles travaillaient rarement la journée entière. La journée de travail est divisée en trois parties, dites *tandes* [*tándɛs*];<sup>1</sup> la première *tanda* va du lever de soleil à 9 heures, la seconde de 9 à 2 heures, la troisième de 2 heures au coucher de soleil. Les moissonneuses travaillaient donc p. ex. à partir de 9 heures ou à partir de 2 heures; le reste de la journée elles s'occupaient de leur maison. *Segar a sa tanda* «moissonner au tiers de journée». Il faut dire que cette division de la journée n'était pas très fréquente pendant la moisson, mais elle était très usitée, et l'est encore, pour d'autres travaux des champs. *Llogar a sa tanda* «louer des journaliers par tiers de journée».

On prenait aussi, comme nous venons d'indiquer, une certaine étendue restreinte à moissonner contre un paiement fixe, ce

1. Une journée de travail entière se dit *una dieta* [*únɛ diɛtɛ*].

qui était également une sorte de travail à la tâche sans qu'on lui appliquât, cependant, le nom de *escarada*. On appelait cela *segar a trossos* [sɛgá ɛ trɔsɔs] Ll, «moissonner par morceaux», ou *segar a barcella* [sɛgá ɛ bərsɛlə] C. Le travailleur qui se chargeait de couper un tel morceau se disait *es trosser* [ɛs trɔsé] Ll, ou *es barceller* [ɛz bərsɛlə] C. C'étaient d'habitude mari et femme aidés de leurs enfants qui prenaient cette sorte de travail; *segaven per colles* [kòlɛs] «ils moissonnaient par couples». Ils n'étaient que partiellement nourris par la ferme. A Lluçmajor ils recevaient, par *corturada*, *una terça i mitja* — un tiers et demi d'une livre — de fromage, *mitja terça* — un demi-tiers de livre — de viande de porc et quelques fèves, outre le paiement qui variait de 5 à 10 pesetas pour la même étendue. A Campos, on leur donnait, en dehors du prix convenu, un boisseau — *barcella* — de blé par homme (*per faus* — enfants non compris, d'où l'expression *segar a barcella*), puis du lait battu — *llet formatjada* — tous les soirs et une petite somme pour le *companatge*. Le morceau donné à moissonner se disait *una mesa* [mɛzɛ] < *mensa*. On le marquait en traçant une raie avec une pierre : *senyar meses* [sɛɲá mɛzɛs] ou *tayar meses* [tɛjád mɛzɛs]. Le paiement en nature s'appelait, comme toujours, *ets arreus* [ɛdd ɛrɛus].

«Segar a barcella no es vega.  
jo no vui tornar segar.  
Sa dona se'n va cuinar,  
un poc de donar a mamar,  
i es pobràs tot sol queda.» (C.)

«Moissonner à boisseau, ce n'est pas une fête, moi, je ne veux plus le faire une autre fois. Ma femme s'en va cuisiner et donner un peu à téter, et, pauvre de moi, je reste tout seul.»

## CHAPITRE VII

### GLANAGE

*Espigolar* [espigolá] «glaner».

Le glanage s'effectue généralement après l'enlèvement des gerbes, mais aussi quelquefois immédiatement après la coupe, si l'on a confiance dans les glaneuses et si l'on croit qu'elles ne tireront pas les épis des gerbes.

Les glaneuses travaillaient autrefois presque toujours *a mitges* [ɛ miʝɛs] «à moitié fruits». (Dans des cas exceptionnels, on faisait, des glanures, deux parts pour le fermier et une part pour les glaneuses ou inversement). Cet usage s'est cependant perdu de plus en plus, et aujourd'hui le glanage se fait, dans presque tous les villages, à la journée. Notons qu'à Campos on donne habituellement la glane aux valets de ferme comme *barquera*.

Une glaneuse se dit partout *una espigolera* [espigolêrɛ], ou *una espigoladora* [espigolêdôrɛ] Ll (plus usité), C, Sa, Ma, terme moins usité. Chaque ferme avait une équipe fixe d'autant de glaneuses qu'il y avait de moissonneurs (Ma) et qui faisaient pendant toute l'année les travaux légers de la ferme, comme le binage et sarclage, etc. Les glaneuses qui faisaient partie d'une telle équipe recevaient le plus souvent le nom de *amitgeres* [emiʝêrɛs]. Elles étaient dirigées par un chef, appelé *s'espigolera major* [s ɛspigolêrɛ mɛʝɔ] Mo, P, V, *s'espigoladora major* Sa, ou *s'amitgera major* SM, Sas, SJ. Celle-ci cherchait les autres et avait une autorité analogue à celle de *l'escarader major*, avec sa place fixe à la droite de l'équipe, sans, d'ailleurs, aucun avantage pécuniaire. A Petra et dans d'autres villages elle était l'*aiguière* pendant la moisson. Les glaneuses étaient aussi le plus souvent chargées du séchage des figues, et pour ce travail elles recevaient un tiers des figues sèches; les deux autres

tiers étaient pour le fermier. Leur principal gain était pourtant celui que leur donnait le glanage. Il y avait beaucoup de fermes où les glanures leur assuraient du pain pour toute l'année.

L'action de glaner, abstraitement parlant, se dit *s'espigolar*, mais on dit *s'espigolada* [s'ɛspigołáðə] SJ, quand on se réfère à la durée du glanage et au travail fait par exemple dans une journée. Exemple : *en s'espigolada se mantenien ses espigoleres* SJ, «les glaneuses se nourrissaient elles-mêmes pendant le glanage»; *elze donaven s'espigolada* [ɛłzə ðonáven sɛspigołáðə] SJ, «on leur donnait la glane»; *hem fet (una) bona espigolada* SM, Sa, Ll, «nous avons ramassé beaucoup de glanures». Le résultat du glanage, les glanures, se disent *s'espigolat* [s'ɛspigołát] V, C, SJ, SM, P, Sas, ou *s'espigolada* [s'ɛspigołáðə] Mo, SJ. A Llucmajor on distingue entre *s'espigolat*, les glanures ramassées, et *ses espigolaies* [ɛspigołáɪs], les épis qui jonchent encore le sol; dans d'autres villages *s'espigolat* désigne les deux choses. *Vaia unes espigolaies que hi ha per aquí!* Ll, «quelle abondance d'épis il y a à glaner ici!» *Ei ha hagut molt d'espigolat* «il y a eu beaucoup de glanures». *Es segadors han deixat molt d'espigolat per ses amitgeres* «les moissonneurs ont laissé beaucoup d'épis pour les glaneuses», ce qu'ils faisaient quelquefois à dessein. Dans cette dernière phrase *l'espigolat* a le sens d'épis non ramassés.

Les glaneuses ramassent les épis avec la main droite et les passent ensuite dans la main gauche qu'elles tiennent sur le dos avec la poignée d'épis. Lorsque la poignée est complète, elles la serrent avec quelques brins, comme on serre les bottillons de la javelle. De trois poignées elles font une glane liée en nœud par des chaumes ou par des brins d'herbe. La glane se dit *sa manada* [məɳáðə] C, V, Mo, Sas, Ma, Ll, qui, de cette façon, est composée de trois *manadons* [məɳəðɔns sing. məɳəðɔ] SM, Ma, ou *monoïs* [monɔɪs] Ll. Quelquefois deux ou trois glaneuses font la glane ensemble. Dans quelques villages il paraît qu'on lie la glane sans faire d'abord des bottillons et on l'appelle alors *es manat* [ɛz məɳát] SJ, P, SM, Ma, SM. Les glanes se posent, l'épi en bas, rangées en files dans le champ, afin que les glaneuses puissent voir à tout moment le train qu'elles suivent, et aussi retrouver facilement les bottes, le soir, quand elles en font des gerbes. La gerbe de glanes, liée avec un *venç*, se dit *um feix* [um fɛɛ] et peut contenir quinze, vingt bottes et davantage. Les *feixos* sont ensuite transportés à l'aire où l'on en fait une meule à part.

«Afenyé-t a espigolar,  
llevé't sa mà d'es jonoi.  
No rovegues es rostoi,  
'xé'l estar per es bestiar.» (Campos.)

«Dépêche-toi de glaner, enlève la main du genou. Ne ronge pas les éteules, laisse-les pour le bétail».

«Afenyé't a espigolar  
i aplega ses més negres,  
que a cada espiga que aplegues  
ei ha un bocí de pa.» (Campos.)

«Dépêche-toi de glaner et ramasse les plus noirs, car dans chaque épi que tu ramasses il y a un morceau de pain».

«Atropella a espigolar  
i feràs bones garberes,  
i ton pare et comprará  
un paneret de cireres.» (C.)

«Hâte-toi de glaner, et tu feras de bonnes meules, et ton père t'achètera un petit panier de cerises».

Aujourd'hui, pour le glanage, on commence à employer des râteaux, dits *es rampins* [*er rempins*] C, Ll, *sa rampaina* [*sə řempaine*] ou *ets espigoladors* [*əðð ęspigoləðəðs*] Sa. On jette alors les épis dans un drap — *llensol* — et on les transporte ainsi à l'aire, à côté de laquelle on les dépose en plusieurs monceaux. *Espigolar a llensolades* «glaner en jetant les épis dans des draps». Ce procédé s'impose surtout les années où il y a eu beaucoup d'épis brisés — *molt d'escapollat*.

Au cas où l'on a fait le glanage avant l'enlèvement des gerbes, on est obligé de repasser une seconde fois, quand celles-ci ont été charriées à l'aire, pour ramasser les épis qui restent aux endroits qu'elles avaient occupés. Cela se dit *espigolar* ou *replegar* ou simplement *fer es jassos* [*fə ř jəðsəðs*], proprement «glaner les gîtes (des gerbes)». C'est précisément à ces *gîtes* qu'on ramasse la plus grande partie des glanures.

Le fermier fixe le jour où l'on battra les glanures. C'est, d'ordinaire, la dernière journée du battage — *sa darrera dieta d'es batre*. On l'appelle *sa batuda de s'espigolat* SM, C, V, ou *de ses amitges*<sup>1</sup> SM,

1. *Ses amitges* sont ici les glanures que le fermier et les glaneuses se répartiront *a mitges* «à parts égales».



«le battage des glanures», ou *sa batuda de ses espigoleres, de ses amitgeres* SJ, P, Sa, «la journée<sup>1</sup> des glaneuses». *Avui se bat s'espigolada* SJ, «aujourd'hui on bat les glanures». Pour les batteurs c'est un jour de fête — *un dia de bulla* —, car les glaneuses apportent pour les régaler une bouteille ou deux d'eau-de-vie et des biscuits, et on fait aussi, aux frais du fermier, un dîner un peu meilleur que de coutume. A Sant Joan les glaneuses apportaient comme écot un *aumut* d'escargots. Les glaneuses aidaient toujours les batteurs à défaire les faisceaux de glanes et à les étaler sur l'aire, opération qui demande un temps beaucoup plus considérable que l'étalement des gerbes ordinaires. Si on battait un lundi, les glaneuses allaient le dimanche à la ferme avec leurs amies pour délier les glanures, et l'étalement terminé elles dansaient avec les batteurs et les valets de ferme. Elles aidaient aussi les batteurs à venter le grain et à balayer l'aire. Dans quelques villages, à Petra, par exemple, il était d'usage qu'elles prissent part ce jour-là à tous les travaux de la maison, tels que la lessive, etc. Le grain nettoyé, on procédait à la répartition sur l'aire même. Le fermier était là avec son sac et les glaneuses avec le leur. Le fait de présenter ainsi le sac à l'aire s'exprime par la locution *parar es sac* [*perdà sak*]. A Petra c'était la fermière qui *parava es sac*, car *ses amitges de sa casa*, «la moitié des glanures qui revenait à la maison», étaient une *barquera de sa madona*. Le premier valet de charrue versait le grain alternativement, d'abord aux glaneuses, puis au fermier ou à la fermière, toujours boisseau par boisseau. L'aire débarrassée, l'on se mettait à danser s'il y avait des jeunes gens. Les glaneuses se partageaient, de retour au village, le grain qui leur était échu. *Mos hem partit s'espigolat* [*mòz èm pertit*] V, *s'espigolada* Mo, «mous nous sommes réparti les glanures».

Notons enfin que le fermier et les glaneuses quelquefois, quoique rarement, se répartissaient les faisceaux de glanes au lieu du grain battu. Les femmes égrenaient alors les glanures à l'aide d'un maillet — *picar s'espigolat*.

A Petra le fermier retenait, outre la part qui revenait à la ferme, une certaine quantité de grain en échange de la nourriture des glaneuses pendant le glanage. Dans d'autres villages elles étaient nourries gratuitement, mais généralement elles se nourrissaient elles-mêmes.

1. Nous verrons plus loin que *batuda* veut dire journée de battages.

## CHAPITRE VIII

### ENLÈVEMENT ET EMMEULAGE DES GERBES

Après la coupe les gerbes sont laissées, éparées, dans le champ une quinzaine de jours, afin qu'elles soient séchées par le soleil et le vent, puis on les transporte près de l'aire, où elles sont emmeulées en attendant le battage.

Transporter les gerbes du champ à l'aire se dit *garbetjar* [gɛrβɛʃʃɑ], employé le plus souvent absolument. Substantif général *es garbetjar*. Une seule opération se dit *una garbetjada* [gɛrβɛʃʃɑdɛ]. *Hem fet una bona garbetjada* « nous avons rentré beaucoup de gerbes »; *he fet sa garbetjada* « j'ai fini de *garbetjar* pour aujourd'hui ». Le travail est généralement exécuté par un seul homme, appelé *es garbetjador* [gɛrβɛʃʃɑdɔ], qui, pendant tout le temps que cela dure, ne fait autre chose. Dans les grandes fermes, c'est toujours au premier valet de charrue qu'incombe cette tâche ainsi que la mise en meules. Il se lève de grand matin, à 3 ou 4 heures, pour profiter de la rosée et il charrie des gerbes jusqu'à 9 ou 10 heures. Au fort de la chaleur, le maniement des gerbes desséchées occasionnant une grande perte d'épis, il suspend le travail pour le reprendre à 3 heures de l'après-midi et alors jusqu'à la tombée de la nuit. Il porte pour protéger ses vêtements un tablier de cuir, comme celui des moissonneurs, des fausses manches et, sur la tête, sur laquelle il transporte toujours les gerbes jusqu'au char, un petit sac en forme de capuchon ou un chapeau garni de peau de lapin.

Comme les gerbes, dans l'entre-temps, se sont tassées, un des autres valets de ferme passe avant leur enlèvement pour resserrer les liens relâchés. Cela se dit *restrenyer* [rɛstrɛɲɛ], et l'homme qui le fait, *es restrenyedador* [ɛr rɛstrɛɲɛdɔ]. Si, Sas, SJ. Ce travail doit s'effectuer le matin avec la rosée, sinon les liens se casseraient.

Le transport des gerbes se fait de plusieurs manières. Mentionnons en passant que si le champ est proche de l'aire, les petits cultivateurs portent quelquefois les gerbes sur le dos : *garbetjar a coll* [ε kôl]. Aujourd'hui on se sert presque exclusivement de chars ou de charrettes. Autrefois on transportait le blé engerbé à dos de bête, faute de chemins praticables pour les voitures. Parlons d'abord de ce dernier procédé.

*Garbetjar a esquena de bisti* [ε skênε de bisti] «rentrer les gerbes à dos de bête». On utilisait deux sortes de moyens de transport, dits respectivement *esconelles* et *escorbeys*.

Ses *esconelles* [sεz εskônêlεs] se composaient d'un châssis formé de quatre barres entrecroisées, dont les deux transversales étaient légèrement courbées en forme de joug et attachées à l'aide de cordes au bât de la bête. Entre les deux autres barres étaient étendues

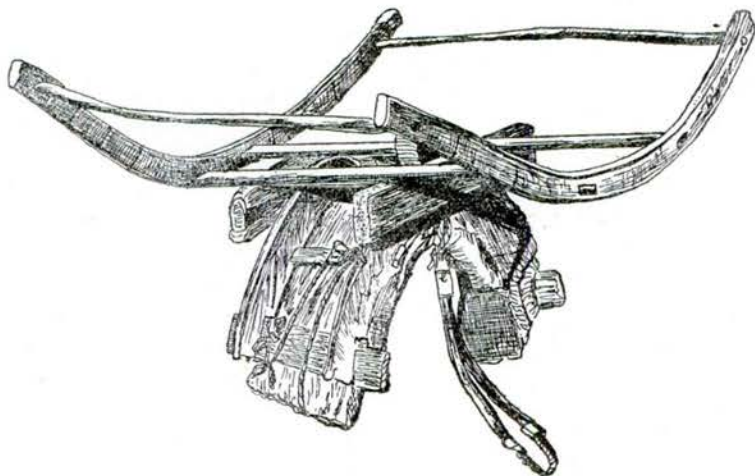


Fig. 17

deux cordes destinées à serrer la charge et avec lesquelles on faisait de chaque côté de la bête une espèce de bourse. Les *esconelles*, une fois sanglées au bât, se chargeaient de la façon suivante : une gerbe dans les deux bourses de chaque côté de la bête, trois gerbes formant la première assise, deux gerbes la seconde assise et enfin une gerbe faisant faite. Une bonne bête portait ainsi huit grosses gerbes;

c'était le maximum. L'un des côtés des *esconelles* était, pendant le chargement, étayé par une fourche — *forqueta* [*forkète*] — afin que la charge ne perdît pas l'équilibre.

«L'ase d'es Pujol va dir:  
" — Armem unes *esconelles*  
i garbes de dotze javelles  
seran petites per mi".» (Sant Joan.)

«L'âne d'Es Pujol (propriétaire) dit : Armons des *esconelles* et les gerbes de douze javelles seront petites pour moi».

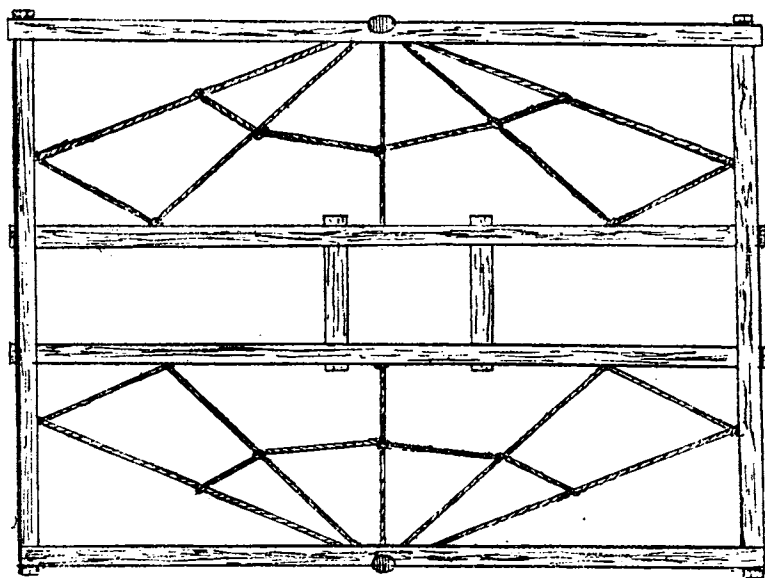


Fig. 18

Les *esconelles* ont disparu depuis longtemps; les octogénaires les ont à peine vues en usage. Elles étaient dernièrement employées par les petits propriétaires qui n'avaient pas encore de charrette. Le mot lui-même n'est guère connu des jeunes générations si ce n'est dans cette expression figée : *aquest homo es com qui dugui esconelles* «cet homme est comme s'il portait des *esconelles*», phrase qu'on emploie en parlant d'un homme orgueilleux, qui se donne de

l'importance, les *esconelles* nécessitant un chemin assez large pour pouvoir passer.

L'autre moyen de transport, *ets escorbeis* [edd eskorbéïs] C, Mo, V, Si, SJ, P, Ma, ou *es tira-lleyenyes* [es tirélényes] Sas, SM, a persisté plus longtemps et s'emploie encore dans la partie montagneuse de l'île, là où il n'y a que des sentiers muletiers. Dans la plaine il n'existe plus depuis trente ou quarante ans. Il est composé de deux paires de bâtons coudés ou recourbés, unies par des cordes de palmiste

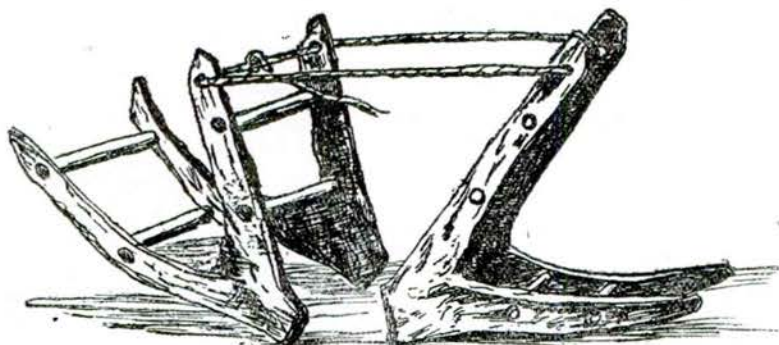


Fig. 10

qui tombent entre les arçons du bât; chaque paire de bâtons est faite d'une branche d'olivier sauvage courbée naturellement, et fendue en deux. Les deux bâtons — *ses comes* [kámès] — qui constituent la moitié des *escorbeis* sont assemblés par des barres transversales. Avec les *escorbeis* on ne peut charger en chaque voie que trois gerbes, une de chaque côté de la bête et une troisième au milieu entre les deux premières. Pour charger la première gerbe on appuyait les *escorbeis* sur une fourche, comme pour les *esconelles*. Le travail qu'on faisait de cette manière étant très lent, on se voyait souvent obligé d'emprunter la nuit pour le terminer dans un délai raisonnable. Dans ce cas on attachait une sonnaille — *picarol* [pi-keról] — aux *escorbeis* pour avertir, le long des chemins, dans l'obscurité. — Les *escorbeis* servent encore beaucoup à transporter du bois et de la laïche.

On emploie, à Majorque, deux sortes de bât, l'un aux arçons

très saillants et sans aucun rembourrage dans la selle, dit *es bast* [ez bást], l'autre sans arçons saillants, avec la selle rembourrée et cou-



Fig. 20

verte de peau, appelé *s'aubardà* [eubérdâ] «barde ou bardelle». Le second modèle sert de préférence à monter. Pour transporter des gerbes on employait le premier modèle, auquel on donne dans la plaine abusivement le nom d'*aubardà*. Les arçons se disent *ets arsons* [ersóns] Ma, P, *orsons* [ersóns] C, ou *ansons* [ensóns] Si. Le bât

est attaché à la bête par deux sangles — *ses cingles* [seŷ tینگلەس] —, par un poitrail en cuir — *pitral* [pitráł] Ll, ou *tripal*<sup>1</sup> [tripál] P —, et par une avaloire — *sa tafarra* [tefárre] — en bois de micocoulier — *lladoner* [ledoné] — ou par une croupière en cuir — *es cover* [kové]. Les sangles se ferment par des cordes dans deux anneaux de bois —

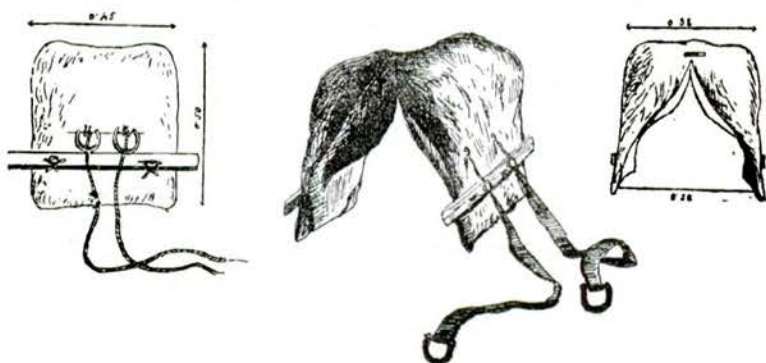


Fig. 21

*es capcingles* [es kápsینگلەس plur. ou plus rapidement, kętsینگلەس] — fixés aux aubes du bât.

Dans les fermes de la plaine, depuis cent ans au moins, on s'est servi pour transporter les gerbes à l'aire d'une sorte de char à timon

1. *Pitral*, avec l'*i* de *pit*. Par métathèse *tripal*, qui semble un dérivé de *tripa*.

traîné par deux bœufs ou deux mulets et appelé *es carro de parei* [*káro de péréi*]. Jadis on n'en connaissait que le modèle à roue pleine — *carro de roda plena* — dont les jantes étaient garnies de clous à grosse tête et dont l'essieu — *es fuell* [*fué!*] — était fixe dans les roues et tournait avec elles, sous le lit du char. Nous en avons vu de pareils encore en Biscaye, mais à Majorque ils n'existent plus depuis 60 ou 70 ans. Un vieillard de Petra de 82 ans nous dit n'avoir vu que cinq de ces chars.

Le modèle employé aujourd'hui est essentiellement composé d'un bâti de deux montants courbes et de deux traverses (voir le dessin schématique, fig. 22).

Les deux montants sortent du même tronc d'olivier sauvage, refendu dans presque toute sa longueur, mais de façon que l'une des moitiés, plus longue que l'autre, forme en même temps le timon du char. Les deux montants se disent *s'escala* (*d'es carro*) [*eskále*] «l'échelle», et le timon *es nas* [*ez*

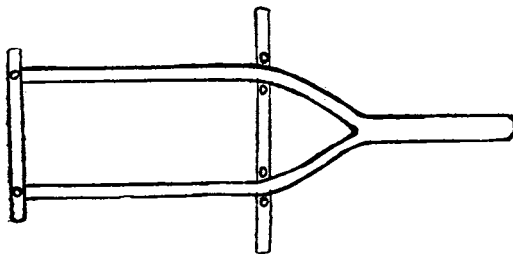


Fig. 22

*nás*) «le nez». Les deux traverses reçoivent le nom de *es capçals* [*ketsáls*] Ll, de *es capçalers* [*ketselés*] Sas, Si, SM, ou de *es capsinals* [*ketsináls*] P, SM, V, Mo, *ketsionáls* Ma]. Le montant de devant fait une saillie de trois emfans de chaque côté; c'est contre elle que portent les hanches de la bête pour retenir le char à la descente. — Le triangle formé par la traverse de devant et les montants s'appelle *sa sarrieta* s [*səriète*], car il a d'ordinaire pour fond *una sarri* [*sári*] «panier en sparterie» qui sert à garder des *camelles* de rechange et d'autres outils. — Le plancher du char, en ais de bois de figuier, se dit *sa sola* [*sə sóle*]. Le timon porte deux chevilles de bois, appelées *ses estaquetes* [*estékètes*]; la corde à atteler — *s'aximguer* — est passée quatre ou cinq fois entre ces chevilles et celles du joug. Les montants sont renforcés au milieu de la partie supérieure par des pièces de bois dites *es peixos* [*es péços*] SJ, proprement «les poissons», et, en-dessous, contre la boîte de l'essieu et pour retenir

celui-ci, par une sorte de taquets, nommés *es jasserons* [jɛsɛrɔ̃s] SJ. Ce dernier mot paraît désigner, à Manacor, les *peixos*. Aux coins du char et fixées dans les traverses se trouvent quatre ranches, dites *es maimons* [mɛimɔ̃s] Sas, SM, Ma, Mo, SJ, qui soutiennent les ridelles — *ses bandes* [bãdɛs].

Pour augmenter la capacité du char, quand il s'agit de transporter des charges relativement légères, comme des gerbes, on se sert d'une espèce de ridelles horizontales, nommées *sa bastimenta* [sɛ bɛstimentɛ] SJ, Mo, Ma, Ll, Sa, C, V, P, *ses bastimentes* Si, *sa garbetjadora* [gɛrbɛʃʃɛdɔrɛ] Mo, SM, *ses garbetjadores* Si, ou *es garbetjadors* [gɛrbɛʃʃɛdɔs] Sas. La forme de ces ridelles varie selon les villages, mais il nous mènerait trop loin d'entrer dans des détails. D'ordinaire elles se composent d'un châssis de quatre lattes longitudinales et de quatre traverses en cette forme (fig. 23). Les deux lattes extérieures, en long, se disent *es costers* [kɔstɛs] V, C, les deux intérieures *es bancs* [ɛz bãtɛs] V, C, Ll, Sa, la barre de derrière *s'arquet* [sɛrkɛt] Ll, V, ou *es jovet* [ɛʃ ʃovɛt] C. Les *bancs* reposent

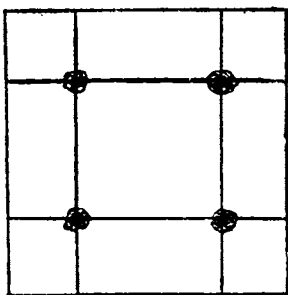


Fig. 23

sur quatre ranches plus courtes que les ranches ordinaires et appelées, outre *es maimons* V, Sa, *es bastaixos* [ɛz bɛstãkɔs] Ll, SJ, SM. La partie des ridelles qui fait saillie hors de la caisse du char se dit *ses ales de sa bastimenta* [sɛz ɔlɛs] «les ailes». Pour transporter des gerbes on couvre ces ailes et le plancher du char d'une natte de sparte — *s'estora* [s ɛstɔrɛ] — afin d'éviter que les épis qui se cassent tombent par terre. — Quelquefois on se contente de deux hayons verticaux, l'un devant et l'autre derrière — *ses cadiretes* [sɛs kɛdirɛtɛs] SM. Celui de devant est formé de deux barres courbes, unies par des traverses, et avance quelque peu sur le dos de la bête sans la toucher.

La charge est assujettie au moyen d'une grosse corde passant au milieu de la charretée dans le sens du char — *es bou* [ɛz bɔu] Sas, Ma, V, Mo, Ll, P, ou *sa corda garrotera* [sɛ kɔrdɛ gɛrɔtɛrɛ] P, SM —, de chanvre, de sparte ou de fibre d'aloès. On serre la corde à



l'aide de deux chevilles de bois, généralement deux *camelles* de joug, dont l'une, enfoncée dans une gerbe, sert de pivot autour duquel on enroule la corde à l'aide de l'autre. Serrer la corde de cette manière se dit *garrotar* (*sa carretada*) [gɛrɔtá], et les tortois s'appellent *es garrotadors* [ɛz gɛrɔtədós]. Plus usuelle est peut-être aujourd'hui une autre façon de serrer la corde qui consiste à passer celle-ci sous le char devant la traverse de derrière en engageant de nouveau le bout libre sous la corde et en faisant le nœud, ce qu'on peu représenter d'une manière simplifiée (fig. 24). Cela se dit *escanyar es bou* [ɛskɛná ɛz bou, prés. ɛskánɛ]. *Escanyar* veut dire en général serrer deux cordes à l'aide d'une troisième; si l'on fait tout ici avec une même corde, le procédé reste identique. On utilise

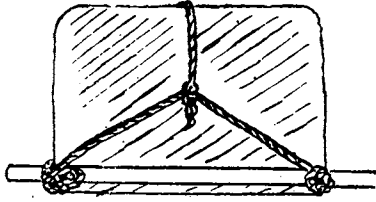


Fig. 24

aussi quelquefois un anneau de bois attaché à l'un des bouts de la corde et dans lequel on passe l'autre bout pour faire le nœud. L'anneau se dit *es capcingla* s. m. [kápstínglɛ ou kɛstínglɛ], car il est de forme identique, quoique plus grand, à celle de l'anneau servant à attacher les sangles du bât. Souvent la *traga* de la charrette fait l'office de *capcingla*.

Outre la corde principale on emploie, si la charretée est grosse et le chemin long et raboteux, trois ou quatre cordes transversales, dites *ses travesseres* [trɛvɛsɛrɛs] P, SM, SJ, V, Ma, ou *ses escanyadores* [ɛz ɛskɛnədóres] Mo. A Sanselles on appelle *es text* [ɛs tɛt] une longue corde qu'on passe plusieurs fois autour de la charretée dans le sens transversal.

EMMEULAGE. — *Sa garbera* [sɛ gɛrbɛrɛ] «la meule de gerbes». *Agarberar* [ɛgɛrbɛrɔ] (peu usité) Ll, SM, V, Mo, Sas, Ma, SJ, Si, «emmeuler les gerbes». *Eu tenim agarberat* «nous l'avons mis en meules». A Manacor le mot *agarberar* s'emploie surtout dans le cas où l'on est obligé de mettre en moyette les gerbes qu'on a déjà entrées dans l'aire, si on craint la pluie. *S'agarberar* «emmeulage»; *s'agarberada* [sɛgɛrbɛrɔdɔ] Ll, peu usité, «l'emmeulage d'une certaine quantité de gerbes, de la moisson d'une seule ferme».

On a le dicton : *no comences sa garbera que no haja passat Sant Pere* «ne commence pas la meule de gerbes avant que soit passée la Saint-Pierre», mais il faut avouer que nous en ignorons la raison.

C'est encore le premier valet de charrue qui emmeule à mesure qu'il charrie les gerbes; il est *s'agarberador* [səgəbɛrədɔ] Mo, peu usité. Les meules se font perpendiculairement à l'aire et on commence par les placer du côté d'où le vent ne souffle presque jamais, c'est-à-dire, dans la plupart des villages visités, du côté nord et nord-ouest. Mais si la récolte est abondante elles arrivent à occuper une bonne partie du pourtour de l'aire. On commence la meule en posant par terre une file de gerbes, placées sur le côté qui a déjà été en contact avec le sol, le *jaç*, et avec le pied tourné vers l'aire. Cela se dit *assantar sa garbera* [əsəntá prés. əsántɛ] Sas, P, Si, «asseoir la meule». Le nombre de gerbes dépend de la longueur qu'on veut donner à la meule. Puis on ajoute, dans quelques villages des deux côtés, dans d'autres villages seulement du côté est de la première gerbe, d'autres gerbes placées de chant, qui forment la première assise de la meule. Dans les interstices de ces gerbes on en pose, toujours de chant, d'autres qui font la seconde assise, et ainsi de suite, jusqu'à former un prisme triangulaire. La meule ainsi constituée n'est en réalité qu'une série de moyettes juxtaposées. Chaque moyette se dit *un sellat* [sɛlát] Sas, Mo, *un serrat* [sɛʔát] Si, SM, Ma, P, SJ, ou *una filada* [filádɛ] V, SJ (Ll, C), et se compose le plus souvent d'un *cavaio*, dix gerbes, quelquefois d'un *cavaio* et demi, rarement de deux *cavaions* (ou plutôt de 21 gerbes). Dans quelques villages on laisse les gerbes de deux moyettes consécutives chevaucher un peu pour mieux éviter la pénétration de la pluie. Nous avons dit que le pied des gerbes est tourné vers l'aire; cependant, dans la moyette qui clôt la meule, on met toujours les gerbes en sens contraire, avec la tête — *s'espigam* — tournée vers le dedans.

La file de gerbes qui couronne la meule s'appelle *sa carena* [kɛrɛnɛ] Sa, V, Si (rare), Ma, ou, par altération, *sa cadena* [kɛdɛnɛ] Sa, Ll, Mo, V, ou *s'encarenat* [ɛnkɛrɛndát] Sa, ou *s'encadenat* [ɛnkɛdɛndát] Mo, Sa, V. Poser ces gerbes au faite de la meule se dit *carenar*, *acarenar sa garbera* [ɛkɛrɛnd] Ma, Sa, *encarenar sa garbera* V, *encadenar* [ɛnkɛdɛnd] Mo, ou simplement *tancar sa garbera* [tɛnká prés. tánkɛ] SJ, «fermer». *Avui hem encadenat sa garbera* Mo, «aujourd'hui nous avons couronné la meule». *L'has de*

*carenar per amor de s'aigo* Ma, «tu dois la couronner à cause de la pluie». *Ja tanquen sa garbera* SJ, «ils ferment déjà la meule». Les gerbes qui forment le faite de la meule se placent soit dans l'interstice des deux gerbes de dessous, soit transversalement sur celles-ci et l'épi tourné vers le levant.

La construction de meules était autrefois de rigueur partout; aujourd'hui elle va en s'abandonnant dans certains villages. La raison en est qu'il arrivait parfois qu'un voisin malveillant mettait le feu aux meules ou que celles-ci s'enflammaient par suite d'une imprudence quelconque, par le feu d'une cigarette, etc. On se contente alors de charrier à l'aire chaque matin les gerbes nécessaires à l'airée du jour.

## CHAPITRE IX

### BATTAGE

Le seul procédé de battage employé à Majorque reste encore le dépiquage. La récolte est égrenée dans l'aire sous le choc des sabots des juments ou des mules et sous celui des rouleaux de pierre trainés par celles-ci.

*Batre* [bátrɛ] «battre». *Es batre* [ɛz bátrɛ] «de battage». *Ses messes d'es batre* [sɛz mɛsɛz dɛz bátrɛ] «l'époque du battage».

On commence à battre aussitôt la moisson terminée, soit vers la Saint-Pierre (29 juin) et on continue pendant le mois de juillet et une bonne partie du mois d'août. On finit au plus tôt à l'Assomption — appelée *la Mare de Déu d'agost* ou *la Mare de Déu primera* ou *la Mare de Déu morta* (15 août) —, généralement vers la Saint-Augustin (28 août), et quelquefois on va jusqu'à la Nativité de la Vierge (8 septembre) — *la Mare de Déu de setembre* ou *la Mare de Déu darrera* ou *la Mare de Déu d'es missatges, de ses llogues*. Il arrive que les nouveaux valets de ferme, qui entrent en service à cette date, doivent commencer par empoigner la fourche et la pelle.

On dit souvent *qui bat primerenc bat de franc* [ki bát primerɛnk báð dɛ fránk] «qui bat hâtivement bat gratuitement», car il évite que les rats, les oiseaux et les fourmis ne lui mangent le grain dans la meule et que le pluie ne le lui perde.

Le froment se bat de préférence à la vieille lune, car ainsi le grain se conserve mieux au grenier. Si la marche du travail ne coïncide pas avec les phases lunaires, on passe donc souvent au battage de l'orge et de l'avoine en attendant la vieille lune, soit parce que ces céréales ne sont pas exposées aux mêmes influences, soit parce qu'elles sont de moindre importance.

*Area cum primis ingenti æquanda cylindro, et creta solidanda*

*tenaci... ne pulvere victa fatiscat.* — Les petits propriétaires font tous les ans leur aire — *s'era* [sére] — et le battage fini ils la rompent de nouveau. Les grandes fermes ont toujours une aire permanente.

Pour faire une aire nouvelle on choisit un endroit exposé aux vents, on en trace avec une corde la circonférence, puis on procède à l'aplanissement et au pilonnage. Si le terrain ne semble pas devoir constituer une bonne surface, c'est-à-dire s'il est trop friable, on revêt l'aire d'une couche d'argile de l'épaisseur d'un *forc*<sup>1</sup> — *argilar s'era* [grjild s ére]. *Una era argilada* [ér grjildé] Ma, P, V, C, Mo, «une aire en argile». Puis on l'aplanit et on la comprime avec un rouleau à battre, souvent muni d'un fagot de branchages, et quand elle est bien plane on y mène quelquefois, un jour qu'il a plu, le troupeau de moutons ou celui de juments pour piétiner la terre. Enfin, pour la laisser bien unie et bien lisse on passe un rouleau rond, sans arêtes — *un rul-ló* [rulló]. *Rul-lonar s'era* [rulloná] «passer le rouleau sur l'aire». Dans une aire nouvelle on a soin de battre d'abord de l'avoine ou de l'orge, dont les grains s'enfoncent moins dans l'argile que ceux du froment.

Le sol de l'aire se dit *es trispol* [és trispól] V, Si, SJ, P, SM, Mo, *es trespol* [és trespól] Sa, C, Ll. *Trispolar s'era* [trispolá] Mo, V = *fer es trispol* «faire le plancher de l'aire». Si le terrain est en pente, l'on fait du côté bas un mur de soutien en pierres sèches et on remblaie la cavité. L'on dit alors que *s'era té una cara de marja*<sup>2</sup> V. Souvent ce mur fait le tour de l'aire, exhaussant celle-ci de quelques pouces. Il prend alors le nom de *cintell* [sintéll]<sup>3</sup> Mo, C, Ll, SM, Si, ou de *garlanda* [gərlándé] Ma. Sur cette *garlanda* on met quelquefois une rangée de pierres pour marquer le bord de l'aire, appelée *s'enllovat* [ənllovát] Ma, ou *s'encadenat*<sup>4</sup> [ənikədənat] Ma.

Les petits propriétaires, qui ne construisent leur aire que pour la saison, ne font pas tant de façons. Ils se contentent de bêcher

1. Un *forc* [fórk] désigne la distance entre l'extrémité du pouce et celle de l'index dans leur plus grand écart, tandis qu'un *pam* [pám] «empan» représente l'écart entre le pouce et le petit doigt.

2. *Marja*, comme *marjada* ou *marjal*, désigne le mur de soutien d'une terrasse.

3. Ce mot sert plus souvent à désigner la base d'une noria ou d'un moulin à vent.

4. Ces deux mots s'emploient en parlant de l'assise de pierres relativement régulières qui couronne un mur de soutien.

le terrain choisi, de l'arraser et de l'aplanir avec le rouleau à battre ou avec une hie.

Pour conserver une aire d'une année à l'autre on la recouvre soigneusement de paille de rebut — *païús* —, ou mieux avec une couche d'algues marines et, au-dessus, de la paille. Cette couverture s'enlève avant le battage et on nettoie l'aire de tous les brins et de toutes les herbes qui auraient pu pousser malgré tout. Cela se dit *fer s'era nêta* [*fê sérê nêtê*]. Les jours où l'on ne bat pas, c'est-à-dire les dimanches, on couvre l'aire de paille pour la garantir des rayons du soleil. Néanmoins, il arrive parfois qu'elle se crevasse — *s'era se crivella* [*sêrê sêkrivêlê*] Sa, V, SJ, Si, C, Mo, ou, intransitivement, *s'era crivella* SM, Ll, ou *s'era cruia* [*krúúê*] Ll. *Un crivell* [*krivêl*] «une crevasse», plur. *crivells* [*krivêls* SM, *krivêls* C, Mo]. *Un crui* [*krúú*] Ll, même sens. Quand l'aire s'est fendillée, on l'arrose et on la pise avec une hie — *un matrás* [*um mêt-rás*] — on un maillet — *una massa* [*másê*] —, sinon la terre qui sort de la crevasse aux chocs des rouleaux à battre se mêlerait au grain. *Matrassar s'era* [*mêt-résá* prés. *mêt-rásê*] Si, Mo, P, «hier l'aire»; *massar s'era* [*mésá* prés. *másê*] «frapper l'aire avec un maillet». En général, il est nécessaire, de temps en temps, de remettre l'aire en état quand elle s'est beaucoup usée — *rebatre s'era* [*rêbâtrê*] Sa, Mo, C, Ll, V. *Dar una rebatuda a s'era* [*rêbêtúđê*] Mo, C, Ll, V, «donner une réparation générale à l'aire».

A côté de l'aire il y a toujours une sorte de hutte, appelée *sa barraca* [*bêrâkê*], où les batteurs cherchent abri contre le soleil aux moments où ils ne travaillent pas. Dans quelques villages ils y couchent aussi la nuit pour veiller sur les meules et les monceaux de grain. La hutte se fait grossièrement de branchages de pin couverts de quelques sacs, ou bien comme une cabane de charbonnier avec des murs bas, faits de mottes de terre et couverts d'un toit de chaume en pointe. Souvent elle se construit à l'une des extrémités d'une meule, avec une charpente de cinq pieux de bois placés en chevalet et couverts de gerbes. — A beaucoup d'aires il ne manque pas non plus un petit abri de branchages pour les poules et les poussins, qui mangent les grains tombés autour de l'aire — *sa pollera* [*sê pôlêrê*] Mo, Sa, C.

Dans beaucoup de villages il est aussi coutume d'avoir à côté de l'aire un figuier, de la variété nommée *figuera rotja* [*figêrê rôjê*],

qui donne ses figues fleurs précisément à l'époque du battage. C'est, comme nous le verrons plus loin, un privilège des batteurs de manger des figues. En outre, le figuier sert d'abri, étant l'un des arbres qui donnent l'ombre la plus fraîche.

Les hommes qui travaillent à l'aire reçoivent le nom général de *homos d'era* [ómox dêrɛ], moins bien *es batadors* [bɛtɛdós] SM, P, Ll, C, Mo, «des batteurs», sans préjudice de recevoir un nom spécial suivant l'occupation de chacun d'eux. *Estic llogat per homo d'era* «je suis loué comme batteur». Ce sont d'abord les valets de la ferme qui travaillent à l'aire (excepté généralement le premier valet de charrue), et si ceux-ci ne suffisent pas, des journaliers qu'on loue pour la saison et qu'on paie de 5 à 8 réaux par jour, plus la nourriture.

Comme nous l'avons indiqué, le grain est détaché des épis par le piétinement des animaux en même temps que par l'action des rouleaux de pierre qu'ils traînent, suivant le procédé connu dès la plus haute antiquité. L'on peut dire, sans trop exagérer, que depuis les temps d'Homère la méthode est restée sensiblement la même, jusque dans les petits détails. Les bêtes courent l'une après l'autre guidées par un conducteur autour duquel elles décrivent des cercles. Généralement elles vont au petit trot — *batre de (a) trot* [bátrɛ dɛ trót], *batre trotant* [trótán] ou *batre a comes* [ɛ kámpɛs] V, Sa, Ma, P. A Lluçmajor on dit aussi, pour battre au trot, *batre a la mala* [ɛ lɛ máɫɛ] «battre de la mauvaise manière», en opposition à battre au pas, mode qu'on vient d'introduire. Une bonne bête à battre, légère et résistante, se dit *una bístia batedora* [bísti bɛtɛdórɛ] SM, SJ, P, Sas, Ma, «une bête batteuse». Le contraire est *una bístia mal batadora*. L'on dit souvent : *aquesta mula bat com una ballaruga* [kóm únɛ bɛtɛrúgɛ] SJ, Si, «cette mule bat comme une toupie». *Es bestiar de s'era* [ɛz bɛstíá dɛ sérɛ] C, V, *es bestiar de batre* Mo, «les bêtes employées au battage».

Le nombre des bêtes dépend de la grandeur de l'aire. Dans une petite ferme, 2 ou 3 bêtes suffisent. Dans une ferme moyenne, on en emploie 5 ou 6. Dans les grandes propriétés à blé on divisait autrefois les bêtes en deux ou trois groupes dont chacun avait son conducteur et qui travaillaient simultanément dans la même aire, tournant en deux ou trois cercles indépendants. Chaque cercle de bêtes se disait *un rol·lo* [un róllo], et on désignait la grandeur des

aires par le nombre de *rol·los* qui y travaillaient : *una era de dos rol·los, de tres rol·los*. Il y avait des aires où battaient en même temps de vingt à trente bêtes.

Aujourd'hui on emploie de préférence des mulets et surtout des mules. Autrefois on se servait en outre beaucoup de juments, dans les fermes où l'on faisait l'élève de chevaux et de mulets, ce qui était le cas dans presque toutes les grandes propriétés. A Montuiri, par exemple, où toute la terre qui est actuellement entre les mains des villageois appartenait aux moines avant l'expulsion, un vieillard octogénaire nous a raconté comment, à l'approche du temps du battage, les Frères, qui possédaient de grands troupeaux de juments, faisaient ferrer celles-ci pour les mener à l'aire.

«Per batre en es món no hi ha  
com ses egos ben ferrades,  
hi peguen unes potades  
que s'era fau temblejar.<sup>1</sup>» (Sa, Sas.)

«Pour battre il n'y a rien au monde comme les cavales bien ferrées. Elles donnent des coups de sabot qui font trembler l'aire».

Les juments battaient sans rouleau, avec les sabots seuls. Elles portaient toutes des sonnailles — *esquelles* [ɛskɛlɛs] — au cou, comme au troupeau, et le sonnailer — *s'esqueller* [sɛskɛlɛ] — allait toujours en tête. Elles battaient généralement accouplées — *anavan encollades* [ɛnikɔlɔdɛs]. *Una colla d'egos* [kɔlɛ dɛgɔs] «une couple de juments». Les poulinières ne travaillaient que jusqu'à la Saint-Jacques (25 juillet), époque où on les remplaçait par des mules (Mo, V).

Dans d'autres villages on n'employait que des juments vides — *ses egos buides* —, qui en échange battaient pendant toute la saison. Le plus souvent on plaçait en tête deux juments accouplées, sans rouleaux, puis les autres bêtes suivaient une à une traînant des rouleaux. Ou bien, dans une aire à plusieurs *rol·los*, un *rol·lo* de juments sans rouleaux allait devant et les autres *rol·los* de mules, avec rouleaux, suivaient. — Dans d'autres villages encore, à Sant Joan par exemple, les juments battaient seulement une heure le matin. On faisait alors entrer tout le troupeau de juments dans l'aire après avoir préparé l'airée; la première bête seulement était

1. *Tremolar*, à Manacor. Cette chanson est très répandue.



guidée par le conducteur, qui était toujours l'*oguer*, «le gardien des juments», et les autres la suivaient, libres. Lorsque le chargement de l'aire était bien affaissé et à moitié égrené on retirait les juments et on les remplaçait par d'autres bêtes avec rouleaux.

On a le dicton : *en es mes de juriol, ses egos a s'era i es bous en*

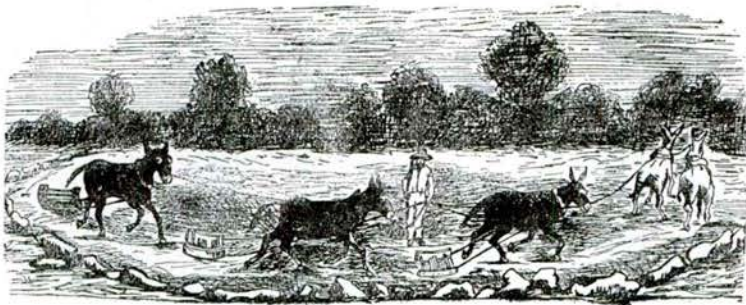


Fig. 25

*es sol* «au mois de juillet, les juments à l'aire et les bœufs au soleil» On tenait les bœufs à côté de l'aire, où ils mangeaient les balles.

Les juments portaient dans l'aire une œillère — *una uiera* [*uiera* ou *uère*] — du côté gauche, qui était celui qui donnait vers le centre de l'aire.

Il y a une soixantaine d'années qu'on ne bat plus avec des juments selon l'ancienne méthode, car ce procédé est lent et avance peu la besogne. Une jument sans rouleau ne bat qu'un *cavaio*, dix gerbes, par jour, alors qu'une bête avec rouleau en bat deux. Par contre, dans quelques villages, à Campos par exemple, on a continué jusqu'aujourd'hui à faire affaisser l'airée par des juments sans rouleau. Et autre part, par exemple à Lluçmajor, on emploie encore beaucoup les juments, mais avec des rouleaux.

Les mules et muets ont toujours été munis de rouleaux. Ils battent masqués — (*a*) *clucats* [(*ç*) *kluçáts*]. Les masques, appelés *cucales* [*kukáles*] Sa, C, Mo, V, SM, SJ, Sas, P, Ma, Si, Ll, ou *clucales* [*kluçales*] P, SM, se font de palmiste doublé de toile et empêchent complètement les bêtes de voir. *Un mul no sap batre sensa clucar* (*sense cucar* [*kuká*] V) «un mulet ne sait battre sans être masqué». *Une ego bat més desclucada* «une jument bat davantage sans masque».

Les mules et mulets portent un collier grossier fait de toile de sac rembourrée de paille d'orge, et nommé *sa collera de batre* [sə kolərə də batre]. On l'appelle aussi *ses xeremies* [sɛ́ ɛrɛmíɛs] Ll (vieilli), Si (id.), Mo (peu usité), Sas, *ses xirimies* [sɛ́ ɛrímíɛs] Sas, proprement «les cornemuses», ou *ses queumes* [sɛ́s kɛ́umɛs] Mo, ou *quelmes* [kɛ́lmɛs] Estallencs. Le collier, qui se ferme sous le cou de la bête, est garni sur le devant de deux bâtons — *ses costelles* [sɛ́s kɔstɛ́lɛs] —, d'où partent les deux traits de corde — *es tiranys* [ɛs tɪránɪs] Sa, V, ou *es dogalets* [dogɛ́lɛts] — auxquels est attaché le rouleau.

Le conducteur guide les bêtes au moyen de cordes, une pour chaque bête. La rêne et le licou, qui ne forment qu'une seule pièce et qui se confectionnent exprès pour le battage, s'appellent *es cabrestell* [ɛs kɛ́brɛstɛ́l] Si, V, C, SM, Mo, Ll, moins bien *es cabreste* [kɛ́brɛstɛ́] V, P, SM, SJ, qui est plutôt la bride ou le licou ordinaire. Le *cabrestell* qu'on employait — et qu'on emploie encore — surtout pour les juments se dit *es sedeny* [ɛ́ ɛdɛ́nɪ] P, Si, Ma, SJ, V, SM, Sa, Ll, Mo, Sas. Il se fait moitié de crin de cheval — *serres* [sɛ́rɛs] —, d'où le nom, moitié de chanvre (ou d'étaupe), généralement de six cordons de chaque matière. La même sorte de corde, comme elle est très forte et résistante, sert souvent aussi comme *dogals de llaurar* «rênes de labourage». Cependant, son usage étant beaucoup plus général pour le battage, le mot *sedeny*, qui désignait d'abord la corde de crin et de chanvre, a passé au sens de la rêne avec laquelle le conducteur guide les bêtes, juments ou mules, dans l'aire, lors même qu'il n'entre pas de crin dans sa confection (Sas, Mo, SJ).

Si les bêtes sont nombreuses, le conducteur, pour mieux les dominer, attache quelquefois toutes les rênes à une sorte de ceinturon. Il porte en outre un fouet à tige plus longue que les fouets ordinaires, muni d'une bonne lanière et nommé *ses corretjades de batre* [sɛ́s kɔrɛ́jádɛz də batre] V, SM, Sas, P, Sa, ou *ses escorretjades de batre* [sɛ́z ɛskɔrɛ́jádɛz də batre] Mo, Si, Ll, C. *Sa llandera* [sɛ́ ɛndɛ́rɛ] «la lanière».

*Es carretó de batre* [ɛs kɛ́rɛ́tɔ də batre] «le rouleau à battre», est constitué par une pierre en forme de cône tronqué, à cannelures, et par un cadre dans lequel tournent les deux pivots de la pierre. Le rouleau proprement dit est de pierre dure — *pedra viva* [pɛ́drɛ vívɛ] — provenant le plus souvent du village de Binissalem, et aussi de ceux de Porreres et de Randa. Les paysans achètent d'ordinaire les rouleaux à la grande foire de Sineu, dite *sa fira de maig* [sɛ́ firɛ də

*mâé*]. Les arêtes, séparées par des cannelures assez profondes et à angle aigu, sont généralement au nombre de sept, moins souvent de six. On les dit *es caires* [*es kâires* plur.], et les cannelures *es badais* [*bêdâis* plur.]. Le cadre du rouleau se compose de deux bras cour-

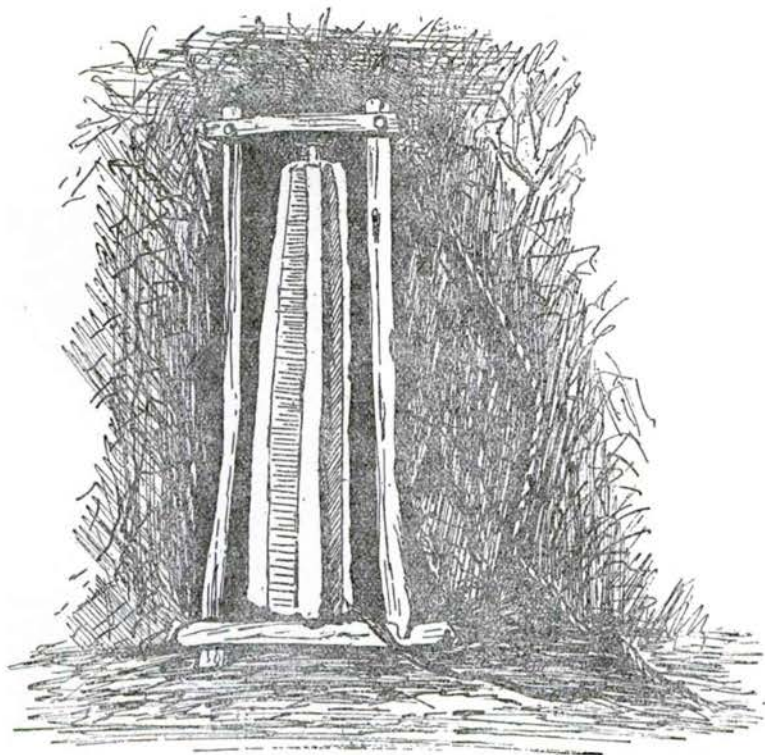


Fig. 26

bes et de deux traverses de soutien, et s'appelle *es bastiment* [*ez bêstimênt*] C, Sa, Ll, V, Mo, *sa bastimenta* [*sê bêstimêntê*] Mo (peu usité), V (id.), SJ, Si, P, Sas, Ma, ou *ses esconelles* [*sêz êskonêlêz*] SM. Les deux bras latéraux, auxquels s'attachent les traits, se disent *es brassets* [*ez brêssêts*] Ma, C, *ses costelles* [*sêz kôstêlêz*] Ll, *ses testeres* [*têstêrêz*] C, ou *es bastaixos* [*ez bêstâcôs*] Mo. Les deux traverses, qui, autrefois,

manquaient généralement, se disent *es brancals* [brɛŋkàls] C. Les pivots, qui sont de bois, tournent — *ballen* — dans les bras latéraux. Ils s'appellent *ses massetes* [mɛsɛtɛs], de *massa* «maillet», à cause de leurs grosses têtes carrées, encastées chacune dans un trou correspondant à chaque bout du rouleau. Aujourd'hui on commence à employer des pivots fixés dans les bras et tournant dans le rouleau. Ceux-ci se disent *ets aglans* [ɛdɔ ɛglàns], l'extrémité qui entre dans la pierre ayant la forme d'un gland.

Autrefois, il y a peut-être soixante-dix ou quatre-vingts ans, on employait des rouleaux de bois coniques, garnis de pierres pointues. Ces pierres, qui sortaient du bois d'environ un travers de main, étaient disposées en files de façon à former une espèce d'arête. On appelait un tel rouleau *un carretó de pota* [kɛrɛtò dɛ pòtɛ] SM, *carretó de potes* SJ, *carretó amb potes* Si, «rouleau à pattes». Le corps de bois, d'olivier sauvage ou de chêne, se disait *s'ànima* [s ànimɛ] V, Ll, Sas, SJ, SM, C, Si, Ma, «l'âme». On parle aussi de l'*ànima* d'un *carretó de fusa* [kɛrɛtò dɛ fúzɛ] «rouleau de fonte», modèle introduit récemment, se composant d'un corps de bois dur avec un revêtement et des arêtes en fonte.

Mentionnons, pour terminer la description de l'outillage, que, dans quelques fermes, afin de simplifier le battage et de pouvoir réduire le nombre des bêtes, on a imaginé d'attacher des rouleaux aux extrémités d'une forte perche — *sa perxa* [pɛrɛɛ] ou *sa biga* [sɛ bigɛ] — tournant autour d'un pivot mobile et mue par deux bêtes dont les traits s'accrochent à quelque distance du pivot, mais plus près de celui-ci que de l'extrémité de la perche. Quoique la bête aille au pas, les rouleaux, grâce à cette sorte de manège, acquièrent une vitesse beaucoup plus grande que quand ils sont traînés par des bêtes au trot, et avancent ainsi considérablement la besogne. Le conducteur déplace le pivot de la perche à mesure que les gerbes s'égrènent. Le bâton de bois unissant les deux traits de chaque bête et accroché dans un anneau de la perche, se dit *es balanst* [bɛlɛnst] C, V, ou *es tafarell*<sup>1</sup> [tɛfɛrɛll] C.

LE BATTAGE. — On commence, le matin à 6 ou 7 heures, par jeter au milieu de l'aire les gerbes qui formeront l'airée de la journée.

1. Diminutif de *tafarra* «avaloire».

Le nombre des gerbes est déterminé par la grandeur de l'aire, autant dire par le nombre des bêtes. On pose ordinairement deux ou trois *cavaions* pour chaque animal. Avant d'étaler les gerbes on a soin, dans quelques villages, d'arroser le bord de l'aire et de le couvrir d'une mince couche de paille afin de le protéger contre les chocs répétés du rouleau. Après quoi on étale des gerbes, à la main, le long du bord en rangeant en dedans l'épi des javelles. Le reste de l'aire se couvre à la fourche, après que l'on a dénoué et enlevé les liens. A Villafranca et dans tel autre village on scie les gerbes en deux avant de les étaler, en les plaçant sur un chevalet — *un banc* — au milieu de l'aire. *Serrar ses garbes* «scier les gerbes». La scie se dit *una serra* [sɛrɛ] ou *un barduc* [bɔrduk]. — Lorsque le moissonnage s'est fait à la faucille on a soin de secouer les javelles avec la fourche afin de défaire autant que possible les bottillons qui entraveraient l'égrenage s'ils restaient trop enchevêtrés; cela se dit *esflorar es safelcat* [ɛsflorá t̪ ɛsɛlɔkát] C, Ll. Le mot *es safelcat*, dérivé de *safelcar* (voir au chapitre de la moisson), ne s'emploie guère qu'à l'aire et désigne l'ensemble des bottillons des javelles. — L'étalement achevé, les hommes s'en vont déjeuner et attendent une petite heure avant de mener les bêtes à l'aire. De cette manière la moisson aura le temps de se griller un peu au soleil et les grains se détacheront ensuite plus facilement des épis, — *perquè es sembrat se soleï ou se torri*.

Étaler les gerbes se dit *estendre* [ɛstɛndrɛ, prés. *ɛstɛn*], employé absolument. Le chargement de l'aire — l'airée — est désigné par plusieurs termes. D'abord *s'estesa* [ɛstɛze] Mo, V, Ll, Sa : *hi ha bona estesa* [ɛi á bɔn ɛstɛze] «il y a une bonne airée, la couche de gerbes est épaisse». Le mot *erada*<sup>1</sup> [ɛradɛ] «airée» n'a été recueilli par nous qu'à Montuiri, mais existe sans doute aussi dans d'autres villages. *Això és s'erada de demà* Mo, «ceci est l'airée de demain, les gerbes qu'on va battre demain». *Sa batuda* [sɛ bətúðɛ] a, entre autres acceptions, également celle «d'airée» (SJ, Mo, C, V). *Això és sa batuda de demà* C, «ceci est l'airée de demain», qu'on rentre souvent la veille dans l'aire après avoir déblayé celle-ci. (Notons qu'on dit quelquefois au même sens : *això es sa dicta de demà* C, proprement «ceci est la journée de demain», c'est-à-dire ce qu'on va battre demain). *Una batuda grossa, petita (prima)* V, Ll, «une grande, une

1. A ajouter la forme, notée à Estallencs, *erada* [ɛirádɛ].

petite airée». *Posen batuda segons es número de bistis* SJ, «on met de l'airée selon le nombre des bêtes». *Hi ha una bona batuda avui* Mo, V, «il y a une bonne airée aujourd'hui». En outre, *sa batuda* désigne l'opération ou plutôt chaque opération, le battage d'une journée (V, C, Mo, Sa). *Hem acabat ses batudes* Mo, V, «nous avons terminé le battage pour cette année». De là *batuda* a passé à signifier le résultat, en grain et en paille, du battage d'une journée (Sa, Mo, V, C, Ll). *Això és sa batuda de dissabte* [ɛçə ʔ ʔɛ bətúde de di-sàbte] Mo, Sa, Ll, «ceci est le grain de samedi», se dit en indiquant au grenier le monceau de grain provenant du battage de samedi. *Hem fet una bona batuda ahir* V, «nous avons fait un bon battage hier», c'est-à-dire nous avons fait beaucoup de sacs de grain. Un mot très employé à l'aire est *sa gruixa* [sə grúçə], pour désigner l'épaisseur de l'airée. *Hi ha molta, poca gruixa avui* V, Mo, Ll, C, V, SM, SJ, Sas, «l'airée est épaisse, est peu fournie aujourd'hui». Dans quelques villages (par exemple Mo, SM) il paraît que *sa gruixa* est même arrivé à prendre le sens matériel d'«airée». A côté de *molta gruixa* «airée épaisse» on dit également assez souvent *ei ha molta (de) pasta* [ɛi d mólte páste] Ll (peu usité), Mo, V, C (peu usité), «il a y beaucoup de pâte». Au même sens, à Campos : *hi ha molt de fetge* [ɛi d mól de féççə], proprement «il y a beaucoup de foie». A Manacor on dit beaucoup, toujours avec le même sens, *hi ha molta de (poca) mesa* [mólte de mɛzə], expression qui, là, s'emploie plutôt à l'aire qu'en parlant de la moisson sur pied (voir plus haut, chap. v). A Son Servera et à Sant Joan on dit *hi ha molta de (poca) suma* [ɛi d mólte de súmɛ] = *molta de pasta, bona estesa*. Si l'airée est très épaisse, plus que d'ordinaire, on entend, à Lluçmajor, l'expression: *avui tenim una empastissada* [ɛvúi tɛním ún ɛmpɛstisáde]; *empastissada* veut dire ici «excès de travail» et s'emploie surtout à l'airée. — Notons qu'on se sert encore à l'aire du terme *es sembrat* [ɛʔ tɛmbrát] pour désigner la récolte, les céréales qu'on va battre.

Lorsque l'airée a été suffisamment chauffée — *torrat* — par le soleil, on mène les bêtes à l'aire — *posar es bestiar* [pozá z bɛstíá] — et on les masque — *l'aclucan*. On leur fait faire d'abord quelques tours sans rouleaux pour affaïsser les gerbes déliées — *embuyar es sembrat* [ɛmbuíá ʔ tɛmbrát] ou *aplanar es sembrat* [ɛplánde, prés. ɛpláne]. *S'embuiada* [ɛmbuíáde] (peu usité) est le substantif correspondant. — Nous avons vu que cette première opération du

battage était effectuée dans certains villages par le troupeau de juments mené par le gardien. — Puis, l'airée aplanie, on attelle les rouleaux.

Le conducteur se place à égale distance du centre de l'aire et du bord et s'avance avec lenteur en maintenant le même rayon, tandis que les bêtes décrivent autour de lui une sorte de cycloïde, en tournant dans le sens contraire à la marche du soleil, de droite à gauche. Ainsi, quand il aura fait le tour de l'aire il ne restera aucun endroit où les bêtes et les rouleaux n'aient pas passé, car à chaque pas que fait le conducteur, les bêtes font deux ou trois tours. Chaque tour que fait le conducteur autour de l'aire se dit *un revolt* [*un řevólti*] Sa, Mo, SM, SJ, Si, P, Ma, C, V, ou *una passada* [*únę pęsádę*] Mo (peu usité), V, Ll, Sas. Lorsque le conducteur a accompli son premier tour les autres batteurs se mettent à remuer l'airée avec les fourches, sans qu'on arrête les bêtes. Cela se dit *remolcar* [*řemólķđ*] P, SJ, SM, Si, V, employé absolument, ou *girar de cap* [*jirá đę kđp*] Ll. L'opération, qui a pour principal objet de défaire les bottillons — *es safelcat* — et, en général, de hâter l'égrenage, s'appelle *sa remolcada* [*sę řemólķádę*] V, P, Si, SM, SJ, ou *es regiró* [*ęř rejiró*] Sas. *Ara es remolcador* [*řemólķđđ*] P, V, «maintenant (l'airée) est prête à être remuée».

Le conducteur fait encore un, ou plus souvent deux tours et lorsque la couche supérieure est complètement égrenée, il crie aux autres hommes qui cherchent abri contre le soleil dans la hutte: *forques!* «des fourches!» Ceux-ci viennent alors retourner l'airée.

Le temps qui s'écoule entre chaque retournement des gerbes se dit *una tocada* [*tóķádę*] Si, Sas, P (peu usité), Ll, Sa, Mo, V. Dans d'autres villages on l'appelle improprement *una girada* [*únę jirádę*] Ma, P, Si, SM, V, qui désigne en réalité le retournement. *Tocada* est dérivé de *tocar* [*tóķđ*], terme qui s'emploie exclusivement à l'aire et signifie «conduire les bêtes (dans l'aire)»; il paraît indiquer qu'on employait anciennement des bœufs, cf. «toucher les bœufs». Le conducteur se dit *es qui toca* [*ęs kđ tóķę*] C, Ll, Sa, Mo, V, «celui qui touche», ou mieux *es tocador* [*tóķđđ*] Ll, Mo, V, C, (peu usité) SM, SJ, P, Sas, «le toucheur». Les batteurs se relaient pour conduire les bêtes. *Tocar sa primera* [*tóķđ sę sęgónę*], *tocar sa segona*, etc. On établit aussi une succession fixe d'un jour à l'autre pour répartir équitablement le travail, car les intervalles entre chaque

retournement sont d'inégale longueur. Le premier intervalle — *sa primera tocada* — peut être de presque une heure, tandis que le dernier ne durera peut-être qu'un quart d'heure. Ainsi, celui qui «touche» la première aujourd'hui, demain «touchera» la seconde, etc. A Campos et à Santanyí on se départ de la coutume générale, en ceci qu'on donne deux *touchées* avant, et les deux autres après le déjeuner. On appelle alors celle qui précède le déjeuner *sa fresca* [sɛ frɛskɛ] C, «la fraîche», et celle qui le suit et qui, là, est la plus longue, *sa calenta*, ou mieux, avec la particule personnelle, *Na Calenta* [nɛ kɛlɛntɛ] C, Sa, «la chaude». *Tocar na (sa) calenta* «toucher la chaude».

«Molts li diuen na Calenta,  
i jo qui li he de dir?  
Jo la volria tenir  
cada dia dematí  
s'hora que es fred me turmenta.» (Campos.)

«Beaucoup l'appellent la *chaude* et moi comment vais-je l'appeler? Je voudrais l'avoir le matin, tous les jours, pendant l'heure où le froid me tourmente».

Notons un trait curieux. Tandis que le conducteur tient les rênes de la main gauche il appuie toujours, par un geste traditionnel, l'autre main avec le fouet contre son oreille droite.

Si la besogne du *toucheur* est la plus fatigante, il l'égaie en chantant sans cesse et à pleins poumons. C'est une note très majorquine que la mélodie du battage — *sa tonada d'es batre* — qu'on entend rouler d'aire à aire, traînante, plaintive, à résonance mauresque, orientale. Pendant le mois de juillet, toute la plaine de Majorque chante littéralement d'un bout à l'autre. Le chant s'adresse autant aux bêtes qu'aux hommes. On assure que les mules ne battent plus bien si on cesse de chanter. Aussi le chanteur les apostrophe-t-il à tout moment, soit pour les encourager soit pour les injurier.

«En s'estiu com fa bon sol  
m'agrada es cantar dins s'era.  
No t'acosts a sa vorera  
que no espenyis es trispol.» (Sant Joan.)

«En été, quand il fait beau soleil, j'aime chanter dans l'aire. Ne t'approche pas du bord, pour ne pas abîmer le sol de l'aire».



«Fumat, si no volies batre,  
havies de néixer rector.  
Fer sonar aqueix carretó,  
que fassi es sò d'or i plata.» (Vilafranca.)

«Fumé (un mulet), si tu ne voulais pas battre, tu aurais dû naître curé! Fais sonner ce rouleau-là jusqu'à ce qu'il rende un son d'or et d'argent».

Reprenons le fil interrompu. Lorsque la couche supérieure de l'airée est battue, les autres batteurs appelés, nous l'avons dit, par le conducteur, viennent, avec leurs fourches, retourner les gerbes. Cela se dit *girar* [*jirá*] «virer, retourner», employé le plus souvent absolument. Chaque opération s'appelle *una girada* [*úne jirdde*], la première par conséquent *sa primera girada*. *Ara es sembrat és girador* P, Si, «maintenant la récolte est prête à être retournée», quand elle est battue par dessus. Les hommes qui retournent se nomment, par opposition à celui qui conduit les bêtes, *es giradors* Mo, V, P, mais ce mot ne s'emploie pas beaucoup. On commence à «virer» à l'un des bouts de l'aire, par trains — *ordes* — successifs. Arrivé au milieu de l'aire, on arrête les bêtes et on les fait passer dans la partie retournée. Le «virage» s'effectue d'une façon beaucoup plus soignée que la *remolcada* précédente. En même temps qu'on retourne les chaumes avec les fourches on remue aussi avec le pied la couche de grain de dessous, pour le cas où elle contiendrait des épis entiers. Cela se dit *remenar es peus* ou, davantage, *rossegar es peus* [*roségá s péus*] Ll, Mo, C, V, P, ou *mestayar* [*mestéjád*] Ll, Si. On le fait surtout pendant le dernier virage. Le train que mène chaque vireur se dit, en outre de *orde*, *una carrera* [*keřéře*] Ll, V, Mo : *girar a carreres*. *Sa carrera*, ou *es carrerany*, est alors la sorte de rigole qui se fait entre ce qui est retourné et ce qui reste à retourner. — Quelquefois, en une journée chaude et favorable à l'égrenage, on vire sans arrêter les bêtes pour gagner du temps. Un tel virage se dit *una girada falsa* [*jiráde fálse*] C.

Lorsque toute l'airée a été retournée, l'un des vireurs prend les bêtes et *toca sa segona*, les conduit pendant la seconde *touchée*, qui est de deux ou de trois *revolts* [*řevóls*]. Après quoi on retourne de nouveau, comme la première fois, mais en sens contraire — *sa segona girada*. Un nouveau conducteur *toca sa tersera* [*tóke se řerséře*], qui est habituellement la dernière et la plus courte. — Au moins une

fois par *tocada* un homme fait le tour de l'aire avec la fourche et jette au milieu de l'aire les gerbes qui ont glissé peu à peu vers le bord sous l'impulsion des rouleaux. Cela se dit *atiiar ses voreres* [ɛtiá sɛz voréres] Sas, Si, Ma, Sa, Ll, C, Mo, V, SM, SJ, proprement «attiser les bords». Ce travail se fait également à tour de rôle. De même on balaye de temps en temps le bord de l'aire pour empêcher que les grains ne tombent dans les balles et la paille qui l'environnent.—*Fer net sa vorera* [fɛ nɛt sɛ voréres] C, *garnar* ou (*a*) *granar ses voreres*.

Les *tocades* paraissent d'ordinaire être au nombre de trois, dont les deux premières sont composées de trois *revolts* et la dernière de deux (Sas, SM, Si, Ll). A Montuiri on fait quatre *tocades*, mais de deux *revolts* chacune. A Manacor et à Villafranca, lorsqu'on a donné trois *tocades* de deux *revolts* le conducteur mène les bêtes à l'abreuvoir pendant que les batteurs retournent l'airée, puis on attelle de nouveau, un nouveau conducteur prend place et les «vireurs» s'en vont dîner à la maison. Le dîner terminé, on fait encore un retournement et le conducteur va dîner à son tour. De cette façon ont donné en tout cinq *tocades* de deux *revolts*. Dans les autres villages on ne dîne pas avant d'avoir terminé le battage.

Faire sortir les bêtes de l'aire, le battage fini, se dit *treure es bestiar* [trɛurɛ z bɛstíá] ou le plus souvent, elliptiquement, *treure* tout court.

Il va sans dire que le nombre et la durée des *revolts* nécessaires pour égrener les épis dépendent de la journée qu'il fait. Il est vrai qu'à l'époque du battage l'on jouit généralement d'un beau temps très stable et qu'on n'y a pour ainsi dire jamais à redouter la pluie. Pourtant, soit parce que le vent est humide, soit que la rosée ait été abondante le matin, ou que le ciel, chose rare, se soit couvert momentanément, il y a des jours où l'égrenage ne se fait qu'avec peine. On dit alors qu'il fait *un dia blan* [un díɛ blán] Mo, Sa, V, etc., «un jour mou», ou *una diada<sup>1</sup> freda* [diáde frɛde] SM, P, «une journée froide», *una mala diada per batre* «une mauvaise journée pour battre». *Avui ha anat blan* [ɛvúː a nát blán], mot à mot «aujourd'hui cela est allé mollement», ou *ha estat fret* [a stát frɛt] «cela a été froid». *No se bat gens avui* [nɔ sɛ báʝʝɛns ɛvúː] «cela ne se

1. Le mot *diada* s'emploie presque exclusivement quand on se réfère au temps.

bat pas du tout aujourd'hui». *Hem tengut sa dieta feixuga* [ém tɛn-  
gút sɛ diɛtɛ fɛiɟuɟɛ] «nous avons eu une lourde journée». En un tel  
jour on est obligé de multiplier et de prolonger les *revolts*. Quelque-  
fois, pour faciliter l'égrenage, l'on a recours à une *tocada* à rebours,  
de gauche à droite, appelée *una tocada a s'enrevés* [tɔkádɛ ɛ s ɛnɾevés]  
Ll, ou *una girada a s'enrevés* C. — Si la journée est favorable, sèche  
et chaude, l'on dit *avui va torrat* [vá tɔɾát], littéralement «aujourd'hui  
cela va grillé», *avui se bat molt* «cela se bat beaucoup aujourd'hui».  
— S'égrener se dit *esflorar-se* [ɛsflɔɾarsɛ ou ɛsflɔɾersɛ] : *avui s'esflora*  
*bé* [sɛs/flɔɾɛ bɛ] «aujourd'hui cela s'égrene bien». *Ara està esflorat*  
«maintenant cela est égrené». On emploie aussi quelquefois le subs-  
tantif *esflorada* : *hi ha hagut bona esflorada* [ɛsflɔɾádɛ] Mo, «il y a eu  
un bon égrenage, cela s'est bien battu». *Avui ha estat juger* [juɟɛ] Ll,  
*hem tengut sa dieta jutgera* [sɛ diɛtɛ juɟɛɾɛ] Mo, «aujourd'hui nous  
avons eu une journée légère».

Quand la couche de grain est épaisse, la récolte étant fournie et  
bien mûrie, l'on dit beaucoup, au retournement ou, plus tard, au  
vannage : *hi ha bona solada avui* [ɛi á bɔnɛ soládɛ ɛvúi] Ll, C, SJ, P.  
*Sa solada* désigne la couche de grain. On emploie aussi au même  
sens le mot *es baixos*<sup>1</sup> [ɛz báɔs] : *avui retrà, hi ha molts de baixos*  
Si, SJ, Sas, «aujourd'hui cela rendra au boisseau : il y a une bonne  
couche de grain sous la paille».

Si le temps est humide et peu propice au battage il y aura parmi  
cette couche de grain bien des épis entiers ou égrenés seulement en  
partie. Cela sera surtout le cas pour le blé et la *xeixa*, si la récolte  
est mal grenée et imparfaitement mûrie. L'ensemble de ces épis  
se dit *s'espigada* [s ɛspigádɛ] Si, SM, SJ, P, V, Mo, C, Ll. *Hi ha espigada*  
«il y a des épis non égrenés». *Avui va blan, ferà molta espigada*  
Si, «aujourd'hui cela va mollement : il y aura beaucoup d'épis en-  
tiers». On emploie aussi l'expression équivalente *cap d'espiga* : *avui*  
*es blat fa cap d'espiga* [ɛvúi ɛz blát fá káb d ɛspígɛ] Ll, C, Sa, propre-  
ment «aujourd'hui le blé fait tête d'épi», car c'est surtout le haut de  
l'épi qui s'égrene mal.

1. Cet adjectif substantivé, employé toujours au pluriel, fait généralement  
opposition à *ets alts* [ɛdɔ áls] et prend plusieurs sens. Si *ets alts* signifient les  
fruits des arbres, *es baixos* veulent dire ce qui est cultivé par terre. Si *ets*  
*alts* désignent les collines, les versants d'une montagne, *es baixos* s'appliquent  
aux terrains bas, aux dépressions.

Un autre effet d'un temps peu favorable pendant le battage et d'une grenaison incomplète à la moisson sont les grains chapés. Les balles, soit les glumes et les glumelles, ne se détachent pas des épillets comme elles devraient le faire. La balle adhérant au grain après le battage se dit *es capell* [kəpél] correspondant à ce qu'on appelait avant le battage *sa caixa d'es gra*. Seulement, *capell* s'emploie presque toujours comme mot collectif pour l'ensemble des grains vêtus — *grans vestits* [grám vɛstits]. *Hi ha capell* V, SJ, Si, P, Ma, Sa, C, Mo, SM, Ll, «il y a des grains vêtus». *Avui ferà capell* «aujourd'hui il y aura des grains vêtus». *Avui sa batuda ha fet molt de capell* «aujourd'hui le battage a donné beaucoup de grains chapés». *Enguany es blat té molt de capell* «cette année le blé a beaucoup de grains grenés», c'est-à-dire il est mal grené. On dit quand on le crible au grenier : *tot es capell!* «il n'y a que des grains chapés!», expression qui correspond exactement à celle qu'on employait avant la moisson : *no més n'i ha caixes buides*.

Comme nous l'avons indiqué, ce sont de préférence le froment et la *xeixa* qui donnent, à l'aire, des épis entiers et des grains vêtus. Mais l'orge n'échappe pas non plus aux effets d'un battage incomplet. Son grain portera, un jour humide, un petit prolongement raide et dur qui n'est autre chose que la base de la barbe et qu'on appelle *sa cova* [sə kóvə] «la queue». *Avui s'ordi fa cova* Ll, C, «aujourd'hui l'orge ne s'ébarbe pas complètement». *S'ordi està coerut* [s órdi està kóerút] Ll, C, «l'orge est mal ébarbée, porte une queue».

Le temps qu'il fait a également une grande influence sur la qualité de la paille. A Majorque on veut celle-ci brisée en petits morceaux et convenablement assouplie afin que les bestiaux puissent la consommer telle qu'elle sort du battage. Pour obtenir ce résultat il faut un temps ni trop sec ni trop humide, car si par un temps sec la paille sort hachée, mais dure, elle sera par un temps humide entière, mais souple. *Capolar* «hacher (la paille)», *capolar-se* «se couper en morceaux». *Avui es bo de capolar es sembrat* [ɛz bə də kəpɔlát ʃembrát] «aujourd'hui la récolte se brise, se hache facilement». *Avui se capola* [ɛvúi sɛ kəpólə] «aujourd'hui la paille se brise bien», parce qu'il fait du soleil. On dit aussi, mais moins, *sa paia se trossetja* [sə tɾɔsɛtʃə] C, «la paille se coupe en morceaux». Si la paille se brise trop vite avant d'avoir eu le temps de s'assouplir, soit parce que le temps est très sec soit parce que les arêtes des rouleaux sont trop

tranchantes, on dit que *sa paia surt troncosa* [sə páiə súrt trɔŋkóʒə] Si, P, Sas, Ma, SM, ou *troncuda* [trɔŋkúde] Ll, C, Sa, «la paille sort ligneuse». *Es troncs* [ɛs trɔŋʃs] sing. *ɛs trɔŋk* Ll, Si, C, Ma, sont les morceaux sortis de la partie pleine du pied de la tige surtout s'ils contiennent un des nœuds. Au vannage ils se séparent plus difficilement du grain que le reste de la paille à cause de leur poids. Une paille raide, insuffisamment assouplie, se dit aussi *una paia carritxenca* [páie kəɾiçɛŋkə] SJ, «une paille comme de la laïche». Le contraire, la paille souple, s'appelle *una paia amable* [ɛmáblɛ] Si, SJ, SM, Mo, proprement «paille aimable», ou *una paia humil* [páie umil Ma, ɔmil] Sas, SM, SJ, Ma, Si, «paille humble». C'est la paille «aimable et humble» qu'aiment les chevaux. On dit aussi de la paille souple et hachée *aquesta paia es bona coma llana* [bónə kómə láne] Si, «cette paille est bonne comme de la laine». — Lorsque la paille ne se brise pas sous les rouleaux et sort presque entière du battage à cause de l'humidité, on dit : *avui fa corda* [əvúie fá kórde] C, SM, Ll, SJ, Si, P, «aujourd'hui cela fait de la corde», ou *fa veta* [fá vétɛ] Si, «ella fait des bandes», ou *fa estopa* [fá stópɛ] C, Ll, Si, SJ, V, Sas, Ma, P, «cela fait de l'étope», ou simplement *avui no es fa paia* Ll, C, «aujourd'hui cela ne fait pas de la paille», ou *sa paia no se fa* Ll, C, «la paille ne se fait pas». *Avui es sembrat fa estopa, en poriem fer corda* Ll, C, «aujourd'hui la récolte fait de l'étope, nous en pourrions faire de la corde».

Cependant, on a aussi, pour divers usages, besoin de paille entière — *paia llarga* [páie lárgɛ] ou *paia d'ordi* [páie dórði] — car elle se fait toujours d'orge. Pour *fer paia llarga* ou *fer paia d'ordi* SM, V, ou *fer paia blana* Ma, on procède de la manière suivante. On étale l'airée le soir et s'il fait un temps très sec on l'arrose un peu. Vers 2 ou 3 heures du matin on y mène les bêtes pour la battre avec la rosée, autant que possible avant le lever du soleil. Lorsque l'orge, qui s'égrène facilement, est complètement battue, on enlève la couche de paille de dessus avec les fourches — *raspaiar* [ɾɛspɛiá]<sup>1</sup>. La paille se bottelle en bottes nommées *feixos* [fɛɔs] Ll, V, P. Puis on étale des gerbes pour faire une nouvelle airée — *fan una segona estesa* —, afin d'ébarber l'orge, car si celle-ci a été égrenée par le premier battage, les grains conservent encore un bout de l'arête.

1. A Estallencs *espaiar* [ɛspɛiá].

*Escovar s'ordi* [ɛsková, ɛsková ou ɛsková s ɔrdi] Mo, C, Ll, Ma, P, SM, V, «ébarber l'orge», lui enlever *sa cova* [sɛ kóvɛ] V, Mo, P, SM, qui est, nous venons de le voir, la base de la barbe.

Revenons maintenant en arrière. Nous avons laissé la description de la journée de battage au moment où l'on faisait sortir les bêtes de l'aire. La première opération qui suit consiste à séparer la paille du grain, ce qu'on obtient en ayant recours aux bons offices du vent. Mais, comme pour le battage proprement dit, les procédés varient dans les détails d'un village à l'autre. Nous exposerons donc celui qui nous paraît le plus répandu, quitte à mentionner les modifications qu'il subit.

On commence par tracer, vers le premier tiers de l'aire, du côté qui se trouve sous le vent, une ligne perpendiculaire à la direction du vent — *senyar (es) coll* [sɛyá s kól] SJ, SM, Sas, Si, Mo, V, ou *taiar es coll* [tɛjád s kól] SM. Puis on pousse, à l'aide d'un instrument nommé *tirás*<sup>1</sup> «rabot», tout le grain et toute la paille remplissant le segment ainsi obtenu jusqu'à la raie, et on balaye les grains que



Fig. 27

laisse le *tirás*. Le monceau allongé de grain et de paille est alors *es coll* [ɛs kól]. Le *tirás* [tirás] est composé d'une planche de bois assez large et d'un long manche fixé dans un trou au centre de celle-ci. Si la couche de grain est lourde on attache au bas du manche une corde, et il y a alors, outre l'homme qui pousse au manche, un autre qui tire sur la corde. Pousser le grain avec le rabot se dit *tirassar*, *atirassar* [ɛtirɛsá] SJ, Sas, Mo, C, V, Si, Ma, P, ou *estirassar* [ɛstirɛsá] SM, ou *estiriguesar* [ɛstirigɛsá] C, Ma, au présent *tirassa* [tirásɛ] SJ, P, *tiressa* Sas, V, Si, *estirassa* [ɛtirásɛ] SM;

1. A Estallencs on l'appelle également *es bou* «le bœuf».

*sa tirassada* [sɛ tirɛsádɛ] SJ, «l'action de *tirassar*», — *es tirassador* [ɛs-tirɛsədó] ib., «celui qui *tirassa*», les deux mots peu usités. Après le *tirassar* on balaye. (A)*granar* [ɛgrɛnád] V, Sas, Mo [gɛrnád ou ɛgrɛnád], SJ, SM, P, Si, (a)*garnar* Ll, SM, «balayer», au présent *agrana* [ɛgránɛ] SM, Si, SJ, ou (a)*grena* [grɛnɛ] P, Sas, V, ou (a)*garna* [gárnɛ] Ll, SM. On emploie un balai — *un ram* [rám] — de branchages liés ensemble grossièrement, d'olivier sauvage, d'*aladern* [ɛlədɛrn] V, C, *alavern* [ɛləvɛrn] Si, Ll, ou de *fonoïassa* [fonoíásɛ Si, fonevásɛ] Sas].

Lorsqu'on a poussé le grain jusqu'au premier *coll*, l'on se met à *venter*. *Ventar* [vɛntád, prés. vɛntɛ] «venter, vanner le grain». *Es ventadors* [vɛntədós] «les vanneurs»; ce mot s'emploie peu, car tous les batteurs y prenant part, on ne sent pas la nécessité de les désigner d'une façon particulière pendant cette opération. Celle-ci consiste à jeter le grain et la paille en l'air; le grain, plus lourd, tombe aux pieds des vanneurs, tandis que le vent emporte la paille, plus légère. Les batteurs avancent en file tout en maniant leurs fourches au compas et traversent ainsi l'aire plusieurs fois parallèlement au *coll*, jusqu'à ce que celui-ci et en outre une bande plus ou moins large soient purgés de paille. Si l'aire est grande, les vanneurs se séparent en deux (ou trois) équipes, dont l'une va devant à quelque distance du *coll* et l'autre suit le long du *coll*. La première équipe donne la paille — *dona sa paia* — à la seconde qui la jette en l'air à son tour. Au bord du *coll*, qui est le poste le plus important et le plus difficile, marche toujours le chef — *es cap de s'era* — pour éviter que les grains sautent au-delà du *coll*. La paille tombe en un monceau allongé parallèle au *coll*, appelé *es coll de sa paia* [ɛs kól] C, V, Mo, Si, Ll, SM, ou *es serrat de sa paia* [ɛ! ɛsɛrát] Sa, Ma, C (plus usité), V (*id.*).

Lorsqu'il ne reste plus de paille dans le premier *coll*, on pousse la couche de grain avec le *tiràs* jusqu'au milieu de l'aire où l'on établit un second *coll*. On l'évente de la même façon que le premier, puis on pousse le grain à un troisième *coll*, qui sera le dernier, on finit d'enlever la paille du reste de l'aire et on pousse le grain de ce segment en sens contraire jusqu'au dernier *coll*, où il formera un long monceau plat nommé *sa serra*. Suivant ce procédé on vente l'airée en trois fois, établissant successivement trois *colls* de grain, à chacun desquels correspond un *coll de paia*.

D'après un autre procédé, employé par exemple à Santanyí, à Campos et à Lluçmajor, l'on commence par enlever la couche supérieure de paille de toute l'aire en même temps, en passant superficiellement avec les fourches et en jetant la paille hors de l'aire de tous côtés. Cela se dit *raspaiar* [rəspəiá prés. rəspáiə] Si (pour la paille d'orge), Mo (id.), SJ (rare), V, Ll, C. Quelquefois on commence à *raspaiar* avant même d'emmenner les bêtes, si la couche de paille amortit trop les chocs des rouleaux et que ceux-ci n'arrivent pas à *assolar sa batuda*<sup>1</sup> [əsólá sɛ bətúðə], à battre les épis de dessous. Lorsqu'on a enlevé la paille de dessus et retiré les bêtes, l'on trace au milieu de l'aire — *a mitjan'era* [ɛ miʝánɛrɛ] — une ligne perpendiculaire à la direction du vent, comme dans l'autre cas — *senyar sa serra* [sɛnɔ́ sɛ sɛrɛ] C, Sa. Puis on pousse toute la couche de grain et de menue paille se trouvant dans la moitié de l'aire sous le vent jusqu'à cette raie, on vente ce *coll* et l'autre moitié de l'aire et on pousse le grain propre de cette partie également jusqu'à la raie médiane. Selon cette méthode, on enlève donc la paille de deux manières: d'abord, *treure paia raspaiant* [rəspəiánt] et ensuite, *treure paia ventant* [vɛntán] Ll, C, et on ne fait qu'un seul *coll* (ou *serrat*) de *paia*.

Dans l'un et l'autre procédé, on finit par réunir le grain en un long monceau traversant l'aire et appelé *sa serra* [sɛ sɛrɛ]. Faire *sa serra* se dit *serrar*, *aserrar* [əsɛrɔ́] Sas, Si, Mo, SJ. *Ja'u tenim aserrat* «nous avons déjà fait la *serra*». Seulement, il s'en faut de beaucoup que le vannage soit terminé. La *serra* contient, en effet, outre le grain, une bonne partie de balles, de poussier de paille, d'ôtons et de *troncs*, dont il faut la débarrasser. A cet effet on passe plusieurs fois avec des fourches comme auparavant, mais alors on emploie des fourches à quatre dents — *forques de quatre forcais* [fórkeɛ dɛ kuátɛrɛ fórkáis] Sas, SM, SJ, Si, P, ou *forcons* [fórkɔ́ns, sing. fórkɔ́] Mo, C, Si —, tandis que celles qui servent à enlever la paille n'en ont que trois. Les premiers tours avec les fourches se font superficiellement, mais peu à peu l'on enfonce celles-ci jusqu'au fond du monceau — *assolar sa serra* [əsólá sɛ sɛrɛ] Ma, Ll, Si, SJ, Sas. Vanner la *serra* avec les fourches se dit *trasforçar sa serra* [trəsforçá, prés. trəsforçɛ] Mo, Si, Ma, P, SJ, ou *forquetjar sa serra* [fórkɛʝá, prés. fórkɛʝɛ] Sas, SM, Mo (moins usité), C. Une

1. *Assolar* veut dire «arriver jusqu'au sol, au fond».



seule opération se dit quelquefois *una trasforcada* [trɛsforkádɛ] Si, SJ, et les hommes qui l'effectuent *es trasforcadors* [trɛsforkédòs] Si, SJ; ce dernier mot est très peu usité. — Lorsque la *serra* a été dégrossie avec les fourches, l'on a recours à des pelles pour terminer le nettoyage. Les pelles employées — *ses pales* [sɛs páles] — sont faites de hêtre — *faig* [jáf]. Venter la *serra* avec les pelles se dit *paletjar sa serra* [pələjʃád, prés. pələjʃɛ] Sa, C, Ll, Mo, SM, Sas, ou *traspalar sa serra* [trɛspələ sɛ sɛrɛ] SJ, Si, P, Ma, Mo (plus usité), SM, au présent *traspala* [trɛspále] SJ, ou plus souvent *traspela* [trɛspələ] Mo, Si, Ma, P, en dépit de l'a de *pala*. Une seule opération se dit *una traspalada* [únɛ trɛspələdɛ] Si, SJ, et les batteurs qui la font *es traspaladors* [trɛspələdòs] SJ, Ma, Si, ou *es paletjadors* [pələjʃədòs] C. Ce sont généralement deux ou trois hommes qui passent plusieurs fois d'un bout à l'autre du monceau en jetant grain et débris par-dessus leurs têtes. Chaque traversée de l'aire se dit *una carrera* [únɛ kɛrɛrɛ]. *Feim una carrera més* «faisons encore un tour». Les deux nettoyages successifs avec les fourches et les pelles sont comprises, en quelques villages (C, Ma), dans l'expression *ventar sa serra* [vɛntá sɛ sɛrɛ], tandis que dans d'autres (Sa, V, Ll, Mo, Sas) ce terme désigne uniquement le nettoyage à la fourche.

Lorsque la *serra* a été nettoyée, autant que faire se peut, selon ces procédés, on la divise en deux parties en débarrassant et balayant le centre, puis on jette des deux côtés avec les pelles tout le grain en un tas sur la partie déblayée. Ce tas se dit *es caramull* [ɛs kɛrɛmúl] Sa, C, Mo, V, Ll, Ma, SJ, P, ou *es munt* [ɛz múnt] Sas, SM. *Fer es caramull* ou *fer es munt* ou *caramullar* [kɛrɛmúlá] Ma, Ll, C, «faire le tas». *Ja estan per fer es munt* SM, «ils en sont déjà à faire le tas». *Ja tenim es caramull fet*, c'est-à-dire il ne reste plus que le criblage. Quelquefois, si l'aire est grande et s'il y a beaucoup de grain, on en fait deux tas et le cribleur se place alors au milieu. Le grain se nettoie également pendant qu'on le jette en tas, et la partie du tas tournée contre le vent sera toujours la plus propre. Ce côté s'appelle *s'ui d'es caramull* [súi dəskɛrɛmúl] V, «l'œil du tas», ou mieux *s'ui d'es vent* [súi dəz vɛnt] V, C, P, Ll, «l'œil du vent». Le côté contraire est *sa cova d'es caramull* [sɛ kòvɛ] P, C, V, qui contiendra toujours quelques épis entiers, des nœuds de paille, etc. Pour l'en débarrasser on le remue un peu à la pelle : *paletjar es caramull* P, ou *saltetjar es caramull* [sɛltɛjʃád] C, Sa.

Pendant tout le temps qu'on remue la *serra* à la pelle et qu'on fait le tas, il y a un homme, ou plus souvent deux, qui ramassent avec un balai tous les ôtons, etc., qui se déposent à la surface de la *serra* ou à côté de celle-ci, pour les rassembler en deux petits tas à chaque bout de l'aire. Cette opération se dit *balejar*<sup>1</sup> (*sa serra* ou *es caramull*) [bɛlɛʃʃá]; les débris ramassés, mêlés de quelques grains, *es baleis* [ɛz bɛlɛis]; et les hommes qui balayent, *es balejadors* [ɛz bɛlɛʃʃedós] Ma, S. — Notons également que l'homme qui balaie l'emplacement de la *serra* après que l'on a jeté le grain en tas, s'appelle quelquefois *es granador* [ɛz grɛnədó] Ma.

Les balles et menues pailles sortant du nettoyage de la *serra* et du tas se déposent en un monceau parallèle aux *colls* de paille, et appelé *es coll de sa polsegada* [ɛs kól dɛ sɛ pɔlseɡádɛ] Ll, V, Si, ou *es serrat de sa polsegada* Sa, ou *es coll d'es paiús* [ɛs kól dɛs peiús] C.

Les balles et les menues pailles qui s'y mêlent reçoivent plusieurs noms, dont le plus usité est *sa polsegada* [sɛ pɔlseɡádɛ] SM, Sa, SJ, Si, Ma, Sas, Mo. A Campos on les appelle *es paiús* [ɛs peiús]. Ce dernier mot désigne dans d'autres villages (SM, Sa, Si, SJ, Sas) plutôt la petite paille de qualité inférieure, celle qui sert à faire du fumier et à couvrir l'aire. A Lluçmajor (et en partie à Santanyí) *es paiús* s'emploie davantage en parlant du poussier des fèves. A Petra on appelle les balles *sa molinada* [sɛ molinádɛ], à Son Servera *sa verimada* [sɛ veɾimádɛ] et à Santa Margarida *sa ventimada* [sɛ ventimádɛ]. *Es ventim* [ɛz ventím] s'applique d'ailleurs dans presque toute l'île aux balles des fèves et des autres légumineuses (Ll, Si). A Santanyí on emploie, outre *polsegada* et *paiús*, *es pòlsim* [ɛs pɔlsím], et pour la menue paille *es paiim* [ɛs peiím]. A Manacor (et à Montuiri) on dit, à côté de *polsegada*, *s'arestada* [sɛɾɛstádɛ]. Ce dernier mot signifie dans les autres villages (SM, Si, SJ, Sas) seulement les débris des barbes des céréales — *s'aresta* — qui ne font qu'une partie des balles, surtout quand il s'agit de l'orge. — Notons en même temps que la paille la meilleure, la plus fine se dit *sa flor de (sa) paia* [sɛ fló dɛ sɛ páiɛ] «la fleur de la paille», ou seulement *sa flor* ou *sa floreta* [sɛ flórɛtɛ] Mo. Etant la plus légère elle se dépose entre chaque *coll*

1. Ce mot, composé comme le franc. *balayer*, du radical *bal-*, probablement d'origine celtique, et du suffixe *IDIARE*, s'applique à Majorque uniquement à cette opération à l'aire.

de paille ou hors de l'aire, et on la donne de préférence aux poulains — *nadissos* — ou aux chevaux.

VENTS. — Puisque le seul agent auquel on a recours pour l'épuration du grain est, à Majorque, le vent et non le courant d'air produit par un tarare, il va sans dire que l'emplacement de l'aire est d'une grande importance. On choisit donc un lieu un peu élevé ou dégagé, exposé au courant des principaux vents régnant dans la région. Si l'emplacement choisi ne donne pas les résultats escomptés, on établit l'aire dans un autre endroit. Une aire exposée à de bons vents se dit *una era ventosa* [ún ére ventóze]. On dit aussi avec le même sens que *aquesta era té bons colls* [tè bõns kòls] Mo, V, Si (peu usité) Sas, «cette aire a de bons colls». Un *coll*, c'est un canal par exemple entre deux collines ou entre deux plantations d'arbres, par lequel soufflent généralement certains vents. Une aire ou un moulin à vent ont un bon *coll*, quand ils se trouvent dans le prolongement d'un tel canal. Quelquefois on emploie cette expression en se référant à une aire bien située même quand il n'y a pas de *coll* à proprement parler.

Les vents qui règnent dans la plaine de Majorque pendant l'été sont ceux du sud-sud-est, du sud et du sud-sud-ouest. On verra la nomenclature majorquine des vents dans la strophe suivante:

«Llevant, xeloc i migjorn,  
llebeig, ponent i mestral,  
tramuntana i gargal,  
ve-t-aquí es vuit vents del món.» (Manacor.)

«Le levant [pron. isolément *levánt*], le sirocco et le midi, le *llebeig* [pron. isolément *lebèé*], le ponent et le mistral, la tramontane et le grec, voilà les huit vents du monde».

Pour savoir la direction du vent on a souvent une petite girouette — *es molinet* [ez molinét] — faite de quelques tiges d'asphodèle et placée sur la meule ou la hutte des batteurs.

S'il fait bon vent pendant une journée de battage on dit *es vent colla bé* [ez vent kòlè bè] Ll, Mo, «le vent entre d'un bon coll», ou *es vent entra bé* Ll, ou *es vent ve de bon lloc* Ll. *Avui hem tengut vent de coll* [vén dè kòl] SJ, Si, «aujourd'hui nous avons eu un vent suivi». *Avui hem tengut un bon coll i hem llevat d'era prest* Ll, «aujourd-

d'hui nous avons eu un bon *coll* et nous avons rentré le grain et la paille de bonne heure». *Hem tengut mal coll de vent* SJ, «le vent est venu mal». — Quand le vent souffle pendant tout le temps que dure le nettoyage, du même côté, on dit que *es vent està assantat* [ɛz vɛnt ɛstá sɛntát] V, Mo, SM, C, Ll, «le vent s'est assis». *Es vent s'assanta* [s ɛsántɛ] ib., «le vent se fixe». Le pire vent pour le nettoyage du grain est celui qui souffle par intermittences et qui change constamment de direction. Les batteurs sont obligés d'en attendre chaque bouffée pour jeter la paille en l'air et de tourner à mesure les *colls* et la *serra*, qui doivent toujours être placés perpendiculairement à la direction du vent. Le travail est ainsi doublé et traîné en longueur. Parfois on n'arrive même pas à séparer, avant la tombée de la nuit, le grain d'avec la paille, faute de vent propice. *Hem hagut de girar* (ou *mudar*) *es coll* P, SM, Mo, Ll, C, V, Sas, «nous avons dû virer le *coll*»;<sup>1</sup> *mudar* (*girar*) *sa serra* Sas, SM, P, Mo, «virer la *serra*».

Lorsque le vent change de direction de façon à prendre les *colls* et la *serra* un peu de biais on dit que *es vent capetja* [ɛz vɛn kɛpɛtʃɛ] Si, C, V, SM, P, Sas, SJ, Mo, = *ve de cap*. A Sant Joan on emploie au même sens, quand on a dû tourner les *colls* ou la *serra* : *es vent mos ha colletjat* [ɛz vɛm moz a kolɛtʃát]. — Quelquefois le vent est dévié par une haie, une maison ou par les meules de gerbes et arrive dans l'aire par ricochet en y produisant une sorte de tourbillon, phénomène qui est très fâcheux pour le vannage. On dit alors que *es vent regolja* [ɛz vɛn rɛgólʃɛ] Sas, SM, V, C, P, Ll, Si. — Si le vent ne s'est pas fixé, mais souffle de-ci de-là on emploie cette expression : *es vent està* (ou *va*) *embuiat* [ɛmbuiát] V, Ll, proprement «le vent est embrouillé».

CRIBLAGE. — Le grain réuni en un monceau au milieu de l'aire, on procède à son criblage. *Ererar* [ɛrɛrd, prés. ɛrɛrɛ] «cribler». On se sert d'un crible nommé *s'erer* [ɛrɛ]. Le fond — *sa tela* [sɛ tɛlɛ] Si, Ll, C, V, ou *sa grasa* [sɛ grázɛ] Ma —, d'environ un mètre de diamètre, est fait de brins de jonc — *joncs* [jóns, sing. jónk] — retenus par quelques brins de sparte passés entre les joncs. On

1. *Coll* est ici employé avec le sens de *coll de gra*, le tas de grain qu'on vente. Les *colls* de paille changent naturellement aussi de direction avec les *colls* de grain.

dit que le crible est *clar*, ou *espès*, de *punt* [klá, espès, de púnt] V, *clar*, ou *espès*, de *trasts* [tráts] Ll, V, *clar*, ou *espès*, de *maies* [maïes] Mo, «à grandes (ou à petites) mailles», quoiqu'il n'ait pas de mailles à proprement parler. Quand le grain à passer est gros, comme c'est généralement le cas pour le grain de froment, on secoue le crible dans le sens des joncs; si le grain, au contraire, est petit, comme celui de l'orge et de l'avoine, le mouvement sera fait dans le sens opposé. Le bord du crible est en sparte tressé — *llatres d'esp-art* [látrez d'espárt] Si —, garni d'un ou de deux cerceaux de châtaignier — *xércols* [éérkòls] — pour lui donner de la résistance. Dans quelques villages on appelle le bord *sa riscla* [sə rísklə] Ma, Si, P, SJ, SM, tandis que dans d'autres localités (Mo, Ll, C) ce mot est réservé au bord, en bois de hêtre, du sas, ou à celui du crible en fil de fer, qui commence à s'introduire. Le bord est, en dessous,



Fig. 28

muni de quatre petites anses par lesquelles passent deux traverses — *travessers* [trévésés pl.] Ma, Si, Mo, ou *travessars* [trévésás pl.] Ll —, dont les bouts reposent sur les branches d'un support en forme de fourche, qui maintient le crible presque à hauteur d'œil. Le support s'appelle *ses ereradores* [səz ererədóres] Ll, Sa, ou plus souvent par haplogogie *ses eradores* [səz erədóres] Sas, SM, P, Mo, C, Ll (plus usité), SJ, V, Si, ou *ses engadores* [səz ɛngəndóres] Ma.

D'ordinaire c'est le chef des batteurs qui est le cribleur — *s'erador* [sərərədó] Si, Ma, SJ (peu usité), ou *s'erador* [sərədó] Sas —, quelquefois c'est le fermier lui-même ou le premier valet de charrue qui assume cette fonction. L'un des cribleurs remplit le crible — *dóna es gra* — à mesure que celui-ci se vide, en se servant d'une *sanaia* et en montant sur un escabeau — *es banquet de s'era* [ɛz bənkɛd də s'ɛrɛ]. Chaque opération de criblage se dit *una ererada*

[*un ereráde*] C, «le criblage d'une journée»; ce mot désigne aussi, par extension, le grain criblé en une fois.

Le bon grain, propre, passe à travers le crible et tombe au pied du support, le grain léger, mal grené (et les graines) tombe un peu de côté sous l'impulsion du vent; les criblures, épis entiers



Fig. 29

et nœuds de paille, restent dans le crible. Ces dernières sont jetées hors du crible après que tout le grain est passé, par un petit mouvement de bascule caractéristique. Nous avons déjà dit qu'un homme balayait les ôtons et les grains qui sautaient par-dessus bord quand on nettoyait la *serra* et qu'on faisait le tas. Celui-ci continue sa tâche pendant le criblage, en séparant du bon grain criblé les grains légers qui tombent à la *cova*, «queue», du tas pour les rassembler en un monceau à part. Cela se dit *baletjar*<sup>1</sup> [*bəleʃəʃəd*], le plus souvent employé absolument; l'homme s'appelle *es baletjador* [*ɛz bəleʃəʃədɔ*] Ma, V, SJ, Ll, C, et chaque opération *sa ba-*

1. Ce mot s'applique aussi lorsqu'on parle du grain qui contient beaucoup de *baleis* : *aquest blat baletja molt Ll*.

*letjada* [sɛ bɛlɛʃʃádɛ] Si, Mo, Ma, Ll. Les résidus et débris réunis par le balayage se disent quelquefois *ses baleyades* [sɛz bɛlɛʃʃádɛs] Ma, Ll, Mo, mais le nom le plus caractéristique est *es baleis* [ɛz bɛlɛʃs]. On distingue entre *es baleis grossos* [ɛz bɛlɛʃz grɔsɔs] P, Mo, Sa, V, ce sont les criblures restées dans le crible, et *es baleis petits* (*ib.*), les grains légers à la *cova* du tas. A Campos on appelle les criblures *ses llavoranses* [sɛʃ lɛvɔrɔnsɛs]. Les grosses criblures d'avoine et d'orge se disent *ets engana-ruques* [ɛdɔ ɛngánɛ rúks] Ll, C, proprement «les trompe-ânesses» et se donnent à manger aux bêtes.

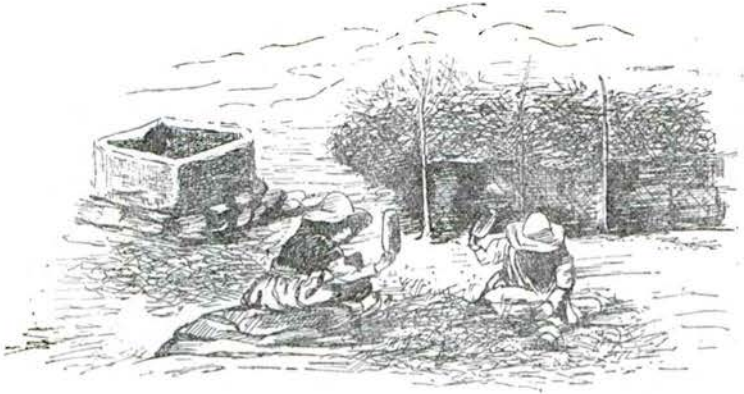


Fig. 30

Le produit du premier balayage qui précède le criblage est criblé en même temps que le reste du grain. Les *baleis* sortant du criblage sont épurés avec un crible à mailles plus étroites, dont nous reparlerons plus loin — *þorgar es baleis* [þɔrgáz bɛlɛʃs]. Les gros *baleis* de blé, comprenant presque exclusivement des épis non égrenés, sont ou mêlés à l'airée du lendemain ou portés hors de l'aire dans une sorte de réceptacle nommé *es baleier* [bɛlɛiɛ ou bɛlɛiɛ] Ll, Si, P, Mo, V, SM, ou *es graner d'es baleis* Mo, qui consiste en un carré formé de quatre gerbes avec un lit de paille. Dans ce cas on les bat le dernier jour, mélangés avec quelques gerbes réservées à cet effet — *sa batuda d'es baleis* [sɛ bɛtúdɛ dez bɛlɛʃs] P, Ll, Mo, Ma, SM, ou *sa rebatuda d'es baleis* [sɛ rɛbɛtúdɛ] Si. Dans les petites fermes cependant, on les fait égrener le soir après le bat-

tage par de vieilles femmes : *picar es baleis* [piká ez bəljis], à l'aide de maillets — *masses* [másgs].

Lorsque tout le grain a été criblé, le cribleur fait le signe de la croix dans le monceau avec le pied du crible en disant : *Déu hi do la maina* [Déu i dó lə máinə] SJ, P, Ma, SM, ou *Déu li do la maina* V, C, Ll, à quoi les autres batteurs répondent : Amen! A Santa Margarida on fait le signe de la croix et on prononce cette phrase après avoir fait le tas de grain, avant de commencer à cribler. S'il vient une visite à l'aire son salut est également toujours : *Déu vos do la maina* SM, Ma, P, et la réponse est toujours : Amen. Le sens de la phrase est évidemment quelque chose comme «Dieu l'augmente, le fasse durer», en tout cas les paysans l'entendent ainsi sans savoir au juste ce que veut dire le mot énigmatique *maina*. Nous l'avons entendu employer en parlant d'un fût de vin qui avait duré longtemps : *pareix que Déu li do la maina* C, «il paraît que Dieu l'augmente, le fait durer». A Manacor on emploie aussi le mot *un mainar* [un məiná] pour désigner une chose ou un travail qui ne s'achève jamais. On dérive *maina* de *manna* «manne»; pour l'i, comparez *Anna* = *Aina*.

Lorsqu'on a achevé le nettoyage du grain, on dit : *hem fet net* [əm fət nət] SJ, C, Mo, V, «nous avons fait net». *Ja eu tenim net* SJ, etc., «nous avons déjà nettoyé le grain». A Santa Margarida et à Petra on emploie ces deux expressions *hem fet net* et *eu tenim net* quand on a achevé le ventage et fait le tas de grain, c'est-à-dire avant le criblage. A Santanyí et à Campos on se sert d'une autre phrase très caractéristique : *hem fet bell*<sup>1</sup> [əm fət bəl], cf. l'expression provençale, citée par Mistral, *faire beu blad*, qui a le même sens, à savoir «achever le nettoyage du blé». Si l'on n'est pas arrivé à nettoyer le grain, le vent ne s'y étant pas prêté, on dit : *no hem tret bell* [nə əm trəd bəl] C, Sa.

Entre des aires voisines il existe toujours une certaine émulation pour voir qui achèvera le premier le nettoyage, et l'équipe qui a remporté la victoire se permet toutes sortes d'interpellations moqueuses envers ses voisins, du genre de celles-ci : *si voleu sa pala, va-la-t-aquí* [válətəki], *noltros mos anam* «si vous voulez la pelle, la voici, nous nous en allons»; *heu mester s'erer?* [əu məstə sɛrɛ] «avez-

1. Le mot *bell* ne s'emploie à Majorque que dans cette expression.



vous besoin du crible?» Ou bien ils plantent une fourche avec un chiffon sur la meule de gerbes en signe de moquerie — *posar bandera* [pozá bɛndɛrɛ]. C'est aussi une coutume très répandue que de sonner de la conque marine — *sonar* (ou *tocar*) *es corn* [soná ɛs kɔrn] SJ, C, Ll, Mo — quand on a fini. Autrefois on sonnait de la conque au temps des vendanges en traversant le village, le matin, au petit jour pour aller à la vigne. Aujourd'hui le son de la conque marine avertit que le marchand de poisson passe par le village.

Après le criblage les batteurs mesurent le produit en grain de la journée — *mesurar es gra* [mezurá ɛz grá] — et le mettent dans des sacs pour le porter au grenier. *Ensacar* [ɛnsɛká prés. ɛnsákɛ] «ensacher». Entrer le grain se dit, par ellipse, *llevar d'era* [levá d'ɛrɛ] Ll, V, Mo, ou bien *entrar es bell* [ɛntrá ɛz bɛl] C, où *es bell*, employé substantivement, désigne le grain propre. Cela fait, les batteurs reçoivent, dans la plupart des villages, un coup d'eau-de-vie *a sa canaleta* [sɛ kɛnɛlɛtɛ], à même une bouteille au goulot rétréci; dans d'autres villages l'eau-de-vie est réservée aux journées particulièrement lourdes. Avec l'eau-de-vie ils mangent des figues fleurs préparées d'une manière spéciale et nommées *acops* [ɛkɔts, sing. ɛkɔp] V, Mo, C, Ll, ou *xerics* [ɛɛrɪks] Sas, Algaida. Pour faire des *acops* on ouvre les figues d'un côté et on les accouple deux à deux — *acopar figues* —, puis, dans cette forme, on les étale au soleil à sécher pendant trois ou quatre jours. Les *acops* se font surtout avec la variété *figa aubecó* [fɪg ɛuβɛkɔ], parmi les hâtives, et avec la *figa pareijal* [pɛrɛjál] parmi les tardives, dites *figues agostenques* [ɛgostɛnkɛs].

**EMMAGASINAGE.** — Dans les grandes fermes il est coutume de conserver le grain en tas à côté de l'aire jusqu'après le battage. On fait alors d'abord un lit — *un jas* — de paille et de balles et on verse le grain dessus, en montant sur une sorte d'échelle de poulailler quand le tas s'élève. Un tel tas de grain se dit *un paiol* [pɛiɔl] Ma, C, Ll, Sa, Si. Le verbe correspondant est *apaiolar* [ɛpɛiɔlá] Sa, C, «mettre le grain en *paiols*». Lorsqu'on se sert de *paiols*, on entre généralement le grain à la fin du battage, mais quelquefois on le laisse dans les *paiols* jusqu'aux premières pluies, au commencement de septembre, et, à Lluçmajor, même jusqu'à la Saint-Michel. Cette façon de conserver le grain, qui lui assure

une bonne aération, était autrefois répandue dans toute la plaine majorquine; elle est allée, cependant, en s'abandonnant et n'est plus générale que dans les villages de la côte sud, à Santanyí, à Campos et à Lluçmajor.

Lorsqu'on ne le met pas en *paiols*, on entre le grain tout de suite au grenier. Celui-ci est le plus souvent une grande salle au premier étage de la maison du fermier. On l'appelle alors *sa sala* [sə sálə] C, Mo, V, SM, P, Sas, SJ, Ll, Sa, ou *sa cambra alta* [sə kámbrə áltə] Ll, Sa, P. *Posar es gra damunt sa sala* «loger le grain au grenier»; on le dit aussi avec le seul verbe *ensalar es gra* [ənsəlá ez grá] Sas. Dans les grandes propriétés on loge également souvent le grain dans une grande salle située au rez-de-chaussée et appelée *sa botiga* [sə botígə] Si, SM, *butíge* SJ, Ll, Sa, Mo, V] ou *sa cortera* [sə kortérə] Sas, SM, Ma. Au grenier le grain est mis en tas sur le carreau ou dans des compartiments séparés par des cloisons de planches. Chaque compartiment se dit *un graner* [un grənə] C, Mo, V, Sa, Ll, Ma, SJ, Sas, au pluriel *graners* [grənəs] Mo, V, Sas, Ma, SJ, Sa, ou *granessos* [grənəsos] Ll, Ma (également usité), C; *engranerar* [əngrənərə] C, Ll, «mettre le grain dans le graner». Quelquefois on garde le grain dans de gros sacs dits *saques* [sákəs] et exceptionnellement dans une sorte de sacs faits de paille ou de fenouil tressés et dits *urons* [uróns V, Ma, *uróns* Ll, Mo, sing. *uró*, *uró*]. Ceux-ci servent de préférence à conserver des pois et autres légumineuses ou des figues sèches.

Dans quelques villages on loge encore le grain dans des silos. C'est notamment le cas à Santanyí où presque toutes les maisons ont un ou plusieurs silos, mais on en trouve aussi à Manacor, à Montuiri et à Sineu. Les silos, dits *sitges* [sítʃes s. f. pl.] Mo, Si, Ma, Sa, sont taillés dans le roc à l'intérieur des maisons. Il est rare qu'on les fasse dans la terre; dans ce cas on les revêt d'une maçonnerie cimentée. Ils ont généralement la forme d'une poire; de l'orifice relativement étroit, ils vont en s'élargissant jusqu'à une profondeur souvent considérable. Avant d'y verser le grain on garnit le fond de paille et on couvre la paroi à l'aide d'un rouleau — *rollo* [róllə] — de paille longue, qu'on déroule à mesure que le silo se remplit. Lorsque celui-ci est plein on le couvre d'une forte dalle de pierre qu'on cimente — *enguixa* [əngíçə] — soigneusement et qui laisse la cavité hermétiquement close. Toute entrée d'air

est ainsi rendue impossible. L'ensilage met donc le grain à l'abri de tous les animaux nocifs qui le menacent au grenier, et permet de le conserver pendant plusieurs années consécutives. Le vidage s'effectue par l'orifice à l'aide de *sanaies*. Avant de descendre dans le silo on a soin de le laisser ouvert pendant quelque temps afin que l'air vicié puisse s'échapper. S'il n'était pas rempli jusqu'au bord, on éprouve s'il est suffisamment aéré ou non au moyen d'un crasset suspendu à une corde. Tant que celui-ci s'éteint quand on l'y descend, il est dangereux d'entrer dans le silo.

Ensiler le grain se dit *sijjar es gra* [sijjá z grá] Ma (peu usité), ou *ensiljar es gra* [ensijjá] Ll.

La paille est logée dans le grenier à paille situé au-dessus de l'écurie et appelé *sa paiissa* [sə pəiisə ou pəisə] Sa, C, Felanitx, ou *es sostre* [ɛʃ ʃostre] dans les autres villages. (Dans presque toute la plaine *paiissa* a passé au sens d'«écurie»). *Sa paiera* [pəiəɾə] SJ, Si, SM, Ma, Mo, V, Ll, autre dérivé de *paia*, désigne le dépôt qui se trouve dans un coin de l'écurie et qui contient la quantité de paille nécessaire pour nourrir les bêtes pendant un ou deux jours. — Si toute la paille ne tient pas dans le grenier, l'excédent est emmeulé; *es paier* [pəiə] «meule de paille». — Pour transporter la paille on se sert dans la ferme le plus souvent de draps — *lensols* [lənsòls]. Pour un transport plus long, on emploie une sorte de filet carré de corde — *sa xàvega* [sə ɔəvəgə Si, Ll, etc., ɔəvigə Ma] — dont les deux côtés courts sont garnis de bâtons servant à serrer le filet. *Es xavegó* [ɛʃ ɛvəgò] SM, Ll, est un filet plus petit sans bâtons s'employant comme les draps. Pour porter de la paille aux bêtes on utilise aussi *una sarri* [úne sári], manne plate faite de palmiste.

LA RÉCOLTE. — La langue des paysans possède, comme on peut s'y attendre, de nombreuses expressions pour désigner la quantité et la qualité de la récolte. La récolte elle-même quand il s'agit des céréales, se dit le plus souvent *s'anyada* [sənyáde], moins *sa cuïta*<sup>1</sup> [sə kuíta]. Ce dernier mot s'applique avec plus de propriété à la récolte de fruits. *Bona anyada* «bonne récolte». *Hem cuït bona anyada* Ll, «nous avons recueilli une bonne récolte». *Bona cuïta*

1. Dérivé de *cuir*, *cullir*, avec la terminaison de *collecta*. Ce mot aurait donné en majorquin *colleta*.

se dit aussi, mais moins souvent. A remarquer cette locution de Santa Margarida : *hem tengut bona cuïta — per fer coques per Santa Margalida* « nous avons eu une bonne récolte pour faire des tartes à la Sainte-Marguerite ». De même on dit beaucoup *una anyada complida* [kumplidə] Ma, ou *una anyada plena* [plinə] Ma, SJ, SM, « une très bonne récolte ». Pour indiquer une récolte extraordinaire, surabondante on dit *una anyada grossa* [gròsə], *una anyada loca* [ləkə] Si, S as, *lloca* [ləkə] SJ, proprement « une récolte folle », *una anyada orba* [órbe] Ma, SJ, Si, P, V, ou, avec le suffixe *-assa*, *una anyadassa* [əŋdásə] Si, Sas. L'expression *anyada orba* ne s'emploie guère plus que par les vieilles gens. *Enguany hi ha hagut una anyada orba*; *enguany ha estat una anyada plena*; *enguany té una anyadassa*; *hi ha bona anyada*. Ou *hi ha hagut un excés de blat* « récolte très riche ».

Notons aussi un autre terme servant à désigner une bonne récolte : *un esplet* [ún ɛsplét]. Ce mot s'applique, dans toute l'île, de préférence à une bonne récolte de fruits, olives, amandes, caroubes, oranges, etc. Mais dans quelques villages (Sa, Ll, SM, Ma, peu usité) on l'emploie également en parlant des céréales. *Enguany hi ha hagut (bon) esplet, ha estat un esplet. Un bon esplet de llis* [un bòn ɛspləd də lis] Ll, « une bonne récolte de blé et de *xeixa* ». *Aquest sementer ha fet un gran esplet enguany* « cette sole a donné une bonne récolte cette année ». *Esplet* sans autre qualificatif renferme l'idée de *bonne* récolte; quelquefois cependant on l'entend employer au sens de « récolte » tout court. Par exemple, si on a semé du blé dans la même pièce pendant deux années de suite on peut dire que *aquest bocí ha fet dos esplets de blat* Si, « cette pièce a donné deux récoltes consécutives de blé ». On a aussi le verbe *espletar* [ɛsplətá] SM : *es sembrat ha espletat* « les céréales ont donné de bonnes récoltes ». Unet erre qui donne une riche moisson se dit *una terra qui espleta* [ɛsplète] SM. — *Esplet* se prend souvent dans un sens très large. Ainsi, si on demande à un éleveur : *tens esplet?*, il s'entend que la question veut dire : « as-tu beaucoup de juments pleines? »

On a aussi des termes spéciaux pour chaque espèce de céréales. *Una blatada* [únə blətádə] Mo, Si, SJ (peu usité), Ma, ou *una bladada* [blədádə] Ll, C, veut dire une récolte abondante de blé et s'emploie après le battage. Nous avons vu plus haut que *blatera* s'applique à la moisson sur pied; il semble qu'à Campos et à Llucmajor *bladada* s'emploie aussi dans ce dernier sens. Cependant,

en général, il peut y avoir *blatera* sans qu'il y ait *blatada* : la moisson peut être bien venue, vigoureuse dans le champ, mais si sa maturation ne se poursuit pas dans des conditions favorables, le produit à l'aire sera peu satisfaisant. *Hem tengut blatada enguany; hi ha una gran blatada*. De même on dit *una bona xeixada* [únə bónə çeçádə] C, Ll, Ma, «une bonne récolte de *xeixa*»; *una bona ordiada* [ordíádə P, Ma, Si, urdíádə C, Ll, SJ, Sas] «une bonne récolte d'orge»; *una bona favada* [fəvádə] Ll, Ma, «une bonne récolte de fèves». Tous ces mots s'appliquent de préférence au produit en grain et s'emploient par conséquent après le battage.

Pour apprécier le rendement, on compte toujours la quantité de grain produite par dix gerbes, tant de boisseaux par *cavaió*. Après le battage journalier on mesure le monceau de grain propre avant de le rentrer, et comme on sait combien de *cavaions* composaient l'airée, le calcul est facile à faire. Si le résultat est satisfaisant, on dit : *ha retut*. Le verbe *retre* [rɛtrɛ, prés. rɛt] dont le sens étymologique est «rendre», signifie, cependant, sans autre qualificatif, «donner un bon rendement»; il se construit toujours absolument et ne s'applique qu'en parlant des récoltes. *Avui ha retut* [əvúi a rɛtút] «aujourd'hui l'airée a bien rendu». En effet, *ha retut* s'entend plutôt du résultat de chaque journée; pour exprimer que le résultat a été bon pendant toute la période du battage on se sert davantage de cette autre tournure : *es blat ha estat retent* [rɛtɛnt]. — La valeur en boisseaux de ce terme *retre* n'est cependant pas uniforme dans tous les villages; car dans l'appréciation on ne laisse pas de faire la part du terrain. Ainsi, pour pouvoir parler de *retre* dans une localité ayant un bon sol à blé, il faut plus de boisseaux par *cavaió* que dans un village moins favorisé sous ce rapport; d'une façon générale, *es blat ret* [ɛz blát rɛt] «le blé rend» à partir de dix boisseaux par *cavaió*, c'est-à-dire un boisseau par gerbe. A Sant Joan et à Petra, villages fertiles, on en veut douze pour appliquer ce terme, tandis qu'à Santanyí on se contente de six. C'est qu'en ce dernier lieu le terrain est très pauvre et ne porte guère que de la *xeixa*, variété de froment qui rend peu au boisseau. — Quand le blé donne douze boisseaux par dix gerbes on dit : *ha fet a doble* [a fɛt ə dóbɫə], douze boisseaux équivalant à deux *corteres*. *Avui ha retut molt* : *ha fet a doble*. De même *ha fet a deu* SM = *ha fet a barcella* «cela a fait dix boisseaux par ca-

*vaió*, un boisseau par gerbe». — Nous avons déjà dit qu'à l'aire on mesure le blé à mesure comble, mais quand on parle de douze boisseaux par *cavaió*, on entend néanmoins, le plus souvent, à mesure rase. De là cette locution : *ha fet a caramull* [*a fet kerçmül*] P, proprement «cela a fait (12 boisseaux) à mesure comble» = *ha fet a doble*, dix boisseaux combles équivalant à douze boisseaux ras. Une personne passant par l'aire peut demander au batteur : *A quant te fa?* Réponse : *A doble a caramull* «à douze boisseaux combles»; dans ce cas, *ha retut molt*. Ou bien on demande : *Que vos ret molt?* Réponse : *Regular : a barcella* «comme-ci comme-ça, un boisseau (par gerbe)».

Ce qui précède vaut pour le blé. L'orge et l'avoine rendent davantage au boisseau; l'avoine peut même donner jusqu'à plus de vingt boisseaux par dix gerbes.

LA QUÊTE. — *La capta* [*kátte*] «la quête». *Captar blat* [*kəttá blát*] «quêter du blé». La quête du blé est faite pendant le battage par les confréries religieuses de chaque village, par les «sanctuaires» et par quelques couvents de religieuses. C'est habituellement la confrérie du Saint-Sacrement qui commence, à la fête de saint Jacques (25 juillet) (V, Mo) ou à celle de la Vierge des Anges (2 août) (Ll). Le prêtre qui quête, accompagné de quelques garçons portant de grosses *sanaies*, va chez tous les confrères du village, répétant partout la même ritournelle : *el Santíssim fa la capta!* [*el řentísím fá lə kátte*] «le Saint-Sacrement fait la quête», ou *teniu res per al Santíssim?* «avez-vous quelque-chose pour le Saint Sacrement?» Aux fermes du voisinage on va en charrette. L'importance de l'offrande dépend de la richesse et de la bonne volonté de chaque confrère. Après celle du Saint-Sacrement sortent les autres confréries, représentées, chacune, par le marguillier — *s'obrer*. Ce sont les confréries de saint Joseph, de saint Antoine de Viane, de la sainte Vierge, de saint Sébastien, de saint Michel, de saint Augustin, enfin des saints les plus vénérés à Majorque. Saint Joseph reçoit peut-être un peu plus que les autres, car il est spécialement invoqué pour une bonne récolte. Après la moisson les paysans ont aussi la coutume d'offrir à ce saint une javelle de blé qu'ils déposent dans sa chapelle en signe d'action de grâces. — Puis viennent les gardiens — *es donats* — des différents «sanctuaires»

qui tiennent hôtellerie pour les pèlerins. Ils visitent les villages les plus proches. A Montuiri, par exemple, c'est d'abord le sanctuaire de *la Mare de Déu de la Bona Pau* «Notre-Dame de la Bonne Paix», situé près du village, ensuite ceux de Sant Honorat, de Gracia et de Cura, tous trois au puy de Randa, ceux de Bonany, de Sant Marsal à Marratxí, de Sant Magí à Santa Catalina, de Notre-Dame du Refuge au Castell d'Alaró, de Notre-Dame de Lluc. En même temps les religieuses font leurs tournées : les sœurs de charité, les «sœurs rouges» — *ses vermeietes* — qui ont des orphelinats, et les capucines qui envoient leurs frères lais. Les quêteurs laissent en échange de l'offrande ou une petite gravure de saint, ou une petite chandelle bénite de cire ou un bout de fil béni — *mida* — pour être porté au cou, et, quelquefois, ils versent un petit verre d'eau-de-vie au fermier. — Mais on ne quête pas que du blé; les sanctuaires quêtent en même temps du fromage et, dans la montagne, de l'huile, les religieuses du fromage et des figues.

SECOND NETTOIEMENT DU GRAIN. — Il s'en faut de beaucoup que le grain puisse être envoyé au moulin dans l'état où on le rentre de l'aire. Il doit préalablement subir au moins un second criblage, qu'on exécute au grenier pendant les mois d'hiver. Autrefois on attendait la «vieille lune», mais aujourd'hui, on ne regarde plus guère la lune pour ce travail. — L'instrument dont on se sert est un petit crible. Le fond en était originairement en joncs comme celui du crible de l'aire, mais actuellement il porte presque toujours un grillage en fil de fer monté sur un cercle de hêtre — *sa riscla*. Le crible s'appelle *es garbell* [*ez gərbéi*], et nettoyer le grain avec ce crible se dit *porgar es gra* [*porgá z grá*, prés. *pörgé*]. *Sa porgada* [*sé porgádé*] Ll, est l'opération isolée : *dar-li una porgada* «donner un second criblage au grain». Le principe de ce nettoiemnt est opposé à celui du criblage à l'aire. Tandis que le bon grain passait à travers le grand crible, ce sont avec le *garbell* les grains légers, incomplets qui passent, alors que le bon grain reste dans le crible.

Quand on nettoie le grain avec le *garbell* on fait avec celui-ci deux mouvements distincts. Le premier consiste à secouer le grain en lui imprimant un mouvement circulaire; cela se dit *radolar* [*rédolá*] Mo, Ll. Lorsque de cette façon tous les petits grains et les graines et autres particules mélangées au grain sont passés par le

grillage, on fait sauter le reste du grain dans le crible afin de rassembler au centre de celui-ci — *en es cor d'es garbell*<sup>1</sup> [kə] — tous les débris légers, bouts de paille, parcelles d'épis, grains chapés, etc., qui surnagent sur le grain. Le verbe exprimant ce second mouvement est *saltetjar (es gra)* [səltɛʃʃá] Mo, Ll, C, Si, V. Les substantifs correspondant à *radolar* et à *saltetjar* sont *sa radolada* [rə-doláde] Ll, et *sa saltetjada* [sə sɛltɛʃʃádɛ] Ll : *donar una radolada i una saltetjada an es gra*.

Les petits grains et les graines qui passent le crible et tombent par terre se disent *ses griances* [sɛz ɡriánsɛs] V, Si, Ma, Mo, Sa, ou *ses criances* [sɛz kriánsɛs] SJ, ou *ses migrances* [migránsɛs] Sas, ou *ses llavorances* [lɛvoránsɛs] Ll. *Enguany només he tengut griances* «cette année je n'ai eu que des criblures», le blé ayant mal grené. *Tot era griances!* «tout était criblures!» Les débris qui se rassemblent au milieu du crible et qu'on enlève avec la main, se disent *ses porgueres* [sɛs pɔrɟérɛs] Mo, Ma, V, Sas, Sa, Si, C, SJ, Ll; *desporguerar* [dɛspɔrɟɛrɛrá] Ll, peu usité, «nettoyer (le grain) des porgueres. — Le grain criblé est appelé *es porgat* C, et les hommes qui criblent *es porgadors* [ɛs pɔrɟədɔs] Si.

Quelquefois on lave aussi le grain — *rentar es blat* — avant de le moudre, et si l'on a eu l'occasion de voir l'eau qui a servi au lavage on juge que cette opération n'est pas précisément superflue. En effet, le grain battu à l'aire sort toujours plus ou moins poudreux et fait le pain bis si on ne le soumet pas à des nettoyages répétés. Il arrive même, quand le sol de l'aire est en mauvais état, que le grain reste mélangé à du gravier, dont il est difficile de le débarrasser totalement même par des criblages. *S'era fa mac* [fá mák] ou *fa maculi* [fá məkuli] Mo, «l'aire s'effrite et mêle de petites pierres au grain». On n'a alors d'autre remède que de faire trier le grain avant de l'envoyer au moulin. On l'étale sur une table et de vieilles femmes le trient à la main grain à grain. Cela se dit *denetjar es blat* [dɛnɛʃʃá] Sa, C, V, Mo, Ll, P, Si. Une seule opération s'appelle *una denetjada* [úne dɛnɛʃʃádɛ] V, Mo, Ll : *li he dat una denetjada* «je lui ai donné (i. e. au grain) un triage». Ce procédé de nettoyage est cependant d'un emploi plus fréquent pour les fèves, les pois, etc.

1. Cp. par exemple *es cor de s'era* «le centre de l'aires».



## CHAPITRE X

### ACCIDENTS ET MALADIES DES CÉRÉALES

Nous groupons dans ce chapitre les accidents, ravages et maladies auxquels sont exposés les céréales pendant les différentes étapes de leur végétation.

Parlons en premier lieu des accidents dûs à des conditions climatiques. Le plus léger parmi ceux-ci est celui qui consiste en une maturation du grain un peu trop rapide causée par une forte chaleur persistante, surtout aux endroits où l'air ne se renouvelle pas — *a ses terres calivoses* «dans les terres chaudes». On dit alors que *es blat s'atropella* [ɛz blát sɛtɾopɛlɛ] «le blé se précipite, mûrit prématurément».

Bien plus à redouter est l'accident connu sous le nom d'échaudage qui à la vérité ne diffère pas essentiellement du premier, mais qui en représente plutôt un degré plus fort, plus violent et partant plus pernicieux. Il se produit surtout à l'époque de la grenaison, par suite d'un coup de chaleur. *Es blat s'escalda* [ɛsɛskɛldɛ] «le blé est échaudé». L'échaudage se dit, abstraitement, *s'escaldar*, mais chaque échaudage pris en soi s'appelle *una escaldada* [únɛ ɛskɛldádɛ] SJ, SM, P : *es blat se n'ha duit una bona escaldada* [ɛz blát sɛn á duit únɛ bon ɛskɛldádɛ] «le blé a eu un bon échaudage». Le coup de chaleur peut être dû à un soleil très fort — *una soleiada* [únɛ solɛiádɛ] —, mais bien plus souvent il est provoqué par un vent chaud qui échaude la moisson au sens littéral du mot — *un contravent* [un kɔntɾɛvɛnt] Mo, ou *un mal aire* [un mál áirɛ] «un mauvais air». Ce vent pernicieux n'est pas le même dans toutes les localités. C'est toujours un vent de terre, qui a eu le temps de s'échauffer en passant sur le sol brûlé par le soleil; les vents de mer sont frais. Ainsi, tandis qu'à Lluçmajor le vent d'est est à redouter et celui

de l'ouest est favorable, c'est le contraire qui a lieu à Manacor et à Petra.<sup>1</sup> En général, à l'intérieur de l'île, le blé craint beaucoup les vents du sud — *xaloc*, *mitjorn*, et *llebeig*. *Una xalocada*, *llebetjada*, *ponentada*, *gregada*<sup>2</sup> *escalda es blat* «un vent de sud-est, de sud-ouest, d'ouest, de nord-est échaude le blé», suivant les villages. L'échaudage a pour effet de précipiter la maturation; la transmigration des principes nutritifs de la plante à l'épi en vue de constituer le grain, est coupée. Le grain, n'ayant pas reçu la quantité d'amidon que lui donnerait une maturation normale, reste incomplet, ridé, ratatiné. Le *coll*, la partie de la tige entre la dernière feuille et la naissance de l'épi, prend une couleur blanchâtre, tandis que le chaume proprement dit et les feuilles restent verts. Si le temps est favorable dans la suite, la moisson peut se remettre un peu, mais la récolte n'en sera pas moins diminuée.

Le majorquin distingue plusieurs degrés dans l'échaudage, selon la violence du phénomène. Une forme bénigne est celle du *blanchissement*. *Es blat s'es* (ou *s'ha*) *esblanqueït* [ɛzblɛ̃kɛ̃it], Si, Ll, SM, C, Mo, Sa, «le blé a blanchi». La moisson a pris, au lieu du jaune vigoureux, une couleur blanchâtre qui est comme le commencement de l'échaudage et qui compromettra un peu la bonne grenaison. L'échaudage moyen est désigné par le terme *escaldar*, dont nous venons de décrire les symptômes. Quelquefois cependant l'accident présente un caractère plus violent encore. On dit alors que *es blat s'ha espantat* ou *ha quedat espantat* [ɛspɔ̃ntát] Ma, SJ, Si, P, Sas, V, Ll, C, Sa, par métathèse *estampat* [ɛstɛ̃mpát] SM, P (vieillard octogénaire), proprement «le blé s'est effrayé, est resté effrayé». *Es blat s'espanta* [s ɛspántɛ] Si, «le blé s'effraye». *Espantarse*, en parlant des céréales, a, en fait, un sens déterminé dans le langage des paysans et qui s'est en quelque sorte dégagé de son sens fondamental. On comprend l'application du terme en observant l'aspect qu'offre la moisson frappée de ce mal. Non seulement le *coll* est blanchi, mais encore une bonne partie du chaume s'est desséchée et a pris

1. A Estallencs, sur la côte occidentale, c'est le vent d'est qui est à craindre. Aussi dit-on : *es sembrat ha quedat eslleuantat* [ɛllɛ̃vɛ̃ntát], «l'emblavure a été échaudée sous le vent d'est».

2. Ces dérivés en *-ada* sont comme la menue monnaie de ce que désignent les radicaux. *Una xalocada* par exemple désigne le vent de sud-est depuis qu'il commence à souffler jusqu'à ce qu'il se calme ou change de direction.

un ton blanc-jaune. La maturation est paralysée. L'épi reste dressé en l'air au lieu de se courber comme quand il est mûr. Les épillets s'ouvrent avec leurs barbes hérissées. La comparaison avec un homme saisi d'effroi est étonnamment juste. On entend souvent cette expression élargie de la façon suivante, en parlant d'un blé fortement échaudé : *ha quedat espantat com es blat de l'any tretze* P, Ma, Si, SJ, etc., «il est resté effrayé comme le blé de l'an treize», probablement du siècle passé, qui aurait été une année de beaucoup d'échaudage.

A peu près la même chose que *espantarse* doit signifier cette autre expression : *es blat s'encuira* [ɛz blát s'ɛnkúirtɛ] P, Sas, SM, SJ, Si, «le blé se précipite (dans l'échaudage)». *Ha quedat encuirit* [ɛnkúirtát] Si. Le blé qui le matin était vert et bien portant est mort le soir.

Plus violent encore, si possible, est l'échaudage exprimé par les termes suivants : *es blat ha quedat cuit* [kúit] Ma, Sy, P, Ll, Sas, C, Mo, Sa, «le blé est resté cuit», ou *ha quedat bollit* [bolít] Ma, búlít Sa, C, SJ] «est resté bouilli». *Es sembrat està cuit, bollit* «la moisson est cuite, bouillie». *Es blat se bull* Sa, «le blé est bouilli». On dit avec le même sens à Lluçmajor : *es blat ha quedat escauzeit* [ɛskəuʒit] ou, moins souvent, *ha quedat com bescuirit* [kɛmɛ bɛs-kúirtát]. Le blé est alors complètement brûlé, il se dessèche et meurt en quelques heures. On dit que ce sont surtout les couchers de soleil qui sont à craindre.

Un autre terme, *esveuvat*, paraît s'employer d'une façon plus générale, lorsque la moisson s'est ressentie de quelque mal, soit échaudage, soit ravages d'insectes, etc. Les définitions que nous en avons recueillies dans les différents villages varient un peu, mais nous jugeons inutile d'entrer ici dans les détails. *Es blat s'esveuvat* [ɛɛz ɛzvɛuvát] Sa, C, Mo, Ll, SM, V, Sas, P, Ma, SJ, Si, ou *està esveuvat* ou *ha quedat esveuvat*. On parle aussi d'*espigues esveuvades* Si. A Sanselles on applique *esveuvat* par exemple à un blé qui croît à l'ombre, sous un figuier, etc., et qui, pour cette raison, est moins vigoureux que le blé exposé aux rayons du soleil. Nous croyons que le sens primitif de ce mot est «mal portant». Faut-il le rapprocher d'une autre expression également très usitée et d'un sens analogue : *mala vouva?* *Es blat du mala vouva* [dú máɫɛ vóuvɛ] Ll, V, SJ, SM, Ma, P, «le blé est chétif, malingre», pour une raison

ou pour une autre, à n'importe quelle étape de la végétation. Le père de MM. Andreu et Josep Alcover, — mes sources pour Manacor —, frères du catalaniste M. Antoni Maria Alcover, avait l'habitude, après avoir récité le chapelet le soir tandis que tous les gens de la ferme étaient réunis autour de la grande cheminée, de dire un *Pater* à saint George — *un parenostro per Sant Jordi* [*un párenôstro per sən jôrdi*], *que mos quart de cuc, rovei i mala vouva* «qu'il nous garde de vers, de rouille et de *mala vouva*».<sup>1</sup> Cette expression s'applique non seulement aux céréales mais encore aux arbres fruitiers, aux animaux et aux hommes mêmes, au sens de «être maladif, malingre». Il en est de même pour les suivantes : *es blat duu mala pellissa* [*mâlê pèlísê*] SM, Sas, SJ, proprement «le blé porte une mauvaise pelisse», *es blat duu xétiga* [*çétigê*] Ma, P, SJ, également *es blat duu šalera*, proprement «est paresseux». On entend aussi, toujours avec le même sens, mais appliquées seulement aux céréales, des tournures telles que *es blat va magre, va prim, va penós, està penat*, etc. Si le blé souffre de la sécheresse on dit : *es blat té eixut* [*tê êcút*], mot à mot «le blé a du sec»; *hi ha eixut* «la terre est trop sèche». *Aquest blat ja se tem de s'eixut* Ll, «ce blé se ressent déjà de la sécheresse».

MALADIES. — Quelquefois les racines des céréales sont attaquées par des parasites cryptogames qui les revêtent d'une sorte de moisissure en les faisant pourrir. Aussi dit-on que *es blat té floridura de rel* [*tê fluridúrê de řêl*] Ma, SJ, Si, SM, Sas, V, Mo, Ll, C, P, mot à mot «le blé a moisissure de racine»; *sa rel se floreix* [*sê florêç*] C, «la racine moisit». Lorsque les plantes dépérissent à cause d'une maladie à la racine, soit par suite de la moisissure soit parce que la racine est mangée par des vers ou des insectes, on dit que *es blat està tocat de rel* [*tokád de řêl*] Si, P, Sas, mot à mot «le blé est touché de racine».

1. A ce propos, voici quelques autres exemples de *Pater* récités à la même occasion : A saint Antoine : *que mos quart de foc i del demoni i es bestiar de tot perill* «qu'il nous garde de feu et du diable et les bêtes de tout danger». (Saint Antoine est le protecteur des animaux; son image en faïence se trouve d'ordinaire au-dessus de l'entrée des écuries). A saint Pierre : *que mos obri ses portes del cel* «qu'il nous ouvre les portes du ciel». A sainte Lucie : *que quart de pesta, guerra i de tots quants de mals hi ha* «qu'il nous garde de peste, de guerre et de tous les maux qu'il y a». A saint Michel : *que mos quart de pedra i que mos fas bon pes en el cel* «qu'il nous garde de la pierre et nous fasse bon poids au ciel».

Il y a surtout un ver qui s'attaque à la racine pendant la première période de la végétation et qu'on appelle *cuc de rel* [kúð dɛ ʀɛl, isolé kúk] Sa, V, P, SM, Mo, terme dont nous ne pouvons donner l'équivalent en français. Un autre ver, dit *cuc de canó* [kúð dɛ kɛnó] Ma, perce le chaume dans le premier entre-nœud à fleur de terre et tue le brin. Est-ce la *cécydromie destructrice*? Le ver le plus nocif est cependant celui qui, à l'époque de l'épiage, en mai, s'introduit dans le nœud le plus élevé du chaume, ou plutôt qui y est déposé par l'insecte dont il est la larve et qu'on appelle *cuc de nuu* [kúð dɛ nuu] V, SM, SJ, Si, Ma, P, ou *corc de nuu* [kórð dɛ núu, isolé kórɔk] Mo, «ver de nœud». Nous croyons que l'insecte est le *cèphe pygmée*. A cause de ses ravages l'épi meurt par défaut de nutrition et la tige se rompt très facilement.

Lorsque le blé est attaqué par des vers on dit que *es blat cuca* [ɛz blát kúkɛ] P, Sas, V, Ma, SM, Ll, Sa, ou *se cuca* SJ. *Es blat ha cucat* [á kúkát] «le blé a été attaqué des vers». *Enguany cuca molt* «cette année il y a beaucoup de vers au blé». Une sorte de diminutif de *ucar* est *cuquetjar* [kukɛjja] Ll : *ara cuquetja* «les vers commencent à apparaître». Une année où les vers font beaucoup de mal, se dit *un any cuquer*. *S'any ha estat cuquer* [s ány a stát kúkɛ] Si, Sas, V, SM, Ll, SJ. *Hi ha anys més cuquers que ets altres* «il y a des années de plus de vers que les autres». Il paraît que sous de certaines conditions les *cucs*, probablement les *cucs de rel*, seraient plutôt bienfaisants en ce qu'ils favoriseraient le tallage; c'est ce qu'atteste le proverbe *cuc de gener umpl es graner* Si, «ver de janvier remplit le grenier». Cf. cet autre proverbe : *any de pusses, any de blat* «année de puces, année de blé».

La *rouille* se manifeste par des taches rougeâtres, d'abord sur les feuilles, puis sur la tige, et quelquefois elle arrive même à l'épi. Elle est favorisée par le temps humide, par le brouillard — *una boirada* —, etc. On l'appelle *es rovei* [ɛr rovɛi]. *Blat roveiat* [blát rovɛiat] «blé rouillé». *Es blat té rovei* ou quelquefois *té rovei de ferro* V, P, ou *es blat està roveiat* «le blat est rouillé».

*Es salseró* [ɛt tɛlsɛrɔ] P, V, Mo, Si, Ma, SJ, est une petite larve rouge de la grandeur d'une tête d'épingle qui s'installe entre les glumes et suce la sève du grain. C'est peut-être le *thryps des céréales*.

La carie du blé et le charbon des céréales paraissent compris

tous deux dans le nom *sa mascara* [sə məskɑrɛ] Ma, Si, Mo, Ll, SJ, V, SM, P, ou *es negreió* [ɛz nəgrɛiõ] Ll, Sa, Ma. A Sineu *sa mascara* s'applique uniquement au charbon, tandis que la carie se dit *sa negrilla*, mot emprunté du castillan. Peut-être dit-on aussi dans d'autres villages plutôt *mascara* en parlant du charbon et *negreió* quand il s'agit de la carie; mais le plus souvent on confond les deux termes. Ou pour mieux dire, on distingue les deux maladies d'une autre façon. La carie se dit à Villafranca *mascara de gra* [məskɑrɛ dɛ ɡrɑ] et à Manacor *negreió fort*; le charbon est appelé dans les mêmes villages respectivement *mascara de pols* et *negreió fluix* [flúɛ]. Ces dénominations se comprennent quand on songe au caractère de chacune de ces maladies. Dans les deux cas le grain se remplit, sous l'action d'un champignon, d'une poussière noire, qui, dans la carie, reste enfermée dans l'enveloppe du grain, tandis que, dans le charbon, elle se dissipe au vent pour ne laisser que le squelette de l'épi. Un blé attaqué de *mascara* se dit *blat mascarós* [blát məskɛrós] Si, SJ, ou *blat mascarát* [blát məskɛrát] Si; également *blat orb* [blát ɔrp] Ll. Un épi atteint de la même maladie s'appelle, à Manacor, *una espiga de moro* [ɛspigɛ dɛ mórɔ] «épi de Maure». Lorsque le grain est en partie carié il s'impose de le laver avant de le faire moudre.

INSECTES NOCIFS AU GRENIER. — L'insecte qui fait le plus de dommage au grain emmagasiné est le charançon, dit *fraró de bec* [frɛrõ dɛ bɛk] Ma, P, V, Ma, SM, SJ, Ll, ou *frarí de bec* [frɛrɪ dɛ bɛk] Si, Sa, facilement reconnaissable à la forme de sa tête prolongée en trompe.

Très nuisible est aussi la teigne des grains, appelée *papaíó blau* [pɛpɛiõ bláu] Si, P, V, SM, Ll, Mo, ou *fraró blau* [frɛrõ bláu] Ma, ou *moscardí* [məskɛrdí] Si, *moscartí* [məskɛrtí] V, *moscardillo* [məskɛrdíllɔ] P. Quand il y a des teignes parmi le grain on dit que *es blat papaiona* [pɛpɛiõnɛ] Si, Ma. — Le blé dont les grains sont mangés par les larves de la teigne se dit *blat pollat* [blát pɔlát] Si; car lorsqu'on en presse un grain il en sort une sorte de suc comme d'un œuf couvé. — Un autre insecte semblable, *es papaíó blanc* [pɛpɛiõ bláuk] Ll, SJ, ou *papaíó d'ordi* Mo, P, V, Sa, apparaît seulement dans l'orge.

*Es frare* [ɛs frárɛ] SJ, SM, Mo, Ma, Si, «la cadelle», noirâtre,

de la grandeur d'une fourmi, n'est pas nuisible en lui-même, mais sa larve, appelée *gramenera* [grɛmɛniɛrɛ] SJ, Ll, Mo, P, Ma, Sa, Si, V, fait des ravages considérables en rongant le grain extérieurement.

Il y a aussi un autre petit insecte, dit *fraret* [frɛrɛt] P, SM, ou *fraró petit* [frɛrò pɛtít] Ma, mais dont nous ne pouvons pas donner l'équivalent.

Le grain attaqué par les *grameneres* et les larves de la teigne s'échauffe, surtout s'il est disposé au grenier en des couches épaisses — *es blat s'encalenteix* [sɛnikɛlɛntɛɛ] Ma, SJ, de *encalentirse*. On dit cependant plus souvent *es blat pren calentor* [prɛni kɛlɛntó] SJ, Si, SM, Sa, V, Mo, Ll, Ma, ou *pren es bull* [prɛn ɛz bú] SJ, Si, SM, V, Mo, Ll, Sa (peu usité), Ma. On n'a alors qu'à éventer le grain par de fréquents pelletages — *paletjar es gra* — ou par un nouveau criblage.

On appelle *blat picat* [blát pikát] Sas, le blé de semence qui, ayant été percé par quelque insecte qui y a déposé ses œufs, ne germe pas. Il est souvent difficile à l'œil nu de le distinguer du blé sain.

## CHAPITRE XI

### MOUTURE

*Molre es gra* [mòl̄r̄e ez gr̄a] «moudre le grain». *Sa molta* [sə mòlt̄e] désigne à la fois 1<sup>o</sup> l'action de moudre, 2<sup>o</sup> la quantité de grain qu'on moud en une fois. *Es molt* [mòli Ma, Si, mult reste des villages] «le moulin», ou plus exactement *es molt fariner* [muli f̄erin̄e] Deyà, pour le distinguer d'autres sortes de moulins. *Es moliner* [molin̄e Ma, Si, mulin̄e reste des villages] «le meunier». *Moliner* s'emploie aussi comme adjectif et signifie alors ce qui doit ou ce qui peut être moulu. Notons ici les proverbes suivants : *Qui primer és en es molt primer engrana* «moud le premier qui arrive le premier»; *de moliner mudaràs, però lo mateix trobaràs* Pollensa, ou bien *de moliner mudaràs, de lladre no t'escaparàs* Deyà, «tu changeras de meunier, mais tu seras volé de même».

On a à Majorque trois sortes de moulins, à savoir le moulin à manège, appelé *molt de sang* [mòli, muli d̄e s̄anḡ], proprement «moulin de sang», c'est-à-dire à moteur animé, puis le moulin à eau — *es molt d'aigo* [mòli d̄ aigo] —, et enfin le moulin à vent — *es molt de vent* [mòli d̄e v̄ent]. Les trois types sont on ne peut plus primitifs.

Autrefois il y avait des moulins à manège dans presque toutes les fermes de la plaine, et aussi dans quelques maisons des villages; aujourd'hui il en reste encore beaucoup, mais on ne s'en sert guère. Ils se composent d'un manège mù par un mulet et d'un jeu de meules, petites, montées sensiblement de la même façon que celles des moulins à eau ou à vent. C'était au premier valet de charrue qu'incombait la tâche de la mouture; il en faisait son travail des dimanches. En effet, on ne moulait chaque fois que pour la journée de la semaine. Encore aujourd'hui, on n'envoie au moulin que de pe-



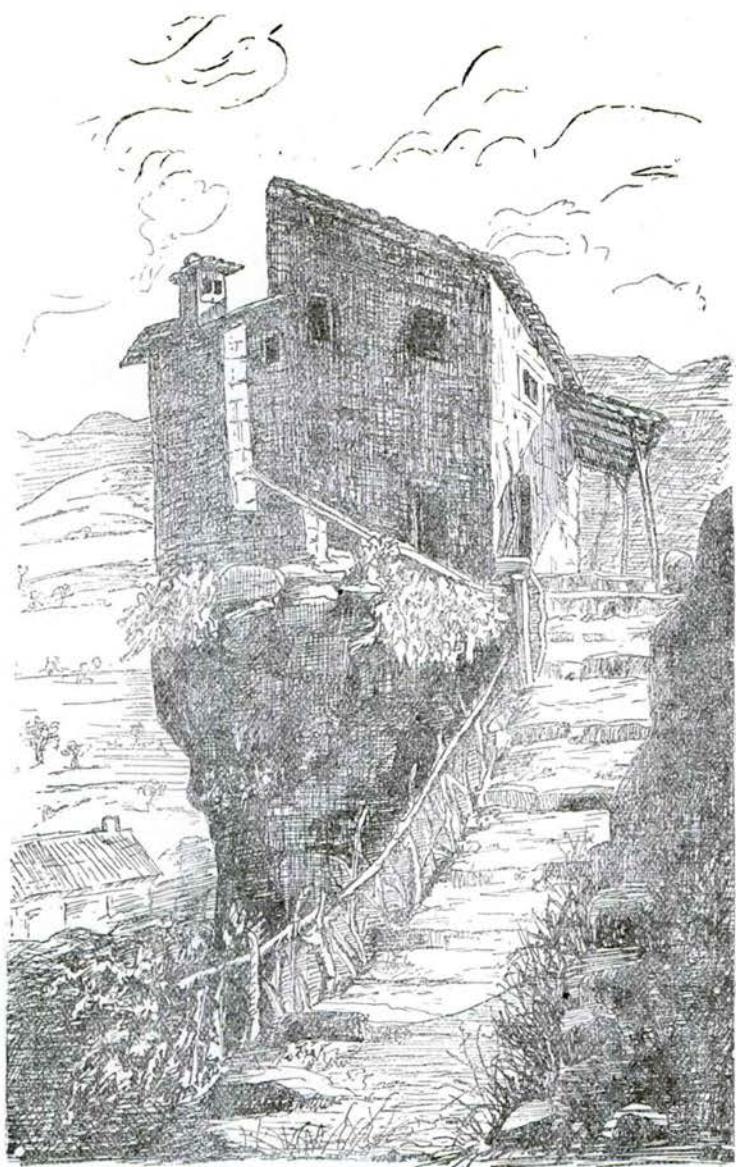


Fig. 31

tites quantités de grain, ce qui suffit pour une journée ou deux. Comme la production de chaque moulin est limitée et sujette au vent ou à l'eau, le meunier, qui doit satisfaire aux besoins d'un certain nombre de maisons, est obligé de répartir le temps entre les clients.

Les moulins à eau n'existent que dans la partie montagneuse de l'île, aux endroits où il y a des sources qui coulent avec une certaine régularité et en quelque abondance. Nous en avons vu à Pollensa et à Deyà.<sup>1</sup>

Un moulin à eau se compose essentiellement de la conduite d'eau, de la roue motrice et des meules.

Le bief commence généralement dans un réservoir, appelé *sa bassa* [sə básə] Deyà, si ce n'est qu'un bassin peu profond, ou *es safareig* [es səfəre] *ib.*, s'il a un mètre ou deux de profondeur. Le réservoir sert à régler le débit de l'eau aux époques où le courant ne permet pas un travail continu. On le ferme alors jusqu'à ce qu'il se remplisse, puis on l'ouvre et on moud tant qu'il y reste de l'eau; on le referme afin qu'il puisse se remplir de nouveau et ainsi de suite. Cette façon intermittente de moudre se dit *fer bassades* [fə bəsədəs] Pollensa, Deyà, *molre a bassades* [mólɾ ə bəsədəs] ou *molre d'embassada* [mólɾə d'embəsədə] Pollensa, cf. cast. *hacer presadas*. — Le bief lui-même est presque horizontal et s'appelle *sa siquia* [sə siki]. Si le courant est trop abondant, le trop-plein se déverse du bief dans un déchargeoir, dit *sa ressiquia* [sə rəsiki] Pollensa. Le bief est, vers son extrémité, barré d'un petit grillage, appelé *sa restanyada* [sə rəs-tənyədə] Pollensa, ou *es grillats* [es grilats] Deyà, qui retient les branches, les feuilles, etc., que charrie le courant. Il se termine dans une sorte de cheminée ronde, en maçonnerie, haute de sept ou huit mètres, par où l'eau s'engouffre. La cheminée se dit *es cup* [es kúp] Deyà, Pollensa. Au fond de la cheminée l'eau sort par un étroit tuyau de bois, placé un peu obliquement, et qui va en se rétrécissant jusqu'au pertuis, lequel peut être fermé par une pelle. La force d'impulsion du jet d'eau qui en jaillit et qui donne dans les aubes de la roue dépend naturellement du poids de la colonne d'eau retenue dans le *cup*. Le tuyau de bois, soit le coursier, s'appelle *sa satjetia*

1. Dans les pages qui suivent nous ne notons pas toujours la différence de l'article, qui, à Pollensa, est *eu*, *l'* et *la*.

[sə səjjetitə] Pollensa, Deyà, et le lançoir qui le ferme, *sa paleta* [sə pələtə] *ib.* Afin d'obtenir pour le *cup* la hauteur nécessaire, les moulins se construisent presque toujours au flanc d'une colline. Souvent plusieurs moulins en file utilisent la même prise d'eau; ainsi, dans une vallée près de Pollensa, il y a sept moulins échelonnés sur le versant d'une montagne, l'un situé en dessous de l'autre.

Pour pouvoir contrôler, depuis le moulin, la hauteur de l'eau dans le bief, on fixe au bord de celui-ci un levier à l'un des bras duquel est attaché un petit flotteur de liège, tandis qu'à l'autre bras est liée une corde qui passe dans la chambre du moulin. Si la corde baisse, c'est signe que l'eau monte dans la conduite; si la corde monte, l'eau baisse. Cet instrument s'appelle *eu saltador* [éu seltədó] Pollensa.

La roue est située dans une cave creusée sous le moulin et prolongée par un canal par où s'écoule l'eau. Ce canal, depuis la roue jusqu'à la paroi du moulin, se dit *es cacau* [es kəkáu] Deyà, ou *eu quical* [éu kíkəl] Pollensa. Dans le lit du canal, au-dessous du *cup*, se trouve une forte poutre dont les bouts sont emboîtés dans deux pierres, et qui s'appelle *es banc* [es bänk] Deyà. Sur la face supérieure de la poutre est encastrée une barre de bois également très forte, dont l'une des extrémités joue autour d'un boulon et dont l'autre est suspendue par un mécanisme dont nous parlerons plus loin. La barre, soit le sommier de la roue, se dit *sa llengo* [sə lénɡo] Deyà. Au milieu de celle-ci est placé librement un cube de fer d'environ quatre centimètres de côté et dont chaque face est munie d'un petit trou; c'est *es dau* [es dáu] Deyà, «de dé». Sur ce dé tourne le pivot de la roue — *es corró* [es koró] Deyà — en forme de pyramide renversée. Le pivot est continué par une poutre courte au milieu de laquelle se trouve la roue, placée horizontalement — *s'arbre de sa roda*

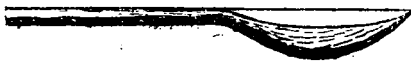


Fig. 32

[s'abrə də sə ródə]. Les jantes de la roue sont garnies d'environ deux douzaines de palettes, dites *eus alars* [éuz əlárs], au sing. *un alarb* [un əlárp] Pollensa, ou *ses cueres* [səs kuéres] Deyà, «des cuillers». En effet elles ont la forme de cuillers (fig. 32). L'arbre de la roue est continué à son tour par une barre de fer qui traverse la meule gisante et qui s'appelle *es badil* [es bədíl] Po-

llensa, Deyà. Elle se termine, dans l'œillard de la meule courante, en une large tête en fer, dite *es cap de mort* [ɛs kád dɛ mɔrt] Pollensa, Deyà, «la tête de mort». Sur la *tête de mort* repose une traverse de fer, la *nadia* [lɛ nɛdtɛ] Pollensa, «l'anille», dont les deux bouts s'engagent librement dans une entaille pratiquée sur la face inférieure de la meule et qui, par conséquent, porte et fait tourner celle-ci sous le mouvement du *badil*. En soulevant la meule avec un levier pour la piquer, l'anille reste en place. Les entailles faites de chaque côté de l'œillard se disent *eus nadials* [ɛuz nɛdiáls] Pollensa. Cependant, aujourd'hui on n'emploie plus guère l'anille libre. On l'a remplacée par une traverse scellée dans la pierre de la meule et appelée *es balancer* [ɛz bɛlɛncɛ] Deyà, ou *sa balança* [sɛ bɛlánsɛ] Pollensa.

Pour régler l'intervalle entre les meules on a, à côté de celles-ci, un levier, dit *s'alçador* [sɛlɛdɔ], au petit bras duquel est attachée une chaîne dont l'autre extrémité est engagée dans le bout libre du sommier sur lequel tourne la roue, comme nous l'avons déjà vu. Pour écarter les deux meules on n'a donc qu'à peser sur le levier et le bout du sommier se lèvera en soulevant en même temps le pivot de la roue, la roue elle-même et le *badil* qui fait tourner la meule courante. Lorsqu'on lâche le levier, celle-ci s'abat sur la meule gigante et s'arrête du fait de son poids.

Les *moulins à vent* se construisent, comme il est naturel, dans des endroits exposés aux vents, de préférence sur des collines, ou bien dans un canal entre deux hauteurs où il souffle presque toujours un peu de vent. Le corps du moulin est une tour en maçonnerie, couverte par un comble en forme de tourillon. Si la tour — *sa torre* [sɛ tɔrɛ] — repose directement sur le sol, elle est d'ordinaire entourée d'une plateforme, appelée *es cintell* [ɛt ɟinté]. Cependant, le plus souvent elle émerge au milieu de la maison du meunier, dont le toit plat sert de plateforme pour déployer et enrouler les voiles. Dans ce cas la plateforme se dit *s'emvelador* [sɛmvɛladɔ] SM. Ce mot s'applique aussi à l'échafaud qu'on construit quelquefois autour d'une tour isolée lorsque celle-ci est trop haute pour qu'on puisse, du sol, manœuvrer les voiles. Détail curieux : au-dessus de la porte du moulin se trouve presque toujours une gravure représentant sainte Barbe, la patronne des meuniers. — Le toit qui couvre la tour — *es capell* [kɛpél] «le chapeau» — est fait d'une sorte de jonc, dit *es gerp* [ɛɟ ɟɛrɔ], isolé *ɟérp*] SM, P, SJ, ou *es borro* [bɔrɔ] SJ, María, Si, qu'on

va cueillir au bord de la mer et qui fournit une bonne protection contre la pluie.

Entre le chapeau et la paroi de la tour l'arbre du moulin — *s'abre* [s *ábɾe*] — fait saillie de trois ou quatre empan. Il est traversé verticalement par trois fortes pièces de bois, séparées l'une de l'autre

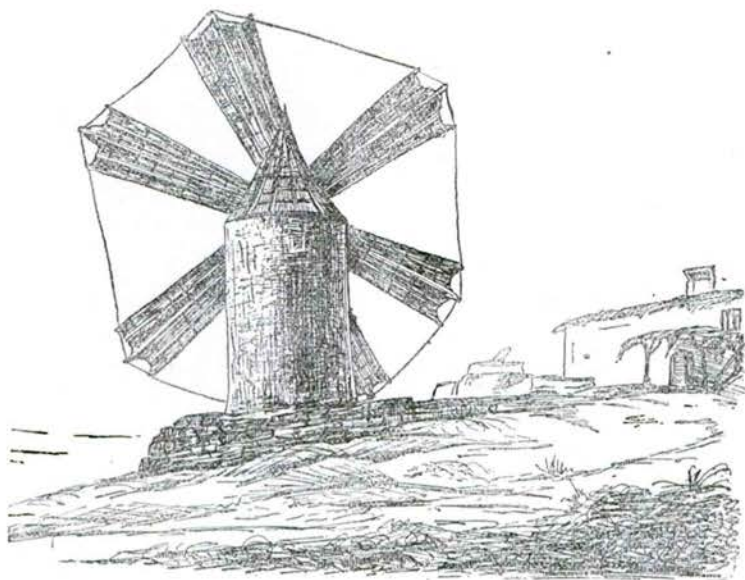


Fig. 33

par un angle de 60 degrés et qui sortent, de quelques empan, de chaque côté de l'arbre. Ces traverses s'appellent *ses mitjanes* [sɛz *miʃʝánes*] SM, ou *ets antenals* [ɛdɛ *ɛntenáls*] SJ, Arlà, LI, «des volants». A chacune de leurs six extrémités est boulonnée et reliée par des frettes de fer une longue poutre — *s'antena* [s *ɛntɛnɛ*] SM, P, SJ, qui est le montant, le support principal de l'aile. L'ensemble des six antes se dit *s'antenada* [s *ɛntɛndáɛ*] SJ. Sur l'ante est cloué le grillage — *es grillat* [ɛz *griɫát*] —, formé de quatre lattes longitudinales — *ses perllongues* [sɛs *pɛllónʝes*] SM, SJ, P, «des cotrets» — et de traverses courtes — *es velarons* [vɛlɛróns] *ib.* Le grillage des ailes forme un petit angle avec le plan des antes pour donner prise au vent. Aug-

menter cet angle, c'est-à-dire augmenter la prise du vent, se dit *donar vent* [*doná vènt*] SM, le contraire, *llevar vent*.

Les extrémités des six antes sont reliées par un gros cordage, *es rest* [*er rést*]<sup>1</sup> qui les maintient à la même distance les unes des autres. — Au bout de l'arbre et dans la direction de celui-ci est enfoncé un pieu de bois long d'environ trois mètres et appelé *es bou* [*ez bôu*] SM, SJ, P, «de bœuf». De l'extrémité du *bou* à l'extrémité

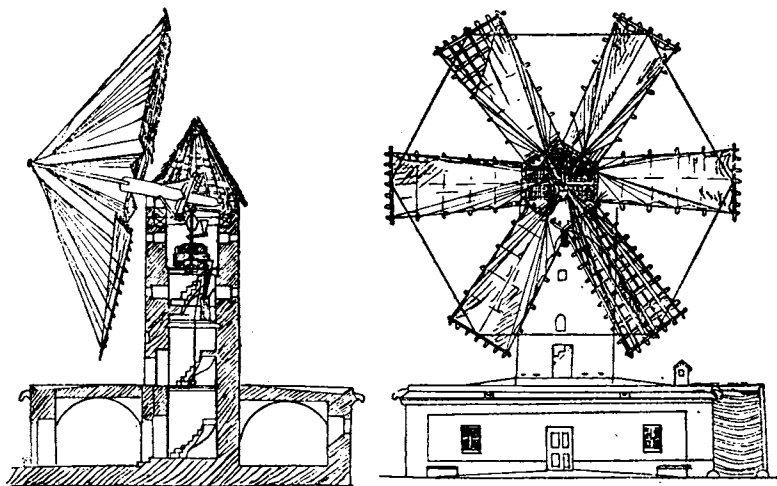


Fig. 33

de chaque ante est tendue une forte corde, destinée à retenir l'aile dans son plan et à l'empêcher de céder sous la poussée du vent; on appelle *es cabreste* [*kəbréstə*] SM, SJ, «le licou», ou *sa cama* [*sə kámə*]. Entre le *bou* et différents points des ailes vont aussi une multitude de petites cordes, appelées *es tiranys* [*tiráys*] SM, ou *ses burines* [*burínəs*] P, et destinées également à assurer la stabilité des ailes. L'ensemble des ailes avec tous les agrès se dit *es ramell* [*er rəmél*] SM, proprement «de bouquets».

Les voiles — *ses veles* [*səz vėləs*] — sont attachées aux ailes du moulin à l'aide de cordes; *es velam* [*əz vɛlám*] SM, «d'ensemble des voi-

1. Ce mot désigne d'ailleurs en général une grosse corde de sparte.

les». *Emvelar* [ɛmveɫá] SJ, P, SM, employé le plus souvent absolument, «mettre les voiles, vêtir le moulin»; le contraire est *desemvelar* [dɛzɛmveɫá] P, ou *demvelar* [dɛmveɫá] SJ, «fermer les voiles», ce qui se fait en les enroulant sur l'aile même, les deux coins les plus rapprochés de l'arbre restant toujours fixes. Lorsque le moulin travaille à pleines voiles on dit que *es molt va ple* [va plɛ] SM, P. Si le vent souffle plus fort que d'ordinaire, il faut réduire la voilure afin d'éviter les accidents. On enroule alors les deux bouts extérieurs de la voile et on les attache un peu plus haut, de façon à former une mi-voile. C'est ce qu'on appelle *escapçar ses velcs* [ɛskɛʦá sɛz vɛʎɛs] SM, P, SJ. *Es molt va escapçat* ou *va a mitja vela* [ɛ miʝjɛvɛʎɛ] Ma, «le moulin travaille à mi-voile». Quelquefois on est obligé de prendre encore un ris. On replie alors l'un des coins extérieurs des voiles en attachant l'autre coin généralement un peu plus haut que le bord des ailes; les voiles se trouvent ainsi réduites à une forme triangulaire. Cette opération se dit : *engaiar* [ɛŋgeiá] Mo, ou *esgaiar* [ɛzgeiá] P, SJ, ou *escorterar ses velcs* [ɛskɔrtɛrá] P, SJ. *Es molt va engaiat*, *esgaiat*, *escorterat*, ou bien *va tresserol* [trɛsɛrɔl] SM, quand la surface des voiles est réduite environ à un tiers ou à un quart. On se rendra mieux compte de ce qui précède par le schème suivant:

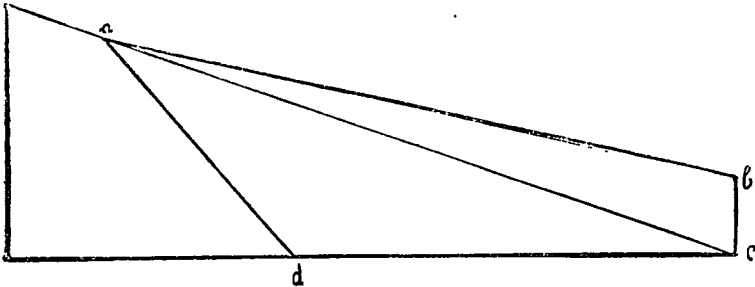


Fig. 34

*abc* : *esgayat*, *escorterat*, *tresserol*; *abcd* : *escapçat*.

Si le vent est trop faible pour faire tourner le moulin d'une façon régulière, on ajoute parfois des voiles supplémentaires qu'on déploie entre les ailes et qui s'appellent *es gaiions* [geiõns] P, en raison de leur forme triangulaire.

L'intérieur du moulin est divisé par des planchers en 2-3-4 chambres — *es sôtils* [ɛt ʃôtils] SM —, suivant la hauteur de la tour. Dans la chambre située sous le comble se trouvent les meules, l'arbre du moulin avec son rouet, etc. Dans la chambre d'en-dessous se trouve le réceptacle de la farine qui s'écoule d'entre les meules. Les autres chambres inférieures, s'il y en a, servent de magasins pour le grain et la farine.

Le comble du moulin, qui porte l'arbre, n'est pas fixe, il se laisse tourner suivant la direction du vent. Il repose sur un cercle de bois glissant dans une rainure pratiquée à la semelle qui recouvre la maçonnerie de la tour. Le cercle de la tourelle et la semelle de la tour sont l'un et l'autre formés par un assemblage de fortes pièces de bois courbes et s'appellent conjointement *es congrénys* [kɔ̃grɛ̃ys] SM, SJ, P. A l'intérieur ils sont garnis tous deux d'une série de trous. Quand on veut mettre le moulin au vent, on met des boulons de fer dans deux trous, voisins l'un de l'autre, des deux cercles, on prend un anspet garni à l'un des bouts d'un doigt de fer qui s'accroche au boulon supérieur, et en se servant du boulon inférieur comme d'un point d'appui, on ripe peu à peu le cercle mobile jusqu'à la position voulue. On le fixe dans cette position à l'aide d'une boucle de fer qu'on passe sur les deux boulons. L'opération de virer au vent se dit, absolument, *girar* [jirá], et l'anspet dont on se sert *sa barra de girar* [sɛ bá̃rɛ̃ dɛ̃ jirá] SM.

L'arbre tournant a deux collets. Celui d'en haut, qui s'appelle de préférence *es coll* [ɛs kól] SM, P, SJ, repose sur un morceau de pierre dure ou de fer, dit *sa saiola* [sɛ sɛ̃jólɛ̃] SM, SJ, qui est encastré dans un billot de bois, nommé *es sota-coll* [ɛt sôtɛ̃kól] P, ou *sotra-coll* [sôtɛ̃rɛ̃kól] SM, et emmortaisé à son tour dans le cercle mobile de la tourelle. Il y a des deux côtés du collet une pièce de bois fixée au billot et qui s'appelle *sa juitadora* [juitɛ̃dɔ̃rɛ̃] SM, proprement «la lutteuse», ou *es batador* [bɛ̃tɛ̃dɔ̃] SJ, «le batteur». Elles ont pour objet de maintenir le collet en place sous l'impulsion du vent. Le billot est à son tour étayé de chaque côté du collet par une pièce de bois courbe — *ses càbrigues* [sɛs kábɛ̃rɛ̃gɛs] —, dont l'une des extrémités est fixée à une poutre, parallèle à l'arbre et encastrée dans le cercle mobile du comble. Ces deux poutres s'appellent *ses guieres* [gɛ̃jɛ̃rɛs] P, SJ. Le collet d'en bas tourne dans une poutre également encastrée dans le cercle mobile. (Il faut noter que l'arbre a une légère inclinaison).



Vers le milieu de l'arbre tournant se trouve le rouet — *sa roda* [sə ródə] SM, P, SJ. Il est formé de deux morceaux de bois croisés — *es crevers* [es krɛvɛs] SM — qui traversent l'arbre, auquel ils sont fixés par un gros coin — *sa clau* [sə kláu] SJ —, et de quatre forts chanteaux, également en bois. Le bord des chanteaux est traversé par des aluchons de bois au nombre de 42 — *ses pintes* [pintɛs] SM, SJ, P, proprement «les peignes»; l'ensemble des aluchons se dit *es pentinat* [es pɛntindɪ] SJ. Les queues des aluchons sont retenues de l'autre côté des chanteaux par des chevilles — *es claviions* [klɛviions] SM. Les aluchons du rouet engrènent dans une lanterne de bois — *sa llanterna* [sə lɛntɛrnɛ] SM, SJ, P —, garnie d'une dizaine de fuseaux, *es bressols* [ɛz brɛsòls] SM, et placée exactement au milieu du moulin. Elle est traversée d'une barre de fer dont le bout supérieur se meut dans une poutre — *es jou* [ɛʃ jóu] SM, SJ, P, «le joug» — placée sous l'arbre et transversalement sur celui-ci. Le fer tourne, à vrai dire, dans un morceau de bois dur encastré sous cette poutre et appelé *sa trutjeta* [sə truʃjɛtɛ] SM, SJ, proprement «la petite trui». La *trutjeta* et le *jou* sont étayés par une autre poutre qui va se fixer dans le cercle de bois sous le collet inférieur de l'arbre et qui s'appelle *s'estrebador* [sɛstrɛbədɔ] SM, ou *es tafarell* [tɛfɛrɛl] SJ. Le bout inférieur de la barre de fer, qui, celle-ci, est nommée *sa forcada* [sə forkádɛ] SM, se termine en une fourchette, dite *es caixals* [kɛɛdɛls] SM, proprement «les dents canines», qui prend la tête de fer — *es cap de mort* [es kád də mɔrt] SM, «la tête de mort», ou *es cap de moro* [ɛs kád də mɔrɔ] SJ, P, «la tête de Maure» — formant le milieu de l'anille. L'anille, qui, dans les moulins à vent, s'appelle *s'ansa* [s ɔnsɛ] SM, SJ, est scellée dans la partie de dessous de la meule courante. C'est *sa forcada*, mise en mouvement par la lanterne et le rouet, qui fait tourner la meule.

La tête de fer de l'anille, soit le frayon, repose par sa concavité de dessous sur une autre barre de fer verticale — *es badil* [ɛz bɛdɪl] SM, SJ, par altération *es vedell* [ɛz vɛdɛl] Ma, proprement «le veau» —, qui, après avoir traversé la meule dormante dans un boitillon nommé *sa boixa* [sə bɔɛɛ] SM, va s'appuyer sur une crapaudine — *sa gabaldrina* [sə gɛbɛldrinɛ] SM, ou *sa grabaldina* [grɛbɛldinɛ] SJ — fixée dans une forte poutre — *es bassi* [ɛz básɪ] SM —; ou plutôt, la crapaudine ne porte pas directement sur ce palier, elle repose sur un morceau de bois, appelé *es jou bort* [ɛʃ jóu bɔrt] SJ, «le joug bâtard», dont l'une

des extrémités est fixée au palier et dont l'autre est suspendue au moyen d'une chaîne à une trempure, auprès des meules. La trempure s'appelle *es trempador* [trɛmpədõ] SM, ou *sa romana* [rõmãng] SJ, à cause de son analogie avec la balance romaine. Le dos d'âne sur lequel porte le levier de la trempure se dit *sa somereta* [sɛ sòmɛrɛtɛ] SM, «la petite ânesse», ou *es somerer* [sòmɛrɛ] SJ. Nous avons déjà vu une disposition analogue dans le moulin à eau. — La meule courante est donc soutenue en l'air à l'aide du *badil*, du «joug bâtard» et de la trempure.

*Ses moles* [sɛz mõlɛs] «des meules». Un jeu de meules se dit aussi *es molam* [ɛz mõlãm] SJ; *tenc un molam fariner* [fɛrinɛ] ibid., «j'ai un jeu de meules qui moule bien». On distingue entre *ses moles negres* [mõlɛz nègrɛs] SM, Pollensa, et *ses moles blanques* [mõlɛz blãnkɛs] ib. Les premières faisaient le pain noir en moulant le son tellement menu qu'il était difficile de le séparer de la farine au sassage; les autres au contraire font le son gros, et il est aisé de l'écartier avec le sas ou le bluteau. Aujourd'hui on ne se sert guère que de meules «blanches». Toutefois, dans les moulins à eau on conserve quelquefois un jeu de meules «noires» supplémentaire pour la mouture de l'orge et de l'avoine.

Pour monter les meules jusqu'à la chambre supérieure des moulins à vent, on enlève d'abord les différents planchers, puis on se sert de l'arbre tournant comme de guindas, en faisant enrouler autour de celui-ci, le vent aidant, une grosse corde dont l'autre bout est passé dans l'œillard de la meule. Le plancher des meules repose sur une charpente soutenue principalement par deux grosses poutres, appelées *es socons* [ɛt sõkõns] SJ. Les meules elles-mêmes sont enfermées dans une cage bien ajustée — *sa riscla* [rĩsklɛ] Deyà, Pollensa, qui laisse à peine à découvert l'œillard de la meule courante. Celui-ci se dit *s'ui* [úĩ] SM, *s'uiada* [uĩãdɛ] Deyà, ou *l'uiera* [uĩɛrɛ] Pollensa.

On verse le grain à moule dans la trémie, appelée *sa tremutja* [sɛ trɛmutʃɛ] Deyà, SJ, ou *sa pastereta* [sɛ pɛstɛrɛtɛ] Pollensa, SM, proprement «le petit pétrin»; elle est située au-dessus des meules, un peu en arrière. L'opération de verser le grain se dit *engranar* [ɛngɾãdã, p. prés. ɛngɾãng] Pollensa, Deyà, SM, SJ. La trémie est soutenue sur la partie antérieure par une sorte d'échelle courbe — *eu cavall* [ɛu kɛvãl] Pollensa, ou *es cavallet* [ɛu kɛvɛlɛt] Deyà —, qui traverse les meules et sur laquelle le meunier monte pour engrainer. Le grain tombe

de la trémie sur l'auget — *la tortuga* [lɛ turtúgɛ] Pollensa, «la tortue», ou *es canalet* [ɛs kənɛlɛt] SM, SJ —, qui, par son oscillation continue le déverse dans l'œillard de la meule. L'oscillation est obtenue à l'aide d'une petite pièce de bois — *eu cadellet* [ɛu kədɛlɛt] Pollensa, «le traquet» — qui tombe librement de l'auget sur la surface rugueuse de la meule courante, ou bien par un prolongement de l'auget qui vient frapper contre la *forcada* carrée, laquelle, en tournant, lui donne des secousses. On règle le débit du grain en augmentant ou en diminuant l'inclinaison de l'auget qui, par son bout inférieur, est suspendu à une corde. La farine s'échappe d'entre les meules par un trou pratiqué dans la cage et tombe par l'anche — *eu farinal* [ɛu fɛrɪnəl] Pollensa, *es fariner* [fɛrɪnɛ] SM, ou *sa canaleta* [sɛ kənɛlɛtɛ] Deyà — dans la huche. Dans les moulins à eau il y a parfois un grand trou dans le sol — *la farinera* [fɛrɪnɛrɛ] Pollensa — qui fait office de huche.

Quelquefois la farine, à cause de l'humidité du grain, se réduit en une pâte entre les meules : *avui s'ha empastat* [ɛmpɛstát] *es meu molt*, mot à mot «aujourd'hui mon moulin s'est empâté», ou bien *ses moles fan pasta* [fán pástɛ] SM, «des meules font de la pâte».

Lorsque la surface travaillante des meules s'use, il faut la rebat tre, *picar ses moles* [piká], *es pic* [pik], «le pic». Afin de s'assurer que la meule garde le même plan pendant le piquage, on se sert d'une canne de bois, appelée *sa cerca* [sɛrkɛ] Deyà, SJ. La rugosité de la meule qui réduit le grain en farine se dit *es barram* (*de sa mola*) [bɛrám] Deyà, proprement «la denture». Pour le piquage on enlève la meule courante de dessus la meule gisante en introduisant entre les deux un cylindre de bois appelé *sa corra* [sɛ kórɛ] Pollensa, SM. Dans les moulins à eau, à 30 ou 40 cm. des meules, il y a souvent un escabeau de pierre, dit *eu juitador* [ɛu juitədó] Pollensa. Dans ce cas, on met la meule de chant entre la cage et le *juitador*, puis on la renverse sur celui-ci à l'aide d'un pieu, pour la piquer.

La mouture se payait et se paie encore très souvent en grain. Le meunier prélève, en engrenant, de chaque *cortera* deux *aumuts* (soit  $\frac{1}{18}$  — Deyà, P) ou bien de chaque *barcella* un *quart* (soit  $\frac{1}{24}$  — Pollensa). Prélever ce grain se dit *molturar* [mólturá] Pollensa, Deyà, P; le grain lui-même s'appelle *ses moutures* [móltúres] ib.; il se jette dans un panier — *sa sanaia de ses moutures* Pollensa, P — placé sur le *juitador* s'il y en a un. *Lo cobri d'es sac* [kóbri dɛt ták]

P, «payez-vous du sac; en cas contraire : *no moltureu, eu pagaré* Pollensa, «ne prélevez pas de mouture, je paierai en argent».

Pour transporter la farine on se sert de sacs en toile particulièrement serrée. Un *sac fariner* [sák feriné] Pollensa, SM, contient 12 *barcelles*. Mais comme on se contente le plus souvent, nous l'avons déjà indiqué, de faire moudre chaque fois seulement une petite quantité de grain, on met celle-ci dans de petits sacs — *es talec* [es tɛlɛk] Pollensa, SM, ou *eu cendrer*<sup>1</sup> [sɛnrɛ] Pollensa — d'un contenu d'environ deux *barcelles*, que le meunier après la mouture charge, remplis de farine, sur son petit âne pour les distribuer à ses clients.

A Majorque généralement le meunier ne se charge pas du blutage de la farine. Ce n'est que récemment que, dans quelques moulins, on a fait acquisition d'un bluteau mû à bras et appelé *es torn* [tɔrn Ll, P, tɔnm Sa]. Le plus souvent la *madona* sasse la farine sur le pétrin même, au moment de préparer la pâte pour la fournée. *Cendre (sa) farina* [sɛndrɛ sɛ ferinə] Ll, Si, Deyà, SM, Pollensa, «sasser la farine» — 1. sg. prés. [ʃɔ sɛnk] SM, 3. sg. prés. [ɛl sɛrn] SM ou [ɛl sɛn] SM, Deyà, Pollensa, Si, Sas, 1. pl. prés. [sɛnɛm] SM, 3. pl. prés. [sɛrnɛn] SM, Pollensa, ou [sɛnɛn] Deyà, Si. L'action de sasser se dit *sa cernuda* [sɛrnúdɛ] SM, et la farine passée au sas, au fond du pétrin, s'appelle *es cernut* [ɛt tɛrnút] SM. *Es sedàs* [ɛt sɛdás] Sa, Mo, Sas, Si, Ll, Pollensa, «le sas»; *es sedasser* [sɛdɛsɛ] SM, «le fabricant de sas». On fait courir le sas sur une sorte de châssis de bois reposant sur les deux bords du pétrin et appelé *es cernedors* [ɛt tɛrnɛdɔs] Pollensa, Ll, Si Sas, *sɛnnɛdɔs* Sa, ou *es cernedor* Deyà, Mo. Le son séparé de la farine par le blutage ou le sassage se dit *es segó* [ɛt sɛgɔ] SM, C, Mo, V, Si, Sas, Ll, quand il s'agit du blé, et *ses tàsteres* [sɛs tástɛrɛs] Ma, Ll, C, SM, quand c'est de l'orge (ou de l'avoine).

1. *Cendrer* désigne d'ordinaire le petit sac rempli de cendre qu'on met sur le linge dans le cuvier quand on fait la lessive. Au sens de petit sac à farine le mot ne paraît guère connu qu'à Pollensa.

## CHAPITRE XII

### CHANSONS DU TRAVAIL

Dans les chapitres précédents nous avons incidemment fait allusion aux chants dont le paysan majorquin accompagne son travail. Ici nous en traiterons un peu plus longuement, et nous transcrirons en appendice les chansons recueillies qui n'ont pas trouvé place plus haut.

Les chansons du travail offrent une note très caractéristique de la vie champêtre à Majorque, aussi ont-elles depuis longtemps attiré l'attention des visiteurs de l'île (voir par exemple George Sand, *Un hiver à Majorque*). Il n'y a guère de travail périodique qui n'ait son répertoire de chansons, plus ou moins riche, et sa mélodie propre. On a ainsi une mélodie particulière pour le labourage, la moisson, le battage, l'émondage des oliviers, le pressurage des olives, la tonte des moutons, le broyage du chanvre et, peut-être, pour d'autres besognes.

Si la mélodie reste toujours la même pour chaque travail déterminé, les paroles au contraire varient beaucoup. On verra par les échantillons que nous en donnerons plus loin que les chansons du moissonnage sont particulièrement nombreuses. Cela est sans doute dû au fait qu'elles étaient chantées dans une équipe de travailleurs où il y avait presque toujours quelque *cançonner*, quelque tête poétique qui en inventait de nouvelles. Notons que les chansons du moissonnage, malgré leur popularité d'autrefois, ne sont, maintenant, guère sues que par la vieille génération; elles se perdent de plus en plus depuis que le moissonnage à la tâche, sous sa forme ancienne, a disparu. Pour les autres travaux, au contraire, surtout pour le labourage et le battage, les chansons gardent toute leur vitalité.

Ces chansons sont d'une inspiration et d'une structure extrê-

mement simples. Elles se composent d'une seule strophe, le plus souvent de quatre, quelquefois de cinq ou six vers, rarement plus. Les vers sont de sept syllabes (si la rime est masculine, de huit syllabes si elle est féminine) et se relient le plus souvent par des rimes closes (abb[b]a), rarement par des rimes alternées (abab). Les rimes masculines alternent généralement avec les rimes féminines. Quelquefois, dans les vers du milieu, on se contente même d'une simple assonance.

Le contenu des couplets n'est pas plus compliqué que leur structure, il a trait toujours, ou presque toujours, au travail que le chanteur est en train d'exécuter. Dans le nombre on en trouvera de vraiment poétiques, mais, à vrai dire, la plus grande partie ne mérite point une telle épithète. D'ailleurs, il serait injuste de juger de leur valeur d'après les normes esthétiques qu'on a coutume d'appliquer aux productions littéraires. Il faut les avoir entendu chanter sur la terre fumante des soles récemment labourées, parmi les moissons dorées des champs de blé, sur l'aire qui brûle sous le soleil de juillet, pour en apprécier tout le charme. En vérité, la cantilène du laboureur, du batteur, traînante, monotone, plaintive, solennelle, où les notes longues prévalent et où les notes finales de chaque vers se prolongent indéfiniment, a une telle saveur de mélancolie orientale qu'elle ne peut laisser de vous charmer.<sup>1</sup> De ces courtes strophes de quatre ou cinq vers, le chanteur, par des répétitions, par des vocalisations interminables, fait de véritables litanies. Pour le paysan majorquin le chant est inséparable du travail, il a quelque chose de rituel; et le laboureur, le moissonneur, le batteur, ont l'air, quand ils chantent, d'officiants qui célèbrent les mystères de la terre et de sa fécondité.

Quant à l'ancienneté de ces chants il faut avouer notre ignorance absolue, nous manquons même d'éléments pour faire la moindre conjecture.<sup>2</sup> Mais il nous plaît d'imaginer qu'ils remontent à un passé très lointain. On y a voulu voir depuis longtemps un

1. Pour une définition compétente des mélodies de travail nous renvoyons à l'étude de Antonio Noguera, publiée dans ses *Ensayos de crítica musical*, Palma de Mallorca, où l'on trouvera aussi quelques transcriptions.

2. Le texte des couplets ne nous paraît pas fournir de données à ce point de vue, car il se réfère presque toujours à des méthodes de travail qui, sans doute, sont restées invariables depuis des siècles.

héritage des Maures. C'est fort possible, mais on n'a pas, que nous sachions, apporté jusqu'ici à cette hypothèse de preuves positives. La compétence nous fait défaut pour apprécier le rapprochement fait par Antonio Noguera dans l'étude citée, entre les mélodies en question et certaines mélodies arabes, qui, elles aussi, sont caractérisées par leur manque de structure fixe, ce qui rend la notation musicale difficile. D'après Noguera, dans les unes comme dans les autres, chaque chanteur brode à sa guise sur le thème fondamental, le module et y ajoute des ornements, suivant sa fantaisie du moment.

### *Chansons de labour*

«Per llaurar és menester  
reia, dental i cameta,  
joc d'oreies, destraleta,  
daiol, talera i retaler,  
mantí, espigó i axinguer,  
llongues pe's muls, corretgins,  
jou, camelles i collades,  
un rastrell amb corretjades  
i juntures per junyir.» (Bunyola.)

«Pour labourer il faut soc, sep et age, jeu d'orillons, hache, *daiol*, étançon avec coin, mancheron, timon et *axinguer*, rênes pour les mulets, courroies, joug, bâtons et colliers, un dégorgeoir avec fouet et cordes pour atteler.»

«Jo llaurava amb en Vermei  
i amb en Banyeta-voltada,  
i jo feia una llaurada  
més fina que un cabeí.» (Ma.)

«Je labourais avec le Rouge et avec le Corne-torse (deux bœufs), et je faisais des sillons plus fins qu'un cheveu.»

«Jo llaurava amb un bou tort  
i un altre qui no li veia,  
i cada passa li deia:  
“ — Camina, mai caigues mort”.» (Ma.)

1. Il manque une syllabe au dernier vers.

«Je labourais avec un bœuf borgne et un autre qui n'y voyait goutte, et à chaque pas je leur<sup>1</sup> disais : Marchez! n'allez pas tomber morts.»

«Na Rotja és bona mula;  
ja m'ho ha dit es senyor.  
Es caire que té millor:  
en dir-li "erri", s'atura.» (V, Ll.)

«La Rouge est une bonne mule, le patron me l'a déjà dit. Sa meilleure qualité (est que) lorsqu'on lui dit *erri*,<sup>2</sup> elle s'arrête.»

«Sa gent reia i de mi reia,  
jo no ho poria pensar.  
Jo me n'anava llaurar  
i no me'n duia sa reia.» (Sa.)

«Les gens riaient et riaient de moi; moi je ne pouvais pas le comprendre. Je m'en allais labourer et je n'apportais pas le soc.»

«L'amo, deixeu 'nar això,  
que someres són someres,  
i per estoviar llandes  
no hi ha com un parei bo.» (C.)

«Fermier, laissez cela, car ânesses sont ânesses, et pour économiser les fouets, il n'y a rien comme un bon attelage.»

«Pareier, l'amo m'ha dit  
que sembrem i ferem via.  
No ens acursaran es dia  
ni ens allargaran sa nit.» (P.)

«Laboureur, le fermier m'a dit de nous dépêcher de semer. Cela ne nous fera pas la journée plus courte ni la nuit plus longue.»

1. Le texte emploie le singulier.

2. *Erri*, cast. *arre*, cri pour animer les bêtes.



*Chanson de battage*

«Diada de molt de sol  
m'agrada es fer feina a s'era.  
L'habilitat vertadera  
és tocar per sa vorera  
i no copejar es trispol.» (SJ.)

«Par une journée de beaucoup de soleil, j'aime travailler à l'aire.  
La véritable habileté, c'est de toucher le long du bord sans abîmer  
le sol (sous les chocs du rouleau.)»

«Val més estar a Formentor,  
a s'ombra d'una palmera,  
que haver d'estar damunt s'era  
d'estiu amb tanta calor.» (V.)

«Il vaut mieux être à Formentor (cap au nord-est de Majorque) à  
l'ombre d'un palmier que d'avoir à rester sur l'aire en été par une  
telle chaleur.»

«Si no fos pe's carretó,  
qui va darrera darrera,  
no hi hauria cap somera  
qui batés un cavaió.» (V.)

«S'il n'y avait pas le rouleau, qui va derrière, il n'y aurait pas une  
seule ânesse qui pourrait battre un *cavaió*.»

«Quin batre tan regalat  
enguany damunt aquesta era  
amb en Blau i en Fumat  
i amb en Rotget qui ve darrera!» (V.)

«Quel battage agréable cette année sur cette aire avec le Bleu et  
le Fumé et avec le Rouget (trois mulets) qui vient derrière!»

«Arremba-t a ses voreres,  
que per mi ja està batut.  
No vajas a Son Gurgut,  
que te-teix<sup>1</sup> no hi ha amitgeres.» (SJ.)

1. Pour *tant mateix* «quand mêmes».

«Approche-toi du bord, car il me semble que c'est égrené déjà. Ne va pas à Son Gurgut (une ferme), tu n'y trouveras quand même pas de glaneuses.»

«Si tu vols esser s'oguera,  
has d'aprende de cantar.  
Arribaràs a gonyar  
bones messes es temps d'era.» (SM.)

«Si tu veux être la gardienne (la femme du gardien) des juments, tu dois apprendre à chanter. Tu arriveras à gagner de bons salaires, au temps du battage.»

«Baten es blat roveió  
i no desfan ses felcades.  
Per això van tan taiades  
ses egos d'es Puig Moltó.» (LL.)

«Ils battent le blé *roveió* et ne défont pas les bottillons. A cause de celà elles vont si fourbues (?), les juments du Puig Moltó (ferme).»

«Quan es vent d'abaix va entrar  
eu teniem mig batut.  
O Mare de Déu de Lluc,  
donau força i salut  
a jo i as bestiar.» (SM.)

«Lorsque le vent d'aval est entré, nous l'avions à moitié égrené. Oh, sainte Vierge de Lluc, donnez-moi, ainsi qu'aux bêtes, force et santé.»

«Mulettes, correu, correu,  
fareu sa palla menuda.  
Si la feis llarga i troncuda,  
en s'hivern la lii trobareu.» (Sa.)

«Mules, courez, courez! Vous ferez la paille menue. Si vous la faites longue et dure, cet hiver vous la retrouverez (dans la mangeoire).»

*Chansons de moisson*

«Es segar vol mirar-s'hi,  
amb s'esquena ben posada  
i una faus ben dentada  
i tot lo dia esser-hi.» (C.)

«Le sciage veut qu'on s'y prenne bien, le dos bien courbé, avec une faucille bien dentée, et qu'on y soit toute la journée.»

«Segadores he llogades  
i encara n'he de llogar.  
Han de sebre safelcar  
de dretes i acotadas.  
Ja n'iran amidonades  
en haver d'nar ballar.» (Ll.)

«J'ai loué des moissonneuses, et je dois en louer encore. Il faut qu'elles sachent faire des bottillons, debout et accroupies. Comme elles seront amidonnées, lorsqu'elles doivent aller danser!»

«Es matins amb sa roada  
es cap-vespre amb sa calor,  
vos divertau, bona amor,  
segant a una escarada.» (SM.)

«Le matin avec la rosée, avec la chaleur l'après-midi, vous vous divertissez, chère amie, quand à la tâche vous sciez.»

«L'amo sempre atropellava:  
“ — Ala, ala, jornalers!”  
Si no fos per es dobbés,  
mal aire em port si segava!» (Ll.)

«Le fermier pressait toujours : Allons, allons, journaliers! Si ce n'était pas pour l'argent, le diable m'emporte si je moissonnerais!»

1. «Es segar vol anar-i — amb sa faus ben esmolada — i s'esquena ben trempada — i tot lo dia esser-i.» (Ma, Sa.)

«Probes de segadorets,  
encara segan civada.  
Adalt sa seva espinada  
hi han de néixer bolets.<sup>1</sup>»

«Pauvres moissonneurs, vous en êtes encore à l'avoine. Sur votre échine il poussera des champignons.»

«Perquè segau escarada  
si no sou per a segar,  
voltros qui voleu gonyar  
ses messes damunt sa palla.» (C)

«Pourquoi moissonnez-vous à la tâche, si vous n'en êtes pas capable, vous qui voulez gagner votre salaire dans la paille (du grenier).»

«Ara que no fa solei  
hem caiguts en aquesta ombra.  
Fos estat devés les onze,  
que el fa granat i vermei.» (C, Ma.)

«Maintenant qu'il ne fait plus de soleil, nous sommes tombés dans cette ombre (endroit ombragé). Ah! si c'eût été vers onze heures, quand il faisait (un soleil) si grené et rouge!»

«Jo sempre li pec faus plena  
coma gentil segador.  
Al·lots, en venir es senyor,  
perquè no som suador,  
tirau'm aigo adalt s'esquena.» (C, SJ.)

«Je lui donne toujours de la faucille pleine, en parfait moissonneur. Garçons, lorsque le patron vient, jetez-moi de l'eau sur le dos, parce que je suis pas *sueur*.»

«Sa faus dentada de nou,  
feta per ella mateixa,  
sega blat i sega xeixa.  
Cantau i ferem renou.» (SJ.)

1. «Segadors, segadorets, — quantes garbes heu segades? — Damunt ses renyonades — vos sortiran bolets.» (SM.)

«La faucille nouvellement dentée qui s'est faite (façonnée) d'elle-même, coupe le blé et coupe la *xeixa*. Chantez et nous ferons du bruit.»

«Vaig demanar a un bergant  
es punt (*var.* l'estil) d'es segar quin era.  
“ — Remenar sa faus lliquera,<sup>1</sup>  
tirar es colzo per enrera,  
grapada i a l'emvant”.<sup>2</sup>» (C, SM.)

«J'ai demandé à un gars quel était le secret du moissonnage. — Remuer la faucille légère, jeter le coude en arrière, une poignée (de chaumes), et en avant!»

«Saps què volria tenir?  
Una faus llarga i taiant  
i una mà just d'un gegant  
per acursar aquest bucl.» (C.)

«Sais-tu ce que je voudrais avoir? Une faucille longue et tranchante et une main comme celle d'un géant pour raccourcir ce morceau.»

«Com la t'han feta tan fluixa  
a sa teua faus, Martí?  
Només talla es dematí,  
i es decapvespre està esmussa.» (SM.)

«Comment t'a-t-on fait la faucille si molle, Martin? Elle ne coupe que le matin et l'après-midi elle est émoussée.»

«Arreu! arreu! segadors  
que sa madona se queixa.  
En es rostoi de sa *xeixa*  
hi han d'anar estimadors.» (C.)

«Coupez bas et égal, moissonneurs! car la fermière se plaint. Dans les éteules de la *xeixa*, il doit passer des critiqueurs.»

1. Adaptation du cast. *ligera*. C, *llixera*, autre adaptation, peut-être avec influence de l'anc. *Heuger*.

2. SM : i empenya per avant! «et pousse en avant!»

«Sa faus en tenir no deixa  
Al·lotets, segau avall,  
que l'amo té un cavall  
devot de paia de xeixa.» (SJ.)

«Ne cesse pas de tenir la faucille. Garçons, coupez bas (rez-terre),  
car le fermier a un cheval qui est avide de paille de *xeixa*.»

«Si es segar n'era tan bo  
com sonar una guitarra,  
quant de blat hi ha a la terra,  
tot lo segaria jo.» (SM, Sa.)

«Si moissonner était aussi plaisant que de jouer de la guitare, moi, je  
moissonnerais tout le blé qu'il peut y avoir sur la terre.»

«Cantem una, cantem una,  
Catalina Potecari!  
Noltros segam amb sa lluna,  
perque eu tenim necessari.» (C.)

«Chantons, chantons une chanson, Catherine de l'apothicaire! Nous-  
autres, nous moissonnons au clair de lune, parce que nous ne pouvons  
faire autrement.»

«A segar me'n vaig avall<sup>1</sup>  
i Déu sap quan tornaré.  
D'es dobbers que gonyaré  
en tornar feré un ball.» (SJ.)

«Je m'en vais là-bas moissonner, Dieu sait quand je reviendrai. Avec  
l'argent que je gagnerai, à mon retour je donnerai un bal.»

«Noltros segam a Ariany,  
qui tot son serrals i costes.  
Demà és es dia del Corpus,  
sa festa millor de l'any.» (SM.)

«Nous-autres, nous moissonnons à Ariany,<sup>2</sup> où tout est côtes et col-  
lines. Demain c'est le jour du *Corpus Christi* (la Fête-Dieu), la plus  
grande fête de l'année.»

1. La chanson étant de Sant Juan, *avall* veut ici dire à Montuiri, Villa-  
franca, etc.

2. Petit hameau au nord de Santa Margarita.

«Segadors d'Aubadallet,  
quan acabau s'escarada?  
“ — Devés sant Miquelada,  
sa primavera d'es fred”.» (C.)

«Moissonneurs d'Aubadallet (une propriété), quand achevez-vous la tâche? — Vers la Saint-Michel, au printemps du froid.»<sup>1</sup>

«A Son Catlar segaveu  
de dies una trentena,  
en es can Roig corentena,  
a sa Barrala tot l'any.» (C.)

«A Son Catlar on moissonna une trentaine de jours, à Ca'n Roig une quarantaine, à sa Barrala<sup>3</sup> toute l'année.»

«Alegrau-vos, valent gent!  
que tot ho teniu davant.  
Es radol se va acabant  
i ma alegria creixent.» (C)

«Réjouissez-vous, braves gens! car vous avez toute la sole devant vous. — Le morceau s'achève, et ma joie augmente.»

«Afica sa faus, xerrim!  
que es veinats ja segan blat.  
I noltros no hem acabat  
un poc d'ordi que tenim.» (C, SM.)

«Laisse-là la faucille, causons! car les voisins en sont déjà au blé. Et nous, nous n'avons pas achevé ce peu d'orge où nous sommes.»

«Ja ho deu sebre, En Fullaní,  
quin replà té na Moiana,  
quina truitada hi ha aquí  
i és de blat coll de rossí.  
Ara aquí ningú en té gana.» (Ll.)

«Tu dois déjà savoir, En Fullaní, de quelle étendue est Na Moiana

1. C'est ainsi que les Majorquins désignent l'automne.

2. *Son Callar*, *Ca'n Roig* et *Sa Barrala* sont trois propriétés à Campos, l'une plus grande que l'autre.

(nom d'une sole), quelle moisson<sup>1</sup> il y a ici, et c'est du blé «cou de roussin». Maintenant, ici personne n'en a envie.»

«Molta de gent no sabia  
es Garbellet com està,  
i com se pensen acabar,  
llavor surt qualque replà  
qui és més gran que l'Abadia.» (Ll.)

«Beaucoup de gens (parmi les moissonneurs) ne savaient pas comment est Es Garbellet (nom d'une sole), et quand ils croient avoir achevé, apparaît quelque repli plus grand que l'Abbaye (une propriété).»

«Ara sec a sa Barrala  
i no sé quan acabaré,  
perquè cada sementer  
és més llarg que un tir de bala.» (C.)

«Maintenant je moissonne à Sa Barrala, et je ne sais pas quand j'achèverai, car chaque sole est plus longue qu'une portée de fusil.»

«A Aubenya (Son Pou) segaven ordi  
un mes passat Sant Joan,  
i quan veian es camp tan gran,  
cridaren : “— Misericordi!”.» (Ma, SM.)

«A Aubenya (Son Pou) on moissonnait l'orge un mois passé la Saint-Jean, et quand les moissonneurs virent le champ si grand, ils crièrent: Miséricorde!»

«Jo segava blat cabot  
que em pegava pe's capell.  
L'amo estava content d'ell,  
i jo hi estava ben poc.» (Ma, Sa, SM.)

«Je moissonnais du blé *cabot* qui m'arrivait jusqu'au chapeau. Le fermier en était content, et moi, je l'étais bien peu.»

«Saps que va dir en Miqueló,  
com va esser en es blat gros?  
“ — L'amo, per mi això són flors  
si no en tenu de millor’.” (SM.)

1. *Truitada* est dérivé de *truita* «omelette» et équivaut ici à *blatera*.



«Sais-tu ce qu'a dit Michelet, lorsqu'il est arrivé au gros blé? — «Fermier, pour moi ceci est une bagatelle (proprement des fleurs), si vous n'en avez pas de meilleur.»

«Quin blat hi ha per aquí!  
que no 'u poren segar dones.  
Ses arestes seràn bones  
per velarons de molí.» (V.)

«Quel blé il y a ici! Il ne pourra pas être moissonné par des femmes. Les barbes pourraient servir comme barreaux de moulin.»

«Fins ara no és estat res  
a s'ordi ni a sa civada.  
Ara ve es blat, estimada,  
que és alt, granat i espès.» (C.)

«Jusqu'ici ce n'était rien, pour l'orge et pour l'avoine. Nous voilà au blé, ma chère, qui est haut, grené et dru.»

«Com l'he vista dematí  
segar sense manegots:  
'Xa-fer,<sup>1</sup> ja perdàs es jocs  
en es blat coll de rossí.» (Sa, C, SM.)

«Quand je l'ai vue le matin travailler sans fausses manches, (je me suis dit :) Laisse faire! tu verras que ce n'est pas un jeu au blé «cou de roussin.»

«Un segador com flestoma  
molta volta té raó.  
He caigut dins es boldró  
que no m'hi afines, Coloma.» (Ma, C.)

«Si un moissonneur jure, bien souvent il en a de quoi. Je suis tombé dans un fourré (de blé si haut et si dru), que tu ne me vois pas, Coloma.»

«Arrambau-vos devés mi,  
maldament que sigueu trenta,  
que tenc boldró de sempenta,  
de sempenta de fadrí.» (SM.)

1. Abreviation fréquente pour *deixa fer* «laisse faire».

«Approchez-vous de moi, quand même vous seriez trente, car j'ai un fourré où il faut faire un effort, un effort de garçon (célibataire).»

«Sa vorera no la vui,  
perquè està plena d'espines.  
Que la facen ses Francines,  
que no n'han fet cap avui.» (C.)

«Je ne veux pas de la lisière, car elle est pleine d'épines. Que les Francines la fassent, elles n'en ont fait aucune aujourd'hui.»

«Com va esser a sa civada,  
va dir : “ — Jo no sé segar;  
es blat és mal de tomar,  
a s'ordi arestes hi ha,  
sa xeixa dau-la'm pastada'”.» (C, SM.)

«Quand elle est arrivée à l'avoine, elle a dit : Moi, je ne sais pas moissonner; le blé est dur à couper, l'orge est pleine de barbes, la *xeixa*, donnez-la-moi pétrie.»

«Ella va un bri, dos brins,  
com que en façà companatge.  
A sa xuïa i en es formatge  
hi s'afica prou endins.» (C, SJ.)

«Elle va (saisit) un brin, deux brins, comme si elle préparait le *companatge*. Dans le lard et dans le fromage elle enfonce la main bien davantage.»

«Ella agafa un bri, dos brins  
i sols no sap safelcar.  
Se pensava que es segar  
era com que conversar  
dins un ball amb sos fadrins.» (Sa.)

«Elle saisit un brin, deux brins, et ne sait même pas faire les bottillons. Elle pensait que moissonner c'était comme causer dans un bal avec les gars.»

«Noltros segadors som deu,  
qui tots venim amb una ona,  
però menam na Coloma  
que no pot arribar a peu.» (SM.)

«Nous-autres moissonneurs, nous sommes dix, et nous avançons tous comme un flot, mais nous avons avec nous la Coloma qui ne peut même pas nous suivre à la marche.»

«L'amo, aqueis escaraders  
són escarabats bollatxos.  
Una llebra amb sos mostatxos  
pens n'hi tallaria més.» (SM.)

«Fermier, ces tâcherons sont des..... (?). Je crois qu'un lièvre en couperait davantage avec ses moustaches.»

«S'ordi de Son Puig (Son Juny) parlà  
i va dir a sa madona:  
“ — Jo no seré cosa bona,  
perquè em sembràreu tardà”.» (SM. SJ.)

«L'orge de Son Puig parla et dit à la fermière : Je ne serai bonne à rien, car vous m'avez semée tard.»

«S'ordi de Son Puig parlà,  
va dir an ets escaraders:  
“ — Acotau es colzo més!  
Bastaré per safalcar?”.» (SM.)

«L'orge de Son Puig parla et dit aux tâcherons : Baissez le coude davantage! Suffirai-je pour faire le bottillon?»

«Jo no havia segat mai  
xeixa tan prima de bri;  
es com es fil de cusir  
que en pórem cusir es cambrai.» (C.)

«Moi je n'avais jamais moissonné une *xeixa* au chaume aussi fin; c'est comme du fil à coudre : nous pourrions coudre le cambrai avec la paille.»

«L'amo, d'aqueixa civada  
de damunt aqueix turó,  
no la deixeu per llavor,  
que ella es curta i mal granada.» (Ma, C.)

«Fermier, l'avoine sur cette colline-là, ne la laissez pas pour semence,  
car elle est courte et mal grenée.»

«Segador, bon segador,  
quantes garbes has segades?  
“ — Set o vuit, no els he comptades,  
sols no arriba a cavaió’”.» (Ma, SM.)

«Moissonneur, brave moissonneur, combien de gerbes as-tu moisson-  
nées? Sept ou huit, je ne les ai pas comptées, mais elles n'arrivent  
pas à un *cavaió* (dix gerbes).»

«En acabar de segar  
tiraré sa faus a l'aire.  
Voldria li tocàs aire  
an-a qui l'aixecarà.<sup>1</sup>» (C, Ma, Sa, SM.)

«Lorsque j'aurai fini de moissonner, je jeterai la faucille en l'air.  
Je voudrais que la malaria saisisit celui qui la ramassera.»

«En acabar de segar  
de sa faus feré gangaies.<sup>2</sup>  
Jo vaig vendre ses riaies  
i ara vendria es cantar.<sup>3</sup>» (V, Sa.)

«Lorsque j'aurai fini de moissonner, je briserai la faucille en mor-  
ceaux. J'ai vendu ma bonne humeur, et à présent je vendrais bien  
les chants.»

1. Sa : *maldement li tocàs aire, qui primer l'agafarà* «même si la malaria  
devait saisir celui qui la prendra le premier».

2. *Gangaies* signifie proprement un morceau de fer à cheval très usé.

3. A SM les deux derniers vers sont comme suit : *i d'es devantal cluales*  
— *per fer batre es bestiar*. «et du tablier (je ferai) des ceillères pour les bêtes  
du battage».

«Un segador sa faus venta  
i es blat se fa venir.  
Al·lota, que hi vols venir  
a sa casa per a sempre?» (SM.)

«Un moissonneur agite la faucille et va au-devant du blé. Ma fille, est-ce que tu veux venir à la maison pour toujours?»

«Jo som s'escarader esquerre  
de S'Aguila, un lloc tan gran,  
i es meu germà Joan,  
si no se casa, l'erra.» (Ll. SM.)

«Je suis le tâcheron gauche à S'Aguila, cette propriété si grande, et si mon frère Jean ne se marie pas, il fait mal.»

«Heu segada una escarada  
i no heu mudat de gipó.  
L'any qui ve estareu millor,  
engronsareu un minyó  
a s'ombra d'una taulada.» (SM.)

«Vous avez moissonné pendant une saison, et vous n'avez pu changer de jupe. L'année prochaine vous serez mieux, vous bercerez un petit bébé à l'ombre fraîche d'un porche.»

«Jo no vui tornar segar  
ni a jornal ni a escarada,  
perquè ja seré casada,  
i s'homo me mantendra.» (C.)

«Je n'irai plus moissonner, ni à la journée ni à la tâche, car (l'année prochaine) je serai déjà mariée, et mon mari me nourrira.»

«Som segat vint i un dia  
sempre an es vostro costat,  
mai m'hi som trobat cansat,  
altres tants n'hi segaria.» (Sa, SM.)

«J'ai moissonné vingt-et-un jours, toujours à votre côté; pas un instant je ne me suis trouvé fatigué, je moissonnerais volontiers vingt-et-un autres jours.»

«Jo vaig a l'arranca-sega,  
cap amunt, costa través.  
No em pensava que hi hagués  
dins es lloc d'Es Caldarés  
una jove tan alegre.» (S.J.)

«Je vais «à l'arrache-coupe», à tort et à travers. Je ne croyais pas qu'il y eût à la ferme d'Es Caldarés une jeune fille si gaie.»

«Es qui sega amb s'amor prop  
sega sense passar pena.  
Però jo qui l'he a Cabrera,  
poreu pensar s'hi sec poc.» (C.)

«Celui qui moissonne avec son amie près de lui, moissonne sans souffrir trop de peine. Mais moi qui l'ai à Cabrera (îlot au sud de Majorque), vous pouvez penser si je travaille peu.»

«L'any coranta vaig segar  
escarada a Son Ciurana,  
devora una jovensana.  
Mái la vaig sentir cantar,  
només que sempre va anar  
de puput i mala gana.» (SM, Ma.)

«L'an quarante j'ai moissonné à Son Ciurana à côté d'une jeune fille. Jamais je ne l'ai entendue chanter, au contraire elle allait toujours renfrognée et de mauvaise humeur.»

«Guerrera, jo venc a dir  
que hem d'espigolar plegades.  
Faig més jo amb ses uiades  
que tu amb so conversar-hi.» (V.)

«Ma rivale, je te viens dire que nous devons faire la glane ensemble. Moi, je fais plus par les œillades que toi par tes causettes avec lui.»

«A sa madona li toca  
a tractar bé es segadors,  
a migdia cuinar-los  
faves amb bona bajoca.» (SM.)

«C'est à la fermière de traiter bien les moissonneurs, de leur préparer à midi des fèves avec de bonnes cosses.»

«L'amo diu a sa madona:  
“ — Tractau bé aqueis segadors:  
un ou frit per cada dona,  
i si es homo, dau-li dos'’.» (Sa, Ma, C.)

«Le fermier dit à la fermière: — Traitez bien ces moissonneurs : un œuf frit à chaque femme, et aux hommes, donnez-leur-en deux.»

«A Son Pou donen truitada  
a s'escarader major,  
i an els altres gerretó  
cuït de la mar salada.» (Ma, SM.)

«A Son Pou on donne l'omelette au tâcheron en chef, et aux autres du *gerretó* (petit poisson) pêché dans la mer salée.»

«Sa madona encara sega,  
hora de dur s'ensiam.  
Dins es lloc de Son Alegre  
mos hi morirem de fam.» (Ll.)

«La fermière est encore en train de moissonner, et c'est l'heure d'apporter la salade. Dans la propriété de Son Alegre, nous mourrons de faim.»

«Jo he afinades bendues  
devés es xebel·linar:  
saps que hi fa de mal segar  
amb sa panxa que fa rues.» (C.)

«J'ai cru voir des fantômes du côté du champ des courlis: comme c'est dur de moissonner quand on a la panse qui fait des rides!»

«Si mos daveu aigordent,  
Madona, i prunes blanques,  
vos segariem ses tanques,  
encara que fossen cent.» (C.)

«Fermière, si vous nous donniez de l'eau-de-vie et des prunes blan-

ches, nous vous moissonnerions les enclos, quand bien même il y en aurait une centaine.»

«Si dius qu'es segar es vega,  
vega no n'has feta mai.  
No hi ha com vi d'espírai  
per fer anar es tai alegre.» (Ma.)

«Si tu dis que le moissonnage est amusant, tu n'as jamais fait chose amusante. Il n'y a rien comme l'eau-de-vie pour faire aller l'équipe gaiement.»

«Escarada segaria,  
si em donavan carn d'anyell,  
per jeure una bona pell  
i estar a s'ombra tot lo dia.» (V, SM.)

«Je moissonnerais à la tâche, si on me donnait de la viande d'agneau et une bonne peau pour me coucher et rester à l'ombre toute la journée.»

«L'amo em diu : “ — Sega, sega! ”,  
Jo no tenc gens de seguera.  
A s'ombra d'una figuera  
amb una pell i s'aiguera,  
no haurien de dir : “ — Seu-te ”. » (Sz.)

«Le fermier me dit : Moissonne! Moi je n'en ai aucune envie. A l'ombre d'un figuier avec une peau et la porteuse d'eau, on n'aurait pas à me dire : Assieds-toi!»

«A s'aiguera comprau-li,  
l'amo, un passa-volant,  
i no estorbarà tant  
altra vegada en venir.» (SM.)

«Fermier, achetez-lui donc un cheval de course, à la porteuse d'eau, et elle ne tardera pas tant, une autre fois, à venir.»

«A Son Sant-Martí els enjegen,  
i no se'n volen anar,  
perquè es segadors que hi ha  
en mengén més que no'n seguen.» (SM.)



«A Son Sant-Martí on les chasse, mais ils ne veulent pas s'en aller, car les moissonneurs qui sont là mangent plus qu'ils ne moissonnent.»

«Sa madona de Son Ons  
diuen que és tan estirada  
que adins sa fava parada  
es trobaren uns calsons,  
set dotzenes de guisons  
i una rata pinyada.» (Ll.)

«On dit que la fermière de Son Ons est tellement ladre, que les moissonneurs ont trouvé dans les fèves cuites une paire de caleçons, sept douzaines de gros boutons et une chauve-souris.»

## NOTE

Pour des raisons d'ordre typographique mon système primitif de transcription a dû être considérablement modifié, ce qui a malheureusement entraîné dans ce livre certaines inconséquences et quelques inexactitudes : 1.° l'*a* ouvert est indifféremment noté par *a* et *ɑ*; de même l'*l* vélaire est rendue à la fois par *l* et *l̥*, et on trouvera les semi-occlusives *ts* et *dz* transcrites tantôt par ces signes, tantôt par *t̥* et *d̥*; 2.° les chuintantes sont rendues inexactement par *c* et *j* quoique représentant en majorquin *s* et *z* palatalisés; la qualité labio-dentale de l'*m* devant *v* n'est pas indiquée, non plus que la qualité alvéolaire de l'*n* dans *cotna* et *tonn* (*torn*); les différentes nuances de *k* et de *g* à la finale ou devant *a* ne sont pas notées; la transcription ne signale ni la variété palatalisée de l'*n* vélaire devant *k̥* et *g̥*, ni celle du *g* relâché (et non pas tout à fait fricatif) devant *a*.

## INDEX ALPHABÉTIQUE

### A

a mitges, 116.  
 abre, 179.  
 abre de sa roda, 177.  
 acabaies, 56.  
 acer, 43.  
 acerar, 43.  
 aceró, 50.  
 acopar figues, 159.  
 acops, 159.  
 acotar, 43.  
 adobadores, 64.  
 adobar, 64.  
 advent, 70.  
 afiansats, 99.  
 afiladora, 97.  
 agarberador, 128.  
 agarberar, 127.  
 agatges, 12.  
 aglans, 138.  
 agre de faves, d'esclata  
   sancs, de perdius, 20.  
 aguiat, 107.  
 aigobatut, 70.  
 aiguera, 103.  
 aixada, 38, 64.  
 aixinguer, 47, 48.  
 aixinguerada, 48.  
 aixinguerar, 48.  
 ajassat, 84.  
 aladern, 149.  
 alarb, 177.  
 alçar un cap, 35.  
 al'lot, 105.  
 alts, 9, 145.  
 allòs, 42, 43.  
 allossar, 42.  
 amable, 147.  
 amantinar, 41.  
 ambosta, 24.  
 amo, 10.  
 andana, 33.  
 ànima, 45, 138.  
 antana, 33.  
 antena, 179.  
 antenada, 179.  
 antenals, 179.  
 anua mercè, 11.  
 anyada, 161, 162.  
 aplanar, 43.  
 arada, 40.  
 arada de gabi, 41.  
 arada siquiera, 18.  
 aresta, 83.  
 arganells, 103, 106.  
 argilar s'era, 131.  
 arpellots, 38.  
 arrendador, 10.  
 arreus, 11, 12, 100, 115.  
 arsons, 124.  
 assaionar, 58.  
 assantar sa garbera, 128.  
 assolar, 150.  
 aterrossar, 51.  
 atiar ses voreres, 144.  
 aubardà, 124.  
 aubó, 106.  
 aumuts, 185.

### B

banquet, 155.  
 barcella, 24, 115, 185.  
 barceller, 115.  
 barduc, 139.  
 barquera, 14, 116, 119.  
 barraca, 132.  
 barracanat, 85.  
 barram, 185.  
 barrina, 99.  
 barruga, 93.  
 basí, 183.  
 bassa, 176.  
 bassada, 176.  
 bast, 124.  
 bastaixos, 126, 137.  
 bastimenta, 126, 137.  
 batador, 48, 182.  
 batadora, 48.  
 batadors, 133.  
 batre, 130.  
 batuda d'es baleis, 157.  
 batuda, 119, 139, 140.  
 belatxa, 112.  
 bell, 158.  
 berenar, 107.  
 berenar d'es de matí,  
   105.  
 berrugues, 37.  
 bessó, 51.  
 bestiar, 133.  
 bestiar de cabestre, 40.  
 biga, 64, 138.  
 bifa, 82.  
 binar, 29.  
 bistia batadora, 133.  
 blanquerot, 19.  
 blat, 21.  
 blat barba, 21.  
 blat brancal, 22.  
 blat coil de rossí, 21.  
 blat carretó, 22.  
 blat escandial, 22.  
 blat de les Indies, 21.

blat de s'erissó, 22.  
blat gros, 22.  
blat picat, 173.  
blat mollar, 21.  
blat moro, 21.  
blat mort, 22.  
blat papaiona, 172.  
blat pastora, 22.  
blat pelut, 22.  
blat pintat, 21.  
blat porrerí, 22.  
blat roig, 22.  
blat roveió, 22.  
blat mascarát, 172.  
blat mascarós, 172.  
blatada, 162, 163.  
blater, 21.  
blatera, 76, 163.  
blavetjar, 75.  
bodoixos, 62.  
boixa, 183.  
boldró, 77, 78.  
borró, 178.  
botiga, 160.  
botir el gra, 82.  
bover, 40.  
bou, 126, 148, 180.  
bous, 39.  
bovo, 111.  
braços, 41.  
braga, 48.  
braguer, 83.  
braó, 110.  
brasser, 38.  
brassets, 137.  
brassols, 183.  
bri, 72.  
brossat, 108.  
brosta tardana, 74.  
brui, 69.  
brua, 69.  
bruiol, 69.  
bujiot, 112.  
bunyolada, 56, 113.  
bunyols, 56.

C

cabei, 96.  
cabeiera, 96.  
cabrestell, 136.  
càbrigues, 182.

cacau, 177.  
cadena, 20, 128.  
cadellet, 185.  
cadiretes, 126.  
caires, 137.  
caixals, 183.  
caixes, 83.  
caixó, 18.  
calamandri, 61.  
calça, 74.  
calenta, 142.  
calentor, 173.  
cama, 72, 180.  
camades, 63.  
camaiot, 107.  
cambra, 160.  
camelles, 47.  
cameta, 41.  
canalet, 185.  
cànyom, 104.  
cana, 20.  
canar, 20.  
cap de moro, 183.  
cap de mort, 178, 183.  
capçalers, 125.  
capçals, 125.  
capcingla, 127.  
capcingles, 124.  
capell, 146, 178.  
capgiró, 36.  
capitar, 80.  
capolar, 146.  
capoll, 84.  
caps, 44.  
capsal, 49.  
capsalet, 49.  
capsinals, 125.  
capta, 164.  
caramull, 24, 152, 164.  
caramutxa, 106.  
caramuxola, 106.  
carena, 128.  
carnicera, 44.  
carrera, 143, 151.  
carrerany, 143.  
carreranys (fer), 96.  
carretó de batre, 136.  
carretó de fusta, 138.  
carretó de pota, 138.  
càrritx, 95.  
carritxera, 95.  
carro de pareí, 47, 125.

carro de roda, 125.  
cassot, 104.  
caulls, 63.  
cavada, 38.  
cavador, 38.  
cavaíó, 128, 163.  
cavall, 184.  
cavallet, 184.  
cavalls, 18.  
cavar, 38, 39.  
cavayó de carritx, 95.  
càvec, 51.  
ceia, 20.  
cendre, 186.  
cendrer, 186.  
cerca, 185.  
cernador, 186.  
cernut, cernuda, 186.  
cintell, 178.  
ciurons, 107.  
civada, 21.  
civadassa, 76.  
civader, 76.  
clapa, 62.  
clapat (semmbrar), 62.  
clapetjat, 71.  
clau, 183.  
claviia, 43.  
claviers, 44.  
claviions, 183.  
clots, 63.  
clos, 17.  
closca, 20.  
cobri, 185.  
cocó, 77, 78.  
coconenca (terra), 20.  
cogula, 67.  
cogular, 67.  
coixí, 48.  
coixiner, 49.  
color, 81.  
colzo (fa), 85.  
coll, 79, 148, 149, 154, 182.  
coll de beata, 86.  
collar, 49, 79.  
collera de batre, 136.  
comallars, 77.  
comellar, 17.  
companatge, 15.  
conrada, 25.  
conrar, 25.

conradís, 25.  
conrador, 25.  
conror, 25.  
contra pel (segar a), 96.  
contravent, 167.  
corbella, 97.  
corda garrotera, 126.  
cordellat, 96.  
corra, 185.  
corral, 111.  
corretjades, 49.  
corretjades de batre,  
136.  
corró, 177.  
cortera, 24, 60, 185.  
corturada, 60, 114.  
cortrades, 20.  
cortons, 20.  
costelles, 137.  
costers, 126.  
coure, 78.  
cova, 146.  
cova de sa cameta, 45.  
cover, 124.  
crevers, 183.  
crescuda, 73.  
crestaiar, 38.  
crosta, 20.  
crosta parat, 70.  
cuc de canó, 171.  
cuc de rel, 171.  
cucar, 171.  
cueres, 177.  
cuinat, 107.  
cuita, 161.  
cuixals, 104.  
cuixot, 107.

D

daiol, 47.  
darrerria, 107.  
dau, 177.  
denetjada, 166.  
denetjar, 166.  
dental, 41.  
dentar sa faus, 89.  
desangarangolar, 51.  
desembossar, 50.  
desenvelar, 181.  
desjonyir, 47.  
desporguerar, 166.

destre, 20.  
deumar, 13.  
deume, 13.  
devantal, 104.  
dexubrir, 51.  
dies d'encoure, 16.  
didal, 104.  
dieta, 114.  
dieta, f., 145.  
dinar de ses acabaies,  
112.  
dogalet, 47.  
dogalets, 136.  
dogals de llaurar, 136.  
dogals, 49.  
donar faves, 62.  
donar per es solc, 62.  
donats, 164.  
duella, 50.

E

eixams (semlar a), 58.  
embestida, 73.  
embragar, 48.  
embuiat, 85.  
embuyar, 140.  
empastat, 185.  
empastissada, 140.  
encadenat, 131.  
encruia, 97.  
encuitat, 169.  
engaiar, 181.  
engana ruques, 157.  
engandores, 155.  
enganxai, 34.  
engranar, 184.  
engrunar, 63.  
enllovat, 131.  
enreiar, 42.  
enrudillarse, 70.  
enrudillat, 70.  
enjouar, 47.  
ensacar, 159.  
ensitjar, 161.  
entrecavada, 65.  
entrecavadores, 65, 66.  
entrecavadors, 65.  
entrecavar, 65.  
entreguarda, 58.  
entribals, 104.  
envelador, 178.  
envelar, 181.  
era, 131.  
era argilada, 131.  
erada, 139.  
eradores, 155.  
erer, 154.  
ererada, 155.  
ererador, 155.  
ereradores, 155.  
ererar, 154.  
ermàs, 26, 28.  
ermassada, 26.  
ermassar, 26.  
ermassejar, 26.  
esblanqueit, 168.  
esbraona, 86.  
esbraonar, 110.  
esbraonarse, 86.  
escabeiar, 92.  
escabussades, 34.  
escala, 125.  
escaldada, 167.  
escaldar, 168.  
escampada, 51.  
escanyadores, 127.  
escanyar, 127.  
escapçar ses veles, 181.  
escapollar, 84.  
escarada, 98, 115.  
escaradar, 98.  
escarader, 98, 102.  
escarader major, 99, 109,  
111, 113, 116.  
escocada, 42.  
escogulat, 67.  
esconelles, 121, 122, 137.  
escorbeis, 123.  
escorterar, 181.  
escovar, 148.  
escudella, 107.  
esflorar, 145.  
espaier, 147.  
espantarse, 169.  
esparrai, 23.  
espiga orba, 23.  
espiga, 82.  
espigada, 92, 94, 145.  
espigam, 82.  
espigó, 40.  
espigolada, 117, 119.  
espigoladora, 116.  
espigolaies, 117.

espigolar, 94, 116, 118.  
espigolat, 117, 119.  
espigotetjar, 78.  
esplet, 162.  
espletar, 162.  
esplets, 27.  
esponera, 76.  
esqueix, 72.  
esqueller, 134.  
esquelles, 134.  
esquerrans, 89.  
esquerranyols, 89.  
esquena de teula, 86.  
establir, 17.  
estadalat, 70.  
estaquetes, 47, 125.  
estendre, 139.  
esterrossada, 63.  
esterrossadores, 64, 66.  
esterrossadors, 64.  
esterrossar, 63.  
estesa, 140.  
estim, 11.  
estiriguisions, 107.  
estraya, 86.  
estrebador, 183.  
esvahit, 17.  
esveuvat, 169.

F

faixar, 61.  
faixat, 61.  
falera, 170.  
farga, 19.  
farinal, 185.  
fariner, 185.  
farinera, 185.  
fasols, 107.  
faus, 89.  
faus mortes, 98.  
faussada, 90.  
fausella, 96.  
faussó, 90.  
feixos, 147.  
femada, 17.  
femades, 50.  
femar, 50.  
figa, 47.  
figa aubecó, 159.  
figuera rotja, 132.  
fiol, 72.

filada, 128.  
fira, 12.  
flor, 79.  
flor de sa paia, 152.  
floreta de sa paia, 152.  
floridura, 170.  
fonoiaassa, 149.  
forc, 131.  
forcada, 183, 185.  
forcat, 41.  
formiguer, 50, 51, 52.  
forqueta, 122.  
forquetjar, 150.  
fossar, 19.  
frare, 172.  
fraret, 173.  
frarí de bec, 172.  
fraró, 172.  
fraró petit, 173.  
fresca, 142.  
fumades, 106, 107.

G

gabaldrina, 183.  
gaions, 181.  
galta, 17.  
gantxetjar, 66.  
ganyes, 19, 51.  
garangola, 51.  
garba, 94.  
garbell, 165.  
garbetjada, 120.  
garbetjador, 120, 126.  
garbetjadora, 126.  
garbetjar, 120, 121.  
garbera, 127.  
garbinyol, 94.  
garlanda, 131.  
garnar, 144, 149.  
garrama, 100.  
garrotadors, 127.  
garrotar, 127.  
gavella, 90.  
gavilans, 38.  
gleves, 63.  
ginyola, 36.  
girada, 143, 145.  
girada falsa, 143.  
girar, 30, 143, 182.  
goix, 72.  
goixar, 72.

goixos, 63.  
goret bort, 29.  
goret, 26, 29.  
goretada, 28.  
goretar, 28.  
gra, 81.  
gra llis, 24.  
gregada, 168.  
gramenera, 173.  
granar, 80.  
graner, 160.  
graner d'es baleis, 157.  
granyal, 87.  
grapada, 62.  
grellar (grella), 69.  
griances, 166.  
grillats, 176.  
groguetjar, 81.  
gruixa, 140.  
guarda mà, 104.  
guieres, 182.

J

jaç, 37.  
jas, 94.  
jasseró, 84.  
jassérons, 126.  
jeure corral, 50.  
joncs, 154.  
jonyir, 47.  
jou, 44.  
jou bord, 183.  
jou de carro, 45.  
jornalada, 39.  
jornalers, 15.  
jover, 40, 48.  
jovet, 126.  
juitador, 185.  
juitadora, 182.  
juntura, 47.

LL

lladoner, 92.  
llandera, 50, 62, 136.  
llanderina, 62.  
llanterna, 183.  
llautó, 54.  
llautoner, 54.  
llatres d'espart, 155.  
llaurada, 31, 34.

llauradís, 31.  
llaurador, 31, 36, 37.  
llaurar, 31, 36, 37.  
llaurar capdavant, 35.  
llaurar capdarrera, 35.  
llaurar de biaux, 35.  
llaurar en gaia, 35.  
llaurar esgaiat, 35.  
llavoranses, 157.  
llebeig, 153, 168.  
llebetjada, 168.  
lengo, 177.  
llengos de niu, 81.  
llengos d'ocell, 81.  
llengos de serp, 81.  
lensols, 161.  
llentura, 47.  
llenturar, 47.  
llet formatjada, 108.  
levant, 153.  
llevar d'era, 159.  
lliga-braç, 110.  
lligamorro, 49.  
lligar, 93.  
llisà, 20.  
llitera, 14, 84.  
llobada, 34, 96.  
llogues (Mare de Déu de  
ses), 13.  
llombrígol, 45, 47.  
llongana, 17.  
llongues, 49.  
lloqueró, 10.  
lloquet, 10.  
lluu (lluir), 69.  
llum d'encruia, 95.  
lluna nova, 55.  
lluna veia, 55.

M

mac, 166.  
maculí, 166.  
madona, 10.  
madurar, 80.  
maina, 158.  
maimons, 126.  
mal aire, 167.  
malici, 74.  
manada, 117.  
manadons, 117.  
manat, 117.

maneta, 42, 104.  
mantí, 41.  
marfegueta, 48.  
marja, 131.  
marjada, 131.  
marjal, 131.  
mascara, 172.  
mascarosa, 55.  
massa, 132, 138.  
masses, 158.  
mata, 106.  
matgencada, 67.  
matgencador, 67.  
matjencar, 65, 67.  
matràs, 132.  
mesa, 33, 75, 94, 140.  
mescladís, 23.  
meses, 33, 115.  
messes de batre, 130.  
messes d'es segar, 88.  
messes d'es sembrar, 53.  
mestai, 23.  
mestaiar, 23.  
mesurar, 24.  
migrances, 166.  
missatges (mare de Déu  
d'es), 13.  
mitja saó, 57.  
mitjenc, 23.  
mitjenc (sembrar), 55.  
mitjorn, 168.  
molam, 184.  
molam fariner, 184.  
moles, 184.  
moles blanques, 184.  
moles negres, 184.  
molf d'aigo, 174.  
molf de sang, 174.  
molf de vent, 174.  
moliner, 174.  
molinet, 153.  
molre, 174.  
molturar, 185.  
moltures, 185.  
moll, 57.  
mollerícol, 37.  
molletjar, 57.  
mollo, 105.  
mongetes, 107.  
moscardí, 172.  
moscardillo, 172.  
mostetjar, 34.

mul, 39

N

nadials, 178.  
negrilla, 172.  
net, 158.  
nombres, 11.

O

oguer, 13.  
orde d'es tai, 110.  
ordi, 21.  
ordiada, 163.  
oraies, 42.  
ormeig, 104.  
ort, 17, 20.  
ostal, 17.

P

pagès, 10.  
paier, 161.  
paiera, 161.  
paietjar, 74.  
paim, 152.  
paiols, 159.  
paissa, 161.  
paiús, 132, 152.  
paletjador, 151.  
paletjar, 151.  
palla, 147.  
panella, 45.  
papaio blau, 172.  
papaio blanc, 172.  
papaio d'ordi, 172.  
parades, 18.  
parar es sac, 119.  
pareir, 32, 33, 40.  
pareiers, 13.  
partirse girades, 33.  
passada, 141.  
pasta, 140.  
pastereta, 184.  
pastor, 13.  
pastura, 26.  
paumella, 75.  
pedra foguera, 106.  
peixos, 125, 126.  
pellissa, 170.  
peraina, 19.

perboc, 43.  
perbocar, 43.  
perllonga, 49.  
perxa, 138.  
pic, 185.  
picar, 185.  
picarol, 123.  
pioxa, 97.  
pitral, 124.  
plantofa, 57.  
pleta, 17.  
palsegada, 152.  
pollera, 132.  
ponentada, 168.  
pont, 42.  
porgar, 165.  
porgueres, 166.  
porquer, 13.  
possessió, 10.  
prat, 17.  
prendre color, 80.  
preu, 11.  
primaia, 19.  
primaina, 19.  
puar, 69.  
puntera, 43.  
punterar, 43.  
punyir, 69.

Q

quart, 185.  
quelnes, 136.  
quical, 177.  
quintana, 17.  
quintar, 17.

R

rabassar ses faveres, 30.  
radol, 77, 78.  
radols, 71.  
radolada, 166.  
radolar, 165, 166.  
radoletjar, 102.  
ram, 149.  
ramell, 180.  
rampaina, 118.  
rampaina, 51.  
rampins, 118.  
rasadora, 77, 24.  
raspaiar, 147.

rastell, 50.  
rastoblar, 27.  
rastoble, 24, 27, 101,  
102.  
rebassar, 67.  
rebatuda d'es baleis, 157.  
rebordonit, 23.  
rebuda, 11.  
regadores, 17.  
regiró, 141.  
rel, 73.  
relar, 73.  
reia, 42, 29.  
reim, 83, 68.  
reimar cogula, 68.  
remolcada, 141, 143.  
remolcador, 141.  
remenar, 143.  
remesa, 75.  
renda, 11.  
renyó, 78.  
rentar blat, 166.  
repassador, 67.  
repassadors, 67.  
repassar, 67.  
replegar, 118.  
ressiquia, 176.  
restoble, 26.  
restrenyer, 93.  
restreta, 93.  
retaler, 41, 43.  
retre, 163.  
retxar, 61.  
retxat, 61.  
reveixins, 85.  
revullar, 70.  
revessos, 85.  
revolt, 141.  
revolts, 144.  
riscla, 155, 184.  
rivet, 49.  
rocegai, 64.  
rogativa, 15.  
rollo, 160.  
rol·los, 134.  
rossegar, 143.  
rost, 17.  
rostoietjar, 74.  
rostoy, 91.  
rota, 12.  
rovei, 171.  
ruc (fer es), 106.

rul·ló, 131.  
ruvell, 70.

S

safelc, 90.  
safelcada, 90.  
safelcar, 90, 139.  
safelcat, 139.  
sala, 160.  
salsero, 171.  
salsit, 86.  
saltador, 177.  
saio, 58.  
saionador, 58.  
sanaia, 59, 155, 161.  
sanmiquelada, 29.  
saó, 56, 57, 58.  
saques, 160.  
sarri, 125, 161.  
sarrieta, 125.  
satjeta, 176.  
seca, 20.  
sedàs, 186.  
sadasser, 186.  
sedeny, 136.  
segada, 88.  
segador, 88.  
segar, 88.  
segó, 186.  
segona, 143.  
seguera, 88, 89.  
sellat, 128.  
sebrada, 53.  
sebrador, 53, 59, 60.  
sebrar, 53, 60, 62.  
sebrat, 53, 73.  
sementer, 71.  
sementers, 25.  
senyar, 148.  
senyor, 10.  
serra, 139, 149, 150, 152,  
154, 156.  
serral, 17.  
serrar (aserrar), 150.  
serrar ses garbes, 139.  
serrat, 128.  
signada, 42.  
siquia, 176.  
sitja, 160.  
sobrassada, 107.  
socons, 184.



sola, 125.  
solada, 92, 93.  
solar, 94.  
solc, 31.  
soldada, 14.  
soleiada, 167.  
somada d'aigo, 103.  
somerer, 184.  
somereta, 184.  
sonar es corn, 159.  
sort, 17.  
sota blat, 72.  
sota coll, 182.  
sòtils, 182.

T

tabac de pota, 106.  
tacador, 49.  
tafarell, 138, 183.  
tafarra, 92, 124, 138.  
tai, 102.  
talaiot, 19.  
talec, 186.  
taleca, 104.  
talera, 41, 43.  
tanda, 114.  
tanca, 17.  
tancar, 128.  
tancat, 17.  
tascó, 45.  
tàsteres, 186.  
taules, 18.  
tayar dols, 89.  
tela, 154.  
telaban, 76.  
terra de sebel·lins, de  
terroles, terrolera, au-  
berenca, grossa, frui-  
tera, femera, falague-  
ra, ufanosa, cuitora,  
cuitorenca, antigosa,  
torrenca, de talaiot,  
agra, farga, llèpola,  
18, 19.  
terraina, 19.  
terrossos, 63.  
terrusca, 19.  
tersera, 143.  
terses, 12.  
testeres, 137.

tira llenyes, 123.  
tirany, 136, 180.  
tiràs, 148.  
tirassar (atirassar, esti-  
rassar, estiriguessar),  
148, 149.

toc, 57.  
tocada, 141, 142, 144,  
145.  
tocar, 141.  
tonada d'es batre, 142.  
tondre, 97.  
tora, 27.  
tòria, 74.  
torn, 186.  
tornai, 33.  
tornaiada, 33.  
tornar arrera, 99.  
torrat, 140.  
torre, 178.  
tortaies, 37.  
tortuga, 185.  
tovar, 80.  
traga, 41, 48.  
trasforcadors, 151.  
trasforçar, 150.  
traspalada, 151.  
traspalar, 151.  
travessada, 34.  
travessar, 34.  
travesseres, 127.  
travesser, 47.  
travessers, 155.  
trempador, 184.  
tremutja, 184.  
tresserol, 181.  
treure, 59.  
trispol, 131.  
troncs, 147.  
trossell, 105.  
trosser, 115.  
truitada, 100.  
trutja, 95.  
trutjeta, 183.  
txitxeros, 107.

U

ui, 184.  
ui major, 72.  
uiada, 184.

uiastre, 41.  
uiera, 135, 184.  
uró, 160.  
uy, 72.

V

vadana, 104.  
vagar, 101.  
varques, 104.  
vedell, 183.  
velam, 180.  
velarons, 179.  
veles, 180.  
vencis, 95.  
vent, 153, 154.  
ventar, 149.  
ventadors, 149.  
ventim, 152.  
ventimada, 152.  
venturer, 63.  
verimada, 152.  
veral, 78.  
verdós, 87.  
vouva, 169.  
voreres, 34.

X

xaire, 97.  
xaloc, 168.  
xalocada, 168.  
xàvega, 161.  
xavegó, 161.  
xapa, 65.  
xapeta, 65.  
xeixa, 22, 27.  
— escovada, 22.  
— meca, 22.  
— tosa, 23.  
— roveiona, 23.  
xeremies, 136.  
xerafina, 97.  
xercolador, 67.  
xercoliar, 65, 67.  
xerigot, 108.  
xèrcols, 155.  
xerics, 159.  
xètiga, 170.  
xexell, 89.

## TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page</u>
Avant-propos.....	5
Introduction.....	9
Chap. I. — Variétés de céréales.....	21
Chap. II. — Labours.....	25
Chap. III. — Semailles.....	53
Chap. IV. — Binage. Sarclage.....	65
Chap. V. — Levée. Croissance. Maturation.....	69
Chap. VI. — Moisson.....	88
Chap. VII. — Glanage.....	116
Chap. VIII. — Enlèvement et emmeulage des gerbes.....	120
Chap. IX. — Battage.....	130
Chap. X. — Accidents et maladies des céréales.....	167
Chap. XI. — Mouture.....	174
Chap. XII. — Chansons du travail.....	187
Note.....	208
Index alphabétique.....	209

# PUBLICACIONS DE L'INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS

Representants : a França : E. Champion, 5, Quai Malaquais, Paris; a ALEMANYA : Otto Harrassowitz, Leipzig; a ANGLATERRA : Dulau & Co., 37, Soho Square, Londres

## SECCIÓ FILOLÒGICA

	Ptes.		Ptes.
Himnes homèrics. Traducció en vers de JOAN MARAGALL i text grec amb la traducció literal de P. BOSCH GIMPERA.....	5	Vol. X (gener-desembre 1922).....	10
(Exhaurit.)		» XI (gener-juny 1923).....	5
El Gènesi. Versió de l'hebreu segons els textos originals, i amb anotació, de MN. FREDERIC CLASCAR.	20	» XI (juliol-desembre 1923).....	5
Un vol. de 476 pàgines.....	5	» XII (gener-desembre 1924).....	10
Edició en paper de fil.....	20		
Museu: Hero i Leandre. Text grec amb la versió literal en prosa de LL. SEGALÀ i en hexàmetres d'AMBROSI CARRIÓ, duent en apèndix les traduccions inèdites, en vers, de F. BERTRAN I BROS i J. M. PELLICER I PAGÈS.	2	BIBLIOTECA FILOLÒGICA	
Un vol. de 80 pàgines.....	2	I. — Documents en vulgar per a l'estudi de la llengua (segles XI, XII i XIII), per MN. PERE PUJOL.....	2
Edició en paper de fil.....	5	II. — Die Mundart von Alacant.—Beitrag zur Kenntnis des Valencianischen, von DR. P. BARNILS.....	4
Mireia. Poema provençal de Frederic Mistral. Traducció catalana de MARIA-ANTÒNIA SALVÀ (segona edició).....	8	III. — Diccionari Aguiló. Volums I a V. En rústega, cada un.....	10
Edició en paper de fil.....	15	Relligat, cada un.....	14
El Càntic dels Càntics. Versió de l'hebreu per MN. FREDERIC CLASCAR.....	3	Relligat en paper de fil, cada un ..	25
Ortografia Catalana, segons el sistema adoptat per l'Institut d'Estudis Catalans.....	(Exhaurit.)	IV. — La frontera catalano-aragonesa, per ANTONI GRIERA. Fascicle I.....	5
(Exhaurit.)		V. — Textes catalans avec leur transcription phonétique, précédés d'un aperçu sur les sons du catalan, par J. ARTEAGA PEREIRA, ordenats i publicats per P. BARNILS.....	4
Els IV llibres de les Geòrgiques de Publi Virgili Maró, traducció en vers per MN. LLORENÇ RIBER.....	6	VI. — Estudis romànics (Llengua i Literatura), vol. I.....	8
L'Èxode. Versió de l'hebreu per MN. FREDERIC CLASCAR.....	En premsa.	VII. — Vocabulari català-alemany de l'any 1502, edició facsimil segons l'únic exemplar conegut, acompanyada de la transcripció, d'un estudi preliminar i de registres alfabètics, per P. BARNILS.....	12
Tàcit. La Germània. Traducció de C. RIBA BRAÇONS.....	En premsa.	VIII. — Diccionari de rim, de Jaume March, editat per A. GRIERA.....	10
Butlletí de Dialectologia catalana (publicació semestral des de 1913).		IX. — Estudis romànics (Llengua i Literatura), vol. II.....	12
Vol. I (abril-desembre 1913).....	3	X. — La versione catalana dell'Inchiesta del San Graal, secondo il Codice dell'Ambrosiana di Milano I. 79 sup., pubblicata da VINCENZO CRESCINI e VERNANCIO TODESCO.....	10
» II (gener-juny 1914).....	1'50	XI. — Diccionari ortogràfic, precedit d'una exposició de l'ortografia catalana segons el sistema adoptat per l'Institut d'Estudis Catalans, redactat sota la direcció de P. FABRA, membre de la Secció Filològica (segona edició). En rústega.....	8
» II (juliol-desembre 1914).....	2	Relligat.....	9'50
» III (gener-juny 1915).....	2'50		
» III (juliol-desembre 1915).....	2'50		
» IV (gener-juny 1916).....	3		
» IV (juliol-desembre 1916).....	3		
» V (gener-desembre 1917).....	3		
» VI (gener-juny 1918).....	2'50		
» VI (juliol-desembre 1918).....	2'50		
» VII (gener-desembre 1919).....	5		
» VIII (gener-desembre 1920).....	5		
» IX (gener-desembre 1921).....	5		

## SECCIÓ HISTÒRICO-ARQUEOLÒGICA

	Ptes.		Ptes.
<b>Anuaris de l'Institut d'Estudis Catalans.</b>		ra romana; l'Arquitectura cristiana pre-romànica.....	(Exhaurit.)
Anuaris MCMVII-MCMXX. Sis volums. Cada un.....	30	Volum II.—Des del segle IX a les darreries del segle XI... (Exhaurit).	
<b>Les pintures murals catalanes.</b>		Volum III i darrer.—Els segles XII i XIII.....	35
Fascicle I.—Pedret. (Exhaurit.)		<b>Les Obres d'Auzias March.</b> Edició crítica en vista de tots els manuscrits i totes les edicions, per AMADEU PAGÈS.	
• II.—Sant Martí de Fenollar i Sant Miquel de la Seu.....	10	Volum I. — Introducció. Text de les poesies I-LXXIV.....	12
• III.—Tahull i Bohí, Santa Maria d'Aneu i Sant Pere del Burgal.....	10	Volum II i darrer.—Poesies LXXV-CXXVIII. Glossari.....	12
• IV.—Ginestare de Cardós, Esterri de Cardós, Santa Eulàlia d'Estahon, Santa Maria de Mur i Sant Pere de Ager.....	10	Edició de 40 exemplars en paper de fil.	50
• V.—Sant Sadurn d'Ossormort, Sant Martí Sesorts i el Brull.		<b>Itinerari de Jaume I «El Conqueridor», per JOAQUIM MIRET I SANS.....</b>	20
<i>En premsa.</i>			
<b>Les Monedes catalanes, per JOAQUIM BOTET I SISÓ.</b>		ESTUDIS DE BIBLIOGRAFIA LUL·LIANA	
Volum I..... (Exhaurit.)		I.—L'Edició maguntina de Ramon Lull, pel Dr. A. GOTTRON.....	5
• II.....	12	II.—Bibliografia de les Impressions lul·lianes, per ELIES ROSENT I ESTANISLAU DURAN.....	<i>En premsa.</i>
• III i darrer.....	20		
<b>Documents per la Història de la Cultura catalana mig-èval, publicats per A. RUBIÓ I LLUCH.</b>		FUNDACIÓ CONCEPCIÓ RABELL I CIBILS, VIUDA ROMAGUERA	
Volum I, contenint més de 500 documents..... (Exhaurit.)		<b>Gesta comitum Barcinonensium.</b> Textos llatí i català, per L. BARRAU-DIHIGO i J. MASSÓ TORRENTS....	<i>En premsa.</i>
Volum II i darrer.....	25	<b>Dietari del Capellà d'Alfons V,</b> publicat i anoiat per J. SANCHIS SIVERA i F. MARTORELL TRABAL....	<i>En premsa</i>
<b>L'Arquitectura romànica a Catalunya, per J. PUIG I CADAFALCH, A. DE FALGUERA I J. GODAY.</b>			
Volum I.—Precedents: L'Arquitectu-			

## BIBLIOTECA DE CATALUNYA

	Ptes.		Ptes.
<b>Butlletí de la Biblioteca de Catalunya.</b>		Volum II (anys 1801-1879).....	30
Any I, 1914, n.º 1 (gener-abril)....	1'50	Edició de 40 exemplars numerats en paper de fil.....	50
• n.º 2 (maig-agost).....	3	Vcl. III (anys 1880-1915) <i>En premsa.</i>	
• n.º 3 (setembre-dbre.).....	1'50	<b>Publicacions del Departament de Música de la Biblioteca de Catalunya.</b>	
• II, 1915, n.º 4 (gener-agost)....	4	Volum I.—Els Madrigals i la Missa de Difunts de Brudieu, pel mestre FELIP PEDRELL i MN. HIGINI ANGLÈS.	20
• n.º 5 (setembre-dbre.).....	2	Volum II.—Catàleg dels manuscrits musicals de la Col·lecció Pedrell, per MN. HIGINI ANGLÈS. (Exhaurit.)	
• III, 1916, n.º 6 (gener-desembre)	5	<i>En dipòsit:</i>	
• IV, 1917, n.º 7 (gener-desembre).	10	<b>Catàleg de la Biblioteca musical de la Diputació de Barcelona, per FELIP PEDRELL (2 volums).....</b>	56
• V-VI, anys 1918-1919, n.º 8.....	20		
<b>Butlletí d'Adquisicions.</b>			
Any 1918..... (Exhaurit.)			
Anys 1919 a 1922. Cada un.....	0'50		
<b>Catàleg de la Col·lecció Cervantina Bonsons, per JOAN GIVANEL I MAS.</b>			
Volum I (anys 1590-1800).....	20		
Edició de 40 exemplars numerats en paper de fil.....	40		

	Ptes.
XII. — Gramàtica Catalana, per POMPEU FABRA (tercera edició) .....	350
XIII. — Bibliographie élémentaire de l'ancien provençal, par J. ANGLADE. — L'article majorquin et l'article roman dérivé de 'ipse', par P. ROKSETH. — Les vocals tòniques del rossellonès, per P. BARNILS. — El llenguatge com a fet estètic i com a fet lògic, per M. DE MONTOLIU .....	10
XIV. — Epistolari d'En M. Milà i Fontanals. Correspondència recollida i anotada per L. NICOLAU D'OLWER. Tom I ...	10
XV. — La Culture des Céréales a Majorque, par P. Rokseth .....	10
Atlas lingüístic de Catalunya, per A. GRIERA, vols. I, II, III (cada volum) ....	75
Edició en paper de fil .....	150

	Ptes.
Diccionari de la llengua catalana. (Primer fascicle) .....	<i>En premsa.</i>
LABORATORI DE FONÈTICA	
Estudis fonètics, I. ....	20
EDICIONS PEDAGÒGIQUES	
Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum cum ibericis versionibus, curante A. SEGALÀ, phil. prof. Vol. I. — CORNELII NEPOTIS. <i>Praefatio et Miltiadis Themistoclisque Vitae</i> (F. Crusat; A. M. Alves, S. J.; F. de Mello, S. J.; M. de Montoliu; C. Riba Bracons, interpretibus) .....	1
<i>En dipòsit</i>	
Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana. Barcelona, 1908 .....	4

## SECCIÓ DE CIÈNCIES

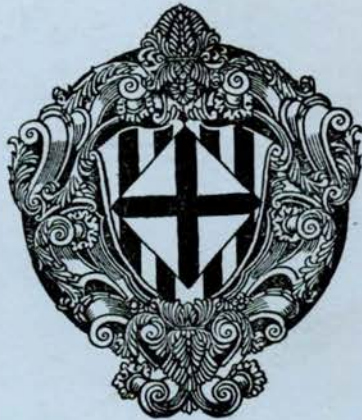
	Ptes.
Arxius. Any I, fascicles I, III i IIII. Cada un	4
» II » I, III i IIII. »	4
» III » I, III i IIII. »	4
» IV » I a IX. »	2
» V » I a VI. »	2
» VI » I i II-V. »	3
» VII fasc. únic .....	4
» VIII » .....	4
» IX .....	<i>En premsa.</i>
» X fasc. únic .....	4
» XI » .....	4
» XII » .....	4
Treballs del Servei tècnic del paludisme (1915-1916) .....	<i>(Exhaurits.)</i>
Treballs de la Societat de Biologia, publicats sota la direcció d'A. PI I SUÑER. Volums I a IX. Cada un .....	10
Flora de Catalunya, per J. CADEVALL i ANGEL SALLENY. Volum I, fascicles I a V. Cada un ..	5
» II, » I a V. » ..	5
» III, » I a V. » ..	5
Fauna de Catalunya, dirigida per JOSEP MARIA BOFILL i PICHOT. Malacologia, per M. CHIA. Fascicles I i II. Cada un .....	5
Fascicle III .....	1
<b>Entomologia.</b>	
<i>Dipters.</i> Fascicle I, per J. ARIAS ENCOBET .....	5
<i>Coleòpters.</i> G. CARABUS. Fascicle I, per A. CODINA .....	7
<i>Hemipters.</i> per A. CODINA .....	7
<i>Neuròpters.</i> — Monografia general de Catalunya, pel P. LONGI NAVÀS, S. I. ....	7
Treballs de la Institució Catalana d'Història Natural. Volums I a VI. Cada un .....	10
Treballs de l'Estació Aerològica de Barcelona, per E. FONTSERÉ. Volum I a III. ....	<i>(Exhaurits.)</i>

	Ptes.
Monografia mundial de l'ordre dels Rafidòpters (Ins.), pel Rvnd. P. LONGI NAVÀS, S. I. ....	<i>(Exhaurida.)</i>
Servei Meteorològic de Catalunya, fasc. I a XXIX. Cada un .....	2
Col·lecció de Cursos de Física i Matemàtica, dirigida per E. TERRADAS.	
Volum I. — Els elements discrets de la matèria de la radiació. — Conferències per E. TERRADAS, recollides per I. PÒLIT .....	3
Volum II. — Teoria de la representació conforme. — Conferències donades el juny de 1915 per J. REY PASTOR, redactades per E. TERRADAS .....	3
Volum III. — Poincaré i la teoria de les equacions diferencials. — Conferències per J. HADAMARD, recollides per E. TERRADAS i B. BASSEGODA ..	3
Volum IV. — Propietats dels gasos ultraenraris, per J. PALACIOS .....	3
Volum V. — Qüestions de Mecànica clàssica i relativista. — Conferències, per LEVI CIVITA .....	3
Volum VI. — Anàlisi matemàtic del problema de l'espai, per H. WEYL. <i>En premsa.</i>	
Volum VII. — Conferències sobre Física teòrica, per A. SOMMERFELD. <i>En premsa.</i>	
<b>Biblioteca Filosòfica, dirigida per PERE COROMINES.</b>	
Volum I. — <i>Vives a Anglaterra</i> , per FORSTER WATSON .....	10
Volum II. — <i>La Natura i la Història</i> , per P. DORADO MONTERO .....	6
Volum III. — <i>Obres filosòfiques del Mestre Didac Mas</i> , vol. I. <i>En premsa.</i>	
Anuari de la Societat Catalana de Filosofia. Any I (1923) .....	20

## MEMÒRIES I DOCUMENTS DELS TREBALLS FETS PER L'INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS

	<u>Ptes.</u>		<u>Ptes.</u>
<b>SECCIÓ FILOLÒGICA</b>			
1. Report dels treballs fets per les Oficines Lexicogràfiques durant el bienni de 1913-1914.....	0'25		
2. Report dels treballs fets per les Oficines Lexicogràfiques durant el bienni de 1915-1916.....	0'25		
3. Memòria sobre la preparació del Diccionari de Toponímia i Onomàstica catalanes presentada per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Sr. President de la Mancomunitat de Catalunya.....	0'25	Junya i la conveniència de la seva millor instal·lació.—Barcelona, 1908.	0'25
4. Report dels treballs fets per l'Oficina de Toponímia i Onomàstica durant el bienni de 1922-1923.....	0'25	5. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona donant compte dels treballs fets durant l'any 1909. — Barcelona, 1909..... (Exhaurit.)	
		6. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona donant compte dels treballs fets durant l'any 1910. — Barcelona, 1910.....	0'25
		7. Exposició d'un pla de publicació de les Cròniques Catalanes. — Barcelona, 1912.....	0'25
		8. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona sobre la celebració del sisè Centenari de la mort de Ramon Lull. — Barcelona, 1914.....	0'25
<b>LABORATORI DE FONÈTICA EXPERIMENTAL</b>			
1. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Sr. President de la Diputació Provincial de Barcelona sobre la creació d'un Laboratori de Fonètica Experimental. — Barcelona, 1914.....	0'25	9. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Diputació de Barcelona sobre la conservació i catalogació d'arxius i biblioteques d'interès històric. — Barcelona, 1914.....	0'25
2. Treballs realitzats durant l'any 1917.	0'50	10. Memòries presentades per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Diputació de Barcelona sobre l'exploració d'estacions prehistòriques i la conservació i catalogació de monuments...	0'25
<b>SECCIÓ HISTÒRICO-ARQUEOLÒGICA</b>			
1. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Sr. Alcalde de Barcelona proposant la fundació d'una Biblioteca Catalana, i llegida en Consistori del dia 13 de novembre de 1907. — Barcelona, 1907.	0'25	11. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans a l'Excm. Sr. President de la Diputació de Barcelona donant compte dels treballs fets durant l'any 1914 per a la conservació i catalogació d'arxius i biblioteques d'interès històric. — Barcelona, 1915. (Exhaurit.)	
2. Dictamen-acord de l'Institut d'Estudis Catalans proposant a l'excel·lentíssima Diputació de Barcelona l'adquisició de la Biblioteca Aguiló. — Barcelona, 1907..... (Exhaurit.)		12. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona donant compte dels treballs fets durant l'any 1913. — Barcelona, 1916.....	0'25
3. Memòria presentada als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona, per l'Institut d'Estudis Catalans, donant compte dels treballs fets des de la seva fundació fins al 31 de desembre de 1908. — Barcelona, 1908..... (Exhaurit.)		13. Memòria presentada per l'Institut d'Estudis Catalans als Excms. senyors President de la Diputació i Alcalde de Barcelona donant compte dels treballs fets durant l'any 1914. — Barcelona, 1916.....	0'25
4. Informe que l'Institut d'Estudis Catalans va traslladar a l'Excm. Sr. President de la Diputació de Barcelona sobre l'estat d'alguns arxius de Cata-			





10 pessetes